
3 1761 07591542 1

OEUVRES COMPLÈTES

DE

MILLEVOYE

TOME I

Imprimé par les presses mécaniques de H. Fournier et Ce,
Rue de Seine, 14 bis.



MILLEVOYE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MILLEVOYE.

NOUVELLE EDITION.

TOME 1.



PARIS.

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

QUAI DES AUGUSTINS, 39.

1837.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

Charles Hubert

MILLEVOYE

PRÉCÉDÉES

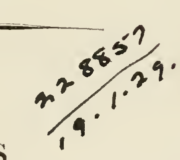
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

M. DE PONGERVILLE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE LADRANGE

QUAI DES AUGUSTINS, 19

L. DE BURE, LIBRAIRE

RUE DU BATTOIR-ST-ANDRÉ-DES-ARTS, 19

M DCCC XXXVII



NOTICE

SUR

MILLEVOYE,

Par M. de Pongerville,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

On ne sépare jamais entièrement un auteur de ses ouvrages; il est naturel de chercher à connaître la vie intérieure de l'homme qui nous apparaît entouré du prestige de la célébrité. Lorsque dans ses actions rien ne dément la droiture de ses principes, la pureté de sa morale, l'élévation de ses pensées, un sentiment de confiance et de respect accroît notre admiration pour ses talents. L'homme qui sait acquérir des titres à la gloire ne doit donc pas oublier qu'un noble caractère en rehausse l'éclat. Cette observation n'est que sous peu de rapports applicable à Millevoye, poète tendre et gracieux, spirituel et léger; mais le public, qui a constamment accueilli ses productions, ne verra peut-être point sans intérêt reproduire quelques traits de l'écrivain qui a contribué à ses jouissances.

Les notices publiées avec ses œuvres n'ont donné qu'une idée très imparfaite de la personne et des goûts de ce jeune écrivain, à la fois homme du monde et poète. Le talent des biographes n'a pu remplacer la vérité, ni suppléer à cette constante observation du caractère qui seule en saisit les nuances. Aucun évènement grave ne marque l'existence de Millevoye : cependant sa vie s'est écoulée à travers les orages des révolutions; mais, étranger à la politique, à l'administration, aux intrigues du pouvoir, il ne sortit pas du cercle étroit des relations littéraires et des vicissitudes de la vie privée. La douceur de son esprit, son amour pour l'étude et pour le plaisir, le laissèrent

spectateur ingénu des grandes scènes du monde. Il ne peut donc intéresser que par la précocité de son talent, l'originalité de son caractère, le contraste de ses goûts, et par le spectacle touchant d'un jeune poète, qui, à peine sorti de l'adolescence, se place parmi les écrivains les plus remarquables de son époque, lance d'un jet la sève de son talent, l'épuise presque aussitôt, et meurt à trente-trois ans, riche d'un nom inséparable de la gloire littéraire de son siècle.

Charles-Hubert Millevoye naquit à Abbeville en 1782, fils unique de Charles-Antoine et de Marie-Anne Hubert. Sa faiblesse extrême alarma ses parents. Leur tendresse inquiète l'environna de soins dont l'excès augmenta sans doute sa débilité naturelle. Il supportait avec peine les exercices de l'enfance : sa physionomie mobile, ses membres délicats, étaient sans cesse agités d'un sentiment de crainte. Cependant sa perspicacité se développait avec une rapidité étonnante; il semblait plutôt deviner qu'apprendre. Le plus intelligent des enfants de son âge, il en était aussi le plus faible; rarement il osait prendre part à leurs jeux bruyants. Sa vivacité restait comme réfugiée en lui-même; et, tandis que ses compagnons aguerrissaient la vigueur de leurs membres, observateur prudent et fin, il donnait l'essor aux facultés de son esprit. Dans un débile enfant, brillait, par intervalle, une raison d'homme. A peine âgé de huit ans, Millevoye avait fixé l'attention des professeurs du collége d'Abbeville. Son aptitude au travail, l'originalité de ses idées, l'élégance de son langage, la grâce de ses compositions, émerveillaient ses maîtres et provoquaient l'étonnement et l'envie de ses condisciples. Les moindres circonstances déterminent souvent l'emploi et la direction des talents. Un des professeurs de Millevoye pressentit l'avenir de son élève, et s'appliqua à développer les facultés de l'enfant extraordinaire. Il lui inspira le véritable amour des lettres, releva à ses yeux le caractère de l'écrivain, lui en fit mesurer les devoirs, les avantages et les périls. C'est, pour ainsi dire, armé des mains de cet homme habile qu'il entra dans sa bril-

lante carrière. Ce professeur se nommait Collenot; son nom mérite d'être cité. Millevoye appréciait l'influence que ce premier guide avait exercée sur sa vocation. Il parlait avec reconnaissance de ses soins vigilants, d'autant plus précieux qu'il les reçut à l'époque où la suppression des colléges condamna tant de jeunes gens au malheur d'une éducation imparfaite, véritable lacune de l'esprit humain, que le talent et le génie lui-même ne font jamais disparaître entièrement.

Millevoye, âgé de treize ans, venait de perdre son père, et, presque en même temps, son guide, le professeur Collenot. On sentit la nécessité de l'envoyer à Paris, afin de faire fructifier les heureux germes qu'il recélait. En 1798, il entra à l'*École centrale des Quatre-Nations*; il y remporta bientôt le premier prix de littérature. Millevoye voulait se consacrer tout entier à la littérature; mais la modicité de sa fortune, et surtout la volonté de sa famille, le contraignirent à prendre un état; car la littérature ne devient une profession qu'après la sanction donnée par le succès. Millevoye, résigné, entra donc chez un procureur. On conçoit le déplaisir du jeune lettré, habitué à la méditation des chefs-d'œuvre de l'art, et qui, fort de la conscience de son talent, se voit contraint d'abaisser sa pensée jusqu'aux arguties de la chicane. La brillante imagination de Millevoye le consolait; il disait: De l'étude d'un procureur, on arrive au barreau, on devient avocat, éloquent, célèbre; c'est encore de la littérature: là on trouve aussi de la gloire. Ce rêve séduisant, mais bientôt évanoui, augmentait l'amertume de ses dégoûts. A peu près maître de ses actions, il quitte l'étude du procureur pour la boutique d'un libraire. Puisqu'il faut prendre un état, disait-il, celui-ci est fort analogue à mes goûts; on trouve sous sa main tous les livres. L'esprit est libre; tout en travaillant on garde la faculté de rêver si l'on veut, de faire des vers si l'on peut: soyons libraire... Gessner et Franklin ont honoré cette profession. Il resta trois années fidèle à son nouvel emploi; il travaillait à la librairie et faisait des vers; il lisait, il étudiait, il étudiait

trop. Son patron, impatienté de ses fréquentes méditations, le voyant un jour lire attentivement, lui crie, en le frappant sur l'épaule : Malheureux! tu lis! tu ne seras jamais libraire!... Enfin il cessa de lutter contre l'ascendant qui l'entraînait; il abandonna le commerce des livres pour la littérature. Sans état, sans fortune, mais indépendant, libre en ses goûts, il était véritablement heureux, parce qu'il croyait l'être, parce qu'une imagination poétique de dix-huit ans, puissante d'alacrité, d'ardeur et d'espérance, se crée un monde de délices, s'empare de l'avenir et le dispose à son gré. Retiré dans le lieu de sa naissance, il se lia d'une amitié étroite avec l'un de ses anciens émules de collége; philologue érudit, homme d'esprit et de goût, il excita dans Millevoye l'amour des lettres et de la poésie. Ce savant, à qui la littérature doit de la reconnaissance, est M. de Poilly, auteur d'un excellent traité de *Versification latine.*

Millevoye se fit connaître par un recueil de poésies dont les pièces les plus remarquables sont : *les Plaisirs du poète, le Passage du Saint-Bernard par l'armée française.* Le talent gracieux, facile et pur du jeune écrivain se révéla dans cet essai, et lui attira l'attention d'un public qui, fatigué des discordes civiles, se consolait en rappelant les beaux-arts si long-temps bannis. Encouragé par son premier succès, Millevoye prit part aux concours académiques. Il remporta, en 1805, le prix dont le sujet est l'*Indépendance de l'homme de lettres.* A peu près à la même époque, l'académie de Lyon donna le prix à son épître sur *le Danger des romans*, pièce où se trouvent plusieurs passages bien écrits, mais que l'auteur ne fit jamais entrer dans la collection de ses œuvres. L'Académie française couronna successivement *la Mort de Rotrou*, *les Embellissements de Paris*, et *Goffin ou le Héros liégeois.* Cette suite de triomphes semblait faire de Millevoye le lauréat titulaire de l'Institut. Le jeune émule qui disputait et partageait ses palmes, Victorin Fabre, ajouta sans doute à la gloire d'un rival qui, doué d'un talent flexible, d'un goût délicat et sûr, acquit de nouvelles forces dans sa lutte difficile. La poésie de Millevoye brilla souvent du reflet

emprunté au coloris vrai, à la touche mâle et hardie du jeune écrivain, distingué à la fois comme professeur, historien, philosophe et poète. Leur rivalité devint le lien d'une amitié inaltérable; ils se disputaient la palme, ils ne la flétrissaient pas. Fabre regretta amèrement son ami, et lui-même fut, peu d'années après, regretté par tous les amis des lettres. Un noble caractère, une grande précocité de talents et de gloire, de longues douleurs, une courte existence, semblent rapprocher encore le sort de ces deux hommes célèbres.

L'Académie, en couronnant ces jeunes écrivains, leur ouvrit une carrière brillante; c'est ainsi qu'elle a révélé à l'attention publique Thomas, La Harpe, Lemierre et plusieurs écrivains dont s'honore notre époque littéraire. Cette heureuse influence ne peut être contestée par ceux mêmes qui, voyant dans l'Académie l'arbitre né de la littérature, pensent qu'elle devrait juger les ouvrages publiés plutôt que d'en commander à son choix. Il ne m'appartient pas de trancher cette question, si facile à controverser; mais on peut avouer les inconvénients d'une heureuse institution, que les leçons de l'expérience pourraient perfectionner. Quelquefois le refus d'un prix peut décourager un candidat qui, déçu dans un premier essai, renonce pour jamais à l'art dont il aurait augmenté la gloire. Quelquefois la palme dévolue à l'heureuse médiocrité engage dans la carrière un écrivain qui, s'y traînant sans atteindre le but, use en vains efforts son intelligence trompée; on pourrait surtout ajouter qu'un sujet déterminé enchaîne l'essor de l'imagination, énerve la pensée, et que l'esprit perd sa puissance dès qu'il est captif. En effet, l'entraînement de l'écrivain vers son sujet doit être, en quelque sorte, instinctif. Si le véritable foyer du talent, le cœur, ne brûle pas, l'inspiration s'éteint. On a dit que le style peint l'homme; je dis plus, le style est la pensée elle-même. Quand l'auteur est agité du besoin de produire, il donne la vie au sentiment qu'il éprouve; il écrit comme le ver file sa soie, comme l'abeille distille son miel. Ne prenant pour guide que sa propre inspiration, il parcourt

librement des régions devinées par son imagination féconde. Les plus heureuses productions de Millevoye ne sont dues qu'à cette révélation intime, à cette divination du poète. Quand Millevoye composa ses poèmes érotiques, ses élégies, ses hymnes à la volupté, la délirante fièvre de l'amour l'avait abreuvé de délices et navré d'amertumes.

Millevoye était loin d'avoir consacré son existence entière à l'art qu'il chérissait. Son cœur expansif, sa pensée ardente et mobile, le livraient à la turbulence des désirs, et le rejetaient tour à tour de la vie méditative dans un monde trop réel. Quoiqu'il n'apportât aucun soin à assurer sa fortune, il aimait le faste et se plaisait à s'entourer d'objets de luxe. Lorsque, prodigués par la munificence impériale, des flots d'or se répandaient sur les hommes de lettres, Millevoye se hâtait de convertir sa part en ameublement somptueux. Sa simplicité apparente ne le dépouillait pas d'une certaine fierté qui sied, il est vrai, à l'homme de mérite. Peut-être même alliait-il un peu de vanité à l'amour de la gloire. Mais l'aménité de son caractère, la grâce de son esprit, le charme de sa conversation, le faisaient rechercher avidement dans les plus brillantes sociétés. On aimait en lui ce mélange de vivacité et de mélancolie, d'insouciance et de sensibilité, de candeur et de noblesse. Rempli de bonnes intentions, honnête homme, observateur des convenances, mais crédule et facile, partagé entre l'étude et le plaisir, il leur payait un égal tribut, et dépensait ainsi largement sa vie fragile. Au milieu de ses rapides émotions de succès, d'amour-propre et de volupté, il conçut un attachement vif et profond. Il aima, avec l'impétuosité de l'ame d'un poète, une jeune et charmante fille (sa parente) qu'il connaissait dès l'enfance. L'amour devint son unique passion; il était prêt à lui sacrifier jusqu'à la poésie et la gloire. Son amie était, comme lui, sans fortune; on refusa de les unir; ils s'en aimèrent davantage. Millevoye fit tout pour l'obtenir, offrit tout; le père de la jeune fille fut inexorable. Sa fille, suppliante, le conjura de prendre pitié d'une douleur sans remède, lui révéla quel avenir cruel le désespoir ouvrait devant elle. Rien ne put ébranler

ses préjugés et son obstination bizarre. Ma fille, disait-il, pourra souffrir, elle subira le malheur qu'elle s'est attiré, se soumettra à toutes les conditions; la pire vaudra mieux que d'être la femme d'un poète. La jeune fille désespérée, toujours plus aimante, plus aimée, languit et mourut bientôt en adorant celui qui n'avait pu lui faire éprouver qu'un rapide bonheur.

Extrême dans toutes ses affections, l'ame ardente et sensible de Millevoye se brisa de douleur. Le coup fut si terrible, que, long-temps plongé dans un sombre abattement, il n'essaya pas même d'adoucir ses chagrins en les chantant. Pour une passion trop violente, pour une douleur trop amère, le poète ne trouve plus d'interprète dans son talent. Ce n'est que dans le long recueillement de la mélancolie, survivant au désespoir, que le cœur, cicatrisant ses blessures, se plaît à retracer leurs déchirements. Cet évènement contribua peut-être à développer le talent élégiaque de Millevoye. Quelque temps après son malheur, il déposa ce seul quatrain sur la tombe qui lui semblait alors enfermer jusqu'à son bonheur à venir :

Ici dort une amante à son amant ravie;
Vers lui le ciel la rappela;
Grâces, vertus, jeunesse, et mon cœur et ma vie,
Tout est là.

Enfin, la ferveur de l'étude, les distractions de la société brillante où il vivait, les fréquentes émotions des critiques et des éloges affaiblirent insensiblement dans l'ame du poète les empreintes de la douleur; mais il conserva religieusement, pour son amie infortunée, ce tendre souvenir d'un premier amour qui, dans un cœur aimant, se perpétue à travers les agitations de la vie. Le sentiment que lui avait inspiré cette femme intéressante revit tout entier dans l'élégie *la Demeure abandonnée*, qu'il composa long-temps après sa perte. Millevoye, avec un fonds de légèreté et d'insouciance, portait un cœur accessible aux plus nobles affections; compatissant, serviable, bon, il ne resta jamais froid au récit d'une action généreuse. Un beau

dévouement, un trait de vertu l'enthousiasmait; lui-même se montra ami dévoué. On le vit engager ses livres chéris pour en offrir le produit à un ami dans la gêne. Pauvre, son cœur lui procura le bonheur du riche; il obligea. Par un contraste naturel aux hommes nés pour les arts, il se jetait avidement dans le monde et recherchait la solitude avec le même empressement. En 1806, il prit en commun avec l'auteur d'*Omasis*, une habitation à Ville-d'Avray. Ces deux poètes, faits pour s'estimer, se faisaient dans l'intimité des confidences poétiques qui tournaient au profit de leur art. Ils vécurent ainsi près de six ans dans une poétique communauté. Francs tous deux, ils aimaient à se dire la vérité; ils égayaient souvent les amis qui visitaient leur retraite par des saillies d'amour-propre pleines de verve et d'originalité.

C'est pendant son séjour à Ville-d'Avray qu'il publia une grande partie de ses ouvrages : les élégies, les poésies fugitives', sous le titre de *Dizains* et de *Huitains*, *l'Invention poétique*, *les Jalousies littéraires*, épîtres en vers qui, selon l'expression d'un critique célèbre, annoncent un caractère trop élevé pour éprouver l'envie, et un talent fait pour l'exciter un jour.

Palissot ne s'était pas trompé; si Millevoye éprouva un brûlant désir d'atteindre au faîte de son art, son émulation ne fut jamais de l'envie. Il respecta ses rivaux, donna des preuves d'estime et d'affection à tous les grands talents. Il mérita et sut conserver l'amitié des Ducis, des Chénier, des Lebrun; la vénération qu'il avait vouée à ces hommes illustres tenait du culte. Il se fit beaucoup d'amis parmi les littérateurs de son âge. Charles Nodier apprécia le talent et le caractère de Millevoye; l'hommage constant qu'a rendu à sa mémoire cet écrivain dont l'esprit est si élevé, le talent si original, le savoir si profond, le caractère si noble, devient l'apologie la plus flatteuse et la plus incontestable.

Millevoye, à cette époque, voulait entreprendre un poème sur les hauts faits de Napoléon; il fut même question de l'envoyer, aux frais de l'État, puiser, au-delà des Alpes,

des inspirations dans les lieux immortalisés par nos armes. Mais l'Italie, et son ciel enchanteur et ses éloquents débris, auraient vainement étalé leurs merveilles aux yeux presque éteints du jeune poète, qui, d'ailleurs, casanier par goût, ne put s'arracher de son asile chéri; renonçant à célébrer le héros moderne, il composa le poème de *Charlemagne* et se contenta de quelques allusions offertes par ce conquérant législateur du moyen-âge, dont l'audace avait aussi créé un vaste empire. Ce poème obtint peu de succès. L'auteur y fait preuve de talent, mais il n'avait ni cette étendue de pensée, ni cette puissance qui combine un vaste plan, en coordonne toutes les parties, ni cet esprit dont la féconde variété met en relief, par des contrastes, les caractères qu'il a créés. Le poème d'*Alfred*, qui suivit cet essai, est entaché des mêmes défauts et ne les rachète point par les mêmes beautés de détail; les principaux personnages sont incomplètement dessinés, les couleurs manquent de vérité, et la confusion des évènements les prive d'intérêt. Le genre héroïque convenait peu, ou plutôt ne convenait pas au talent de Millevoye. *La Bataille d'Austerlitz, Goffin ou le Héros liégeois*, malgré l'intérêt des sujets, *la Peste de Marseille*, malgré le dévouement sublime de Belzunce et les scènes déchirantes de la contagion, ne sont que des poèmes bien écrits, où l'auteur, toujours élégant et pur, est resté dépourvu d'invention et de chaleur. Il n'est vraiment touchant que dans plusieurs épisodes qui lui permettent de rentrer dans le genre où il était appelé à briller, et dont la facile souplesse de son talent l'invita trop souvent à s'éloigner. Aussi a-t-il peu réussi dans sa version du *Dialogue des Morts* de Lucien; il échoua complètement en traduisant les *Bucoliques :* Virgile n'a pas été senti par l'auteur tendre et gracieux des *Plaisirs du poète* et de *l'Amour maternel.* Il fut plus heureux dans ses essais de traduction de l'*Iliade;* sans doute la naïve poésie d'Homère avait sympathisé avec sa poésie pure et vraie. Les différents chants qu'il a publiés sont remarquables par la reproduction du mouvement et de la simplicité native de l'original. Il est à

regretter qu'il n'ait point achevé dans la période de l'éclat de son talent cette œuvre importante [1]. Millevoye composa différentes pièces imitées des anciens, dans lesquelles il se plaît à lutter avec André Chénier. Comme lui, il se montre original dans des imitations où il a su conserver un parfum d'antiquité. Mais il faut surtout chercher Millevoye dans l'élégie, le fabliau, le poème érotique, tels que : *le Déjeuner, le Rendez-vous, les Vœux à un bosquet*, et tant d'autres compositions charmantes où les réflexions étincelantes d'esprit servent d'intermèdes aux extases de la volupté. Peut-on se lasser de lire *Emma et Eginard?* Que de naturel et de charme dans le récit, de grâce dans les personnages, d'intérêt dans les situations! Chaque mère ne croit-elle pas entendre le cri de son propre cœur dans *l'Amour maternel?* La piété filiale fut-elle jamais plus touchante que dans *l'Anniversaire*, chant funèbre où Millevoye déplore la perte de son père avec une amertume si déchirante? Dans *la Chute des Feuilles, la Demeure abandonnée, le Poète mourant, le Souvenir*, compositions qui n'eurent de modèle que la nature, le poète, dédaignant les froids ornements de la langoureuse élégie, nous enivre de ses propres inspirations. La magie de son langage harmonieux nous cache l'art qui nous séduit; tout est sentiment: c'est le regret plaintif, c'est la douleur gémissante. Le poète, fortement ému, épanche son cœur et donne une forme réelle à ses affections.

Comment donc Millevoye, avec tant de ressources pour attendrir et pour plaire, reste-t-il si inférieur à lui-même dans ses compositions dramatiques? Heureux dans quelques détails de ses tragédies, il ne sait ni féconder un sujet, ni en développer les effets scéniques. Heureusement il ne tenta point de faire représenter aucun de ces drames. Peut-être les éditeurs qui les ont joints à la collection de ses œuvres auraient-ils dû imiter la retenue de l'auteur.

Quoique l'existence littéraire de Millevoye fût très

1. Les regrets des amis des lettres sont moins vifs depuis qu'un littérateur distingué, M. Bignan, s'est chargé de remplir cette lacune dans la reproduction des poèmes de l'antiquité.

courte, elle eut ses périodes marquées de progrès, de plénitude et de déclin. Il semble que la nature mesure à chaque homme ses facultés productrices. Après avoir répandu à une époque déterminée la sève du talent, trop souvent l'écrivain, comme un arbre épuisé, ne donne plus que des fruits sans saveur.

Millevoye éprouvait à trente ans les fatigues de la vieillesse, et pourtant il ne cessait de partager ses instants entre l'étude et le plaisir. Il produisit alors un grand nombre de pièces détachées, où le type de son talent ne brillait plus que rarement. Son goût si pur l'abandonnait quelquefois; il fit subir à ses compositions les plus intéressantes des corrections qui les affaiblissent. Sa santé chancelante le força de quitter Paris qu'il habitait depuis quelque temps; il retourna à la campagne, et choisit les environs de la forêt de Vincennes, près du hameau qu'avait habité sa première amie. C'est là qu'elle avait souffert; c'est là qu'il voulut souffrir aussi. On lui avait conseillé de coucher sous le toit des troupeaux : les émanations de l'étable, dit-on, sont salutaires aux poitrines affaiblies. Le poète, transfuge des salons de la capitale, venait pendant les nuits d'été reposer sur la couche des pâtres. Un matin qu'il errait dans la forêt encore humide de rosée, il est distrait de ses rêves poétiques par le pas léger d'une femme richement vêtue qui, préoccupée, passe rapidement près de lui, ne l'aperçoit pas et s'enfonce sous l'épaisseur du feuillage. L'aspect d'une femme jeune et jolie produisit son effet accoutumé sur le poète. Sa mélancolie fait place à la curiosité; son imagination en travail enfante mille conjectures. Le lendemain, à la même heure, il se retrouva au même lieu. La jeune femme reparaît, tenant un livre qu'elle parcourt avec émotion. Elle lui semble plus belle, plus séduisante encore que la première fois. Il la contemple; mais, légère comme un faon, elle disparaît dans les détours du bois. Le jour suivant, il la revoit suivre le sentier accoutumé. Insensible à tout ce qui l'environne, elle semble ne rien voir, ne rien entendre. Vainement il essaie de la suivre; elle glisse rapidement dans les

taillis épais, et bientôt échappe à ses regards. Il explore tous les lieux où il présume qu'elle s'est dirigée, interroge les bûcherons de la forêt, les pâtres, les laboureurs du voisinage : enfin il apprend que cette promeneuse solitaire est une jeune mère dont le fils, mort depuis quelques mois, repose dans le cimetière de Nogent. Veuve d'un général français, cette mère inconsolable, dans l'égarement de sa douleur, avait fait le vœu d'aller seule, chaque jour, se prosterner sur le tombeau de son enfant, à l'heure même où la mort le lui avait arraché. Rien ne pouvait la détourner de ce funèbre pélerinage; on craignait pour sa raison et pour sa vie en la contrariant. Immobile et silencieuse, elle s'agenouillait; ses yeux gonflés par le chagrin se fixaient des heures entières sur la tombe, mais égarés et secs. Les hommes de l'art avaient prédit la guérison de cette infortunée, à l'instant où l'on parviendrait à lui arracher des larmes. Tout fut employé pour atteindre ce but : son désespoir ne pleura point. Millevoye eut l'ingénieuse idée de déposer sur la tombe des vers que l'enfant semblait lui adresser, en la suppliant de s'abandonner à l'effusion de sa douleur, afin qu'il pût recueillir les larmes de sa tendre mère. Magique pouvoir de la poésie! Les vers de Millevoye portent l'attendrissement dans toutes ses veines; elle frémit, se recueille, croit sortir d'un rêve accablant, relit les vers, soupire et pleure. Dès ce moment, la main de fer qui comprimait son cœur le laisse battre librement; des pleurs abondants coulent sans cesse de ses yeux qui les ont retenus si long-temps! Au désespoir stupide succède le plaintif regret; l'infortunée est rendue à elle-même, à sa famille qui essaie de porter au poète la vive reconnaissance dont il sut constamment éviter l'hommage. Cette anecdote, dont on garantit la vérité, a fourni à notre aimable conteur Bouilly un des plus heureux sujets du recueil des Encouragements de la Jeunesse.

Millevoye, après avoir terminé son poème d'*Alfred*, publia quelques opuscules qui n'ajoutèrent rien à sa gloire. Le goût des arts s'éteignait au milieu des graves évène-

ments qui frappaient la France. L'éclat de la littérature pâlissait comme l'astre de l'empire. On touchait à cette époque funeste où nos immortelles armées, vouées à la fortune de l'illustre spoliateur de nos libertés, et subissant l'éclipse de son génie, venaient de s'engloutir, toutes resplendissantes de gloire, dans les frimas de la Russie. L'empire s'ébranle dans ses vastes fondements. La crainte, pour la première fois, trouble les délices de la grande ville. Le désespoir s'empare de tous les cœurs français. Millevoye se retire au fond d'une province près du lieu de sa naissance : il espère que le calme des champs et l'exercice du cheval, qu'il avait toujours beaucoup aimé, lui rendront quelques forces. Il est des maux que rien ne soulage; il est des pertes que la nature ne répare plus. Cependant Millevoye conservait sa facile et douce insouciance, son esprit gracieux et la vivacité de ses saillies; ses goûts ne changeaient pas. La vue d'une femme aimable et belle ranimait sa jeunesse presque éteinte. Dans une maison de campagne, voisine de son habitation, il rencontra mademoiselle Delatre La Morlière. La grâce de sa personne, la franchise piquante d'un esprit naturel, rallumèrent dans le cœur de Millevoye le sentiment qui l'avait toujours rempli. Son goût pour l'indépendance combattit quelque temps sa nouvelle passion; mais il aima tant et fut tant aimé, qu'il donna son nom à celle qui le rappelait au bonheur. Sa félicité domestique s'accrut bientôt par la naissance d'un fils, qui, placé aujourd'hui parmi les jeunes talents, espoir du barreau, porte noblement le nom célèbre dont il est le seul héritier ; tout lui souriait dans sa tranquille solitude; sa santé éprouvait une heureuse influence du calme de sa vie. Mais une violente chute de cheval lui brisa le col du fémur. La blessure fut grave; il se rétablit lentement, et ne se soutint qu'avec peine sur ses membres endoloris. Privé de ses exercices salutaires, il se livra au travail avec une ardeur immodérée, comme si, pressé par sa fin prochaine, il craignait de perdre un seul instant pour accroître ses titres à la renommée. Hélas! cette ardeur laborieuse survivait à son talent, qui ne

renaissait plus qu'à de longs intervalles. Heureusement il ne s'en apercevait pas. L'illusion le charmait. Si quelquefois ses souffrances, toujours plus aiguës, lui faisaient pressentir sa fin prochaine, l'espérance opiniâtre la lui montrait douteuse. D'ailleurs il avait constamment allié à un vif amour de la gloire et du plaisir la plus profonde incurie. Prévoir était pour lui un tourment qu'il évitait avec soin. Comme un enfant préoccupé de ses jeux, il ne voyait pas au-delà du présent : il lui suffisait d'exister et de jouir, pour croire qu'il existerait et jouirait le lendemain. Si cette douce insouciance n'est pas de la philosophie, elle lui ressemble beaucoup dans ses effets. Millevoye, quoique peu accoutumé à calculer les résultats des mouvements politiques, apercevait cependant quelle plaie incurable laissaient à la patrie les hordes étrangères qui, attirées par des traîtres, se ruaient avec eux sur la France pour la dévorer à l'envi. Il gémissait sur les malheurs publics Quels sont, disait-il un jour, ces transfuges que l'étranger ramène pour en faire, au nom du droit divin, les complices de ses lâches spoliations? Quels sont ces Bourbons qui, dans ces jours funèbres, viennent trôner sur les débris de l'empire? Sont-ce les fils, les neveux, les frères de Louis XVI qui périt dans la révolution? Où se cachaient-ils donc? Je n'en avais jamais ouï parler. Il devait bientôt les connaître à ses dépens. L'auteur de la *Charte*, qui s'annonçait comme le protecteur des lettres, réduisit la pension de Millevoye de 6,000 francs à 1,200. Précisément à cette époque une maison de commerce lui enleva une somme considérable pour sa petite fortune. Ah! les coquins! s'écria-t-il, banquiers et rois, ils font tous banqueroute! Il maudit les uns et les autres pendant une heure, puis se remit au travail. Le lendemain il s'en plaignit encore, puis il n'en parla plus.

Dans son état de souffrance il travaillait beaucoup sans produire; mais l'étude faisait ses dernières délices. Cependant il éprouvait de fréquents retours de la crainte à l'espoir. La mobilité de son caractère le suivait dans toutes les situations. Effrayé un moment, il reprenait sa quiétude

naturelle. Quelque temps avant sa mort, il me disait : J'ai entrepris de grands travaux, je prétends effacer mes premiers succès par des succès plus éclatants. Je composerai un poème dont Louis IX sera le principal personnage; j'en ai tracé le plan. Je compléterai ma traduction de l'*Iliade;* je regarde cette traduction comme mon œuvre capitale. Ma santé est faible, je ne m'abuse pas; mais pour tout cela douze ans me suffiront : je suis laborieux. Et chacune de ses phrases était interrompue pendant quelques minutes par une toux déchirante. Quelquefois plus clairvoyant, mais non moins calme, il parlait de sa fin avec une résignation toute philosophique. Trois mois avant sa mort, je lui lisais ces vers encore inédits.

Pourquoi s'épouvanter à l'aspect du trépas?
Est-on infortuné quand on n'existe pas?
Non, l'être fatigué d'une course inutile,
Calme, se réfugie en son premier asile.

. . . .

Chaque race à son tour, par l'autre poursuivie,
Lui transmet en courant le flambeau de la vie.
Tels que leurs précurseurs, tous ses hôtes divers
Disparaîtront bientôt du mobile univers;
La nature à ses dons imprimant l'inconstance,
Comme un faible usufruit nous prêta l'existence.
Pour nous commence alors un repos sans réveil,
Un calme encor plus doux que le plus doux sommeil.

Ah! mon ami, s'écria Millevoye, quel charme votre muse prête à la mort! Continuez, vous m'en faites venir l'eau à la bouche. Puis, tout échauffé de l'amour des vers et de la philosophie, il parlait avec enthousiasme de cet ordre invariable et nécessaire qui invite chaque convive satisfait à se retirer gaiement du festin de la vie. Il admirait cette nature par qui tout être,

Dans son premier asile à sa voix rappelé,
Retrouve le repos que la vie a troublé.

A la fin du printemps de 1816, Millevoye retourne à Paris. Il y porte son ardeur de travail et sa faiblesse toujours croissante. Presque aussitôt il regrette la cam-

pagne, et va habiter le village de Neuilly. La beauté du site, les rives de la Seine, peuplées de tant de grands souvenirs, plaisent à son imagination, mais ne soulagent point ses infirmités. La souffrance est capricieuse : il veut quitter cette retraite ; il espère qu'un nouveau changement lui sera favorable ; il va retourner à Paris. Pendant les préparatifs du départ il s'assied au bord du fleuve, qu'il entend couler, et qu'il ne voit pas. Depuis un mois sa cécité était complète. Il improvise une romance où se révèlent les secrètes sensations qui l'agitent. En la dictant à sa femme, il lui adresse avec attendrissement ce couplet :

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour,
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.

Sa compagne versait des larmes amères ; mais les yeux éteints du poète ne les apercevaient pas. Courageuse, elle étouffe ses sanglots, soutient son ami, le guide, l'aide à monter dans la voiture, et se place à ses côtés. A peine un quart d'heure s'est écoulé, il se trouve si mal, qu'il faut s'arrêter dans les Champs-Élysées. La première maison que le hasard lui présente est celle de M. Bardoux, l'un de ses anciens professeurs au collége d'Abbeville. Singulier concours de circonstances touchantes, qui lui rend à ces derniers instants les soins de celui qui veilla sur son enfance ! On lui choisit une autre demeure dans le voisinage. Là, une faible réaction de forces se manifeste ; il en profite pour retoucher des vers. Plusieurs jours se passent dans une alternative de souffrance et de calme. Un soir, las de son travail, il prie sa femme de lui lire un passage de Fénelon. Il l'écoute attentivement, lui prend la main, la presse long-temps, soupire, penche la tête ; la lecture continue ; il ne l'entendait plus. Ses lèvres étaient déjà glacées quand le désespoir de sa femme y imprimait encore des baisers convulsifs.

ÉLÉGIES.

SUR L'ÉLÉGIE.

L'ÉLÉGIE est un genre de composition naturel à l'homme. Si le premier chant des premiers humains fut un hymne, le second fut sans doute une Élégie. D'abord, la chute d'un arbre en fleur, les ravages du torrent, la perte d'un agneau chéri, inspirèrent les accents nouveaux de la plainte. Bientôt l'amour, dont l'origine, comme celle de la poésie, remonte au berceau du monde, exprima naïvement ses joies inquiètes, ses craintes sans objet, son bonheur toujours mêlé de quelque tristesse. A ce vague sentiment de douleur succéda la douleur réelle. *Prima mors, primi parentes, primus luctus*, tels furent les vrais sujets de larmes; et quand les larmes eurent abondamment coulé, le besoin d'exprimer ses peines fit naître sans art les chants destinés au deuil.

L'Élégie se plut long-temps aux déserts. Là le Sauvage prisonnier entonnait son cantique de mort; l'Arabe déplorait la perte de son coursier, ou l'abandon de sa maîtresse; l'Indien, partant pour l'exil, regrettait de ne pouvoir emporter les os de ses pères.

Les livres saints respirent cette mélancolie dont le charme mystérieux s'augmente encore de la naïveté des anciens jours. Ce sont les adieux de Noémi à ses filles in-

fortunées, ceux de la fille de Jephté à ses compagnes et à la vie ; c'est David pleurant, au pied du Gelboé, Saül et Jonathas; c'est Rachel qui a perdu ses fils et qui *ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus*[1]. Tour à tour les misères de Job, la captivité des Hébreux, les lamentations des prophètes, prêtèrent à la lyre sacrée des sons douloureux et sublimes.

C'est ainsi que l'Élégie existait sans loi et sans nom avant que la Grèce, foyer universel de la poésie, lui donnât des formes et des attributions particulières. Le nom primitif qu'elle y reçut semblait la consacrer exclusivement aux larmes. On la récitait aux funérailles ; on la gravait sur les tombeaux[2]. Elle prit par degrés plus d'extension. Dans un chapitre sur la bibliothèque d'Euclide, le savant Barthélemy distingue de la manière suivante le caractère de l'Élégie grecque :

« Avant la découverte de l'art dramatique, les poètes à qui la nature avait accordé une ame sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçaient dans leurs tableaux les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité, tantôt déploraient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageaient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'Élégies ou de Lamentations... L'Élégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune ; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton

1. *Et noluit consolari quià non sunt.*

2. Horace, dans une de ses odes, désigne les vers élégiaques par l'épithète *miserabiles* ; mais il représente l'Élégie sous un double rapport, dans ces deux vers de *l'Art poétique :*

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Mox etiàm inclusa est voti sententia compos.

plus vigoureux, et, employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie. C'est ainsi que Tyrtée ranime l'ardeur éteinte des Spartiates, et Callinus celle des habitants d'Éphèse... Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'Élégie se chargea d'exprimer les tourments de l'amour. Plusieurs poètes lui durent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poètes; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, etc.» Tels sont les détails que l'auteur d'Anacharsis met dans la bouche d'Euclide. Il en résulte que l'Élégie antique s'étendait fort au-delà des limites qu'on se plaît à lui imposer. C'était le genre qui, dans sa noble et majestueuse simplicité, se rapprochait le plus du ton de la poésie épique. Les poètes grecs qui l'ont fait fleurir sont nombreux. Quintilien se borne à citer Callimaque et Philétas, et n'en dit qu'un seul mot; il réserve l'admiration pour Archiloque, plus connu par ses ïambes que par ses vers élégiaques. Il lui trouve du sang et des nerfs, sans observer si ces nerfs et ce sang ne convenaient pas mieux dans la satire. Prodigue de louanges à l'égard d'Archiloque, il se montre plus économe envers Simonide, qu'il juge *un peu mince*. D'ailleurs il le trouve assez capable d'exciter l'attendrissement: l'éloge est lui-même un peu mince. Le savant rhéteur aurait-il voulu diminuer en faveur des latins le mérite de leurs modèles? Aurait-il regretté de ne pouvoir appliquer à l'Élégie ce qu'il disait de la satire: *tota nostra est?* Mais ne demeurât-il aucune trace de l'Élégie grecque, on retrouverait toutes ses formes, toute sa physionomie dans plusieurs passages du

divin Homère, et dans les chœurs de plusieurs tragédies que ses poëmes ont inspirées. Qui refuserait le nom d'Élégies aux adieux d'Andromaque et d'Hector, aux plaintes de cette même Andromaque sur le corps défiguré d'un époux? «Voulez-vous, dit l'auteur du Voyage déjà cité, voulez-vous le modèle d'une Élégie aussi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque, transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère d'Achille : elle ne se plaint pas de ce héros; mais, au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes, elle accuse Hélène de tous ses malheurs; elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et, après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance.» C'est peut-être le seul morceau remarquable de l'Andromaque d'Euripide, pièce assez médiocre, surtout comparée à la belle tragédie de Racine.

Il paraît que du temps d'Horace on recherchait encore sérieusement l'inventeur des vers élégiaques :

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Quoique pareille découverte ne fût pas de la plus haute importance, les rhéteurs et les grammairiens n'auraient pas laissé fuir une si belle occasion de conjecturer. Peut-être eût-il mieux valu prendre simplement la peine d'entendre le vers d'Horace, et ne pas interpréter à faux, comme la plupart l'ont fait, le mot *exiguos*, lequel ne se rapporte pas aux limites du genre, mais bien à la brièveté du pentamètre qui termine le distique élégiaque.

Que Strabon attribue tour à tour la gloire équivoque de cette invention à Callinus ou à Mimnerme, il n'est pas

moins vrai que le retour continuel du distique finit à la longue par fatiguer excessivement l'oreille. La nécessité de renfermer un sens complet en si peu d'espace, ajoute encore à la monotonie. Ce mètre, inégal quoique régulier, fut cependant appliqué dans la suite à de longs ouvrages d'une autre nature. On cite un poète nommé Pigrès, qui s'était flatté d'embellir Homère en intercalant après chaque hexamètre de l'Iliade un petit pentamètre de sa façon. Il était possible d'obtenir le ridicule à moins de frais.

Plus heureux, nous ne sommes asservis à aucune mesure déterminée. L'oreille et le goût nous avertissent du mètre et du rhythme commandés par le sujet. Que notre Élégie soit en grands ou en petits vers, qu'on la divise en stances, qu'on la coupe par des refrains, elle n'en est que plus variée. Ce sont des avantages qu'elle possède parmi nous à défaut de quelques autres qu'on lui a ravis et qu'il est juste de lui restituer.

Pourquoi les Romains, imitateurs trop timides, n'ont-ils jamais essayé de la reproduire sous toutes ses formes? L'unité du genre leur eût-elle semblé préférable à sa diversité? Non, sans doute ; les seules bucoliques de Virgile admettent, comme celles de Théocrite, plusieurs tons et plusieurs sujets. Elégiaque dans Alexis, dans Daphnis, dans Gallus, épique dans Pollion et dans Silène, pastoral dans tout le reste, il s'est affranchi des lois symétriques inventées à froid par la minutieuse médiocrité. Ne suffit-il pas que le sujet se rattache au genre par le ton général et par le choix des principales circonstances?

C'est dans ce choix qu'excellait Tibulle, Tibulle appelé par Horace le juge de ses écrits. Quelle vérité! quel naturel! Comme il aime sincèrement la vie champêtre! comme il la fait aimer! Ses descriptions de la campagne

ne sont jamais chargées. Celles de Properce, beaucoup plus longues, ne sont pas toujours exemptes de recherche. On sent que l'un a besoin d'une digression poétique et brillante, que le seul besoin de l'autre est de retracer souvent l'objet de ses goûts paisibles. Le talent de Tibulle est tel qu'on se représente Tibulle lui-même, doux, simple et sans ambition. A la pureté, à l'élégance, à l'harmonie de ses vers, à leur air de facilité même, on doit juger qu'il les travaillait avec soin. Aussi ses contemporains le nommaient-ils *culte Tibulle*. On a reproché à notre grand Racine la monotonie de la perfection, ce qui m'a toujours paru assez étrange. Peut-être en modifiant cette idée la rendrait-on plus convenable à Tibulle, qui, n'étant pas comme Racine soutenu par l'intérêt dramatique, retombe sans cesse dans les mêmes formes, monotone à la fois par le rhythme, par les sujets, et même par l'analogie parfaite des images. Le tour optatif, mouvement naturel aux cœurs tendres, est prodigué dans Tibulle, mais souvent avec tant de bonheur qu'on est forcé d'en pardonner l'abus. Il revient aussi avec complaisance sur les évocations magiques et autres détails mystérieux, très compatibles avec la faiblesse et la crédulité de l'amour. Libre de soins, exempt d'affaires, sans liens à la ville, maître de jouir du calme des champs, Tibulle a dû beaucoup méditer, beaucoup rêver, puisqu'il a si peu produit dans cette plénitude de loisirs. Serait-ce que l'amour eût tellement occupé sa vie qu'il en fût devenu l'unique intérêt? Non; l'amour de Tibulle fut plutôt un sentiment doux qu'une passion violente. Properce était plus fécond; son ame était pourtant plus agitée : il passait continuellement d'un excès à l'autre, tour à tour divinisait et couvrait d'ignominie l'objet de ses feux, tantôt l'accablait de reproches, tantôt menaçait de le punir, et toujours finissait

par lui demander pardon. Ces bizarreries, ces inégalités peignent l'amour tel qu'il est, et se prêtent surtout aux mouvements animés de la poésie. C'est l'unique avantage qui balance l'infériorité générale de Properce à l'égard de Tibulle. Il est un âge où Properce paraît plus poète que son émule. Pourquoi? parce que l'on n'est frappé que des efforts qu'il faut pour l'être; parce que son fastidieux étalage d'érudition mythologique semble de la poésie lorsqu'il n'est, à vrai dire, que de l'emphase; parce qu'enfin l'inexpérience préfère à ce qui touche le but ce qui s'efforce de le dépasser. Toujours des comparaisons avec les amours de l'antiquité, comme si des amants pouvaient se comparer à d'autres qu'à eux-mêmes; toujours des dieux entre Cynthie et Properce, comme s'il ne devait pas voir tous ses dieux en elle seule! Il avait bien senti le mérite particulier de Tibulle, ce *froid* Boileau (puisqu'on a osé l'appeler ainsi) quand il disait avec tant de justesse et de grâce,

Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il reste à Properce des qualités précieuses, le feu, le mouvement, l'énergie. Si la multiplicité des digressions n'ajoutait trop souvent à la monotonie qu'il veut rompre, si le goût présidait plus fréquemment au choix de ses détails, si surtout le poète se cachait mieux, les amateurs de parallèles se verraient condamnés à de longues incertitudes entre les deux rivaux, et la palme resterait longtemps suspendue. Mais n'est-il donc qu'une seule palme? n'est-il qu'une sorte de talent? Félicitons-nous de ce que la manière de Tibulle ne soit pas celle de Properce. Nous possédons deux plaisirs pour un, deux richesses pour une.

Properce a composé plus de quatre-vingts Élégies, et ne célèbre qu'une seule beauté. Tibulle n'a laissé que vingt-quatre Élégies proprement dites, puisque le qua-

trième livre, dont on lui a contesté l'ensemble, ne contient que le panégyrique de Messala en grands vers, des fragments la plupart médiocres, et enfin telle pièce qu'on rougirait d'attribuer à Tibulle. Eh bien! en si peu d'espace, il change quatre fois d'héroïne. Délie, Némésis, Néère et Sulpitie, ont à peine le temps de se succéder. Un tel défaut d'unité doit essentiellement nuire à l'intérêt. Il suffisait au poète de ne nommer qu'une seule femme dans ses vers, dût-il en avoir aimé plusieurs dans sa vie. La fidélité poétique n'en exige pas davantage. Properce ne mérite ni ce reproche, ni un autre encore plus grave que je me garderai bien de spécifier.

Tibulle mourut jeune : Ovide, né le même jour que Tibulle, lui survécut pour le pleurer. Il lui consacra la plus touchante de ses Élégies, celle où il s'est le plus rapproché d'un si rare modèle. Cette pièce, jointe à sa *dernière nuit à Rome*, et à quelques morceaux épars, est tout ce qu'on a retenu des Élégies d'Ovide, qui, à cinquante ans, exilé en Scythie, on ne sait pourquoi, trouve le secret de rassurer ses lecteurs sur son sort, tant il badine ingénieusement avec sa douleur, tant il reste fidèle à l'esprit lorsque tout l'abandonne sur la terre. Consolons-nous : Ovide, poète élégiaque, ne nous eût pas donné ses brillantes *Métamorphoses*, chef-d'œuvre de poésie, admirable par une qualité qu'il ne semblait point admettre, l'art de la composition.

Je ne crois pas qu'il soit arrivé à d'autres qu'au P. Le Jay de donner aux Élégies d'Ovide la préférence sur celles de Tibulle et de Properce : on voit que ce jésuite, qui écrivait ordinairement dans la langue de Quintilien, n'avait guère que cela de commun avec lui. Je préfère encore le jugement sans conséquence d'un autre commentateur qui, au lieu de caractériser le talent de Ca-

tulle, aime mieux nous apprendre que ce poète avait le teint coloré, le nez médiocrement long et les dents fort blanches. A ces qualités il en joignait une non moins essentielle, celle de grand poète. Le bel épithalame de Thétis et Pélée, est une des productions latines où la couleur grecque soit le mieux reproduite : ouvrage supérieur dans tous les temps, mais véritable phénomène, si l'on pense qu'il a précédé Virgile, et que Virgile s'en est enrichi. C'est enrichir aussi Catulle que de le réduire, comme le fait judicieusement M. de La Harpe, à une douzaine de pièces exquises, irréprochables sous le rapport du goût et des mœurs. Jetés au hasard dans un recueil anthologique, les seuls vers sur l'Oiseau de Lesbie eussent établi la réputation d'un poète ancien. Il travailla peu, et dès-lors il ne fit point ombrage. Borner le nombre de ses succès, n'est-ce pas en quelque sorte passer une transaction avec l'envie ? L'accent de l'Élégie, qui se fait sentir dans plusieurs passages de Catulle, est plus prononcé dans ses Adieux d'Ariane. Est-ce assez pour le constituer poète élégiaque ? L'absence du rhythme consacré au genre, et la rareté des sujets qui s'y rapportent lui interdiraient-ils cette dénomination ? Il faudrait donc l'exiler du domaine de l'Élégie, comme Platon bannissait les poètes loin de sa république, avec des couronnes et des parfums.

Je ne sais si je dois ajouter au nom des poètes élégiaques dont je viens de parler, celui de Gallus, leur contemporain et leur ami. A moins que les beaux vers composés pour lui par Virgile, dans la dixième éclogue, ne soient réputés sa propre richesse, sa célébrité sera douteuse. Peu de vers sont plus durement fabriqués que les siens : personne cependant n'en avait inspiré de plus doux,

Qu'un poète moderne essaie à varier les formes et les

sujets de l'Élégie, on crie au novateur, on lui oppose Tibulle et Properce; c'est Tibulle et Properce qu'il invoquera pour exemple et pour appui de son système. On verra combien ils attachent de prix à la variété. La quatrième pièce du premier livre de Tibulle est-elle autre chose que l'ingénieux fragment du nouvel art d'aimer mis dans la bouche d'un dieu? Le ton, la forme, le cadre, tout est changé, et personne ne songe à s'en plaindre. La septième du même livre peint avec finesse les ruses, les subtilités de l'amour, prévient et embarrasse la jalousie par des aveux et des conseils : c'est une scène vive et piquante qui ne diffère de celle de Térence que par un accent plus poétique. Properce s'abandonne bien plus encore à la liberté de ses compositions. Tantôt il détaille dans une pièce entière les apprêts d'une pompe triomphale; tantôt il représente les malheurs de l'avarice. Ici la fable de Vertumne; là une lettre d'Aréthuse à Lycotas; plus loin la défaite de Cacus. Certes, l'Élégie ne reconnaît point là ses sujets accoutumés; elles sont pourtant classiques, elles se retrouvent dans les modèles. On ferait un bon ouvrage sur les préventions littéraires et les préjugés poétiques.

Peut-être avec du temps, des soins, de profondes études et de longues méditations sur l'art, découvrira-t-on encore des sentiers nouveaux au milieu des routes anciennes. Ne désespérons pas du talent, si nous ne voulons pas qu'il désespère de lui.

Le caractère de l'Élégie est ordinairement simple et tempéré. Elle se compose d'une suite de circonstances intéressantes et naturellement exprimées. Même en chantant le bonheur, elle peut conserver la teinte de tristesse qui lui est propre. Ce mélange d'impressions opposées ajoute à son effet. Elle se plaît surtout au souvenir de ce

qui n'est plus ; elle aime à consacrer, comme l'a dit un de nos poètes,

Le regret du plaisir, et même de la peine.

Il n'est point pour elle d'objet inanimé ; pour elle les ruines sont vivantes, la solitude est peuplée, et la tombe a cessé d'être muette. Évoqués par ses chants, des mânes chéris semblent, sous leur forme première, revenir au jour pour s'entretenir avec elle. O l'ingénieuse allégorie que celle d'Orphée, qui retrouve Eurydice tandis qu'il la chante, et dont le bonheur s'évanouit avec le dernier son de sa lyre !

Les sujets passionnés ne conviennent pas moins à l'Élégie ; mais ils ne peuvent franchir un certain degré d'exaltation sans sortir des bornes prescrites. Les éclats de la fureur, les cris du désespoir lui sont interdits, ils détruiraient le charme de la tristesse. Tel admirable monologue de nos tragédies ne formerait qu'une Élégie assez ridicule, à peu près semblable aux amplifications connues sous le nom d'*héroïdes*, genre détestable et faux, qui se retrouve à deux époques bien marquées de la décadence des lettres. Si la vérité, si le naturel font l'essence de toute poésie, où doivent-ils dominer si ce n'est dans une sorte d'ouvrages où, selon le précepte du maître, il faut que le cœur parle seul ! La recherche, la déclamation, défauts partout condamnables, y seraient des vices odieux. L'esprit même, non cet esprit qui, nécessaire au talent, préside à l'ordonnance de ses travaux en rapprochant des rapports éloignés, mais les saillies, les brillantes vanités du style, y rappelleraient le *pulcher assuitur pannus* dont parle Horace, et le *non erat hìc locus.*

Je ne sais de quel compositeur on a dit : « Sa musique était douce et triste à la fois comme le souvenir du bonheur

passé », ce qui me semble merveilleusement applicable à l'Élégie. L'échelle des tons qu'elle parcourt n'a pas besoin d'une grande étendue. Elle peut varier ses accents, mais qu'elle se garde bien de les forcer.

Les femmes sont les juges les plus délicats de ces convenances. Les plaintes emportées d'un amant les touchent moins qu'elles ne les effraient. Les cris d'un furieux repoussent jusqu'au fond de leur cœur un aveu prêt à s'échapper.

Quelques femmes de l'antiquité grecque (car il est remarquable qu'on ne cite, en poésie, aucune femme célèbre chez les Romains) obtinrent de brillants succès dans le style lyrique. Corinne triompha de Pindare lui-même ; et l'on ne dit pas qu'elle fût belle. Par quelle contradiction singulière celles pour qui les Muses semblaient avoir réservé les accents de la douce Élégie, n'ont-elles su que l'inspirer ? Pourquoi ont-elles réussi de préférence dans un genre bien moins conforme à leur organisation ? Une seule avait reçu de la nature les germes brûlants de la poésie la plus audacieuse, la plus sublime : la désigner ainsi, c'est avoir nommé l'immortelle Sapho. Si son ame trop active avait pu se reposer quelques instants sur elle-même, si l'amour n'eût consumé avant l'âge son talent et sa vie, Sapho serait assise au premier rang des poètes élégiaques. Que de mouvement, que de chaleur dans cette Ode à Vénus, que Vénus même eût dictée ! Quel désordre plein de charme, quel abandon passionné dans ce petit nombre de fragments dont la suite nous est dérobée, ou plutôt sortis sans suite d'une ame orageuse qui les laissait échapper et n'y revenait plus ! Quelques vers jetés comme au hasard, retracent plus vivement ses impressions que ne l'eût fait la pièce la plus détaillée. D'un trait, elle forme un tableau : on la voit, on l'entend, on la reconnaît,

non-seulement à son langage, mais à son regard, à son maintien. Quelle est cette jeune fille, qui n'est belle que du sentiment qui l'anime; qui, l'air distrait, les yeux chargés d'amour, pâlit et rougit presque à la fois; qui, assise à côté de sa mère, cherche autour d'elle un objet absent, laisse tomber sa tâche imparfaite, et s'écrie: « O ma mère! ma mère! mon travail s'échappe de mes « doigts; un nuage est sur mes yeux; je me soutiens « à peine. » C'est elle, c'est Sapho languissante, respirant le plaisir et l'amour, et brûlant de combler ses désirs ou du moins de les tromper. Notre admirable Racine a imité d'elle ce beau mouvement de Phèdre, comme elle en proie aux fureurs de Vénus.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je à travers une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

On a souvent cité ces vers comme un modèle du ton de l'Élégie. Je trouverai bientôt l'occasion d'examiner combien y eût excellé le talent supérieur de Racine. Je reviens à Sapho, pour regretter qu'elle ne se soit pas livrée à une sorte de composition où l'appelaient spécialement la nature de son génie et la situation de son ame. Alors, comme on le dit en termes positifs, on eût pu dire, figurément, qu'elle avait ajouté des cordes à la lyre; elle eût joint à l'honneur d'introduire un rhythme nouveau le mérite de donner une existence nouvelle à un genre d'Élégie qu'elle eût aussi décoré de son nom. Oh! quels sons douloureux et tendres seraient sortis de sa lyre amoureuse et désordonnée! rochers de Mytilène! promontoire de Leucade! vous retentiriez encore de ses derniers accents! arrivés jusqu'à nous, ils seraient tout ensemble le modèle et le désespoir de qui veut chanter l'amour.

Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, pas une femme ne se présente dans la carrière élégiaque ; et pour en trouver une, il ne faudrait pas moins qu'une foi parfaite aux productions moins autographes qu'hypothétiques de Clotilde de Surville. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est la grâce spirituelle et naïve de la plupart de ces pièces, écrites en langage demi-vieux, remarquables d'ailleurs par des détails, des imitations et des rimes de fraîche date. Madame Deshoulières nous a donné, sous le nom d'idylle, une Élégie charmante :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis, etc.

Cette pièce me paraît fort au-dessus de ses autres allégories, où elle abuse constamment de l'antithèse. Ici, tout est simple, naturel et touchant. Le rhythme lui-même est celui de la douleur qui ne peut soutenir long-temps sa voix, et qui l'abandonne.

De nos jours, quelques auteurs du sexe des Muses ont fait une heureuse exception à la loi commune. Elles avaient à triompher de plus d'un obstacle. Le penchant, naturel aux femmes, d'exprimer les moindres circonstances, parce que toutes ont du prix pour elles, pouvait, dans leurs ouvrages, détruire l'effet de l'ensemble par la multiplicité des détails. Une difficulté plus grande se présente à celles qui, cédant au besoin de consacrer leurs souvenirs, rappellent ce qu'elles ont inspiré, ce qu'elles ont senti ; sujets délicieux, sans doute, mais plus bornés pour elles que pour nous. C'est une privation qui leur est imposée par leurs qualités mêmes. Cette pudeur, la première de leurs grâces, les condamne à ne célébrer de

l'amour que l'espérance ou le regret. Ont-elles retracé les premiers troubles d'une ardeur naissante, la puissance d'un premier regard, le charme d'un premier aveu, elles éprouvent l'embarras de poursuivre ; leur main timide soulève à peine le voile qui protége les tendres mystères. Elles n'osent parler de l'amant heureux sans rougir ; mais elles regrettent l'amant ingrat, quoique ce regret soit l'aveu d'une faiblesse passée. Elles semblent ainsi n'avoir le droit de chanter que le bonheur qui n'est pas encore et le bonheur qui n'est plus.

Ce n'est pas que l'amour passionné s'asservisse toujours, même chez les femmes, aux lois d'une réserve rigoureuse. Qu'Héloïse, adorant l'ombre d'un amant qui respire encore, se livre dans ses lettres brûlantes à tous les mouvements d'une ame bouleversée ; qu'elle préfère à Dieu celui qui n'est plus même un homme : qu'elle le poursuive de ses feux jusqu'aux pieds des autels ; le délire de ses expressions trouve son excuse dans l'excès de son infortune. Quoique fort savante, Héloïse n'est point auteur ; elle ne compose pas, elle écrit : elle écrit à celui qui ne veut plus, qui ne doit plus l'entendre. Son éloquence est dans son désespoir. Jamais la plainte ne s'était élevée à un tel degré d'exaltation et de force ; mais combien elle est plus pénétrante encore, lorsque, fatiguée de ses emportements, elle retombe dans l'abattement extrême qui succède toujours aux convulsions de la souffrance! Comme alors les doux souvenirs du passé s'unissent douloureusement aux angoisses de la situation présente ! qu'ils laissent dans l'ame une impression profonde et triste, ces détails d'une vie autrefois paisible, ces retours amers vers des temps qui ne reviendront plus ! Honneur à l'illustre Pope, qui a reproduit sans les affaiblir, et en les embellissant quelquefois, les traits énergiques ou atten-

drissants des lettres originales ! Colardeau, si heureusement né pour la poésie, a su répandre un charme inexprimable dans plusieurs parties de son imitation. Pourquoi faut-il que le froid philosophisme l'ait forcé de sacrifier à son idole quelques-unes des images religieuses si analogues à la mélancolie du cloître ! Apparemment le philosophisme porte malheur ; car les vers qui remplacent les morceaux supprimés ne sont plus d'un poète, plus même d'un versificateur : pesamment sentencieux, péniblement abstraits, ils se traînent sans vigueur et sans grâce ; mais ils plaisaient fort aux encyclopédistes.

Dans cette Épître à jamais célèbre, le poète anglais a donc réuni le double avantage d'être souvent supérieur en imitant, et de conserver plus souvent encore la même supériorité sur son imitateur. On lui doit également une Élégie intéressante sur la mort d'une jeune lady.

Les Anglais possèdent un assez grand nombre d'Élégies morales, parmi lesquelles on distingue celle de Gray, intitulée *le Cimetière de Campagne.* Son mérite ne consiste pas moins dans la composition que dans les détails ; éloge rarement applicable aux productions de la poésie anglaise.

Les autres nations ont faiblement contribué aux progrès de l'Élégie. Les Allemands, par leurs mœurs, leurs habitudes, sembleraient destinés à y réussir ; mais leur manière trop détaillée, trop minutieuse, s'y retrouve, comme dans leurs romans. Cette foule de détails purement domestiques n'a guère de prix que pour eux, et touche médiocrement le lecteur désintéressé. La plupart des Élégies italiennes sont la paraphrase plus ou moins brillante des sonnets souvent trop spirituels de Pétrarque. Quant à l'Espagnol, il se plaît trop à faire parade de sa douleur, pour la restreindre à des plaintes touchantes et mesurées. Si deux modernes dont les noms ne se séparent

plus, n'avaient cultivé parmi nous les fleurs dont se couronne l'Élégie amoureuse, il resterait encore sur notre fécond Parnasse un champ stérile.

Clément Marot, quelquefois si naïf et si tendre, se montre aussi froid que maniéré dans l'Élégie. Il n'en a guère saisi le ton et le sentiment que dans celui de ses madrigaux qui finit ainsi :

Je n'ai pas eu de vous grand avantage ;
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Et dans une autre petite pièce terminée avec tant de grâce par cette apostrophe à l'Amour :

Je t'ai servi sous tous les dieux.
Oh ! si l'on pouvait deux fois naître,
Comme je te servirais mieux !

J'ajouterai encore pour exemple ce refrain d'une de ses chansons :

C'est la première,
C'est la dernière
Que j'ai servie et servirai.

Ronsard, trop méprisé par quelques poètes qui ne l'ont pas lu, et trop imité par quelques autres, a aussi composé des Élégies, dont l'une est rappelée dans les notes de ce volume. On y reconnaît le poète, qui, nourri des anciens, n'eut d'autre tort que de vouloir s'exprimer comme eux. Ce ne sont ni les idées ni les images qui lui manquent. Des mauvais vers de Ronsard on ferait aisément de fort bons vers grecs ou latins. Il paraît avoir pensé dans ces deux langues.

On eût dit que les poètes ses contemporains et leurs successeurs, se disputaient, dans l'Élégie, le prix du ridicule. Les uns, niaisement ampoulés, comparaient leur

belle à tout ce qui existe de beau dans la nature, et, bien entendu, lui réservaient toujours l'avantage; les autres, beaucoup plus gais qu'ils ne croyaient l'être, démontraient leur passion en termes et en formules scolastiques. Tous enfin prétendaient à la finesse: il ne tenait pas à eux qu'ils n'eussent presque autant d'esprit que les bergers de Fontenelle.

Après avoir traversé plusieurs siècles sans rencontrer une Élégie française digne d'être citée, il faut se résigner à n'en trouver, pour ainsi dire, qu'une seule dans le grand siècle; quoique fort distinguée, elle fait encore plus d'honneur aux lettres qu'à la poésie: elle est plutôt encore une belle action qu'un bel ouvrage. Je veux parler de la courageuse Élégie de La Fontaine, sur la disgrâce de Fouquet. On sait *par cœur* (et jamais expression ne fut plus convenable), ce vers échappé de l'ame:

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

L'ame de La Fontaine était formée pour l'Élégie. Un fonds de tristesse aussi naïve que sa gaieté, se fait sentir dans ses Fables inimitables. Que de sentiments naturels semés avec mélancolie au milieu de ses récits les plus animés! S'il commence à dépeindre

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre..

après ces beaux vers, si, reprenant le ton de la fable, il poursuit gaîment:

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Faisait aux animaux la guerre;

bientôt il ajoute, avec un rare bonheur:

Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.

C'est le premier trait du tableau, mais qu'il est vif et profond! Pour forcer les tourterelles à se fuir, il fallait, en effet, que le danger fût extrême. La réflexion du second vers est charmante; elle n'appartenait qu'à La Fontaine. Pour ne pas multiplier les citations, je renvoie à la fable admirable des Deux Pigeons. Qui peut lire sans être ému le discours adressé par son ami au pigeon voyageur:

Je ne rêverai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?

Et le reste, renferme une idée ravissante. Ce reste est tout pour un pigeon, et l'on devine que c'est l'amour. Je passe les traits du récit pour arriver à l'épilogue de ce petit poëme, où le narrateur, par un retour naturel sur ses propres affections, s'écrie:

Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Après des vers semblables, il faut fermer le livre et rêver. L'Élégie est là toute entière.

Un spirituel académicien[1], qui a fait aussi des Fables (fables très jolies, surtout lorsqu'il les récitait), a laissé un fort long discours sur l'Elégie, que je n'ai point lu, et des Élégies à sa femme, que, par malheur, je ne lui ai point entendu réciter.

1. M. le duc de Nivernois.

L'esprit est loin de suffire à l'Élégie ; le talent même n'y suffit pas toujours ; pour rapprocher les exemples, qu'il me soit permis de franchir quelque espace, et de rappeler les essais élégiaques d'un poète[1] justement célèbre à plus d'un titre, et dont notre époque doit s'honorer, tout en signalant ses erreurs. Des imitations souvent heureuses de Tibulle et de Properce ; des vers bien faits, mais trop ambitieux ; des expressions fortes, mais hors du genre ; des tours hardis, mais forcés, et plus latins que français ; l'attirail usé de la vieille poésie, qui n'est pas la poésie antique ; un style laborieux et tendu, quelquefois de l'élégance, rarement de la grâce, presque jamais de naturel ; et, à travers les fautes, des morceaux qui étincellent de beautés : tel est à peu près le jugement qu'en a porté la critique la moins rigoureuse, et que je crois même avoir encore adoucie. On avait aussi remarqué que l'auteur exprimait avec plus d'effort les passions douces que les mouvements d'une ame irritée. La dernière de ses Élégies en est la preuve : elle s'adresse à Némésis, non l'une des beautés chères à Tibulle, mais la déesse implacable des vengeances. Jamais la virulence de la haine ne fut poussée plus loin que dans cette pièce brûlante de verve et d'animosité. Jamais la satire ne frappa ses victimes d'un fouet plus sanglant. Mais quelles victimes avait choisies le poète, le poète élégiaque !

Si beaucoup de poëmes prennent le titre d'Élégies sans en avoir le caractère, beaucoup aussi, sans en porter le titre, sont des Élégies véritables : les exemples s'offrent en foule dans la *Bérénice* du tendre Racine. Eh ! qui mieux que Racine eût plié sa voix aux accents d'une Muse

1. Le poète Lebrun.

qui semblait particulièrement la sienne! Quelle mélancolie, quelle solitude il exprime en ce seul vers :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

Toute la résignation d'un amour sincère et malheureux, tout son désintéressement furent-ils jamais mieux retracés que dans le rôle de Titus, qui, depuis cinq ans, brûle pour Bérénice :

Sans oser rien prétendre
Qu'un instant à la voir et le reste à l'entendre.

Qui peut retenir ses larmes, en répétant avec les filles d'Israël :

O rives du Jourdain! O champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

La souplesse naturelle aux grands talents, et son exquise organisation poétique, eussent élevé Racine au-dessus même de Tibulle. Supérieur dans la tragédie, il s'est encore distingué, comme sans y songer, dans quatre genres[1] de diverse nature, dont un seul lui eût fait un nom.

Parmi les pièces qui, pour le ton et le sujet, semblent appartenir à l'Élégie, il faut citer l'ode de J.-B. Rousseau, imitée du cantique d'Ézéchiel : *J'ai vu mes tristes journées;* les vers de Chaulieu sur Fontenay; les stances délicieuses de Voltaire : *Si vous voulez que j'aime encore;* ses adieux aux Mânes de Génouville; les strophes si connues de cette ode, qui fut en quelque sorte le chant de mort

1. La poésie lyrique, la comédie, l'épigramme, la prose polémique.

du malheureux Gilbert : *Au banquet de la vie, infortuné convive;* et enfin tant d'autres productions où règne, comme dans certaines odes d'Horace, une aimable et rêveuse philosophie.

Mais pourquoi différer encore à citer deux noms si chéris de la Muse des amours? Pourquoi retarder l'hommage que réclament à la fois deux poètes contemporains, diversement remarquables dans un genre pareil? Nés sous le même climat, réunis par les mêmes goûts, ambitionnant la même palme sans jalousie, on pourrait appliquer à Bertin et à Parny les vers où Virgile annonce deux jeunes pasteurs rivaux dans l'art du chant :

Arcades ambo.

Tous deux portaient en même temps la lyre et l'épée; mais le sort voulut que la carrière des armes ne fût pour eux que celle des plaisirs. Ils oubliaient sous les ombrages de Feuillancour les bananiers de leur patrie, et regrettaient peu *l'Isle-de-France* aux joyeux soupers de *la Caserne*[1]. Abandonnés aux goûts nonchalants de leur pays, ils ne donnaient encore aux Muses que ce qu'ils appelaient leurs moments perdus, c'est-à-dire les courts intervalles qui séparaient les festins et des plaisirs plus doux; mais Parny se vit à regret forcé de repasser les Tropiques, il partit : Éléonore et l'amour l'attendaient dans son île. Trop près du bonheur pour le bien chanter, il le goûtait en silence. Ce ne fut qu'après un long terme, et dans le calme de la solitude, qu'il essaya de rendre présent ce qui n'existait plus que dans ses souvenirs. L'apparition d'un petit nombre de ses pièces érotiques fut, à cette époque, une espèce de prodige. L'Amour, long-temps

1. Réduit où se réunissait la cohorte d'Epicuriens décorée du ruban gris de lin.

travesti dans les vers cavaliers des gens du bel air, s'étonna de retrouver ses traits et son langage : les grâces du naturel prévalurent sur les manières du faux bel-esprit, et l'école du persiflage ne parut bientôt plus que celle du ridicule.

Les premiers succès de son ami échauffèrent l'imagination de Bertin. Les entretiens de Parny achevèrent de l'enflammer. Comme ce général qui se disait tous les jours : « Je veux être un grand capitaine,» Bertin se répétait : « Je serai un poète élégiaque.» Il se retira dans une campagne, seul avec Tibulle, Properce, Catulle, Ovide et Horace ; les lisant, les relisant sans cesse, la plume à la main, il traduisit en vers leurs passages les plus saillants, les refondit en un corps d'ouvrage, et de ses emprunts parvint à se faire un fonds. Parny, plus sobre dans ses imitations, n'empruntait aux poètes anciens, quelquefois même aux prosateurs modernes[1], qu'un petit nombre de traits délicatement choisis, mais que la nature lui eût offerts sans leur secours, car il avait ressenti une passion profonde. Plus souvent heureux, Bertin n'aimait que le plaisir. Parny, plus sensible et plus tendre, semblait en quelque sorte n'aimer dans l'amour que l'amour même. De leurs impressions diverses dut résulter la différence de leurs talents. On sent que l'un retrace fidèlement et dans leur ordre naturel les circonstances, les vicissitudes d'un amour qui n'a rien d'imaginaire. On s'aperçoit que l'autre, s'il est permis de le dire, s'arrange pour être passionné ; qu'il réunit les traits épars de sa vie amoureuse pour en former un ensemble et se composer une amante poétique de vingt maîtresses réelles. Il prend ses détails tantôt dans son esprit, tantôt chez les anciens ; et tour à tour on re-

1. Surtout à J.-J. Rousseau.

connaît l'amour inventé ou l'amour traduit. Sans doute on aime à rencontrer dans ses lectures quelque heureuse imitation de l'antiquité ; mais on ne saurait les employer avec trop de retenue dans les vers érotiques destinés surtout aux femmes et aux gens du monde. L'une des plus belles Élégies de Bertin commence par ce superbe mouvement :

Elle est à moi. Divinités du Pinde !
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur ;
Elle est à moi.

Malheureusement il ajoute :

Que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.

Il s'agit bien des *maîtres de l'Inde!* La comparaison est toute latine, en supposant qu'il y ait comparaison entre les maîtres d'un pays et le maître d'un cœur. Je ne parle pas de l'étrange effet du *Pinde* et de *l'Inde* qu'on semble avoir fait rimer par gageure. On ne trouverait pas une seule faute semblable dans le rival de Bertin. Lors même qu'il demeure dans la région tempérée de la poésie, son vers, toujours élégant, renferme un sentiment si naturel qu'il perdrait quelque chose à devenir plus poétique. Il descend à l'extrême simplicité sans jamais tomber dans le prosaïsme. Bertin, dont le style est quelquefois plus élevé, ne s'abaisse presque jamais que par une chute. Veut-il exprimer l'effet que produisit un jour sa maîtresse paraissant au spectacle, il s'en acquitte par cette ligne de prose familière :

On lui battit des mains, on la prit pour la reine.

A-t-il à décrire l'instant mystérieux qui précède le bonheur d'une nuit d'amour ; affectant une simplicité que je n'ose qualifier, il représente la belle Eucharis,

Laissant tomber sa jupe, et soufflant la lumière.

J'ai rappelé quelques-uns de ses défauts, sans parler encore de ses qualités. Elles sont nombreuses. Le mouvement, la chaleur, la force, le ton passionné, l'accent poétique à un degré fort éminent, caractérisent ses Élégies dont la plupart mériteraient mieux le nom de pièces érotiques. Parmi celles dont le titre est justifié, l'on doit remarquer les *Adieux de l'auteur à une terre qu'il vient de vendre*. Cette pièce d'une certaine étendue décélerait à elle seule tout un poète. Parny peut-être n'eût pas, dans le même genre, soutenu si long-temps son style à la même hauteur. Mais la justice distributive oblige en même temps à déclarer que Bertin reste bien loin de son émule pour le naturel, pour l'abandon, pour le charme : le charme ! qualité plus indéfinissable encore que la grâce, et qui assure l'empire du talent comme celui de la beauté. Ainsi que nous l'avons dit à propos de Tibulle, le chantre d'Eléonore excellait surtout dans le choix des circonstances attachantes. Nul poète ne possédait mieux cette mesure parfaite, ce sentiment délicat des convenances, qui enseigne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ce que l'on peut offrir aux yeux et ce qu'on doit laisser sous un voile. Plus voluptueux par la décence même, il laisse au plaisir l'attrait du mystère, et à l'abandon les grâces de la pudeur; il n'effarouche pas, il captive. L'expression de son bonheur est encore moins vive que tendre; celle de sa douleur est triste sans emportement. Properce, soupçonnant la foi de Cynthie, éclate en imprécations. Perdant Éléonore, que l'hymen va lui ravir, Parny ne l'accuse point; il forme pour son bonheur des vœux qu'il craint de ne pas voir exaucés. Quel est le plus touchant de l'amant qui se plaint et menace, ou de celui qui

souffre, gémit, et pardonne? Si je ne m'abstenais de citations, je les puiserais sans nombre dans cet admirable dernier livre, ordonné si parfaitement, et le seul que l'auteur ait qualifié du nom d'*Élégies*. Faut-il que les derniers chants des *Amours* soient presque toujours des accents de regret! Fidèle à ses douloureux souvenirs, celui qui fut l'amant d'Éléonore revient souvent à elle, dans les sujets qui s'en éloignent le plus, et ses retours sur le passé retracent avec un sentiment profond ce *céleste enchantement des premières amours* que le temps et l'âge ne peuvent effacer. J'ai déjà beaucoup loué Parny; les sujets d'éloges ne sont pourtant pas épuisés. Il me reste à lui tenir compte de la correction soutenue, de la pureté constante du style; de la justesse, de la propriété des termes; du respect scrupuleux pour la langue; et surtout de l'art qui préside à la composition de ses moindres tableaux, art difficile qui redouble l'intérêt des détails et leur prête un nouvel éclat en les plaçant dans un jour plus favorable. Ces qualités, jointes à celles que j'ai déjà fait valoir, ont mérité à l'auteur vivant le beau nom de *classique*, décerné à si peu d'écrivains et seulement après leur mort. A l'exemple des grands modèles, il ne produisait rien sans l'avoir long-temps médité. Il avait étudié profondément les difficultés et les ressources de son art. Une sage économie augmente encore ses richesses. Loin de prodiguer les beautés hors de leur place, il les distribue avec goût, avec réserve. Et toutefois le savant procédé du poète n'ôte rien à la grâce, à la mollesse, au naturel; il a toujours l'air de s'abandonner; et nulle image ne lui convient mieux que celle où La Fontaine représente l'Aurore

Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

Je m'arrête, pour qu'un simple examen ne ressemble pas

à un panégyrique. J'ai connu Parny ; mais le tendre attachement qui m'unissait à lui n'a pas influé sur mon témoignage. Ceux qui ne l'ont point connu en ont parlé comme moi. J'ai seulement cherché à caractériser d'une manière plus précise les traits de son précieux talent.

Condamné à rappeler un moment la pensée sur mes Élégies, je sens combien la transition sera brusque ; mais, grâce à l'amitié dont Parny daigna m'honorer, grâce aux leçons que j'ai recueillies dans ses entretiens, parler de moi, de mes ouvrages, ce sera, pour ainsi dire, parler encore de lui. Il me répétait, comme à tous les jeunes poètes : « La poésie s'use ; il faut la rajeunir par des « images nouvelles. Retracez d'autres mœurs, peignez « une autre nature. » J'ai profité de ses conseils. Un livre de mes Élégies est composé de sujets choisis dans une nature étrangère. Les uns (et c'est le plus grand nombre) sont élégiaques par le fond ; les autres le deviennent par la forme. Qu'on me permette de rappeler sommairement quelques-uns de ces sujets. L'Arabe qui pleure la mort de son coursier fidèle ; la belle Insulaire qui, pour se dérober aux poursuites d'un roi dont elle est aimée, se réfugie sous l'ombrage qui donne la mort, et meurt fidèle à son amant ; la Persane qui, abandonnée par le chasseur, compare tristement son sort à celui de la gazelle qu'il a blessée, et dont elle cherche à guérir la blessure ; la jeune fille pleurant une colombe qui succomba pour elle en remplissant un message d'amour ; le pauvre nègre entonnant sa chanson d'esclavage, et rejoignant aux cieux sa femme et son fils, morts de douleur : telles sont les principales scènes que j'ai choisies. Je le demande, l'Élégie en offre-t-elle beaucoup qui soient plus analogues à son caractère ? Si le personnage y prend la place du poète, la forme en est plus dramatique. Si

l'action se passe loin de nous, elle en est plus neuve, les détails en sont plus variés; ils conservent quelque chose de primitif qui rafraîchit l'imagination et renouvelle la poésie. Les littérateurs qui ont examiné ces divers morceaux ont bien voulu leur accorder le mérite de la couleur locale, et celui d'un intérêt doux; ils n'ont contesté que sur le titre, auquel, j'en conviens, je n'attache qu'une assez médiocre importance. J'oserai seulement faire observer que la nouveauté ne peut déplaire quand elle ne présente rien de bizarre; qu'ici elle consiste uniquement dans le cadre, et qu'enfin il est inutile de chercher une dénomination nouvelle, puisqu'une Élégie d'un nouveau genre demeure toujours une élégie.

Quoi qu'il en soit, je cède sans effort et par conséquent sans mérite, à l'opinion du petit nombre. Je renvoie à la fin du recueil, sous le nom de *Chants et Récits élégiaques*, les pièces qui composaient le second livre, devenu par là le troisième. J'ai ajouté aux deux premiers plusieurs Élégies nouvelles. Je ne me dissimule pas qu'une série de morceaux différents sur un fonds unique, habilement modifié, est plus attachante que les pièces dont l'intérêt plus borné commence et finit avec elles. J'ai mieux aimé cependant m'exposer à ce danger qu'à celui de la concurrence.

Le même principe m'a dirigé dans la composition des Élégies antiques. Pour tenter d'être neuf, j'ai remonté jusque chez les anciens. « C'est en me pénétrant de la substance des grands maîtres, que j'ai essayé de reproduire les naïves beautés de leurs ouvrages, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce parfum d'antiquité qui s'en exhale (1). » L'Élégie antique offre peu de modèles, il est vrai : mais quelques restes de ces trésors ensevelis par les

1. Extrait de l'Avertissement d'une première édition.

âges, mais le témoignage éclairé de quelques graves écrivains, nous en ont transmis le caractère. J'ai cité, au commencement de ce discours, un passage où l'Élégie compte parmi ses nombreuses attributions celle de déplorer *les infortunes d'un personnage de l'antiquité.* Cette dernière sorte de sujets, dont un fragment de Simonide sur *Danaé* nous a conservé l'exemple, avait pour les Grecs un attrait inexprimable. Ceux de nos journalistes, qui m'en attribuaient la nouveauté, me faisaient assurément beaucoup d'honneur. Du reste, il est aisé de concevoir que des gens de goût, particulièrement versés dans la littérature latine, s'étonnent de voir le nom d'Élégie s'attacher à des productions qui ne leur rappellent pas toujours les sujets et la manière de Tibulle et de Properce. Aussi n'ai-je pas imité les Latins, mais les Grecs. Le genre de leurs Élégies nous était connu; je ne crois pas m'en être écarté. Je souhaite au moins que l'on daigne reconnaître dans quelques parties de l'ouvrage mon respect pour le goût et mon amour pour les classiques.

LIVRE PREMIER.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime, adieu, je succombe.
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché

Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée.»
  Il dit, s'éloigne.... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais ce qu'il aimait ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LA MÊME

AVEC DES CHANGEMENTS DE L'AUTEUR.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,

Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime, adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle qu'une fleur d'automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs ! De la vie à peine
J'avais compté quelques instants ;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère,
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Aux détours de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée.»
Il dit, s'éloigne... et sans retour
Sa dernière heure fut prochaine :
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère (peu de temps, hélas !)
Visita la pierre isolée ;

Mais son amante ne vint pas:
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

NOTE.

Cette Élégie, qui, dans le temps, a obtenu le prix à l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse, a subi quelques changements. Voici la première version :

« De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime ! adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance;
« Déjà sur ta tête en silence
« Il incline ses longs rameaux :
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des côteaux. »
Et je meurs! de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans;
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère:

Couvre, hélas! ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne... et, sans retour,
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Quoique plusieurs personnes aient paru préférer cette version, je me suis reproché, en l'examinant, de n'avoir amené qu'un simple pâtre au tombeau de l'infortuné jeune homme, qui, près de sa dernière heure, songeait d'avance *au deuil de sa mère.* J'ai cru devoir restituer au sujet une circonstance trop naturelle pour qu'il fût permis de la supprimer.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas! après dix ans je revois la journée
Où l'ame de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets! ô douleurs!
Quand cette heure eût sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon ame navrée,

Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

A UN BOSQUET.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère ;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,

L'été, sa dévorante ardeur;
Qu'il échappe au vent des orages,
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux;
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur!
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur!

LA DEMEURE ABANDONNÉE.

Elle est partie! hélas! peut-être sans retour!
Elle est partie; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir!
A sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin;
La clé mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre... elle n'est plus là: je m'arrête, j'écoute...
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,

Désormais muette et voilée,
Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait
A l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots: « C'est pour toute la vie... »
Mots charmants ! Oh ! déjà seriez-vous effacés ?
Ne resterait-il plus à mon âme flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés ?

LA PROMESSE.

Il est donc vrai ! tu veux qu'en mon lointain voyage
Sous le ciel d'Orient j'emporte ton image ;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour !... Tu l'as vu cet éclatant navire !
Et sa poupe et ses mâts de fleurs étaient ornés ;
En ses pavillons d'or il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
Avant peu, disait-on, il reverra le port.
Eh bien ! les jours ont fui. L'inquiète espérance
A l'horizon des mers cherche en vain sa présence,
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort !
Hélas ! du voyageur la vie est incertaine !
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,

Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou sur d'âpres chemins les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante
Au penchant rapide des monts.
Et je pars ! Ah ! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront;
Et dans mon fortuné voyage
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.

LE SOUVENIR.

Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos rois
Dicter ses pacifiques lois
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau
Que j'habitai long-temps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue!
Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas,
Lorsque de la cité prochaine
Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas!
Les restes précieux d'une vie incertaine
Que me disputait le trépas!
Voici la route détournée
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déjà du sort condamnée,
Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors, errait sur son visage

Un languissant sourire... et moi,
Voyant son calme avec effroi,
Avant l'heure d'hymen, je pleurais mon veuvage.
Mais sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,
Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard?
J'approche... O souvenir! c'est elle
Qui mêlant ses secours aux vains secours de l'art,
Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait, chèvre fidèle,
Un jour, hélas! ce jour peut-être n'est pas loin,
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle.
Mais la nuit vient: déjà ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.

LE BOIS DÉTRUIT.

Nymphes, pleurez! Pleurez: l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, Amours! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.
Je n'entends plus sous les vertes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmants et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous?
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain contre les feux du jour
L'ombrage épais, disparu sans retour.

La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain!
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.
Il est un dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des côteaux, des bois et des vergers;
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux,
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour:
Il remettra sa vengeance à l'Amour;
Et le zéphyr, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

NOTE.

Ronsard a composé, sur ce même sujet, une pièce où l'on

trouve du nombre, de l'élévation, d'heureuses formes poétiques, et enfin les traces d'un véritable talent, égaré par système dans une fausse route.

> Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
> Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.

Rien ne convient mieux à l'Élégie que le souvenir de ce qui n'est plus. C'est ainsi que la méditation se plaît au milieu des ruines. Nous devons à ce sentiment si naturel et si profond, deux poëmes élégiaques, modèles en notre langue : *la Journée des Morts* et *la Chartreuse de Paris*, par M. de Fontanes.

LA FLEUR.

Fleur charmante et solitaire
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.
La même faux nous moissonne ;
Nous cédons au même dieu ;
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.
Hier, la bergère encore
Te voyant sur son chemin,
Disait : « Fille de l'Aurore,
Tu m'embelliras demain. »
Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissas lentement ;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.
Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur !
Ton amante encor respire,
Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas ! et ma jeune amie
Ainsi que l'ombre a passé ;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.
« Elle était aimable et belle,
Son pur éclat s'est flétri,
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »
A ces mots sous la ramée
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »

L'INQUIÉTUDE.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse ?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse ?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment ?
Le sais-tu ? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux !
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement ?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille ?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,

Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre!
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être!... Eh bien! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat; mais j'aime!
Ah! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

PRIÈRE A LA NUIT.

Du jour sœur paisible et voilée,
Qui, sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant.
Tout dort; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des suppliants l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère
Pour aller ravir à sa mère
Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,

Achève, le sein demi-nu,
Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux
Tenter la route détournée,
Et par un furtif hyménée
Venger, en dépit des verroux,
La jeune épouse condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.
Mes vœux sont purs. O Nuit sacrée !
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE.

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie !
Pauvre Isore ! j'ai vu Délie :
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protége, loin de toi, nos muets entretiens;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie;

Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant !
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien ! ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure en te trahissant :
La légère inconstance a donc aussi des larmes !

Jamais hélas ! Oh ! non, jamais
L'orgueilleuse beauté que malgré moi j'adore
N'aimera comme tu m'aimais ;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore !

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague et le front sans couleur :
N'importe ! Loin de toi toute crainte est bannie ;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur ;
Seulement ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi ;
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi, »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse ;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié ;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler !
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore !... »
Périsse, périsse le jour

Où la fière Délie usurpa ton empire !
Périssent ses attraits et son fatal sourire !
Périsse même son amour !
Qu'ai-je dit ? Peut-être Délie,
Un jour d'Isore en pleurs vengera l'abandon :
Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon ;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.

LE SORT D'UN AMANT.

J'étais jeune, une Déesse
Des cieux pour moi descendit ;
Souriant elle me dit :
« Je suis l'antique Sagesse. »
Son air de sincérité
Ajoutait encore aux grâces
De sa douce austérité ;
Elle ajouta : « Suis mes traces ;
Je mène à la vérité. »
Je la suivis ; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah ! redisait l'une d'elles,
Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma Déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,
Rajeunis-moi d'un regard. »
Embrasé du feu lyrique,
J'osai, jusque dans les cieux

Suivre l'aigle audacieux
En son essor pindarique.
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,
Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits
Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »
  A cette voix adorée
Je ne pus me refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.
  Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre ;
Et pour elles, du passé
Les baisers, doux et sans nombre,
Semblent un songe effacé.
Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours
Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »
  Plus que vous, fidèle et tendre,
Cette lyre au monument
Avec moi voudra descendre ;
Mais qui de vous sur ma cendre
Viendra rêver un moment ?

LE DÉGUISEMENT.

L'airain neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure,
Echappons-nous, seuls et sans bruit ;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse
Pour tromper l'œil qui nous poursuit.
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottants
De trahir nos métamorphoses,
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir
Ce feu d'amour qui nous dévore :
Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore
Ont vieilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.
Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant ;
Déjà ton ame s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter ;
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.

LE RETOUR.

Sur le chaume de ces demeures
Déjà le soir s'est abaissé.
Sortons de l'asile où les heures
Comme des instants ont passé.
Souris, Amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son ame,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.

LA SOIRÉE.

J'entends la cloche de la nuit
Qui vers la cité nous rappelle ;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs : la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon
Aux pompeux ennuis du salon
Il faut passer, ma bien-aimée !
Pour nous vingt flambeaux éclatants
Vont remplacer dans peu d'instants
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, pour de froids discours,
Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle

Dans la parure des amours.
A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Égale à peine la fraîcheur,
Je reconnaîtrai l'humble fleur
Dont j'ornai sa tête chérie
Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne; mais sur ton visage
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets;
Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose :
Car aux yeux ravis d'un amant
Le lis peut effacer la rose;
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.

LE POÈTE MOURANT.

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide, mon destin!
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.

Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort !
Volupté des amours ! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil ;
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis ! O vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes ! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes ! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

LIVRE DEUXIÈME.

COMBAT D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

C'était dans la Chalcide. A ses festins funèbres
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesants;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.
Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :
Nouveaux Automédons ! d'une main empressée
Sur les essieux brûlants jetez l'onde glacée ;
Vers la crêche abondante emmenez les coursiers,
Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire.
Et vous, peuple ! écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déjà vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.
Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée ;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des Neuf Sœurs je portais la houlette.

Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète ;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE.

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait : « La terre et les cieux sont à toi. »

HÉSIODE.

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses ! vous serez mes dernières amours.
Heureuse est la demeure où reposent vos ailes !
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE.

« Honneur au roi des Dieux ! Autant le haut Gargare
Surpasse les rochers enfoncés dans la mer ;
Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare ;
Autant parmi les Dieux domine Jupiter.

HÉSIODE.

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux :
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
Savourer le nectar dans la coupe des Dieux.

HOMÈRE.

« Jupiter ne meurt point ; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe ;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

HÉSIODE.

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE.

« Au terme inévitable à grands pas je m'avance :

Des Travaux et des Jours[1] tu chantas l'ordonnance ;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE.

« Fils du Mélès ! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux ;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des Dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE.

« Pontife d'Hélicon ! tes vers sont l'ambroisie
Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel ;
Aux rives d'Olmius, la docte Poésie
A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane ;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. »

Ils cessaient ; mais la foule autour d'eux réunie
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta, d'une sublime voix,
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la guerre,
L'injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai Printemps séchant les larmes des Hyades ;
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléïades
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs ;
Le Soleil en vainqueur parcourant l'univers,

1. *Les Travaux et les Jours*, poëme d'Hésiode.

Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit par ses leçons
Les jours chéris des Dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissants de la Bonne Déesse.
Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques:
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques,
Du prêtre d'Apollon payèrent les talents.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs!...
Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des enfers;
Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

NOTES.

Varron, Plutarque, Philostrate, Erasme et quelques autres, prétendent qu'Homère et Hésiode furent contemporains. Leur combat dans la Chalcide est d'invention moderne; mais l'idée en est heureuse et poétique. Cette pièce, interprétée par Barnès, est postérieure à l'empire d'Adrien, puisqu'il y est fait mention de l'oracle rendu à cet empereur.

Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée;
En ces mots il commence; et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

Dans un de ses poëmes (*la Théogonie*) Hésiode se représente

ainsi, chantant ses vers, une branche de laurier à la main. Il dit, en parlant des Muses :

Καί μοι σκῆπτρον ἔδον, δάφνης ἐριθηλέος ὄζον,
Δρέψασθαι, θειητόν.

ΘΕΟΓΟΝΙΑ, *vers* 30.

---

* Sur le mont des Neuf Sœurs, je portais la houlette;
Elles vinrent, un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète,
Je visitai leur temple, et portai leurs bandeaux.

Αἵ νύ ποθ' Ἡσίοδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδὴν
Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὕπο ζαθέοιο.

ΘΕΟΓ, *vers* 22.

Jupiter ne meurt point : le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe ;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

Ces quatre vers sont imités du chant d'Homère dans sa lutte avec Hésiode.

Redoute cependant les fêtes d'Ariane ;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques l'a promis.

La prêtresse de Delphes avait adressé à Hésiode cette prédiction que je place ici dans la bouche d'Homère. Elle ne tarda pas à s'accomplir. Des jeunes gens, soupçonnant Hésiode d'avoir séduit leur sœur, le tuèrent sur les rivages de l'Eubée, consacrés autrefois à Jupiter Néméen. On célébrait alors la fête d'Ariane.

Ganictor né timide, etc.

Je me suis borné à un très petit nombre d'imitations; les autres circonstances m'appartiennent. J'ai surtout cherché à conserver aux deux interlocuteurs le caractère de style qui les distingue. Il règne, dans le cours de leur dialogue, une philosophie mêlée de quelque tristesse; car des chants consacrés à une fête funèbre devaient naturellement rentrer dans le domaine de l'Élégie.

LA JEUNE ÉPOUSE.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Ecartez le Soleil de vos grottes humides.
Les sons de la cithare au bruit des coupes d'or
S'unissent; et déjà la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hyménée.
Toutefois par moment, son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.
« La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.
Doux seuil! toit paternel! fleurs qu'arrosait ma main!
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous, mes sœurs, à qui je fus si chère!
Il faut nous séparer... O ma mère, ma mère!
L'inexorable hymen va m'imposer sa loi;
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »
Dans l'épaisseur des bois, s'ouvrait l'enceinte agreste
Où jadis la Pudeur eut son autel modeste:
Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert.
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile
Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,

Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.
  Les yeux baissés, au temple elle arrive en silence;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.
Sur l'autel, d'un lait pur elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots:
« Sainte Pudeur! accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner tes autels de bandeaux et de fleurs;
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »
  Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,
Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.
  C'en est fait: dérobée aux larmes de sa mère,
Naïs... O chaste nuit! redouble ton mystère.
Tout est calme autour d'eux; tout dort; on n'entend plus
Que les soupirs mourants et les vagues refus.
Sainte Pudeur! adieu: de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse;
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte avant l'heure à l'horizon vermeil.
  Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil en vos grottes humides.

STÉSICHORE.

Pour la première fois du sort abandonnée,
Aux parvis de Minerve Athènes prosternée
Accusait de ses maux Périclès et les dieux.
Par les dieux inspiré, le jeune Stésichore

S'avance ; et sous sa main le bouclier sonore
Remplace les accents du luth mélodieux.
Prêtant des sons plus fiers à l'Elégie en larmes,
Nobles Athéniens, il vous rappelle aux armes ;
Il chante les lauriers cueillis à Marathon,
Il chante ; et de Tyrtée on crut voir le génie
Guidant Lacédémone aux champs de Messénie,
Ou le dieu de Claros armé contre Python.
« Vainqueurs de Marathon ! quel trouble vous égare !
« Levez-vous, triomphez de Sparte et de Mégare ;
« Echappez à l'affront de leur joug odieux.
« Sparte et Mégare en vain jurent votre ruine ;
« Vainqueurs de Marathon ! vainqueurs de Salamine !
« Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux.
« Les cruels ! si jamais ils touchent nos rivages,
« Malheur à nous ! suivis du deuil et des ravages,
« Ils briseront des morts les pieux monuments ;
« Et de nos fiers aïeux les cendres désolées,
« Sur nos fronts avilis retomberont mêlées
« Aux cendres des palais et des temples fumants.
« O Pudeur ! verras-tu la barbare licence
« Au pied de ta statue outrager l'innocence,
« Et souiller le pur sang des antiques héros !
« Athènes ! verras-tu nos vierges profanées
« Rougir au nom de mère, et pleurer condamnées
« A nourrir dans leurs flancs les fils de tes bourreaux !
« Ah ! de ces noirs destins que le fer nous préserve !
« Notre ville est encor la ville de Minerve :
« Athènes défendra les dieux de ses foyers ;
« Athènes aux vainqueurs ne sera point soumise !
« Doux flots de l'Ilissus ! fraîches eaux du Céphise !
« Vous n'abreuverez point leurs sauvages coursiers. »
Aux rapides accords du renaissant Tyrtée,
On dit que tout à coup de Minerve agitée
Tressaillirent la lance et le bouclier d'or.

Un aigle s'élança dans la plaine azurée,
Dispersa des vautours la troupe conjurée,
Et sur l'olive en fleurs reposa son essor.
  A ce présage heureux, en agitant le glaive,
Dans sa force première Athènes se relève;
Les braves sont armés de leurs longs javelots,
Ils partent, plus joyeux que ces brillants théores,
Dont les groupes, mêlés aux chœurs des Canéphores,
Volaient, parés de fleurs, aux fêtes de Délos.
  Les hymnes d'espérance et les chants de victoire,
Frappant de Sunium le vaste promontoire,
Retentirent au loin dans l'espace des airs;
Et les échos sacrés de l'enceinte divine
Entretinrent long-temps du nom de Salamine
Les échos des vallons, des rochers et des mers.

DANAÉ.

La nuit règne; les vents assiégent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie:
«Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!
  «O mon fils! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère !
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles !
« Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyants d'Egée !
Je me confie à vous : du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos !
Etends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles !
« N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes !
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles !
« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des Dieux toi fille auguste et chère !
Tu sais, hélas ! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;
Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère.»
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
« Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles !
« Et toi, dors, jeune enfant; dors, bercé par les flots;
« Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles ! »

NOTE.

Danaé était fille d'Acrisius, qui, effrayé par un oracle, l'exposa sur les flots avec le fils qu'elle avait eu de Jupiter. Un de nos plus savants philologues, M. Boissonade, a traduit et commenté le court passage où Simonide exprime les angoisses de cette malheureuse mère. Les nouvelles leçons qu'il adopte sont parfaitement conformes à l'esprit du texte, et sa traduction se distingue par une douce et élégante simplicité.

HOMÈRE MENDIANT.

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique,
Cumes ! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis:
Tout songe vient des cieux ; et Jupiter sans doute
De tes remparts divins m'a fait prendre la route.
Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits, dédaignés de la brute sauvage,
L'herbage impur, vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés en appelant sa mère ?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher ?
Mon guide m'a conduit au seuil de l'opulence :
Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accents,
Portes d'airain ! tournez sur vos gonds gémissants ;
Et mon guide, ce soir, aux prochaines prairies,

Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins,
Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints;
C'est Homère ! A Lycus appartient cette enceinte
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des Dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé;
Cent vierges, qu'enfanta l'Inde voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie.
Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs
Atteste du foyer les Lares protecteurs,
Le nom du suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus qui déjà s'arme d'un front sévère,
Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,
Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus ! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire;
Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des Dieux;
Ne me dédaigne pas. La Prière, éplorée,
Du puissant Jupiter est la fille sacrée.
Ne me dédaigne pas, Lycus; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes;
J'ai traversé la terre et parcouru les ondes :
Les peuples m'entouraient; et les trépieds dorés
Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les Dieux, je chanterai pour toi.

Puisse ma voix monter à la voûte étoilée !
Puisse de Jupiter la faveur signalée
De jours délicieux composer tes destins !
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins ;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures ;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux ;
De tes saules nombreux que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles !
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatants,
Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »
« — Etranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords :
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts ;
Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune ;
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard ;
Il sort ; mais près du seuil un instant il s'arrête :
« Que mes maux, ô Lycus ! retombent sur ta tête !
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités !
Puisse ta dernière heure amener à ta porte
D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paie au fatal nocher !
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poète,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette !
Et qu'elle-même un jour la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom ! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante ;
Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots

Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots :
« O fleuve paternel ! beau Mélès ! doux rivage
Où Chritéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux !
Frais vallons ! bois sacrés ! verdoyantes prairies !
Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
Aux fidèles échos redire quelque jour
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je n'obtins pour ombrager ma tête
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros, ni les Dieux,
Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées ;
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées ;
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos ;
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déjà ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale aux premiers jours d'automne ;
Déjà cessent pour moi les sons mélodieux :
Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux. »
  Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots au fond du sombre empire :
« O Parques, arrêtez ! L'arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage ;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter ;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes [1],
Il charme de sa voix vos demeures humides,
Le nocher se dérobe à vos enchantements ;
Thétis même, du fond des gouffres écumants,

1. Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs.

L'écoute ; et, célébré par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

NOTE.

Le jeune et malheureux André Chénier, ravi avant le temps à l'espoir des Muses, et qui, né sous le beau ciel de la Grèce, paraît souvent, dans sa poésie, en avoir ressenti l'influence, a fait un petit poëme intitulé *l'Aveugle*, dans lequel il a peint Homère jeté par des marchands sur le rivage de Sicos. Le Chantre de l'*Odyssée* demande encore l'hospitalité; mais elle ne lui est point refusée, car il ne frappe point à la porte d'un palais.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques fragments de cette pièce, d'autant plus précieuse qu'elle est inédite (1).

« Dieu, dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
« O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
« Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

. . . .

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger;
« (Si plutôt sous un corps terrestre et passager
« Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
« Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!)
« Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
« Les humains, près de qui les flots t'ont amené,

1. Ces fragments étaient inédits alors : depuis, la pièce dont ils font partie a été publiée dans le recueil des poésies d'André Chénier, imprimé chez MM. Baudouin. (*Note de l'Éditeur.*)

« Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
« Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
« Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
« Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.
« —Enfants, car votre voix est enfantine et tendre;
« Vos discours sont prudents, plus qu'on n'eût dû l'attendre;
« Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
« Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
« Ne me comparez point à la troupe immortelle :
« Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
« Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
« Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
« Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
« C'est à celui-là seul que je suis comparable;
« Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
« Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix;
« Ni, livré comme OEdipe à la noire Euménide
« Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide;
« Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
« Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.
« —Prends; et puisse bientôt changer ta destinée!
Disent-ils.» Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses;
Et du pain à son chien, entre ses pieds gisant
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.
« —Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
« Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
« Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
« Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
« Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
« Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
« Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
« Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,

« Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
« Car jadis, abordant à la sainte Délos,
« Je vis, près d'Apollon, à son autel de pierre,
« Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
« Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
« Puisque les malheureux sont par vous honorés.
« Le plus âgé de vous aura vu treize années:
« A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
« Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
« Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
« Prends soin du vieil aveugle.—O sage magnanime!
« Comment, et d'où viens-tu? car l'onde *maritime*
« Mugit de toute part sur nos bords orageux.
« —Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
« J'allais voir; m'éloignant des rives de Carie,
« Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie
« Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
« Car jusques à la mort nous espérons toujours.
« Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
« Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.
« —Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
« Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
« —Enfants, du rossignol la voix pure et légère
« N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
« Et les riches grossiers, avares, insolents,
« N'ont pas une ame ouverte à sentir les talents.
« Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
« Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
« J'allais; et j'écoutais le bêlement lointain
« De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
« Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
« Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
« Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
« Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
« Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
« Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
« Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
« N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

« —Mon père, il est donc vrai: tout est devenu pire ?
« Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre
« Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
« D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

. . . .

« Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine,
« Et chérit les amis de la muse divine.
« Un siége aux clous d'argent te place à nos festins;
« Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
« Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
« Te feront de tes maux oublier la mémoire;
« Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
« Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux :
« Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
« T'a lui-même dicté de si douces merveilles.
« — Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
« Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?
« —Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.
« —Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !
« Car sur ces bords heureux je suis déjà venu,
« Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
« Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
« Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
« J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
« A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
« J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
« Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
« Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
« Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
« La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
« Sur un arbuste assise, et se console et chante.
« Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
« Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
« Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
« Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
« Muses ! Vous savez tout, vous déesses; et nous
« Mortels ne savons rien qui ne vienne de vous.»

. . . .

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient: «Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
«Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
«Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
«Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
«Le jour où nous avons reçu le grand Homère.»

On a vu que mon plan diffère beaucoup de celui d'André Chénier; j'ai fait entrer dans ma pièce plusieurs fragments d'hymnes qu'on attribue à Homère lui-même: elle forme, pour ainsi dire, la suite du combat d'Homère et d'Hésiode, placé en tête de ce livre. Le vieillard aveugle, victime d'une injustice, a quitté les rivages de la Chalcide:

Un enfant de Samos guide ses pas débiles:
Et tous deux, sans regrets, quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

L'oracle contenu dans ce dernier vers est accompli. Homère arrive dans l'Éolide, accompagné de l'enfant de Samos. Il porte le rameau des suppliants, et implore en vain, aux portes du riche, le bienfait de l'hospitalité.

La fiction qui termine mon Élégie s'accorde avec le vague des traditions au sujet de ce grand poëte, si long-temps privé d'un asile, et dont tant de cités se disputèrent le berceau et la tombe. Sa dernière journée sur la terre devait être mystérieuse comme sa naissance. Il était d'ailleurs assez naturel de faire proclamer par Apollon l'immortalité d'Homère, et de confier aux harmonieuses Sirènes, filles du fleuve Achéloüs, le divin fils du fleuve Mélès.

LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

Tu dors, ô Ménélas ! et la liquide plaine
Balance le vaisseau qui doit ravir Hélène.
Sur les parquets de cèdre, effleurés en tremblant,
Elle posait dans l'ombre un pied furtif et lent ;
Un obstacle imprévu l'arrête... elle frissonne...
Hélas ! ses mains touchaient le berceau d'Hermione.
Le ciel pour la punir lui gardait ces adieux.
« O ma jeune Hermione, ô fille aimable et chère !
Dit-elle, ma faveur te demandait aux Dieux ;
Et je pars ! et demain tu n'auras plus de mère ! »
A ces mots, l'œil baissé, tout entière à son deuil,
Du palais conjugal elle passe le seuil,
Et répète, en gagnant les rives écartées :
« O Pudeur ? où fuis-tu quand tu nous as quittées ?»
Des astres de la nuit brillaient les feux naissants :
Hélène, à leurs clartés, contemple cette terre,
Ces prés, ces eaux, témoins de sa fuite adultère ;
Et sa douleur s'exhale en ces tristes accents :
« Couvrez-vous d'un long deuil, odorantes prairies
Qu'au jour de mon hymen mes compagnes chéries,
La corbeille à la main, dépouillèrent de fleurs !
Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène,
Péris ! que des Autans l'impétueuse haleine
Sèche ton vert feuillage et fane tes couleurs !
Je ne reverrai plus ton fortuné rivage,
Bel Eurotas ! adieu. Vous, cygnes de ces bords,
Dont un dieu pour ma mère emprunta le plumage !
Formez avant le temps d'harmonieux accords ;
Que d'échos en échos votre chant se répète,
Et porte mes regrets aux nymphes du Taygète. »
Elle aperçoit alors ces platanes nombreux
Qui du long Céramique ornent le sein poudreux.
C'est là que devant elle une foule en extase

Oubliait pour la voir les combats du Gymnase ;
C'est là que les vieillards se redisaient entre eux :
« Qu'elle est belle ! et combien Ménélas est heureux ! »
Plus loin, à ses regards, sur la haute colline,
De Minerve apparaît la demeure divine.
Elle rougit ; baissant la tête sur son sein,
Elle tourne ses pas vers le temple prochain :
Ce temple est à Vénus, mais à Vénus armée [1].
Hélène alors s'arrête : interdite, alarmée,
Elle croit que déjà la déesse en fureur
De ses futurs destins lui présage l'horreur ;
Elle croit, dans l'effroi dont son ame est saisie,
Voir les feux de l'autel s'élancer vers l'Asie.
Soudain Pâris accourt, d'espérance enflammé ;
Autour de lui s'exhale un nuage embaumé :
« Viens, tout est prêt ; Thétis a reçu mon offrande ;
Le zéphyr nous appelle, et la mer te demande.
Viens, ô ma belle amante, ô fille de Léda !
Vénus veille sur nous des hauteurs de l'Ida,
Des mortels ni des Dieux ne crains plus la colère :
Vénus est ma déesse, et Priam est mon père. »
Il dit ; la triste Hélène, en soupirant tout bas,
De son nouvel époux suit lentement les pas,
Non sans redire, au bruit des ondes agitées :
« O Pudeur ! où fuis-tu, quand tu nous as quittées ? »

NOTES.

O Pudeur ! où fuis-tu quand tu nous as quittées ?

Ce vers est imité de Sapho :

Παρθενία, παρθενία, ποῖ με λίπουσα οἴχῃ;

---

1. Dénomination de Vénus chez les Spartiates.

Pâris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène !

Dans l'*Épithalame d'Hélène*, composition pleine de grâce et de suavité, Théocrite fait dire au platane :

Ἑλένας φυτὸν εἰμί.

Coluthus, auteur d'un poème grec sur l'enlèvement d'Hélène, a trouvé bon d'épargner à l'amant de cette princesse les frais de la séduction. La prévenante Hélène conjure Pâris de l'enlever et de la conduire à Troie ; il y consent de fort bonne grâce. Cette inconvenance n'est rachetée qu'à demi par les plaintes intéressantes d'Hermione redemandant sa mère :

Παῖδες, πῆ με λίπουσα...

Je ne sais toutefois s'il ne valait pas mieux laisser Hermione dans son berceau, que de la montrer déjà grande et tenant des discours suivis. C'est vieillir gratuitement Hélène, qui n'en est pas plus raisonnable.

LE DÉPART D'ESCHYLE.

N'emportant que sa lyre et ses dieux domestiques,
Seul, debout sur la poupe, et les yeux sur les flots,
Eschyle abandonnait les rivages attiques,
Et son chagrin profond s'exhalait en ces mots :

« Quoi ! le jeune Sophocle a vaincu son vieux maître !
L'Athénien léger, lui décernant le prix,
Dans mon dernier ouvrage hésite à reconnaître
La chaleur et l'éclat de mes premiers écrits.

Comme si la vieillesse éteignait la pensée,
Il ne juge mes vers que sur mes cheveux blancs !
Ne se souvient-il plus que la neige glacée
Couronne quelquefois les cratères brûlants ?

L'aigle ne vieillit pas. A la voûte éternelle
Il porte encor la foudre au déclin de ses ans ;
Et Jupiter, versant le nectar sur son aile,
Repose encor sur lui des regards complaisants.

O mon jeune rival ! je pardonne à ta gloire.
En passant devant moi tu baissas le regard :
Modeste, tu semblais, confus de ta victoire,
Rougir sous tes lauriers de l'affront du vieillard.

La Muse te dota des trésors du poète :
On dit que d'Apollon cette divine sœur
Couronna ton berceau des abeilles d'Hymète,
Et voulut de tes chants présager la douceur.

Accomplis tes destins : triomphe dans l'Attique.
Pour moi, je pars : je vais sur des bords plus heureux,
De Cécrops au tombeau foulant la terre antique,
Chercher dans Ptolémée un hôte généreux[1].

Quelques succès encore attendent ma vieillesse.
Non, je ne verrai point mes affronts impunis :
L'Egypte vengera les mépris de la Grèce ;
Athènes trouvera ses juges dans Tanis.

Tel un coursier, vaincu dans les jeux d'Olympie,
Fuit le jour, et languit dans un triste lien ;
Mais bientôt son ardeur, un instant assoupie,
Retrouve la victoire au cirque Pythien.

En un cirque nouveau comme lui je m'élance :
Je veux par un triomphe effacer un revers.
Recueille-toi, ma lyre ! et ne sors du silence
Que pour vaincre en beauté les plus beaux de mes vers.

1. D'autres disent qu'il se retira en Sicile à la cour d'Hiéron. J'en ai laissé l'honneur à Ptolémée.

Ressouviens-toi du jour si cher à Melpomène,
Du jour où, créateur de mon art épuré,
Sur un tertre épineux je cueillis non sans peine
Le laurier frêle encor par Thespis effleuré.

Melpomène, à ma voix, du cothurne chaussée,
Pour le manteau royal dépouilla ses lambeaux;
Et le chœur, mesurant sa marche cadencée,
Asservit la parole à ses retours égaux.

N'en doutons plus: Minerve abandonne sa ville;
Minerve a trop long-temps protégé des ingrats.
Ils m'ont banni du sol que j'ai rendu fertile,
Et pourtant mon rival sans moi ne serait pas.

O lyre! que ta voix contre Athènes s'élève.
C'est toi que sans pudeur elle ose humilier,
Toi qui fus dans mes mains la compagne du glaive,
Toi qui mêlas tes sons au bruit du bouclier!

Ah! je devais la fuir quand sa lâche furie
Enveloppa mes jours de piéges odieux,
M'accusant d'outrager les dieux et la patrie,
Alors que je chantais la patrie et les dieux.

Plaine de Marathon! Salamine! Platée!
Des plus fiers combattants quand je marchais l'égal,
Pensiez-vous qu'on verrait une foule irritée
Me traîner en coupable au pied d'un tribunal!

Il fallut attester les libations pures
Dont j'arrosai l'autel, dans le jour fortuné
Qui décora mon sein de deux larges blessures.
J'évoquai Marathon, et sortis couronné.

O consolant départ! ô fortuné voyage!
Le monarque du Nil me garde son appui;

L'héritier de Lagus, espoir de mon vieil âge,
Bénira les destins qui me donnent à lui.

Son palais est un temple où les sages du monde
Viennent dans tous les temps, viennent de tous les lieux
Interroger d'Isis la sagesse profonde,
Et, mortels, assister aux mystères des dieux.

Tu pourras avec nous, déesse du cothurne,
Des rois qui ne sont plus visiter le séjour,
Evoquer leur poussière, et du fond de son urne
Forcer quelque ombre illustre à remonter au jour.

Eternels monuments de grandeur inégale,
Nous verrons de la mort ces palais éclatants
Où du royal orgueil la pompe sépulcrale
Ne pouvant fuir la mort, veut triompher du temps.

Du trépas et du temps les sublimes pensées
Laisseront dans mon ame un fécond souvenir,
Et devront quelque jour, en beaux vers cadencées,
Du milieu des tombeaux voler vers l'avenir.

Glisse, léger vaisseau ! frappez, rames agiles !
Cordages, redoublez vos sifflements aigus !
Zéphyrs, gonflez le sein de nos voiles mobiles !
Portez-moi sans retard près du fils de Lagus. »

A ces chants prolongés sur la vague sonore,
Le rapide vaisseau fuit plus prompt sur les flots
Que la poupe dorée où le brillant Théore
Voguait, paré de fleurs, aux fêtes de Délos.

Il a touché la rive. Un fidèle message
Annonce le poète au monarque enchanté :
Il se lève : il accourt, et vient sur son passage
Tendre au vieillard la main de l'hospitalité.

On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes,
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés.

LA NÉRÉIDE.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Vierge encor, de Doris et l'amour et l'espoir,
Des filles de Doris elle était la plus belle.
Thétis l'aimait, Thétis se plaisait à la voir ;
Les grands dieux de la mer s'empressaient autour d'elle.
Les Nymphes l'admiraient ; les Tritons complaisants
A ses pieds, chaque jour, apportaient leurs présents ;
Même on dit qu'une fois le pasteur de Nérée,
Pour elle répétant la chanson désirée,
Oublia de veiller sur ses phoques pesants.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Monarque aux flèches d'or, que révère Délos !
A l'heure où tes coursiers se plongent dans les flots,
Tu la vis, tu l'aimas ; et la Nymphe charmante
T'apparaissait, les nuits, sur la vague écumante.
Sur la vague, une nuit, dans le calme des airs,
Des oiseaux de Thétis écoutant les concerts,
Elle vit un nocher, dont la barque sans voiles
Voguait légèrement au rayon des étoiles,
Tandis que l'aviron, de son bruit mesuré,
Accompagnait ce chant par l'amour inspiré :
« Accours, hôte léger de la plaine liquide !
De mes filets tendus ne crains plus les réseaux,

Ni l'hameçon qui flotte à la ligne perfide :
Typhis est amoureux d'une fille des eaux ;
Amoureux sans espoir ! De quel œil verrait-elle
Un simple nautonnier chérir une immortelle ?
Je n'ose de son nom charmer l'écho des mers,
De peur qu'en se jouant Zéphire sur son aile
Ne le porte à Doris ; et mon cœur le recèle,
Caché comme la perle au sein des flots amers.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Chaste Nymphe ! ta voix fit entendre ces mots :
« Jeune et beau nautonnier, que ton cœur se rassure.
Du chasseur de Vénus tu connais l'aventure.
Lorsque Diane, un jour, s'égara vers l'Athmos,
Un pasteur dénoua sa pudique ceinture.
Le nautonnier doit plaire à la fille des eaux.
Les Dieux eurent souvent des mortels pour rivaux ;
Et peut-être, ô Typhis ! la beauté qui t'est chère
A l'azuré Glaucus en secret te préfère. »
Une main sur la poupe, elle tient ces discours :
Et cependant la barque avait suivi son cours ;
Et Typhis, s'inclinant sur la rame agitée,
Abordait en silence à la dune écartée.
« O Déesse ! a-t-il dit, que vos pas immortels
Daignent toucher le seuil de mon humble cabane !
Dès demain ce séjour ne sera plus profane ;
Je veux, en votre honneur, y dresser des autels. »
Elle cède... O surprise ! ô piége inévitable !
Typhis est Apollon : de son front radieux
La splendeur éblouit la Néréide aimable,
Et le cri virginal retentit jusqu'aux cieux.
Doris l'entend ; Doris, par sa fille implorée,
Assiste, mais trop tard, la pudeur éplorée.

Le Dieu cherche la Nymphe ; il ne voit qu'une fleur,
Fleur triste, et des regrets infortuné symbole.
Il décore du moins de sa vive couleur
L'épouse d'un moment que sa pitié console,
Et le nom de SOUCI rappelle sa douleur.
N'éclairant qu'à-demi les célestes campagnes,
A la terre, trois jours, il voila ses rayons ;
Et, trois jours, de Caltha les plaintives compagnes
Mêlèrent leurs soupirs aux voix des Alcyons.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! pleurez Caltha, la blanche Néréide.

NOTE.

Un poète allemand (Merthghen) a composé une idylle sur cette métamorphose d'une nymphe en souci : je n'en ai rien imité ; mais, pour m'inspirer, j'ai relu l'*Élégie dans le goût ancien* sur la mort d'une jeune Tarentine, production remarquable d'André Chénier. Les vers suivants, tirés d'un autre de ses ouvrages, semblent, selon l'expression de M. de Châteaubriand, « être échappés à un poète grec, tant ils sont pleins du goût de « l'antiquité. »

Accours, jeune Chromis ; je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle !
« Néère, ne va point te confier aux flots,
« De peur d'être déesse, et que les matelots
« N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
« La blanche Galatée et la blanche Néère. »

La *Jeune Captive*, ode du même auteur, a toutes les couleurs de l'Élégie. Elle est dans la mémoire du petit nombre de personnes qui lisent encore des vers.

LES DERNIERS MOMENTS DE VIRGILE.

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Près de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix
Se fit entendre, hélas, pour la dernière fois :
« Noble Auguste ! sans moi poursuis ton beau voyage.
Le mien est terminé. Je succombe avant l'âge ;
Et déjà de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères,
Je n'en jouirai pas ; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope ! heureux bords ! monts sacrés !
Vous que je choisissais pour dernière patrie !
O ! sous vos frais coteaux à la pente fleurie
Combien ma cendre un jour eût dormi mollement !
Les Nymphes de vos bords sur l'humble monument,
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,
Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.
Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri !
Adieu, toit paternel, héritage chéri !
Humble Mantoue ! adieu. Que Mars enfin pardonne.
A tes champs trop voisins de la triste Crémone !
Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi, tendre Gallus !
Songez à moi ; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois à vos banquets laissez ma place vide ;
Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte aux déesses des morts ;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce.
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché ! »

Il reprend, à ces mots, l'immortelle Énéide;
Et d'instant en instant son regard plus rigide
D'une froide ordonnance accuse la langueur:
« Faible étude! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez! A mon nom vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon[1], et recueillez mes vœux.
Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux
Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites: Aux Neuf Sœurs j'offre ce sacrifice. »
Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort; et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point r'ouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant la chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant,
Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle Énéide! adieu; c'en est fait. Mais que dis-je!
La flamme tourbillonne, et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé: d'un saint effroi rempli,
Il reconnut des cieux la volonté propice;
Et, dès lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains avec un soin pieux
Ce poème immortel protégé par les Dieux.

LE BUCHER DE LA LYRE.

A la fière Cléis tes chants ont pu déplaire;
Elle a maudit tes chants, ô Lyre des amours!
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère:
Tu dois périr; adieu, Lyre, adieu pour toujours!

1. Quelques traditions donnent ce nom au dernier hôte de Virgile.

« O Nymphes des coteaux, Oréades légères,
Venez; venez aussi, déités des forêts !
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

« Les Dieux aiment les fleurs qui parent la victime;
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,
Lyre ! au suprême instant que ta voix se ranime. »
Et la Lyre en ces mots fit entendre sa voix :

« Toi que j'ai consolé, songes y bien, dit-elle,
« Les Dieux, les justes Dieux punissent les ingrats.
« L'amour vit peu d'instants, la gloire est immortelle :
« Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

« A tes doigts répondaient mes cordes poétiques;
« Je m'éveillais pour toi dans le calme des nuits :
« J'aurais fait plus encor; sous les cyprès antiques,
« L'Élégie en tes vers eût pleuré ses ennuis.

« Vers les bords du Mélès, pour toi du Méonide
« J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
« Ou chercher à Céos du touchant Simonide
« Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

« J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée
« Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
« Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée
« Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

« Un jour je sommeillais dans les bois d'Aonie :
« La Muse me toucha d'un magique rameau,
« Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie;
« Mais j'emporte avec moi ses secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le zéphyre,
A travers les parfums emportent ses adieux;

Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

NOTE.

Ou chercher à Céos du touchant Simonide
Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

Simonide, traité avec un peu de rigueur par Quintilien, excellait dans la peinture des affections douloureuses. Catulle disait : *Mœstiùs lacrymis Simonideis*.

Elle a cessé. Les feux qu'allume le zéphyre,
A travers les parfums emportent ses adieux ;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un bruit mélodieux.

La lyre du poète, condamnée au bûcher en expiation de ses accords indiscrets, et chantant elle-même son hymne funèbre, n'offrait-elle pas une composition assez neuve par sa forme antique ? Il m'a semblé que la poésie ne reproduirait pas sans quelque charme les derniers adieux d'une lyre, *novissima verba*.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LA SULAMITE.

« O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin ?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée ?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir ?
Mais, hélas ! si long-temps qui peut le retenir ?
Délices de mes jours ! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage !
Ai-je cessé déjà d'être belle à tes yeux ?
Oh ! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux ;
Tout est pour toi. Reviens ; que ton bras me soutienne ;
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que long-temps je sommeille ;
Pour moi plus de repos : je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »
Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé !
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges ! au nom de la biche légère,

Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez-pas ! sans doute en ce moment
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant :
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille.
Épouse de mon cœur ! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur :
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur !
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier ;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable ! ô pur ravissement !
Que la voix de l'époux retentit doucement !
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes !
Arrêtez-vous, mes pleurs ! Fuyez, sombres alarmes !
Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons !
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie !
Tes regards et ta voix enivrent ton époux ;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfants d'Israël s'abaissent devant toi.

Tes rameaux caressants se sont penchés vers moi ;
J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »

NOTE.

Cette Élégie est tirée du *Cantique des Cantiques*, pastorale charmante attribuée à Salomon, et imitée par Voltaire, avec la piquante originalité qui caractérise les plus légères productions de ce talent supérieur. J'espère que mes lecteurs voudront bien oublier un instant l'imitation de Voltaire, et ne comparer la mienne qu'à l'original.

DAVID PLEURANT SAUL ET JONATHAS.

Campagnes d'Israël! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accès frénétiques,
Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur
Où l'altier Philistin trompa notre valeur;
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du dieu des nations l'arche fut exilée ;

Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Évoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül ! ton dernier jour se lève ;
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
Malheur à toi ! malheur à toute ta maison ! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du prophète,
A l'exil, à la mort il dévouait ma tête,
Ce dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Élever jusqu'aux cieux ma fervente prière ;
Hélas ! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et, d'une marche lente,
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé.
Tantôt pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles ;

Tantôt, assis au bord des torrents irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

Oh ! que n'ai-je perdu la lumière céleste,
Avant que Jonathas, percé du coup funeste,
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur !
Jonathas, seul ami qui fût selon mon cœur,
Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes ;
La maison de Saül est la maison des larmes ;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit : « Ils ne sont plus, ne me consolez pas. »

Peuple, cher à mon cœur, qu'un long regret consume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume.
Il est d'autres devoirs : que dans tout Israël
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu ; venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül ! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau ;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal ! douloureux diadème
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même !
Fallait-il que David te payât d'un tel prix ?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits !

Campagnes d'Israël ! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse !
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé ! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées !

De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

L'ARABE AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur! partage ma tristesse;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé le roi de la vitesse!
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course:
Le trait fatal a tremblé sur son flanc;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence;
Sa tête horrible aussitôt a roulé:
J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai long-temps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
En vain, hélas!... il fut sourd à ma voix;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui:

Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide!
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...
Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit!... tu me restas fidèle.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

NOTE.

On connait l'attachement des Arabes pour leurs chevaux, et



les services que leur rendent ces sobres et rapides compagnons d'une vie errante et belliqueuse.

C'est le cheval arabe qui est représenté dans ce passage sublime du livre de Job :

Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circum dabis collo ejus hinnitum ?

Numquid suscitatis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror.

Terram ungulâ fodit, exultat audacter: in occursum pergit armatis.

Contemnit pavorem, nec cedit gladio.

Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus.

Fervens et fremens, sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem.

Ubi audierit buccinam, dicit vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitûs.

Dans la tragédie d'*Abufar*, où le respctable Ducis a si bien peint les mœurs du désert, Pharan parle ainsi de son coursier fidèle :

J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents, ou qui vole avec eux ;
Que pour l'Arabe exprès la Nature a fait naître ;
L'ami, le compagnon, la gloire de son maître,
En tout temps, en tout lieu lui prêtant son appui ;
Qui couche sous sa tente et combat avec lui.

LE MANCENILLIER[1].

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina !... Je t'aime, et je suis roi.»

1. Le mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina qui pâlissait d'effroi.

« —Fier Nélusko ! Zarina te révère ;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »
Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille :
« O Zarina ! ce soir je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île.»
Et Zarina répondit : « J'y serai.»

Il s'éloigna. L'insulaire tremblante
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier :

« Viens, Nélusko ! La feuille balancée
« Frémit au loin sous les vents en courroux.
« Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
« Et mon sommeil sera paisible et doux.

« O charme pur ! ô voluptés nouvelles !
« Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends ?
« Viens-tu déjà m'emporter sur tes ailes
« Vers les bosquets de l'éternel printemps ?

« Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
« Mon jeune ami ! viens te rejoindre à moi
« Dans ce séjour où le maître farouche
« Ne dira plus : Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déjà sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement ;
Lorsqu'à grands pas, traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,
Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi:
« O Zarina! parle, qu'allais-tu faire?
— Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial;
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal

A leur passage en tumulte on s'élance;
Et Zéphaldi répétait en chemin:
« J'ai la zagaie, et la flèche et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace;
Son ame altière est contrainte à fléchir:
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

LE PHÉNIX.

Sous les pas du chameau les sables de Libye
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel:
Les peuples sont venus; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le Soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau Phénix, éclos de la cendre féconde,

Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du Soleil découvre son portique ;
Et l'Arabe en ces mots commence le cantique :

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents ;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Apparais, noble oiseau, père et fils de toi-même !
Montre-nous de ton front l'étoilé diadème,
Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,
De la pourpre d'Anir éblouissante image.
Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux ;
Qu'il brille ce regard, qui, des champs du tonnerre,
Traverse en un instant l'immensité des lieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents ;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage
Par la voix des vieillards fut transmis d'âge en âge.
Cinq fois l'astre pompeux qui dispense le jour
De ta centième année éclaire le retour :
Beau Phénix ! ah ! dis-nous quel jour te vit éclore.
Es-tu né d'un rayon de la vermeille Aurore ?
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux au sein de nos déserts ?
Ou, quand régnaient au loin les ténèbres profondes,
Reposais-tu déjà dans le berceau des mondes ?

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents.
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire

Se balance au milieu des globes éclatants,
Oh! combien de mortels ont passé sur la terre,
Nomades engloutis dans les déserts du temps!
Las d'errer sans espoir, caravane oubliée,
En des sables mouvants sans ruisseaux et sans fleurs
Ils ont enfin trouvé le terme des douleurs,
Et leur tente d'un jour pour jamais s'est pliée.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Recommande au soleil les trésors de nos plaines:
Qu'il mûrisse la datte et ses sucs nourriciers,
Des troupeaux de Cédar épaississe les laines,
Donne aux chameaux la force et l'audace aux coursiers,
Et détourne des vents les mortelles haleines;
Qu'à l'approche du soir il dirige vers nous
Le voyageur errant aux plages étrangères;
Qu'il colore au matin de ses feux les plus doux
Le berceau de nos fils, la tombe de nos pères!

NOTE.

Les traditions rapportent que la naissance de cet oiseau merveilleux était une fête en Arabie. Il vivait environ cinq cents ans. Dès qu'il avait cessé de vivre, il sortait de lui un autre phénix, qui emportait le corps de son père dans une boule de myrrhe, et l'allait déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Ovide et Claudien lui ont consacré de beaux vers. Pline et Tacite, en le décrivant, affirment son existence: ce qu'il y a d'incontestable, c'est le mérite de leur description.

Ce sujet, qui n'est pas celui d'une Élégie proprement dite, se rattache du moins au genre élégiaque par plusieurs détails et par sa teinte générale. Ce qui constitue l'Élégie, c'est le ton plus encore que le sujet.

LA GAZELLE.

Du beau chasseur amante désolée,
Zora plaintive, aux rivages persans,
Errait un soir, et ses tristes accents
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'Orient.

Zora soupire : « Hélas ! hélas ! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort ?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et comme moi, tu meurs, blanche Gazelle !
Un jour, timide et le front suppliant,
Il vint, et dit : « Zora, ma bien-aimée,
Tes yeux sont doux : ton haleine embaumée
A la fraîcheur des brises d'Orient. »

Je l'écoutai : mon ame tout entière
S'abandonnait à ses trompeurs accents.
Je le suivis sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.
Le lendemain, le cruel m'oubliant
Portait ailleurs ses promesses volages ;
Le jour d'après il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle ! Aux plaines d'Ispahan
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir s'empresseront d'éclore.
Viens avec moi dans le vallon riant ;
Viens avec moi, tu seras ma compagne ;

Et, chaque jour, pour toi sur la montagne
J'irai cueillir le baume d'Orient.

Quand toutefois l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
Se racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant
J'irai mourir; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras jusqu'à l'aube nouvelle
Sur mon tombeau placé vers l'Orient.

LE TOMBEAU DU POÈTE PERSAN.

« Ta voix, Zaïde, est celle du Zéphyre ;
D'un charme pur elle enivre mes sens :
Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accents.
Oh! non, jamais roses de poésie,
Trésors charmants de grâce et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie ;
Ton baiser même aurait moins de douceur.

— De Bénamar cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan ! Chantre de la valeur,
Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla vers les sables d'Iran
Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre au bruit de l'ouragan.

— Fidèle émir ! prends ma noire cavale ;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.

Vole au désert, plus prompt que la rafale ;
A Bénamar va porter cet anneau.
Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler ;
Du firmament les nombreuses étoiles
A ses trésors ne pourront s'égaler.

Que sur tes pas sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts !
Loin des regards cette palme isolée
A trop long-temps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part comme un trait qui s'élance et qui fuit ;
Et sur sa route une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut vers la nuit.

« O voyageur qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran !
Que cherches-tu ? — Je cherche le poète,
Ce Bénamar, la gloire du sultan.
— O voyageur ! Bénamar fut mon père ;
Il a cessé de vivre et de souffrir :
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et près de lui j'achève de mourir.

— Fleur de beauté ! que ton éclat renaisse ;
Viens, sors enfin de ton obscurité ;
Viens, et pour toi que rayonne sans cesse
L'astre éclatant de la prospérité !
— Tu vois la tombe où veille ma tristesse :
Tel est mon cœur : il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort ; seul il fut ma richesse :
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux ;

Et du cyprès que la brise balance
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux ;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas ! s'achever dans les cieux.

NOTE.

J'ai puisé ce sujet et plusieurs de ses détails dans un intéressant article de M. Malte-Brun. Le morceau qu'il rapporte sur Ferdousi, poète persan, est extrait d'un recueil de poésies publié en allemand par madame Helmina de Chézy, que ses belles imitations des poètes orientaux avaient déjà fait connaître.

LA COLOMBE.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour,
Ta douce vie, hélas ! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa vallée
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle ;
Je te vis sur mon sein tomber en palpitant ;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton aile,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider effleurés de tes ailes rapides ;

Je ne te verrai plus, près des saules humides,
Lisser ton blanc plumage aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage
La laine, sous ton bec arrondie en berceau,
Tu ne seras point mère; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien-aimée?...
Qu'entends-je? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui! Déjà son chant est le chant du veuvage.
Fuis, beau ramier! J'ai vu le chasseur inhumain,
Fuis! échappe à ses traits dans l'ombre du nuage:
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.
Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier! Ce tombeau se rouvrira pour toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.







LE PAUVRE NÈGRE.

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots:
« Qu'ai-je donc fait au dieu de la nature,
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur?
Ne suis-je pas aussi sa créature?
Est-ce forfait que ma noire couleur?

« Comme le blanc, dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur?
J'aimais Nelzi; seule, elle eut ma tendresse,
Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père.
O cher enfant, gage de notre amour,
Respires-tu pour consoler ta mère?
As-tu péri sans connaître le jour?

« Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux!
Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,
Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux!

« Oh! jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers que je plantais pour toi;
Ni l'antre sombre où, par un jour d'orage,
O ma Nelzi! je te dis: « Sois à moi! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,

Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
Ni le ruisseau de la roche où ma mère
Du grand sommeil dans mes bras s'endormit !

« Un soir (c'était à cette même source)
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course ;
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'invoquai la tempête ;
Et je pleurais en regardant la mer. »

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,
Le négrier [1] sur ces bords descendit
Un habitant de son lointain rivage.
Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ?—Mort comme elle.
— Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta sous un ciel embrasé ;
Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève-toi ! — Non ; je puis dormir encore ;
Je deviens libre. » Et sur l'heure il mourut.

1. Vaisseau destiné à la traite des nègres.

POÈMES DIVERS.

A MONSIEUR D***,

MON GUIDE ET MON AMI.

Philosophe modeste, ami sincère et tendre,
Qui méritez la gloire et n'osez y prétendre,
Ariste, recevez ce fruit de mes loisirs.
De l'étude, par vous, j'ai goûté les plaisirs :
C'est vous qui le premier, par des avis sévères,
Daignâtes corriger mes rimes trop légères ;
Qui le premier du goût m'enseignâtes les lois,
Et de l'expression la noblesse et le choix.
Vos leçons m'ont formé : mes vers sont votre ouvrage ;
Vous ne pouvez, Ariste, en dédaigner l'hommage.
Jamais dans mes tableaux l'obscène nudité
Ne vient effaroucher la pudique beauté ;
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin d'une rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur;
Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.
Oh ! si le dieu des vers, protégeant ma jeunesse,
Et me guidant lui-même aux rives du Permesse,
Daigne un jour à mes vœux accorder ses présents,
J'ornerai votre front de mes lauriers naissants.
Mais si la noire envie, à nuire toujours prête,
S'agite et fait siffler ses serpents sur ma tête,
Si Zoïle affamé déchire mes écrits,

Cherchant, pour l'oublier, vos entretiens chéris,
Au sein de l'amitié touchant en paix ma lyre,
Je me consolerai des traits de la satire.

LES PLAISIRS DU POÈTE,

OU LE POUVOIR DE LA POÉSIE.

Jadis il fut des jours, favorisés du ciel,
Où des ruisseaux de lait, où des fleuves de miel,
Mollement épanchés aux vallons d'Aonie,
Du poète naissant abreuvaient le génie.
Les nymphes d'Hélicon, sur le double coteau,
Le soir, dansaient en chœur autour de son berceau,
Lui versaient l'ambroisie, et, sous leur vert bocage,
Au doux bruit des concerts, élevaient son jeune âge.
Ces prodiges pour toi semblent renaître encor;
Fils d'Apollon! Pour toi touchant la lyre d'or,
Des chantres renommés les ombres immortelles
Balancent sur ton front leurs poétiques ailes.
Tu les vois, les entends: et, le jour et la nuit,
L'éclat de leurs grands noms t'assiége, te poursuit;
Tu t'endors pour rêver aux travaux de la veille;
Et le cri de la gloire en sursaut te réveille.
Le poète a parlé: tous les temps, tous les lieux,
Évoqués à la fois, s'assemblent sous ses yeux.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise;
A sa voix, la vertu triomphe et s'éternise;
Au tribunal du monde il cite les pervers,
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers:
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.

Il est de ces instants où sa tête lassée
Supporte avec effort le poids de la pensée ;
A lui-même importun dans sa vague langueur,
Il semble avoir perdu sa féconde vigueur.
Sa veine est desséchée, et sa voix est muette.
C'est en vain qu'en lui-même il cherche le poète.
Il succombe, accablé de travaux assidus ;
Mais il retrouve aux champs les dons qu'il a perdus :
Tout l'inspire et l'émeut dans toute la nature.
L'Aquilon qui rugit, le ruisseau qui murmure,
La chanson du matin et la cloche du soir,
Et l'ombrage où le pâtre à midi vient s'asseoir,
Et tous ces vieux récits, charme de la veillée,
Agitent tour à tour son ame émerveillée.
Il semble que pour lui l'art magique des vers
Peuple d'illusions un nouvel univers :
Cet oiseau dont la voix gémit désespérée,
C'est Philomèle encor qui se plaint de Térée ;
Dans les balancements du lugubre cyprès,
Du triste Cyparisse il entend les regrets ;
Le fruit de ce mûrier rappelle à sa mémoire
De Pyrame et Thisbé la douloureuse histoire ;
Dans l'air mille couleurs frappent ses yeux surpris :
Ce n'est plus l'arc-en-ciel, c'est l'écharpe d'Iris ;
Et lorsque des bienfaits de l'humide rosée
Au retour du matin la terre est arrosée,
Il croit que de Tithon la jeune épouse en pleurs
Rajeunit la nature et fait naître les fleurs.
Pour lui point de revers : tranquille, inébranlable,
Il doit ses plus beaux chants au malheur qui l'accable.
S'il chante la lumière éclipsée à ses yeux,
Milton jouit encor de la clarté des cieux.
Sans espoir de retour, au fond de la Scythie,
Traînant de ses destins la chaîne appesantie,
Ovide gémissait loin de Rome exilé,

Mais il touche sa lyre, et renaît consolé.
Art sublime ! à tes lois tu soumets la mort même.
A l'insensible tombe arrachant ce qu'il aime,
Young, enseveli dans son chagrin profond,
Interroge la Mort, et la Mort lui répond.
Que ne peut le génie ! Il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.
Sophocle eut des enfants dont les cœurs endurcis,
Empressés d'envahir sa tardive richesse,
Comptaient les jours trop lents de sa longue vieillesse.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie :
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme, parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance, escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge ; alors, levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce ;
« Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits ;
Il lit Œdipe ! Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée ;
Le juge est attendri, la foule est enivrée ;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux :
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.
Tout s'émeut, tout s'enflamme aux accents du génie.
Sur les sauvages monts de la Calédonie,

Sa harpe en main, le Barde, aux vents mêlant sa voix,
Des guerriers de Morven présage les exploits.
Il ouvre l'avenir au brave qui succombe,
Et d'un hymne de gloire il réjouit sa tombe.
  Les belles actions ont besoin des beaux vers.
Alexandre vainqueur, maître de l'univers,
Dans les nobles transports d'une douleur amère,
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont privé d'Homère;
Et l'Homère Thébain voit son toit respecté,
Comme un temple autrefois par les dieux habité.
  Eh! pourquoi s'étonner que du sublime Orphée
La lyre ait attendri les rochers du Riphée?
L'art des vers a fait plus. Son charme souverain
A même des tyrans fléchi les cœurs d'airain.
J'en atteste Amurat. Sa sombre frénésie
De conquête en conquête a traversé l'Asie;
Vingt mille citoyens, dans les murs de Bagdad,
Vont périr en un jour sous les yeux d'Amurat;
De la tombe déjà règne l'affreux silence.
Aux genoux du vainqueur un inconnu s'élance;
C'est l'illustre Almozar, le Linus des Persans!
Un trouble prophétique agite tous ses sens.
Le carnage s'arrête; on écoute: il commence
Un chant majestueux de gloire et de clémence,
Fait parler de Bagdad les malheureux débris...
Le farouche Ottoman, de sa pitié surpris,
Croit voir déjà son crime effacer sa victoire,
Et le sang des vaincus rejaillir sur sa gloire.
Interdit, et frappé de cette auguste voix,
Amurat a pleuré, pour la première fois:
« Tu triomphes, dit-il, et Mahomet t'inspire.
« Sur mon ame, ô Persan, quel est donc ton empire!
« Pour régner et combattre Amurat a vécu;
« J'ai vaincu l'univers, et ton art m'a vaincu. »
Il ordonne, et soudain, dans la ville alarmée,

Des pâles citoyens la grâce est proclamée ;
Tous les fers sont rompus, tous les pleurs essuyés.
Almozar voit tomber tout Bagdad à ses pieds ;
Le peuple transporté le bénit, et s'écrie :
« La lyre du poète a sauvé la patrie ! »

NOTE.

La première édition de ce poème, publié en 1801, fut immédiatement suivie de la *Satire des Romans du Jour*, pièce couronnée par l'Académie de Lyon, qui en avait proposé le sujet, et dont l'indulgence éclairée encouragea les efforts et la jeunesse de l'auteur, sans se dissimuler les imperfections de l'ouvrage. Je me bornerai à citer ce qui m'a paru le moins défectueux. Les vers suivants désignaient ces livres odieux qu'il répugne de nommer :

Faut-il, plongeant ses yeux en des fanges profondes,
Nettoyer d'Augias les étables immondes?
Quel dégoûtant ramas de lubriques fureurs,
Raffinement affreux de tranquilles horreurs !
Quel monstre a pu tirer des bourbiers d'Amathonte
Ces grossiers éléments de débauche et de honte,
Ces cyniques tableaux, hideux d'impureté,
Et qui feraient haïr jusqu'à la volupté !

J'essayais ensuite de peindre la funeste influence de quelques autres romans, qui, moins obscènes, n'en sont que plus dangereux :

Linval, simple et timide, heureux mais sans ivresse,
Échappant à l'enfance, attendait la jeunesse :
Aucun désir encor ne troublait son sommeil ;
Aucun songe brûlant ne hâtait son réveil :
Son cœur à la vertu rendait un pur hommage.
De quinze ans d'innocence un jour détruit l'ouvrage :
D'un livre séducteur les tableaux odieux
Ont déchiré le voile épaissi sur ses yeux ;
Déjà l'adolescent, qu'un feu secret dévore,

Cherche, devine, apprend, et veut apprendre encore;
Il quitte à pas furtifs le toit de ses aïeux,
Sa jeune et chaste sœur, son père déjà vieux,
Sa mère qui gémit: elle en mourra... N'importe!
Rien ne peut l'arrêter, et son malheur l'emporte;
Il part. Heureux encor si ses vœux criminels
N'ont d'avance usurpé les trésors paternels!
Heureux si de ses mains, au crime moins novices,
Il ne les ravit point pour en nourrir ses vices,
Ou s'il n'a point déjà follement dispersé
Cet cr laborieux, avec peine amassé!
Telle est de ces écrits l'impression funeste.
Mère, dérobe-les à ta fille modeste;
Cours, hâte-toi; peut-être il n'est déjà plus temps.
Célimène brillait, belle de vingt printemps:
Languissante aujourd'hui, distraite, embarrassée,
Célimène n'a plus qu'une seule pensée.
Son maintien la trahit; ses yeux, chargés d'amour,
S'entr'ouvrent avec peine à la clarté du jour.
Quelquefois, sans sujet, elle verse des larmes.
Un feu caché flétrit et dévore ses charmes:
La fraîcheur, l'enjoûment, l'heureuse aménité
Qui voile la laideur et pare la beauté,
Tout est perdu pour elle: inquiète, égarée,
De désirs palpitante, et d'amour altérée,
Elle rêve un amant, elle appelle un vainqueur...

Des conseils aux romanciers terminaient la pièce:

Par de vivants portraits faites rougir le vice;
De lui-même effrayé que le crime pâlisse.
Fielding et Richardson vous offrent leurs pinceaux:
Pour peindre la nature, imitez leurs tableaux.
Bravez du mauvais goût la stupide ironie;
La critique des sots est l'encens du génie.

L'INDÉPENDANCE

DE L'HOMME DE LETTRES.

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1806.

La noble indépendance est l'ame des talents;
Rien ne peut du génie enchaîner les élans:
Ce n'est point pour ramper qu'il a reçu des ailes.
Le sage, en ses écrits au vrai toujours fidèles,
A des succès honteux n'immole point ses mœurs.
Éloigné des partis et sourd à leurs clameurs,
D'un tardif repentir s'épargnant l'amertume,
Il ne vendit jamais ni son cœur, ni sa plume.
On ne le verra point, au prix de ses vertus,
Acheter les faveurs du stupide Plutus;
User son avenir en des cercles frivoles,
Et d'un monde profane encenser les idoles.
Le front ceint des lauriers qu'il venait de cueillir,
Despréaux dans Auteuil allait se recueillir;
Au fond de ses berceaux, assis près de Molière,
Il confiait ses chants à l'ombre hospitalière;
Et, d'un éclat menteur trop long-temps éblouis,
Ses yeux se reposaient du faste de Louis.
Rousseau, riche d'un ame indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière:
Les honneurs, les trésors en vain lui sont offerts;
Pour lui des fers brillants n'en sont pas moins des fers.
De l'orgueilleux bienfait il repousse l'outrage;
Il fuit enveloppé de sa vertu sauvage,
Et porte au sein des bois, sur la cime des monts,
Sa longue rêverie et ses pensers profonds.

Trop heureux l'écrivain qui, dans la solitude,
Amasse lentement les trésors de l'étude;

Qui, préparant de loin ses destins éclatants,
Épure ses travaux dans le creuset du temps !
Comme il dédaigne alors tant de vils adversaires,
Tant de combats grossiers, pugilats littéraires,
Tant de rivaux jaloux qui, pour mieux le flétrir,
Du mépris qu'on fait d'eux cherchent à le couvrir !
Descartes, que noircit l'impure calomnie,
Dans les champs du Batave exile son génie,
Recommande sa gloire à la postérité,
Et sur des bords lointains poursuit la vérité.
C'est ainsi que le sage en lui se réfugie.
Son adversité même accroît son énergie.
Athlète infatigable, au jour de la douleur,
Il soutient sans fléchir la lutte du malheur ;
Il l'affronte, et de près l'observant sans le craindre,
Semble lui demander des couleurs pour le peindre.
Sur son vaisseau brisé, tel Vernet sans pâlir
Étudiait le flot prêt à l'ensevelir.
C'est peu que l'écrivain, armé de ses ouvrages,
Des destins ennemis affronte les outrages ;
C'est peu que sa vertu brave l'adversité,
Elle résiste encore à la prospérité.
Libre au palais des rois, sans hauteur, sans bassesse,
Parfois il se soumet, jamais il ne s'abaisse.
D'un généreux transport son grand cœur animé,
Quel que soit l'oppresseur, protége l'opprimé ;
Et, demeurant fidèle au parti qu'il embrasse,
Partage noblement une noble disgrâce.
Quand Fouquet de Louis eut perdu la faveur,
La Fontaine resta l'ami de son malheur.
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie,
Il fit sur son destin soupirer l'Élégie ;
Et, laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi,
Il chanta son ami, même devant son roi.
Dévoûment vertueux ! témérité sublime !

Tel est du vrai talent l'abandon magnanime.
La tyrannie en vain prétend l'anéantir;
En vain de son exil l'arrêt va retentir :
Il n'est point de déserts, point d'exil pour le sage.
Ces sables dévorants, ces plaines sans ombrage,
Ces antres, ces rochers, n'ont pour lui rien d'affreux;
Seul, errant et proscrit, il n'est point malheureux :
L'étude, objet constant de son idolâtrie,
Au bout de l'univers lui fonde une patrie.
Mais pour l'ensevelir les cachots sont ouverts;
Il y descend, courbé sous le poids de ses fers.
Calme, il répète encore à l'oppresseur qu'il brave :
« Je ne suis qu'enchaîné, je ne suis point esclave. »
Au fond de sa pensée il a déjà fini
La page vigoureuse où le crime est puni.
Sa prison désormais n'est plus qu'une retraite;
Si le ciel l'a doté des talents du poète,
Il chante, et sur ce mur, son muet confident,
Il trace avec sa chaîne un vers indépendant.
Qu'un servile mortel à plaisir s'humilie;
Qu'au parti du vainqueur son effroi se rallie;
De vingt maîtres divers adulateur banal,
Que pour oser penser il attende un signal :
Le sage en tous les temps garde son caractère :
Tyrans! il vous poursuit de sa franchise austère;
Et, libre sous le poids de votre autorité,
En présence du glaive il dit la vérité.
Cicéron, qu'un despote honore de sa haine,
Va rejoindre au tombeau la liberté romaine.
Démosthène, épuisant la coupe de la mort,
De son dernier sommeil tranquillement s'endort.
L'homme obscur peut frémir; tout entier il succombe,
Et l'éternel oubli vient peser sur sa tombe.
Le sage ne meurt point. Sous la main des bourreaux,
Il défend à la mort d'effacer ses travaux;

Il la voit, il l'attend, sans pâlir d'épouvante :
Le grand homme n'est plus, mais sa gloire est vivante.
 De ses persécuteurs s'il trompe les poignards,
Nous révérons en lui le Nestor des beaux arts.
Son ame tout entière en ses écrits respire ;
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre ;
Il se conserva pur au milieu des méchants :
Il meurt, et la vertu reçoit ses derniers chants.
Tel l'oiseau du Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,
Et, saluant la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

L'INVENTION POÉTIQUE.

Loin le fils de Japet et sa fable vantée !
Le talent créateur fut le seul Prométhée.
De ses brûlantes mains jaillit le feu sacré ;
Il dit, et du néant l'univers fut tiré.
Féconde Invention ! à ta noble imposture
Jupiter dut sa foudre et Vénus sa ceinture ;
Et l'Amour, dont toi-même as tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.
 De ces illusions qu'enfanta le poète
Le poète à son tour enrichit sa palette,
Dispose ses couleurs, les fond, les assortit,
S'empare du pinceau dès qu'un dieu l'avertit,
Et, toujours créateur même alors qu'il imite,
De son art étonné recule la limite.
 Vaste Homère ! tel fut ton destin glorieux.
Plus fier que tes héros et plus grand que tes dieux,
Tu triomphes du temps et de l'obscur Zoïle ;
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.

De ce chantre immortel émule harmonieux !
D'un plus modeste éclat tu viens frapper mes yeux ;
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et tu sais embellir tout ce qu'Homère invente ;
Mais au Parnasse antique il parut le premier.
S'élevant comme un cèdre au-dessus du palmier,
Homère t'a vaincu. Du dieu de l'harmonie,
Il n'a point reçu l'art : son art est le génie.

Le génie ! A sa voix l'inventeur s'enhardit ;
Son sujet sous ses yeux se déploie et grandit.
Tel, au réveil du jour, quand l'aube matinale
Entr'ouvre par degrés la porte orientale,
Un point brille, il s'étend, et bientôt sa clarté
Des champs aériens dore l'immensité.
Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux, ou plonger dans l'abîme :
Du goût, à ses regards, le flambeau n'a point lui,
Mais comme ses défauts, ses beautés sont à lui.
Arioste, à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Souple et nerveux, unit et l'adresse et l'audace :
Du pays des erreurs ce magique habitant
Reproduit l'univers dans son prisme éclatant.
L'habile Torquato vole d'une aile agile
D'Arioste à Milton, et d'Homère à Virgile :
Sous mille aspects nouveaux son art les réfléchit,
Et de leur pur éclat se pare et s'enrichit.
Chantre navigateur, cher aux Nymphes du Tage,
Les Neuf Sœurs te gardaient un moins riche partage,
Mais à travers les pleurs qu'Inès obtient encor
Nous admirons les traits de ton Adamastor.

A votre vers heureux, qu'inspira Polymnie,
Voulez-vous imprimer le cachet du génie !
D'une autre Invention connaissez le secret ;
Le bon goût en prescrit l'emploi sage et discret.
Du talent exercé l'habile main rassemble

Ces termes qui, surpris et charmés d'être ensemble,
D'un hymen favorable empruntant le secours,
Fécondent la pensée, animent le discours.
Mais de mots nouveau-nés moins prodigue qu'avare,
Pour paraître hardi ne soyez point bizarre :
L'abus des beautés même enfante la langueur;
C'est la sobriété qui nourrit la vigueur.
N'allez pas étaler l'effronté barbarisme,
Ni l'absurde jargon du froid néologisme ;
N'allez pas, au mépris du bon sens et de l'art,
Accorder votre lyre aux pipeaux de Ronsard.
Variez vos sujets, parcourez d'autres rives;
Demandez au désert des scènes primitives ;
Trouvez, loin de Paris et loin de vos rivaux,
De nouvelles couleurs et des objets nouveaux;
Sommes-nous exilés de l'épopée antique?
N'est-il plus de lauriers pour le chant didactique?
Le Temps a-t-il brisé le tragique poignard?
Le cercueil de Molière enferme-t-il son art?
Où donc est de Boileau l'implacable férule?
Où sont ses traits sanglants, effroi du ridicule?
Saisissez-les; frappez d'un implacable vers
Et le crime hideux et le vice pervers.
La gloire attend les sons de vos lyres muettes :
Le siècle des héros est celui des poètes.
Homère! ton génie est-il mort tout entier?
Toi seul, d'un pied hardi te frayant un sentier,
De l'art confus encor traversas les ténèbres;
Et nous, qu'ont devancés tant de guides célèbres,
Nous n'osons qu'en tremblant, de leur gloire éclairés,
Imprimer sur leurs pas nos pas mal assurés!
L'ardent navigateur, dont la course lointaine
Conquit à l'univers la rive américaine,
Trembla-t-il d'un projet par lui seul entrepris?
De son heureuse audace un monde fut le prix.

Il est, il est encor des îles inconnues
Où les lois d'Apollon ne sont point parvenues.
Sur l'océan des arts embarqués les derniers,
Ne quittons point la rame, assidus nautonniers;
Et sachons préférer, en dépit de l'orage,
Au long calme du port les dangers du naufrage.

LE VOYAGEUR,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1807.

Honneur à ce mortel que la soif de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître,
Et qui, pour des déserts ou des peuples cruels,
Fuit la douce patrie et les bras paternels!
Quels que soient les dangers, son grand cœur les surmonte.
L'obstacle, il le soumet; le trépas, il l'affronte;
Et sillonnant au loin les orageuses mers,
Ne s'arrête pas même où finit l'univers.
Tel ce hardi Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculait en espoir la limite du monde.
Huit ans, rois de la terre! il courut vous offrir
Ce monde inattendu qu'il allait conquérir;
Huit ans, il dévora le refus et l'outrage!
Cependant Isabelle accueille son courage;
Les mers qui l'attendaient s'ouvrent à ses vaisseaux.
Mais quels périls soudains l'assiègent sur les eaux?
Quel bruit sourd a mugi? C'est la trombe rapide,
Qui roule en tourbillon, qui monte en pyramide.
Une flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.
O comble de terreur! l'oracle du nocher,
La boussole est muette, et l'aiguille infidèle

S'éloigne en tournoyant du pôle qui l'appelle.
Déjà les Castillans, entourés de la mort,
De Palos à grands cris redemandaient le port :
Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
Et pour eux son génie est une autre boussole.
Un monde est sa conquête : il revient... O revers !
Je cherche la couronne, et ne vois que les fers.
Plus heureux, admiré même durant sa vie,
Cook, respecté dix ans des rois et de l'envie,
Semble des flots du Sud le monarque et le dieu ;
La gloire de son nom le protége en tout lieu ;
Ses pavillons sans foudre, honorés des deux mondes,
Voguent indépendants sur l'empire des ondes.
De l'Océan d'Atlas sortant de toutes parts,
Des îles tout à coup invitent ses regards ;
Et ces filles des eaux, vierges encor naïves,
Étalent sous ses yeux leurs grâces primitives.
Aimable Otaïti, sauvage Sybaris,
Où la seule candeur sert de voile à Cypris !
Un autre Bougainville achève ta culture :
Aux lois de l'industrie il soumet la nature ;
D'un germe libéral il dote tes guérets,
Et sa voix te révèle et Pomone et Cérès.
Bientôt il court chercher, sous un pôle de glace,
Un autre continent promis à son audace.
De son art incertain il hâte les progrès ;
Du temple d'Épidaure il ravit les secrets,
Et, soumise elle-même à tant de vigilance,
La mort baisse sa faux et s'éloigne en silence.
Trop heureuse Albion ! quels furent tes transports
Quand le bronze tonnant l'annonça dans tes ports !
Que l'Europe, homme illustre ! un moment te possède ;
Qu'à tes rudes travaux le doux repos succède...
Le repos ! en est-il pour ce génie ardent ?
D'un besoin curieux l'invincible ascendant,

Lorsqu'à peine il respire, échappé des naufrages,
Rend sa vie aux dangers, et sa flotte aux orages.
L'Angleterre avait dit : « Quel mortel le premier,
« Entre deux océans se frayant un sentier,
« Osera soulever cette barrière antique
« Qui repousse du Nord les flots de l'Atlantique? »
Tout se tait... Cook, lui seul, sent son cœur palpiter;
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
« Des vaisseaux, et je pars ! » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine,
Que déjà le héros, debout sur les rochers,
Accuse impatient la lenteur des nochers.
Il part. Les jours ont fui : Cook a revu les îles
Dont il fertilisa les rivages stériles.
Ces lieux à son aspect semblent se réjouir,
L'arbuste s'incliner, la fleur s'épanouir.
D'un avide regard il contemple en silence
Ces champs où, frêle encor, l'humble épi se balance.
Avec moins de transports un père à son retour
Sourit aux doux progrès des fils de son amour.
Ah ! les touchants bienfaits de sa main tutélaire
Revivront d'âge en âge au cœur de l'insulaire ;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,
Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira sa mémoire.
Toi, qui suivis ses pas, et que nos longs regrets
Demandèrent quinze ans aux abîmes muets,
Tu m'apparais, couvert d'un voile triste et sombre...
Est-ce toi, la Peyrouse ?... ou n'est-ce que ton ombre?
Nobles martyrs, salut à vos noms immortels !
Le premier voyageur mérita des autels.
Par les mers séparés, sur les diverses plages,
Les peuples languissaient nus, grossiers et sauvages.
Le voyageur paraît... Les flots sont aplanis ;

Par le nœud des besoins les hommes sont unis.
Le commerce, bientôt, rapprochant les distances,
De l'un à l'autre pôle étend ses bras immenses,
Du fertile Yémen recueille le nectar,
L'opulente toison des troupeaux de Cédar,
De Chypre et de Naxos la liqueur parfumée,
Et la pourpre de Tyr, et l'encens d'Idumée.
Les marbres de Paros, les tissus d'Ispahan
Sous leur poids précieux font gémir l'Océan;
Le rubis, que l'aurore avec amour étale,
Quitte pour l'occident la rive orientale;
Et le Japon, du creux de ses rochers lointains,
De son luxe fragile enrichit nos festins.
De nouvelles cités s'élèvent et fleurissent;
La raison s'agrandit et les mœurs se polissent:
Le désert a des lois, des vertus et des arts.
Monarques! demandez au plus fameux des Czars
Par quels puissants ressorts son active sagesse
A su du fier Tartare adoucir la rudesse,
Transformer en cités de stériles roseaux,
Et fonder un empire où croupissaient des eaux?
Pierre vous répondra: « Je parcourus la terre;
« Je visitai les ports de la riche Angleterre;
« Mais d'un peuple poli les arts au loin vantés
« Attachèrent surtout mes regards enchantés,
« Et j'admirai long-temps, aux rives de la Seine,
« La douce urbanité de la moderne Athène.
« Sous les rochers du nord descendu sans pâlir,
« Au séjour des métaux j'osai m'ensevelir;
« Des chantiers de Sardam ma main laborieuse
« Saisit avec orgueil la hache industrieuse.
« Je reparus enfin, digne du rang des rois;
« Et l'empire des Czars s'étendit à ma voix. »
En des jours plus lointains, le flambeau des voyages,
Tel qu'un astre éclatant, perça la nuit des âges:

Pythagore, Solon, Thalès, Anacharsis
Moissonnaient la sagesse aux campagnes d'Isis;
La Grèce, s'élançant dans l'Égypte féconde,
Allait chercher des lois pour en donner au monde.
O rives de l'Asie ! ô terre des beaux-arts !
Nous révérons encor vos monuments épars.
D'un œil religieux le voyageur admire
Ilion, Babylone, Ecbatane et Palmyre ;
Des palais fastueux, des temples solennels
Il dispute au néant les débris éternels.
Seul, assis au milieu des antiques décombres,
Des siècles expirés il évoque les ombres,
Cherche des temps fameux le vestige effacé,
Et prête au loin l'oreille aux leçons du passé.
Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre ;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager :
L'œil du sage lui seul voit, distingue, mesure,
Surprend l'homme échappant aux mains de la nature,
Compare sa rudesse à nos goûts amollis,
Et ses brutes vertus à nos vices polis ;
Des diverses humeurs observe la nuance,
Et des climats divers la secrète influence ;
Oppose au lent progrès des empires naissants
Le rapide déclin des états vieillissants ;
Rapproche ces tableaux si féconds et si vastes,
Et de la terre entière interroge les fastes.
Où courent à la fois ces doctes conquérants ?
L'un suit le char pompeux de ces astres errants ;
L'autre poursuit Hermès dans le sein de Cybèle ;
Ou rend à Triptolème un sol long-temps rebelle.
La Condamine encor s'élançant plus loin qu'eux,
Visite l'Amazone et ses flots belliqueux ;
Anquetil redemande à l'indien rivage

La loi de Zoroastre et les écrits du Mage ;
Et Jussieu , de son art ordonnant les progrès ,
Aux plantes du désert dérobe leurs secrets.
Bientôt ils reviendront aux pieds de la Science
Déposer le flambeau de leur expérience ,
Épancher des trésors lentement amassés ,
Et charmer leurs rivaux fiers d'être surpassés.
Tel autrefois Platon , après ses longs voyages ,
Aux bosquets d'Académe entretenait les sages ,
Et tranquille, près d'eux sous le platane assis ,
Les attachait long-temps à ses nobles récits.

LES JALOUSIES LITTÉRAIRES.

Ce sujet , malheureusement trop vaste , était susceptible de beaucoup plus de développements. Je me suis arrêté aux principaux traits, et j'ai circonscrit dans les bornes d'une courte épître la matière d'une longue satire.

Quoi ! le Parnasse même a ses guerres civiles !
Quoi ! d'un chétif orgueil esclaves trop serviles ,
Pour un frêle laurier les enfants d'Apollon
Transforment en champ clos l'harmonieux vallon !
Pâles , et dévorés d'une envieuse rage ,
L'éloge d'un rival est pour eux un outrage !
L'un , morose auditeur, en un cercle nombreux ,
D'un vague et froid sourire accueille un vers heureux.
Tout applaudit : lui seul , immobile à sa place ,
Garde , non sans dessein , un silence de glace ;
Aux applaudissements il ne peut consentir,
Et son flegme obstiné cherche à les démentir.
L'autre, plus lâche encor, Tartuffe littéraire ,

Cache sa fausseté sous un front débonnaire :
Si vous lui confiez, par ses dehors séduit,
L'écrit que récemment votre verve a produit,
Ardent à censurer les beautés qu'il redoute,
Sur tel mot énergique il sème un léger doute.
Votre style est serré, plein, nerveux et précis ?
« Prenez garde ; ce sens me paraît indécis.
« Le sublime est souvent voisin du ridicule.
« Sur ce tour trop hardi j'aurais quelque scrupule.
« De ce morceau brillant il faut vous défier ;
« Vous feriez mieux, je crois, de le sacrifier.
« Je vous parle en ami, je suis franc... » Le perfide !
Cet autre, prodiguant sa louange insipide,
Flatte pour mieux tromper, sait d'un coupable miel
De ses intentions envelopper le fiel,
Et, tandis qu'il m'assied au trône de Racine,
Aiguise contre moi l'épigramme assassine :
Il me prédit, le traître, un succès éclatant,
Et sourit par avance au revers qui m'attend.
Qui sait si contre moi sa rage prévoyante
N'ira point ameuter la cabale bruyante,
Et, de mes déplaisirs s'enivrant en espoir,
Acheter le matin ma ruine du soir ?

Le Cid en main, Corneille, arrivé de Neustrie,
Vit les sots contre lui déchaîner leur furie.
Sous la brutale injure et le brocard sanglant
L'harmonieux Racine expia son talent,
Quand, loin de ses moutons, une docte bergère
Quitta pour le sifflet sa musette légère ;
Et lorsque Sévigné, dans son style enchanteur,
Réjouit les Cotins d'un oracle menteur.
Hué chez Melpomène et tombé chez Thalie,
Voyez ce vieux rimeur, à la face pâlie,
Mordre sa lèvre altière, et subir en grondant
Ce concert de bravos, pour lui seul discordant ;

Si le malin plaisir en ses yeux étincelle,
Malheur! trois fois malheur à la muse nouvelle!
Mais si son œil est terne et son front obscurci,
Apollon soit loué! l'ouvrage a réussi.
Que risible est l'orgueil du poète qui s'aime!
Dans la nature entière il ne voit que lui-même;
Tout est lui. Parle-t-il? le MOI retentissant
Dans sa bouche en une heure est cent fois renaissant.
Écrit-il? dans ses vers, c'est lui qui se proclame:
Lui seul enfin, lui seul remplit toute son ame.
D'une docte amitié dédaignant les douceurs,
Il ne se souvient pas que les Muses sont sœurs;
Il n'a goûté jamais la volupté suprême
De s'entendre applaudir dans un autre soi-même;
Et, ses vers exceptés, n'aimant rien qu'à demi...
Malheureux! vingt succès valent-ils un ami?
O Racine! ô Boileau! véritables modèles
Des rares écrivains et des amis fidèles!
L'un à l'autre enchaînés jusque dans l'avenir,
Vos deux noms fraternels n'ont pu se désunir.
La mort seule brisa votre chaîne invincible.
Quand l'un de vous, trop faible, hélas! et trop sensible,
Disgracié d'un roi dont il blessa l'orgueil,
Va payer de sa mort le refus d'un coup d'œil,
Avec un long effort, près de la dernière heure,
Sa voix éteinte adresse à l'ami qui le pleure
Un seul mot où son cœur s'exhale tout entier:
« Je meurs heureux, dit-il, car je meurs le premier. »
Prétendez-vous comme eux vivre dans la mémoire?
Égalez leurs vertus pour atteindre à leur gloire.
Un génie obscurci d'envieuses vapeurs
Ne jette qu'un feu pâle et des éclairs trompeurs.
Accablez de ses torts celui qui vous irrite,
Mais ne déguisez point l'éloge qu'il mérite.
Par des mortels jaloux vous êtes outragés?

Soyez justes pour eux, et vous serez vengés.
Imprudents ennnemis ! n'allez point dans la lice,
Des sots toujours ligués réjouir la malice :
L'un à l'autre plutôt servez-vous de soutiens.
Qu'ils renaissent pour vous ces heureux entretiens
Où s'échauffe l'esprit, où l'ame se réveille,
Où le choc fait jaillir la flamme qui sommeille,
Où le goût, rallumant son antique flambeau,
Avertit l'écrivain des nuances du beau.
Songez-y ; les enfants divisés par la haine
Appauvrissent bientôt le paternel domaine :
N'immolez point le vôtre à de fougueux débats.
Disputez-vous la palme, et ne la brisez pas.

POÉSIES LÉGÈRES.

LE DÉJEUNER.

Mes chers amis, certes, je fais grand cas
Du sage auteur de la Gastronomie ;
Mais j'avoûrai que le meilleur repas
Est un repas auprès de son amie ;
Et c'est le seul dont il ne parle pas !
Un peu friand, je sers à ma manière
Le Dieu joufflu du joyeux La Reynière.
Chapon doré ! succulente perdrix !
Dindonneau tendre, au brillant coloris !
Mets enchanteurs, que l'odorat dévore !
Vous manger seul a sans doute son prix ;
Mangés à deux, vous valez mieux encore.
Je prise fort tout plaisir clandestin.
Or, vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux, d'un séduisant châtain,
Vont se jouant sur le plus blanc satin.
Si vous voyez nymphe aimable et lutine,
Au doux regard, au sourire malin,
O mes amis ! vous direz : c'est Florine.
Dans ma retraite elle doit, ce matin,
Venir s'asseoir à mon humble festin.
Durant la nuit, cette image riante
Préoccupait mon ame impatiente.
Avant que l'aube eût coloré les cieux,

Le froid sommeil avait fui de mes yeux,
Et j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.
  Du déjeuner commençons les apprêts.
D'un rien l'amour fait une grande affaire.
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
Que ces rideaux, complaisants et discrets,
D'un jour douteux protégent nos secrets.
Notre couvert, de la gauche à la droite,
A lui tout seul remplit la table étroite:
Tant mieux! mes pieds, comme au hasard placés,
Seront aux siens mollement enlacés.
Mais tout est prêt: un poète sait être
Tout à la fois et serviteur et maître;
Sans nul valet, il n'est point asservi
A bien payer pour être mal servi.
  Quel bruit charmant vient frapper mon oreille?
On a frappé... C'est elle! heureux moment!
Elle paraît aux yeux de son amant,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser, savouré lentement,
J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat: inquiète et craintive,
Elle tremblait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux;
Je la rassure. Elle entre: je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache.
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés...
Je vois Florine et je ne vois plus qu'elle!
Sans le vouloir on peut, en pareil cas,
Pour la convive oublier le repas:
Malignement elle me le rappelle;
Tandis qu'Amour, souriant à l'écart,
Du doux festin jure d'avoir sa part.

Certain auteur, qu'à bon droit on renomme,
Qui de la table a chanté les appas,
Du déjeuner rimerait tous les plats;
Mais un amant n'est point un gastronome.
Le temps s'enfuit: d'un regard amoureux,
J'ose implorer un moment plus heureux...
Elle dit non, d'une voix faible et douce;
Son œil m'attire, et sa main me repousse.
De ses refus s'augmente mon ardeur.
Belle d'amour, plus belle de candeur,
Presque à regret à mes vœux elle cède,
Et ses transports sont voilés de pudeur.
Mais aux transports le calme enfin succède.
Il faut passer du silence aux discours:
Des voluptés nécessaire intermède,
Un peu d'esprit vient à notre secours;
Un peu d'esprit ne nuit point aux amours.
Florine alors m'ordonne avec tendresse
De célébrer l'amour et son ivresse:
«Y penses-tu, lui dis-je? moi, rimer!
Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
Rêves de gloire ont des charmes pour nous;
Mais, je le sens, délire pour délire,
Rêves d'amour sont encor les plus doux.»
Je vois bientôt ses jolis doigts de rose
Éparpiller et mes vers et ma prose.
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire
Où ses billets vont se réfugier!
Elle aperçoit celui que le premier
Sa main traça loin des yeux de sa mère.
Elle sourit voyant de ses cheveux
Enveloppés dans la même romance

Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux.
J'entends sonner l'heure qui la rappelle.
Elle va fuir... mon bonheur avec elle !
« Demeure encor...—Je ne puis ; il est tard!..»
Un long baiser, le baiser du départ
Vient m'embraser de son humide flamme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin ;
Elle s'éloigne, elle emporte mon ame ;
Et mon adieu la suit encor de loin.
Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Des voluptés dont mon cœur s'enivra
Je me retrace une image chérie...
En soupirant, je dis : «Elle était là !»

DIALOGUE

ENTRE LA RIME ET LA RAISON.

LA RAISON.

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble?
On nous rencontre, hélas ! si rarement ensemble !
Dans nos communs destins quel fatal changement !
N'occupant autrefois qu'un même logement,
Chez Racine et Boileau nous vivions d'ordinaire ;
Nous ne nous quittions pas : maintenant, au contraire,
Ce n'est que le hasard qui nous peut réunir.

LA RIME.

J'ai tant à faire, aussi ! je n'y saurais tenir.
A toute heure, en tous lieux, on m'assiége, on m'obsède ;
Aux importunités il faut bien que je cède ;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.

Non, je ne puis, ma sœur, suffire à mon emploi.
Visiter tous les sots ! la fatigue est trop grande.
Tant bien que mal pourtant il faut que je me rende
Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits
Faisant couplets, quatrains, et bouquets à Chloris,
Petits vers anodins, madrigaux à la glace...
Ma foi, sans vanité, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON.

Régnez chez ces auteurs : ah ! je vous le permets ;
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Vos beaux discours chez eux ne feraient pas fortune ;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous ?

LA RAISON.

J'ennuie.

LA RIME.

Pourquoi me quittiez-vous ? le ciel vous a punie.

LA RAISON.

C'est votre faute, hélas ! Du matin jusqu'au soir,
Lorsque je disais blanc, vous me répondiez noir ;
A chaque instant c'étaient nouvelles brouilleries.
Un beau jour, lasse enfin de vos tracasseries,
Je partis, m'exposant aux injures des sots :
Peut-on jamais trop cher acheter le repos !
Vous courûtes le monde en franche aventurière ;
Moi, pour vous imiter je me sentis trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas ;
Mais pour moi je fus sage, et ne réussis pas.

LA RIME.

On vous boude partout, partout je fais merveilles ;
Avec un double son je frappe les oreilles,
Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.

On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur,
Qui me prenaient pour vous ; jugez de la méprise !
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON.

Sans moi l'on vous méprise.

LA RIME.

Un peu plus de justice et point tant de mépris,
Chère sœur ; comme vous on peut avoir son prix.
Repassons nos défauts, jugeons-nous l'une et l'autre :
Vous me direz mon fait, je vous dirai le vôtre.

LA RAISON.

Parlez, je vous écoute en un calme profond.

LA RIME.

C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second ;
C'est l'usage.

LA RAISON.

Eh bien donc, il faut vous satisfaire.
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère :
Dans les petits propos vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez sans rien dire.
Vous exprimez à peine en vingt mots superflus
Ce que moi je dirais en quatre tout au plus ;
Et votre double son, dans sa chute pareille,
Revient incessamment tyranniser l'oreille :
Ainsi du balancier le bruit assoupissant
A mouvements égaux frappe l'air gémissant.
Chacun du premier mot prévoit votre pensée ;
On termine aisément la phrase commencée ;
Et cette phrase enfin, dût-elle me braver,
Une fois entamée, il faut bien l'achever ;
Il faut absolument, pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre folle épithète.
Vous faites bien du mal et sans vous en douter.

LA RIME.

Avez-vous dit, ma sœur? voulez-vous m'écouter?
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche :
Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche.
Vous parlez sèchement, avec austérité,
Et ce n'est point ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude au moins : ce ton philosophique
Est fort beau, mais peut-être un peu soporifique.
Lorsqu'elle fait bâiller, la raison même a tort :
Que servent vos sermons? Entend-on quand on dort?
N'est-il que des pavots à cueillir sur vos traces?
Un vieux sage l'a dit : sacrifiez aux Grâces.

LA RAISON.

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME.

Moi, je veux profiter un jour de vos avis,
Et ma reconnaissance...

LA RAISON.

Oh ! comptez sur la mienne.

(Après un silence.)

Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME.

Ah ! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON.

Souvent je vous ai vue, avec art balancée,
Dans les bornes du vers resserrer ma pensée,
Et dans le souvenir imprimer mes discours.

LA RIME.

Votre discernement m'était d'un grand secours.

LA RAISON.

Par vous mon moindre mot, prenant quelque importance,
Passait de bouche en bouche, et devenait sentence.

LA RIME.

Grâces à la vigueur que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON.

M'en croirez-vous, ma sœur? oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles :
Sans la bonne union point de prospérité.

LA RIME.

Si nous rétablissions notre communauté !
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme !...

LA RAISON.

Votre avis est fort sage : aussi je m'y conforme.

LA RIME.

Eh bien ! suivez-moi donc, ma sœur : sans plus tarder,
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

ÉPITRE A MON DERNIER ÉCU.

Reste de mon léger trésor,
O toi ! ma dernière ressource !
Toi qui du moins peuples encor
La solitude de ma bourse,
Écu modeste ! il faut partir.
De ce départ mon cœur murmure ;
Pourtant la nécessité dure
Me commande d'y consentir.
Je te regretterai sans cesse ;
Je l'avoûrai de bonne foi :
Ami fidèle, auprès de moi
A peu près seul de ton espèce,
Depuis long-temps j'avais sur toi
Réuni toute ma tendresse.
Pauvre écu ! quel sera ton sort ?
Iras-tu courir par la ville ?
Ou languir dans le coffre-fort

D'un vieux Crésus à l'ame vile ?
En un seul jour te verra-t-on
Passer d'une course rapide
Du pauvre à l'opulent avide,
Ou de l'honnête homme au fripon ?
O destin qui pour toi m'effraie !
Devrais-tu, partout dédaigné,
Aller, invalide et rogné,
Finir tes jours à la Monnaie ?
Ou bien, de ce riche nouveau,
Habitant les énormes caisses,
Te perdre, mince filet d'eau,
Dans l'océan de ses richesses?
Que d'écueils s'offrent devant toi !
Pour tes mœurs je tremble d'avance :
Tu rempliras plus d'un emploi
Bien à charge à ta conscience.
Sans honte dis la vérité,
Ouvriras-tu chaque semaine
Le temple si peu respecté
De Thalie et de Melpomène
A ce petit-maître affecté,
Fat par penchant, sot par nature,
Qui, parlant ab hoc et ab hac,
Juge de la littérature
Comme d'un jabot ou d'un frac ?
Paîras-tu le lourd libelliste
Qui de maint ouvrage en crédit
Grossit effrontément sa liste,
Et dîne du mal qu'il a dit ?
T'étalant avec impudence,
Viendras-tu siéger sans remord
Sur ces tapis maudits du sort,
Dont la couleur est l'espérance,
Et dont les effets sont la mort ?

Encor si par toi l'opulence
Avec mystère secourait
La noble et timide indigence !
Cette image du moins pourrait
Me consoler de ton absence...
Vœux inutiles ! vain regret !...
On parle tant de bienfaisance
Qu'on se dispense du bienfait.
Tu connaîtras notre faiblesse,
Et nos vices et nos travers,
Et tu sauras que ton espèce
Gouverne tout dans l'univers :
Tu sauras comment l'égoïste,
Isolé dans son froid bonheur,
Vit et meurt, solitaire et triste,
Sans se douter qu'il eut un cœur ;
Comment la richesse inhumaine
Insulte au mérite indigent ;
Et comment ce siècle d'argent
Au siècle de fer nous ramène.
Mais déjà tu fuis loin de moi ;
J'entends sonner l'heure funeste...
Adieu, cher écu ! Souviens-toi
Du meilleur ami qui te reste.
Si tu reviens un jour loger
Dans mon asile poétique,
Je te promets de rédiger
Ton voyage philosophique.

L'ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Les campagnes du ciel brillaient d'or et d'azur,
Et l'astre d'Orient, sur les pas de l'année,
Ramenant pour la France une illustre journée,
Se levait dans les airs plus riant et plus pur.
En ces instants, du haut de la voûte sacrée,
On dit que de nos murs la patrone adorée,
Invisible, s'ouvrit un lumineux chemin,
Et descendit vers nous, des palmes à la main.
Dans ses yeux rayonnaient la joie et l'espérance.
L'abeille symbolique, attribut de la France,
Voltigeait autour d'elle en bourdonnant essaim,
Et la rose des champs parait encor son sein.
Elle a touché la terre, et sa sainte houlette
Ouvre devant ses pas la royale retraite.
Louise sommeillait sous l'or de ses lambris:
L'illusion d'un songe à ses sens attendris,
Venait de retracer les heures de souffrance
Où ses larmes payaient le bonheur de la France.
Rendue à ces moments si cruels et si doux,
Elle voyait encor la pâleur d'un époux :
Elle entendait encor ce cri : Sauvez la mère !
« Jeune reine, lui dit la céleste bergère,
« Lève-toi, viens au temple, en ce jour solennel,
« Présenter avec moi ton fils à l'Éternel.
« Je protégeais ce fils, même avant sa naissance ;
« Pour lui, dans tes jardins de parfums embaumés,
« Des soleils du printemps je hâte l'influence ;
« Pour lui mes doux agneaux, symboles d'innocence,
« En paisibles coursiers désormais transformés,

« Guident le char propice où son auguste enfance
« Captive le regard des habitants charmés.
« J'ai fêté dans les cieux ta pompe nuptiale ;
« Un jour je reviendrai sur le front de ton fils
« Étendre de mes mains cette onction royale
« Que des cieux autrefois j'apportai pour Clovis. »
Elle dit ; et posant la palme tutélaire
Sur ce berceau chargé des destins de la terre,
Remonte avec lenteur aux éternels parvis.
Des prophètes sacrés la troupe réunie
Redit ses plus beaux chants d'allégresse et d'amour,
Et des lyres du soir l'ineffable harmonie
De l'instant fortuné salua le retour.
Jérémie essuyant ses larmes prophétiques,
De sa Jérusalem oublia les malheurs ;
Il chantait, et sa harpe, aux lugubres cantiques,
Pour la première fois se couronna de fleurs.

LES J'AI VU

DE LA PROMENADE DE LONGCHAMP.

J'ai vu cette brillante fête,
Fête des grâces, des amours,
Que trois mois d'avance on apprête,
Et dont on s'occupe trois jours.
J'ai vu la beauté sous les armes,
Rassemblant tous ses traits vainqueurs,
Doubler le pouvoir de ses charmes
Pour venir assiéger les cœurs.
J'ai vu la toilette nouvelle,
Et d'honneur j'en suis enchanté :

Ces dames mettent tant de zèle
A retracer l'antiquité,
Qu'on les verra, si cela dure,
Quittant l'habit grec ou romain,
Reprendre la simple parure
De la mère du genre humain.
J'ai vu tour à tour d'autres belles,
Se livrant à des goûts nouveaux,
Oser, amazones nouvelles,
Caracoler sur des chevaux...
Comme tomber n'est pas descendre,
Belles, prenez garde aux faux pas :
Vous risquez... Vous devez m'entendre ;
Et Boufflers a su vous apprendre
Ce qu'il arrive en pareil cas.
J'ai vu la tournure grossière
Des parvenus en chars brillants :
Ces messieurs se tiennent dedans,
De l'air dont on se tient derrière.
J'ai vu l'intrigant Dorival,
Qui faisait aujourd'hui figure,
Et demain vendra le cheval
Afin de payer la voiture.
J'ai vu *campos ubi Troja*...
J'ai vu les ruines célèbres
Du temple où jadis ce jour-là
Les nonnettes chantaient ténèbres
Avec les filles d'Opéra.
J'ai vu la foule confondue
Revenir au déclin du jour,
Par la longue et sombre avenue
De ce bois planté par l'amour,
Où, dit-on, à l'hymen son frère
Le fripon joua plus d'un tour ;
Bois charmant où le doux mystère

Établit avec lui sa cour.
J'ai vu l'amant et son amie,
Dans leurs yeux portant le bonheur.
Je les ai vus d'un œil d'envie,
Et me suis dit au fond du cœur :
Ah ! dans ce bois, aimable Laure,
Que ne puis-je avec toi rêver !
Je ne voudrais m'y retrouver
Qu'afin de m'y reperdre encore. »

PLAISIR ET PEINE.

En même temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour :
De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs :
Il donna des ailes au frère ;
Pour la sœur il n'en resta plus.

« Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux,
Moi, qui ne puis, comme mon frère,
Franchir l'espace radieux ? »
Il répond : « Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir ;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois ;

Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine avec soin cachait son arme
Sous l'aile de son protecteur :
Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Et du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager;
Plaisir est caressé des belles,
Peine... aucun ne veut s'en charger.
Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur,
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

A M. DE PARNY,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE L'AMOUR MATERNEL.

A toi ! très aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane ;
Bon poète, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve, et que Dieu damne !
Chante Satan et Belzébut,
Caresse l'Amour et sa mère ;
A la Vertu, matrone austère,
Je consacre un chaste tribut.
Mes vers n'ont rien qui scandalise :
Dans l'oratoire de Vénus
On répète tes *oremus ;*
Tu plaisantes, je moralise.

Nous avons chacun notre emploi ;
Ainsi, dans la même famille,
J'édifîrai la mère, et toi
Tu feras soupirer la fille.
Tu célèbres la volupté,
Moi, la tendresse maternelle :
Ma part est la vie éternelle,
La tienne, l'immortalité.

A MON BERCEAU.

Frêle berceau, premier asile
Qui protégeas mes premiers ans,
Édifice comme eux fragile !
Reçois le tribut de mes chants.
Les soins d'une mère chérie
Te gardaient à mon souvenir ;
Et sous le ciel de la patrie
Ma douce et longue rêverie
Avec toi vient s'entretenir.
Tel au retour d'un grand voyage
Le nautonnier, battu des mers,
Conte les maux qu'il a soufferts
Au compagnon de son jeune âge.
Que sont devenus ces moments,
Où les tendres sœurs de mon père
Me rendaient trois fois une mère,
Condamnée à de longs tourments ;
Où, dès la renaissante aurore,
Le père que je pleure encore
Respirait mon souffle incertain ;

Où, près de lui, son noble frère
Disait : « Je suis aussi ton père, »
Et rêvait mon futur destin !
Ces deux amis de mon enfance
Dorment sous la tombe ; et mes yeux,
Privés de leur douce présence,
Ne les reverront plus qu'aux cieux.
  Heures douces et passagères
Où les amertumes légères
De l'enfance sont les malheurs !
Age d'innocence et de grâce,
Où, pour elle, un si court espace
Sépare les ris et les pleurs !
Que je regrette votre fuite !
Gloire, plaisirs, fortune, amour,
Caressant mon ame séduite,
Vinrent me bercer à leur tour.
Perfide attrait ! faveur cruelle !
C'est ainsi que l'onde infidèle
Balance d'abord mollement
La fragile et vague nacelle
Qu'engloutit son gouffre écumant.
Tout m'a trahi, le bonheur même.
J'aimai, j'aimai d'amour extrême ;
Comme j'aimai, je fus chéri.
Elle était jeune, aimable et belle...
Et quatre fois l'herbe nouvelle
Déjà sur sa tombe a fleuri.
Avant de quitter la lumière,
Elle me dit : « Ne pleure pas.
Tôt ou tard tu me rejoindras :
Seulement je pars la première. »
Et moi, fidèle à mes ennuis,
Au murmure des vents d'automne
Dès que le triste oiseau des nuits

Mêle sa plainte monotone,
J'écoute, et d'instants en instants,
Il me semble sous la ramée
Ouïr cette ombre bien-aimée
Qui vient me dire : Je t'attends.

LE CHOIX DE DIANE.

Vénus à Diane en colère
Enleva le bel Adonis :
Trop jeune encore pour la mère,
Il devint compagnon du fils.

Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien traits pour traits ;
Même âge, même air de simplesse :
C'était l'Amour, aux ailes près.

Un jour, dans un sombre bocage,
Diane errant, son arc en main,
Près de Vénus sous le feuillage
Voit bondir le couple enfantin...

Mais quoi ! deux ailes sont écloses,
Et soudain Vénus a deux fils :
« Choisis, dit-elle, si tu l'oses ;
L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane balance ; elle est sage,
Elle tremble de s'engager.
Laisser Adonis, quel dommage !
Mais prendre l'Amour, quel danger !

Le rusé, feignant l'innocence,
A la faveur du demi-jour,
Trompa Diane et sa prudence :
Elle choisit, et prit l'Amour.

Adieu projets, adieu sagesse !
L'Amour est déjà dans son cœur.
A cette erreur de la déesse
Endymion dut son bonheur.

LA FAUVETTE.

Dans les bois l'amoureux Myrtil
Avait pris Fauvette légère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
Je te destine à ma bergère.
Pour prix du don que j'aurai fait,
Que de baisers!.. Si ma Lucette
M'en donne deux pour un bouquet,
J'en aurai dix pour la Fauvette. »

La Fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle,
Et fait tant que de sa prison
Elle s'échappe à tire d'aile.
« Ah ! dit le berger désolé,
Adieu les baisers de Lucette !
Tout mon bonheur s'est envolé
Sur les ailes de la Fauvette. »

Myrtil retourne au bois voisin,
Pleurant la perte qu'il a faite ;

Soit par hasard, soit à dessein,
Dans le bois se trouvait Lucette :
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,
En lui disant : « Console-toi,
Tu n'as perdu que la Fauvette. »

LE POÈTE VOLÉ.

CHANSON.

Dans cette pièce l'auteur raconte sa propre mésaventure. Des voleurs adroits l'avaient complètement dévalisé.

Mes amis, on prétend à tort
Qu'un poète n'est pas volable ;
Aujourd'hui de ce triste sort
Je suis l'exemple déplorable.
Rien n'est plus vrai : Bias nouveau,
N'ayant rien pour être plus leste,
Je puis répéter, *in petto*,
Mon *omnia mecum porto*...
C'est une douceur qui me reste.

Comme on avait sans doute appris
Mon peu de goût pour la parure,
Habits, linge, l'on m'a tout pris,
Malgré cadenas et serrure.
De mon mobilier peu content,
On a saisi d'une main preste
Trente-six francs d'argent comptant...

Ce qui me console pourtant,
C'est qu'on ne prendra pas le reste.

J'en voudrais presque au garnement
Qui, sans pitié pour mes alarmes,
Ne m'a pas laissé seulement
Un mouchoir pour sécher mes larmes ;
Mais il respecta mes écrits
En voleur discret et modeste.
Venez, innocens manuscrits,
Petits vers, avortons chéris !
Tenez-moi lieu de tout le reste.

Prenons notre parti gaîment ;
N'ai-je pas des grâces à rendre ?
On m'a laissé fort galamment...
Tout ce qu'on n'a pas pu me prendre.
Après tout, si je suis volé,
J'ai pour braver mon sort funeste,
Avec un cœur tout consolé,
Ma bonne humeur et mon Églé ;
Cela vaut mieux que tout le reste.

ROSE D'AMOUR.

A MADAME ....

Rose d'amour, nouvelle éclose,
Languit dans le creux du vallon.
Nulle, de mémoire de rose,
N'a tant souffert de l'aquilon.
Époux sauvage, il la tourmente ;
Son amour ressemble au courroux ;

Et Zéphyr, dont elle est l'amante,
Lui promet des baisers plus doux.

Rose d'amour décolorée
Va succomber à ses douleurs :
Sur sa chute prématurée
L'aurore en vain répand des pleurs :
Demain (triste métamorphose !)
Le premier rayon du soleil
De celle qui fut une rose
En vain attendra le réveil.

Rose d'amour ! ta destinée
De l'amour obtint un soupir ;
Un mystérieux hyménée
Unit et la fleur et zéphyr :
Zépyhr, à l'heure où tout repose,
Trompa le jaloux aquilon ;
Au plaisir il rendit la rose,
Et son ornement au vallon.

L'AMOUR VRAI.

« De ma Céline, amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il vaut à lui seul tout le reste :
Amour sincère exige peu.
J'ai captivé plus d'une belle ;
Mais mon cœur, ah ! croyez-moi bien,
Les donnerait toutes pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

« Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi ;

Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que les droits d'un ami,
Mais en vain son ame rebelle
Refuse un plus tendre lien :
Je donnerais mes jours pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien. »

C'est ainsi que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour;
Non loin de là sa bien-aimée
Entendit ses accents d'amour.
Or, il obtint de cette belle
Un prix qu'il méritait si bien :
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait eu jamais rien.

L'AMITIÉ.

A MADAME ***.

Toi que d'amour j'aimerais pour la vie
Si pour l'amour tu n'étais sans pitié !
Songe-s-y bien; près d'aussi belle amie,
Comme d'amour on brûle d'amitié.

De mes transports si ta raison murmure,
Je fais serment d'en cacher la moitié ;
Et je saurai, sans devenir parjure,
Jusqu'au tombeau t'adorer d'amitié.

Frivole amant, je cherchais des amantes ;
Mais je t'ai vue, et j'ai tout oublié.
A tes genoux, sur tes lèvres charmantes,
Oh ! laisse-moi m'enivrer d'amitié.

A MADAME ***,

QUI M'ENGAGEAIT A LUI LIRE UN DISCOURS EN VERS

SUR L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

Après le bien qu'en mes vers j'ai chanté,
Il est encore une autre *indépendance*,
Que l'on ne peut, quoi qu'on ait de prudence,
Garder long-temps auprès de la beauté.
Aussi j'éprouve une terreur profonde :
En ces moments solitaires et doux,
Lire en secret la première avec vous,
C'est, je le sens, exposer la seconde.

LA RÉSOLUTION.

« D'aimer d'amour ne ferai la folie.
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager :
Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger ;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage :
Plus ne restait que les noms à changer.

VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME ***,

A SON DÉPART.

Sous les regards de Lutèce enchantée,
Elle brillait, la reine du printemps!
Un jour, hélas! elle fut transplantée,
Et nos bosquets la pleurèrent long-temps.
Mais de la fleur il reste quelque chose;
Son doux parfum charme encor ce séjour,
Et tout cœur tendre aux lieux où fut la rose,
Ne peut passer sans y rêver d'amour.

LA LOI DE NATURE.

Dans ces bois, Lise en vain me jure
Qu'elle m'aimera constamment:
O bonheur! ta douce imposture
N'est que le rêve d'un moment;
Et, comme aux lois du changement
Tout est soumis dans la nature,
Ces bois changeront de verdure,
Et Lise changera d'amant.

RÉDUCTION.

Damon disait à son épouse Hortense :
Les sacremens sont objets d'importance ;
Sais-tu leur nombre ?—Oui ; sept. — C'est trop commun !
Six. — Depuis quand ? — Depuis que pénitence
Et mariage, hélas ! ne font plus qu'un.

ÉPITAPHE DE ***.

Ici dort une amante à son amant ravie :
Le ciel vers lui la rappela.
Grâces, vertus, jeunesse, et mon cœur, et ma vie,
Tout est là.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT.

Sous ce champêtre monument
Repose une fille encor chère ;
Elle n'a vécu qu'un moment :
Plaignez sa mère.

DIZAINS ET HUITAINS.

J'ai réuni sous ce titre quelques pièces du même rhythme et de la même étendue. Ce genre de petit poëme, d'un tour aimable, a le mérite d'encadrer avec précision une idée gracieuse ou piquante. J'ai cherché à m'y rapprocher de l'épigramme des anciens, qui renferme presque toujours un sentiment délicat ou une pensée ingénieuse, et qui empruntait souvent le voile léger de l'allégorie. On reconnaîtra plusieurs imitations.

PLAISIR ET BONHEUR.

Naïf encor, quand d'amour ce vint l'âge,
Je rencontrai deux jumeaux sous l'ombrage :
L'un se nommait Bonheur, l'autre Plaisir.
Plaisir entre eux m'ordonna de choisir ;
Je le choisis : je ne vis pas son aile.
Il s'envola, cet aimable infidèle !
Bonheur me dit : « Tu me reconnaîtras
« Une autre fois ; ton erreur est commune :
« Mais va, Bonheur n'eut jamais de rancune ;
« Près de Zulmé tu me retrouveras. »

LE CHOIX DU PLUS TENDRE.

Trois pastoureaux se racontaient leurs goûts
Sur le baiser. Lubin, d'un ton folâtre :

« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre ;
C'est du baiser le trône le plus doux,
J'en fais l'aveu.—Sein de rose et d'albâtre,
Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas.
—Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,
Simple baiser sur la main que j'adore ;
Car c'est, hélas ! de tous ceux que j'implore,
Le seul qu'Églé ne me refuse pas.

LA POMME.

Le Créateur, pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour que le désir soulève,
Fruit tentateur dont nos yeux sont ravis,
Sur votre sein, filles aimables d'Ève,
Du bon Adam séduit encor les fils.

L'OISELEUR.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur ; séduisant, mais volage :
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage !
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger : « Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage ;
Il reviendra, bientôt pour ton malheur !
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

LA VÉRITÉ.

Fille du ciel, une vierge inconnue,
Timide et chaste, et pourtant toujours nue,
A notre encens : Vérité, c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue ;
De temps en temps on croit la saisir... non !
Telle faveur n'est jamais obtenue ;
Et les amans de cette autre Junon
Comme Ixion n'embrassent que la nue.

LA PRÉFÉRENCE.

Pour ses méfaits et certain stratagème,
Avec l'Olympe Amour était brouillé :
Des attributs de son pouvoir suprême
En plein conseil Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose :
« Eh bien ! dit-il, parmi ses attributs
Il peut choisir ; mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il ? ses ailes ? son flambeau ?
Son carquois ? Non : il reprit son bandeau.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Onde fâcheuse, onde mal avisée,
Dont le murmure assoupit l'Élysée,
Et qui, sans choix, engloutis dans tes eaux
Le souvenir et des biens et des maux,

Retire-toi ; ta faveur inhumaine
Ne sera point l'objet de mon désir ;
Et je renonce à l'oubli de la peine
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

LA TENDRE INQUIÉTUDE.

Flambeau des nuits ! ta clarté douce et pure
Brillait aux cieux, plus belle qu'un beau jour :
Tout reposait dans toute la nature ;
Laure et Delmon veillaient seuls pour l'amour.
Delmon disait : « Par cet astre, je jure
De t'adorer, de n'adorer que toi.
—Ah ! s'écria Laure pleine d'effroi,
N'atteste point sa lumière infidèle ;
Du changement elle subit la loi...
Si ton amour allait changer comme elle ! »

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE.

Sur le bûcher je consume mon être.
—Un feu plus doux me consume à mon tour.
—Je ne meurs pas, ou je meurs pour renaître.
—Je vis bien moins, mais je vis pour l'amour.
—Jupiter m'aime.—Et Vénus me caresse.
—Ma dignité...—Vaut-elle mon bonheur ?
—Je suis au monde unique en mon espèce.
—Pauvre immortel ! je vous plains de bon cœur.

SERMENTS D'AMOUR.

Pourquoi faut-il, innocente Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage?
Le tien te fuit: l'amour qui l'enflamma
S'en est allé plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards tu cessas d'être belle.
Il te jurait une ardeur éternelle...
L'éternité ne dura qu'un matin.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

Quatre bijoux sont le présent fidèle
Dont Providence a doté chaque belle
Pour signaler sa bienvenue au jour:
Boîte aux bonbons se montre la première:
Un peu plus tard, boîte aux billets d'amour;
Puis, boîte au rouge, adroite auxiliaire.
Mais l'âge vient: quand beauté douairière
A renvoyé son miroir à Vénus,
Non sans regrets, sa tendresse dernière
S'ensevelit dans la boîte aux *agnus*.

LA DÉFAITE.

Pour divertir le céleste séjour,
De son amant Cythérée, un beau jour,
Prit et l'armure et la marche hardie.
Pallas rougit, croit qu'on la parodie,

Offre cartel à la mère d'Amour,
Et veut aux dieux donner la tragédie.
Cyprine alors en ces mots l'éluda :
« Oubliez-vous votre déconvenue ?
Dans notre lutte au pied du mont Ida,
Je vous vainquis, et pourtant j'étais nue. »

L'AMOUR LABOUREUR.

On dit qu'un jour le dieu par qui l'on aime,
Las à la fin de nuire et de blesser,
Devers Paphos se mêla d'exercer
L'art bienfaisant qu'inventa Triptolème :
« O Jupiter, dit-il, dans ce sillon
Qu'un germe heureux croisse et se développe,
Ou cette main soumet à l'aiguillon
Le blanc taureau qui séduisit Europe. »

LA FEMME.

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le Plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

LA DIFFÉRENCE.

Comme Diane Amour a ses chasseurs :
Ce point diffère entre la double armée,
Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit que chez Diane on prise
Au son du cor proclame ses exploits :
En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois ;
Mais, quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'Amour ne doit sonner la prise.

L'AMOUR NAUTONNIER.

Minerve au loin fit sur terre un voyage,
Eut froid accueil, car elle ennuyait fort.
Voilà qu'un soir (c'était un soir d'orage)
Fleuve agité l'arrête à son passage.
Un nautonnier s'offre à la mettre à bord :
Mais ce pilote est l'ami du naufrage ;
Et le fripon, riant de son ouvrage,
Fait échouer Minerve tout d'abord.

LA MARCHANDE D'AMOURS

ET LE JEUNE PASSANT.

—Venez, passant ; que je vous accommode.
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme *Amours*. Voici l'Amour jaloux,

L'Amour timide.—Ils ont passé de mode.
—L'Amour grondeur.—Je le laisse aux époux.
—L'Amour paisible.—Il n'est pas de mon âge.
—L'Amour heureux.—Jour et nuit il s'endort.
Mais dites-moi, n'auriez-vous point en cage
L'Amour constant?—De vieillesse il est mort.
—Sauve qui peut! je prends l'Amour volage.

VÉNUS PUNIE.

« Ainsi toujours pour tendre vos filets
Quitterez-vous le radieux palais?
Disait naguère Aphrodite à Diane.
—Pour mes filets, quoi! Vénus me condamne!
Vulcain aussi tendit un jour les siens:
Nos passe-temps sont de même nature;
Mais votre époux, ma belle, j'en conviens,
Plus fin que moi, fit meilleure capture.»

LA FANTAISIE.

Plaisir un jour, échappé de Cythère,
Courait les champs: ce petit volontaire,
Vrai papillon difficile à saisir,
De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Désir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambroisie.
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté:
Beauté l'adore; elle a nom *Fantaisie*.

LES ABEILLES D'AMOUR.

Volage essaim, les abeilles de Gnide,
Dans les bosquets de ce riant séjour,
Vont composant un miel doux, mais perfide,
Et qui jamais ne se garde qu'un jour.
Fleur de souci, d'amertume arrosée,
Est le nectar de ces filles du ciel,
Et trop souvent, pour détremper leur miel,
Pleurs douloureux leur servent de rosée.

BALLADES.

La Ballade, telle qu'on la chante encore dans les montagnes d'Écosse, n'a, comme l'on sait, aucun rapport avec les *ballades* que Marot *fit fleurir*.

Cette sorte de composition, si connue des peuples du Nord, semble parmi nous tout-à-fait abandonnée; on la retrouve à peine dans un petit nombre de nos anciennes romances. Pourquoi ne pas tenter de rajeunir quelques genres vieillis, quand ils ont de la grâce et du charme? Sommes-nous trop riches et trop variés?

LA FIANCÉE.

Le soir brunissait la clairière ;
L'oiseau se taisait dans les bois ;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.
Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,
N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau :
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château?
— Suivez le long de la fougère,

A la gauche du coudrier. »
Elle était jeune, la bergère :
Sa voix était douce et légère ;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu ? Le ciel est si noir !
Reste un moment ; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés, viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh ! non pas, je suis fiancée :
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise ! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,
Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère ;
Mais vous me plaindrez. — Et pourquoi ?
— J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.
De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier ! »
Je plaignis sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,

Je reviens le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère ?
Dis-je à l'ermite hospitalier.
— Pas bien loin, dit le solitaire,
Pas bien loin. — Où donc ? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »

LE FESTIN DE LA CHATELAINE.

« Pâtre, dis-moi qui réside en l'enceinte
De ce manoir dont si haute est la tour ? »
Parlait ainsi, venant de Terre-Sainte
Le bel Yvain, chevalier troubadour.
« Est-ce manoir à sire de Ravenne ?
— Bien vous échoit, dit le pâtre en riant,
Car au châtel n'est que la châtelaine ;
Le châtelain voyage en Orient. »
Yvain répond : « N'ai qu'Hermose en idée.
Foi fut promise, et foi sera gardée :
Belle à miracle aurait de moi souci,
Que, refusant, lui dirais : Grand merci ! »

Cor va sonnant ; haut pont-levis s'abaisse ;
Yvain d'abord, introduit par le nain,
Présenté fut à la belle maîtresse.
« — Hermose ! ô ciel ! — Yvain ! mon cher Yvain !
De ton trépas nouvelle trop certaine
Conclut hymen qui fut pour moi tourment ;
Mais, doux ami, du sire de Ravenne
Femme ne suis que de nom seulement.

A ton penser fidèle suis restée :
Vierge candide étais quand m'as quittée,
Ciel m'est témoin que suis encore ainsi. »
Pour lors Yvain s'écria : Grand merci !

Heure s'écoule, et festin se dispose;
Pompeux était comme festin royal.
Sur siége d'or, établi près d'Hermose,
D'amour brûlait désireux commensal.
« Temps n'est venu, dit tendrement la dame :
Dès que beffroi va tinter *Angelus*,
A toi serai, chère ame de mon ame,
A toi serai; ne m'en défendrai plus.
Veux boire avant coupe dont le breuvage
Prévient remords, et tristesse soulage... »
Yvain répond : « J'entends... Vais boire aussi,
Vais boire à toi; me diras : Grand merci! »

Et, de ses mains prenant coupe odorante,
Comme elle Yvain but vermeille liqueur;
Puis noir brouillard couvrit sa vue errante,
Puis tout à coup froid passa dans son cœur.
De son Hermose ainsi défaillait l'ame;
Elle sourit, et dit non sans effort :
« T'avisais bien, Yvain, que tel dictame
Calmait douleur, et prévenait remord.
A mon époux, à toi mourrai fidèle. »
Chaste baiser lors est donné par elle;
Fut le premier, fut le dernier aussi.
Mort leur advint, et dirent : Grand merci !

L'ORPHELIN.

Un tombeau inconnu, trouvé à Ermenonville, et la découverte d'un prétendu fils de Rousseau, ont attiré quelques instants l'attention. En rattachant l'une à l'autre ces deux circonstances, j'ai cherché à les rendre plus intéressantes.

Un printemps, dans Ermenonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,
Vers les bords du lac immobile
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,
Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne peut oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scellé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :
« Sa naissance est infortunée ;
« Ce billet doit la découvrir,
« Le jour de sa vingtième année ;
« Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir !

« Afin d'échapper à lui-même,
Rousseau cherche à tromper son cœur ;
Par cet ingénieux blasphême,
Il s'applaudit de son erreur :
« Enfant ! j'ai dû te méconnaître.

« Ils sont nombreux les fils ingrats!
« Je t'épargne un crime peut-être,
« En te rejetant de mes bras.

« Tout ce que j'aimais m'abandonne;
« Toi-même aurais pu me trahir.
« Pour prix du jour que je te donne,
« Ils te diraient de me haïr.
« Tu ne maudiras que ma cendre. »
Et lorsque l'éternel sommeil
Sur sa paupière allait descendre,
Il ne chercha que le soleil.

« Mais enfin du billet sinistre
Quand le temps vint briser le sceau,
Des autels le pieux ministre
Lut : «Émile , fils de Rousseau. »
De son sort il fallut instruire
L'orphelin , que depuis , dit-on ,
Jamais on ne revit sourire...
Malheureux ! il savait son nom.

« De la demeure hospitalière
Gardant le simple habit de lin ,
Il dit : « J'irai chercher mon père;
Trop long-temps je fus orphelin. »
Et sous les peupliers paisibles
Cherchant qui put l'abandonner,
Sur ces dépouilles insensibles
Il pleura : c'était pardonner !

« Je l'entrevis ce jeune Émile !
Parcourant d'un pas inquiet
Cette solitude tranquille ,
Devant les hommes il fuyait.
Une longue mélancolie

Consuma lentement son cœur;
Souvent il relisait *Julie;*
Souvent il la nommait sa sœur.

« Si la pervenche solitaire
Se présentait sur son chemin,
Il disait : « O fleur de mon père!
« Viens reposer contre mon sein. »
Se levant, sitôt que dans l'ombre
Paraissait l'aube au front vermeil,
Il répétait d'une voix sombre :
« Et moi, j'aime aussi le soleil. »

« Un jour, plus matinal encore,
Près de son père il vint s'asseoir :
Tel il s'assit avant l'aurore,
Tel on le retrouva le soir.
Sur la tombe où dorment ses cendres
On lit ces mots presque effacés :
« Arrêtez-vous ici, cœurs tendres!
« Mortels indifférents, passez. »

LA FEUILLE DU CHÊNE.

Cette aventure rappelle un conte ancien, sur les grues qui firent reconnaître le meurtrier du poète Ibicus.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois :

(O mes amis, que Dieu vous garde un père !
Le mien n'est plus.) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur ! ta perte est trop certaine ;
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre ;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre ?
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur ! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu ;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage,
Il oublia le chêne et son feuillage ;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit ; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne ;
Sur le laitage elle tombe... O terreur !
C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant :
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne ;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne :
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

HARALD AUX LONGS CHEVEUX.

Dans la Norvège, Harald aux longs cheveux
S'en revenait de la côte africaine.
Du haut des monts, une flèche soudaine
Vint en sifflant percer son bras nerveux,
Près du torrent où la fille étrangère
Pleurait, assise au tombeau de sa mère.

La vierge en pleurs, d'Harald aux longs cheveux
Entend le cri, s'approche et le rassure ;
L'eau du torrent a lavé sa blessure;
Un baume utile est offert à ses vœux :
« Noble inconnu, dit la fille étrangère,
Reposez-vous au tombeau de ma mère.

— Beauté charmante ! Harald aux longs cheveux
Est las enfin de servir une ingrate ;
Je veux braver la fille du Sarmate :
Pars avec moi, je comblerai tes vœux;
Dans mon palais régnera l'étrangère,
Oui ; je le jure au tombeau de sa mère. »

Elle répond : « Harald aux longs cheveux !
Sans t'avoir vu j'aimais déjà ta gloire.
Tes traits long-temps vivront dans ma mémoire :
Mais mon vieux père est assez malheureux...
Dans ton pays, ajouta l'étrangère,
Puis-je emporter le tombeau de ma mère ? »

Non sans douleur, Harald aux longs cheveux
Se sépara de la beauté plaintive ;
Et ses soupirs se perdaient sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.
Il disparut ; et la fille étrangère
Vint se rasseoir au tombeau de sa mère.

Depuis ce jour, d'Harald aux longs cheveux
Au fond du cœur elle garda l'image.
Elle séchait ainsi qu'un vert feuillage
Touché, la nuit, par le souffle orageux.
Il fut un soir où la fille étrangère
Ne revint plus du tombeau de sa mère !

LA BACHELETTE.

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'enamoura, dit-on.
Vindal en guerre était plein de franchise,
Mais en amour cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit : « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbe tournoi ;
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor :
Loïse en pleurs pour gage lui présente
L'écharpe blanche, et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt dans le bois solitaire
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène, en chemin pour Beaucaire ;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advienne, aimable voyageuse !
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse ;
S'il vous complaît, serai votre écuyer.

—Oui bien, répond la cavalière émue ;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur.
—Vais lentement aussi, belle inconnue,
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

—Blessé ! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin, voudrais vous secourir.
—Ne tient qu'à vous ; possédez vrai dictame :
Qui m'a blessé bien saurait me guérir.»

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir ;
Et du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire, en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il page ou varlet ! »

Nuit déjà close, à Beaucaire ils entrèrent ;
Mais, ne logeant dans le même manoir,

Bien à regret, las ! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au revoir ! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parents,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs.

Du fier Vindal le triomphe s'apprête ;
De l'espérance il a pris la couleur :
Victorieux, aux pieds de sa conquête
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis, à voix basse, il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame
Que réservez à blessure du cœur !

— Beau paladin, tôt le saurez, » dit-elle.
Et revenant, le soir au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet ;
Pour vous servir aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

—Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui bien m'a servi. »
Le jouvenceau fait dès lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison.
Au revenir plus ne serai seulette,
Voyage est court avec beau compagnon.

—Ça, dit Irène, es-tu discret, mon page?
—C'est loi d'honneur, et devoir de féal.
—Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

Dire lui faut qu'à minuit vrai dictame
Devers la tour doit fleurir; puis encor
Que, de sa part, Irène lui réclame
Echarpe blanche avec bracelets d'or.»

Le page alors va remplir son message.
Vindal troublé ne le reconnut pas.
Morne et pensif, s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse! hélas! la fleur fatale
Dans ta pensée a déjà son emploi;
Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page c'est toi.

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère,
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la flèche légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend; l'œil et l'oreille au guet,
Les crins au vent, il recule, il se dresse,
Et l'air frémit de son souffle inquiet.

«Quoi! dit son maître: ô mon fidèle Ébène,
Qu'ai vu cent fois dans le sentier d'honneur

Sans tressaillir braver lance inhumaine,
En frissonnant me conduis au bonheur ! »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène ,
Sur le gazon, couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène ! approche, approche encor.
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or ? »

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors long-temps, beau page ! »
Au point du jour, Vindal dormait aussi.

ROMANCES.

LE PREMIER BARON CHRÉTIEN.

Au temps passé, la jeune Aldine
Était un miracle d'amour :
Chevaliers de haute origine
A l'envi lui faisaient la cour.
Il en est un à qui tout cède :
De la croix il fut le soutien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien !

Il n'est plus au printemps de l'âge ;
Mais ses honorables travaux
Lui font obtenir l'avantage
Sur ses plus aimables rivaux.
L'un d'eux que la fureur possède
Lui dispute un si doux lien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien !

Cependant le combat s'apprête :
Dans le préau, les deux guerriers,
La lance au poing, le casque en tête,
Montent leurs brillants destriers.

Au premier choc le baron cède ;
Il perd l'étrier, son soutien...

Dieu n'est plus en aide
Au premier baron chrétien.

Du baron ramassant la lance,
Un page, instruit à ses leçons,
Sur le coursier soudain s'élance,
Et s'affermit dans les arçons.
« En rien, dit-il, je ne te cède,
Chevalier ! mon nom vaut le tien ;

Et je viens à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Du jeune page la victoire
Couronne la vaillante ardeur,
Et le baron, couvert de gloire,
Triomphe par ambassadeur.
En vain l'indulgence intercède ;
Aldine s'aperçoit fort bien

Qu'il faut un peu d'aide
Au premier baron chrétien.

Eh ! qu'importe ! En dépit de l'âge,
Le baron a fixé son choix :
« Il est vaillant ce jeune page !
Se disait-elle toutefois ;
Trop heureux celui qui possède
Un aussi fidèle soutien :

Dieu le laisse en aide
Au premier baron chrétien ! »

Déjà le son de la guitare
Se mêle au chant du ménestrel ;

Déjà le temple se prépare :
Les deux époux sont à l'autel.
Le page que l'amour possède
Disait à part : « Je voudrais bien

Revenir à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Il s'accomplit, le vœu du page :
Le baron partit un beau jour
Pour un lointain pélerinage,
Et l'hymen fit place à l'amour.
Aldine est sage : mais tout cède
A l'espoir d'un tendre lien ;

Page fut en aide
Au premier baron chrétien.

LE REFRAIN DU VIEUX TEMPS,

OU L'ADIEU DE LA JOUVENCELLE.

Il faut partir ; l'amour en vain murmure.
En Orient vont flotter nos drapeaux.
Sors à ma voix des langueurs du repos ;
Je veux moi-même attacher ton armure.
L'honneur t'appelle ; il te répétera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra !

Grave mon nom sur le fer de ta lance,
Et de ta dame accepte le portrait ;
Il est sans art, mais c'est moi trait pour trait :

Art du pinceau vaut moins que ressemblance.
Dans les dangers il te protégera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

Du vieux refrain garde bien souvenance ;
C'est le refrain de tout preux chevalier.
Ce cri de guerre était leur bouclier,
Et maintenait leur noble contenance.
Gloire est promise à qui répétera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

Si la beauté de quelque Orientale
Te rend jaloux des droits de son sultan,
Contre ton sein posée en talisman,
Que mon image écarte ma rivale.
Reste fidèle à qui te le sera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

J'appris naguère, aux feuilles d'une rose,
L'art de connaître un infidèle amant ;
Mais j'aime mieux en croire ton serment.
Pour trop savoir, trop souvent l'on s'expose.
A tout hasard ton cœur me restera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

LE BEAU LOÏS.

Je dois le sujet de cette pièce à l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études sur la Nature* ; je voudrais aussi lui avoir emprunté le charme de son talent.

Aux bords de Seine errait le beau Loïs :
Isis un jour vit sa grâce enfantine,

Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

A son retour, que fit le beau Loïs?
Naïvement il remit à son père
Les deux bouquets de l'immortelle Isis;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

De ces bouquets le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

Certain Druide, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore,
Et de son nom prit le doux nom de lis;
Fleur il était, et fleur il est encore.

LA FLEUR DU SOUVENIR.

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin:
« Bon ermite assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi. »

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,
Qui soupira profondément :
« Hélas ! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi. »

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.
Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main :
« Adieu, dit-elle, mon amie ;
Garde bien cette fleur chérie ;
Souviens-toi
De moi. »

Lisbeth veut suivre son amie :
Au trépas elle veut courir ;
Mais on la retient à la vie :
Vivre, ah ! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle,
Et, depuis, cette fleur s'appelle :
« *Souviens-toi*
De moi. »

PRIEZ POUR MOI.

(COMPOSÉ PAR MILLEVOYE A NEUILLY, HUIT JOURS AVANT SA MORT.)

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,

Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi. »

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quand à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court mon pélerinage !
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

TRADUCTIONS.

LES BUCOLIQUES

DE VIRGILE.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Convenir de ses fautes est un devoir; tenter d'y remédier est un plaisir. Je m'étais trompé dans ma première édition. Les critiques m'en ont averti avec plus ou moins d'aigreur. Qu'importe si le résultat est le même? Presque toutes leurs remarques étaient justes, j'en ai profité.

En relisant mon ouvrage, je me suis senti effrayé de la prodigieuse quantité de fautes échappées à un travail trop rapide que j'avais d'abord entrepris comme étude. Loin de transiger avec moi-même, j'ai corrigé sévèrement, et, quand les corrections n'ont point suffi, j'ai refait, me défiant surtout de cette précision laborieuse et de cette littéralité infidèle dont l'abus m'avait été si funeste.....

. . . . Ut me malus abstulit error !

J'ai retraduit entièrement et dans un meilleur système la première églogue, dont la traduction, d'abord très défectueuse, eût été capable d'indisposer contre tout le reste. Dans les suivantes, j'ai retravaillé plusieurs passages, ou seulement défectueux, ou décidément mauvais, et corrigé parmi les détails un assez grand nombre de vers pénibles ou négligés. Au total cette traduction, quoique fort améliorée, est encore bien loin d'être irréprochable, mais j'en ai fait disparaître tout ce qui a paru déplaire ; je me suis souvent montré pour moi-même plus sévère peut-être que ceux de mes juges qui l'ont été le plus. Si mes efforts ne sont la preuve de mon talent, qu'ils soient du moins celle de ma soumission à la critique éclairée et de mon respect pour le public.

ÉGLOGUE I. — TITYRE.

TITYRE, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Tranquille, cher Tityre, à l'ombre des ormeaux,
Tu répètes des airs sur tes légers pipeaux :
Nous, hélas ! nous quittons cette terre chérie,
Le toit de nos aïeux et la douce patrie :
Toi mollement assis tu chantes, et ta voix
Du nom d'Amaryllis charme l'écho des bois.

TITYRE.

Un dieu m'a procuré ce sort plein de délices :
Oui, c'est un dieu pour moi : mes pieux sacrifices
Feront souvent couler sur son autel nouveau
Le sang d'un agneau tendre, honneur de mon troupeau.
Si mes bœufs, que tu vois errer dans la prairie,
Vont paissant à leur gré l'herbe épaisse et fleurie,
Si mes libres pipeaux résonnent sous mes doigts,
C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

A nos champs malheureux quand la paix est ravie,
J'admire ton repos sans y porter envie ;
Languissant, je conduis mes chèvres au hameau ;
A peine celle-ci peut suivre le troupeau :
De deux jumeaux naguère elle accrut ma richesse,
Et sur le rocher nu leur mère les délaisse !
Aveugle que j'étais ! souvent, du foudre atteints,
Les chênes mutilés m'ont prédit nos destins ;
La corneille, souvent, du creux d'un frêne antique,

A poussé vers la gauche un long cri prophétique.
Mais quel est-il ce dieu, si grand, si révéré?

TITYRE.

Te le dirai-je, ami? J'ai long-temps comparé
Cette vaste cité que Rome ils ont nommée
Au modeste séjour, aux murs sans renommée
Où, nous autres pasteurs, si souvent nous portons
Des fécondes brebis les tendres rejetons.
J'avais vu les chevreaux semblables à leur mère;
Le chien naissant m'offrait l'image de son père.
C'est ainsi qu'abusés mes esprits ignorants
Aux plus petits objets comparaient les plus grands.
Mais, comme le cyprès domine la bruyère,
Rome entre les cités lève sa tête altière.

MÉLIBÉE.

Quel désir te guidait vers la grande cité?
Quel objet si puissant?

TITYRE.

La douce liberté.
Ma barbe allait blanchir sous les glaces de l'âge,
Lorsque la liberté ranima mon courage :
Elle entendit mes vœux et vint, quoique un peu tard,
M'honorer à la fin d'un consolant regard.
Alors, il m'en souvient, dans mon ame enchantée
La belle Amaryllis remplaçait Galathée.
Car, il faut l'avouer, en mes premiers liens,
Comme ma liberté, je négligeais mes biens.
Je prodiguais en vain des victimes nombreuses,
En vain j'épaississais les crèmes savoureuses;
Une ingrate cité, du gain le plus léger,
A mon retour, jamais ne daigna me charger.

MÉLIBÉE.

Je ne m'étonne plus si de ta plainte amère
Tu fatiguais les dieux, gémissante bergère,
Et si tes fruits pendaient oubliés aux rameaux :

Tityre était absent... Tityre, nos ruisseaux,
Nos jardins rappelaient tes pas sur ce rivage.

TITYRE.

Que faire ? Hélas ! comment sortir de l'esclavage ?
A ma reconnaissance il n'était point permis
D'offrir ailleurs l'encens à des dieux plus amis.
Là, j'ai vu ce jeune homme, à nos malheurs propice,
Pour qui, douze fois l'an, fume un doux sacrifice :
« Pasteurs, nous a-t-il dit, allez dans vos hameaux
« Rendre les prés aux bœufs et le joug aux taureaux. »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! les dieux te laissent ton domaine :
Il suffit à tes vœux ; si la stérile arène,
Si des marais profonds environnent tes prés,
Tes brebis, tes agneaux nouvellement sevrés
N'iront point affronter l'herbe inaccoutumée,
Ni d'un troupeau voisin l'approche envenimée.
Heureux vieillard ! couché sur la rive des eaux,
Près des fleuves connus et des sacrés ruisseaux,
Sous la fraîche épaisseur des ombres bocagères
Tu dormiras, au bruit des abeilles légères
Qui vont en bourdonnant reposer leurs essaims
Sur les saules en fleurs, borne des champs voisins.
Et, quand de l'émondeur la voix claire et perçante
Frappera de tes chants la roche bruïssante,
L'orme habitant des airs entendra constamment
Des ramiers, tes amours, le long roucoulement.

TITYRE.

On verra le chevreuil paissant aux mers profondes ;
Le poisson, dépouillé du vêtement des ondes,
Pressant du lit des mers le sable desséché ;
Chez le Germain l'Euphrate à grands flots épanché,
Et la Saône abreuvant les déserts de la Thrace,
Avant qu'un bienfaiteur de mon ame s'efface.

MÉLIBÉE.

Dispersés, nous fuyons ! l'un verra l'Africain,
Ou l'indolent Crétois, ou le Scythe inhumain,
Tandis que l'autre ira, traînant son infortune,
Chez le Breton, du monde isolé par Neptune.
Après quelques étés, si longs pour les proscrits,
Ne reverrai-je point enfin ces lieux chéris,
Ce toit pauvre, formé de gazon et de chaume,
Ces champs, ces humbles champs, mon rustique royaume ?
Dieux ! un soldat impie usurper nos sillons !
Un barbare envahir nos superbes moissons !
Voilà, voilà les fruits des discordes civiles !
Voilà pour qui nos mains rendaient les champs fertiles !
Maintenant, Mélibée, aligne tes ormeaux;
Greffe encor tes poiriers, taille encor leurs rameaux !
Allez à l'abandon ! chèvres jadis heureuses,
Allez ! Aux bords fleuris des grottes ténébreuses,
Indolemment couché, je ne vous verrai plus
Pendre, au loin, du sommet de ces rocs chevelus.
Ils cesseront, les airs de ma flûte champêtre !
Et vous, ô mon troupeau, vous changerez de maître :
Vous irez désormais, sous un autre pasteur,
Brouter le saule amer et le cytise en fleur.

TITYRE.

Tu pourras cependant, durant la nuit obscure,
Reposer près de moi sur un lit de verdure :
J'ai des fruits savoureux ; je te promets aussi
Et la molle châtaigne et le lait épaissi.
Au loin fument déjà les toits de nos campagnes ;
Déjà l'ombre s'allonge, et tombe des montagnes.

NOTES.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi...

Virgile excellait dans l'art des contrastes. L'opposition entre le sort des deux bergers est une idée profondément dramatique. La douloureuse agitation de Mélibée s'augmente encore du repos fortuné de Tityre.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus...

Ces trois expressions, peu différentes entre elles, et destinées à peindre la même circonstance, sont bien le langage de la douleur, qui, naturellement monotone, aime à se répéter, pour s'entretenir plus long-temps de ses pertes. C'est ainsi que les airs mélancoliques roulent sur un petit nombre de notes, dont le retour fréquent imite la plainte. Dans *patriæ fines, dulcia arva,* et *patriam,* Mélibée regrette trois fois sa patrie.

Tu, Tytire, lentus in umbrâ...

Lentus exprime à la fois l'indolence, le repos et la sécurité, et n'a pas dans notre langue de mot qui lui corresponde. Observons, en passant, avec quel art naturel Virgile emploie les tours analogues à ce qu'il veut décrire: la langueur du participe *recubans* et de la phrase incidente, *lentus in umbrâ*, s'accordent avec l'abandon de l'heureux berger, et semblent imiter son attitude.

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!

Lorsque le *cygne de Cambray*, rendant hommage à celui de

Mantoue admirait cette touchante apostrophe, il était loin de prévoir qu'un jour elle dût faire encore verser plus de larmes. Tant de proscrits, dépouillés de leurs biens, n'avaient pas, en regardant les dernières cabanes du sol français, répété à leurs humbles possesseurs : *ergo tua rura manebunt* !

Cette sorte de *novissima verba*, ces longs adieux à la patrie rappellent un autre chant d'exil, non moins tendre et plus solennel : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, quum recordaremur Sion* ; paroles d'une religieuse simplicité, et où respire, en quelque sorte, le sublime de la tristesse.

Fortunate senex ! hìc, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Le *frigus opacum*, si célèbre, ne peut se rapporter qu'aux ombrages, circonstance sous-entendue par Virgile et que j'ai exprimée dans ce vers :

Sous la fraîche épaisseur des ombres bocagères.

Rivarol, toujours en quête des nouvelles combinaisons de mots, n'avait pas laissé échapper *frigus opacum*, qu'il traduisait par *la fraîche obscurité*. Le mot serait plus juste s'il s'agissait d'une caverne.

Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro.

Ici Virgile, par une heureuse métonymie, fait passer l'action de l'objet animé à l'objet inanimé ; ce ne sont plus les abeilles, c'est la haie qui invite aux douceurs du repos. J'ai osé reproduire la hardiesse de cette figure, que je n'eusse point hasardée sans le privilége de la traduction. Je me suis surtout attaché à rendre, sans la couper, cette abondante période, composée comme le meilleur tableau.

Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

Tityre désigne ici son bienfaiteur par le seul mot *illius*, quoiqu'il ne l'ait nommé que vingt vers plus haut ; parce qu'une ame remplie de l'objet de son affection en croit tout le monde occupé comme elle-même, et ne suppose pas qu'on s'y puisse méprendre. J'ai gardé l'indéfini.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros ;
Pars Scythiam...

Combien ces mots *alii* et *pars* ajoutent à l'intérêt de la situation, en exprimant que les malheureux proscrits n'auront pas même la consolation pénible de partir pour le même exil, mais seront jetés çà et là sur la terre ! Virgile est plein de ces intentions délicates et mélancoliques. La même tirade en offre un autre exemple dans les vers suivants:

En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?

L'opposition de *longo post tempore* et de *post aliquot* fait sentir combien ce temps d'exil leur doit paraître long, quoiqu'il ne dure que quelques années. Cette apparente contradiction a *préparé des tortures* à plus d'un savant. Moi, qui n'ai pas l'honneur de l'être, je m'en suis tenu au sens que je viens d'indiquer, persuadé que souvent en poésie un sentiment est une raison.

Il est inutile de faire remarquer tout le charme du *mea regna*, que Racan a imité avec grâce dans ces deux vers:

Son fertile domaine est son petit empire.
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.

Au reste, les bons vers de Racan, comme ceux de Segrais, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler souvent. On aimera peut-être mieux trouver ici l'églogue qui concourut en 1784 à l'Académie française pour le prix de poésie que rem-

porta Ruth, de Florian. Elle est d'un religieux, nommé Dom Gérard, qui, en mourant, désira qu'elle fût mise au concours : Il ajouta « qu'il l'avait faite pour le soulagement des pauvres, et qu'il leur destinait les fruits de sa victoire, si l'Académie couronnait son tombeau. » Ce sont les termes de sa lettre, cités par Marmontel, dans son rapport sur le concours. Cette pièce, très distinguée malgré ses incorrections, contient des traits et même des morceaux dignes des plus grands maîtres. Elle est intitulée: Le patriarche laboureur. Je crois en la citant que de pareils vers consoleront assez le lecteur de ce que les miens lui pourront avoir laissé à désirer :

Un vieillard révéré dans son hameau champêtre
En avait vu la race et s'éteindre et renaître.
Au labourage instruit par soixante moissons,
Il aimait *d'en* donner à son tour des leçons.
Les jeunes métayers à ses conseils utiles
Recouraient chaque jour, et, disciples dociles,
A son gré disposaient ou ceignaient le semoir.
Damon de la sagesse exerce le pouvoir ;
Arbitre pacifique, il étouffe les haines,
Marque des champs voisins les bornes incertaines ;
Et son long souvenir avait plus d'une fois
Sous la main des huissiers suspendu les exploits.
Par son âge, au travail à regret inhabile,
Il presserait en vain le soc d'un bras débile ;
Mais il ne peut languir dans un repos oisif:
D'une épine noueuse aidant son pied tardif,
Il va, des bords du champ, voir avancer l'ouvrage ;
Sa voix des bras lassés ranime le courage,
Et jusque pour la brute aux maux compatissant,
Il retient sur les bœufs l'aiguillon menaçant.
Admis au sanctuaire, et du hameau l'exemple,
Sa voix résonne encor sous les voûtes du temple,
Et souvent sa ferveur aux marches des autels
Va se rassassier du pain des immortels.
Son épouse à Damon fut ravie avant l'âge ;
Mais de nombreux enfants consolaient son veuvage.

Des myrtes de l'hymen deux de ses fils parés
Habitaient des foyers, des siens non séparés.
Les fils, les petits-fils, et les brus, et les filles,
Sous un humble et seul toit rassemblaient trois familles.
L'ordre régnait au sein du peuple fraternel,
Et pliait tout aux droits du sceptre paternel.
Empire aimable et saint! qu'un père est un doux maître!
Seul Damon présidait sur le détail champêtre;
Seul il dictait les soins, et les travaux du jour,
Et l'instant du départ, et l'instant du retour.

Ces ordres, chaque soir sa voix ainsi les trace :
Lorsqu'aux traits du matin les ombres feront place,
S'exerçant de concert sur un large sillon,
Que l'un presse le soc, et l'autre l'aiguillon;
Pour vous, vous traînerez la herse aux dents crochues
Sur la motte rebelle au coutre des charrues ;
Les plus jeunes paîtront, au bord des prés naissants,
Ou les bœufs fatigués, ou les veaux bondissants.
Vous, allez, du pigeon prévenant les rapines,
Sur les chanvres semés tendre un manteau d'épines,
Et vos sœurs dans les blés, un sarcloir à la main,
Iront, d'un pas léger se frayant un chemin,
Détruire la nielle où la nielle abonde,
Et trancher du chardon l'engeance trop féconde.

Ainsi que le pilote, en main le gouvernail,
Prescrit aux matelots l'ordre de leur travail,
Ainsi du lendemain Damon règle l'usage;
Et tous, également contents de leur partage,
Jusqu'à l'aube du jour, vont du coq matinal,
Pour le commun départ, attendre le signal.
Mais d'un éclat nouveau déjà les cieux rougissent;
De l'étable arrachés, les bœufs au loin mugissent;
Dans les sillons ouverts le coutre se polit;
Sous les ongles de fer la glèbe s'amollit;
Le chanvre se dérobe à l'avide colombe;
Sous le sarcloir aigu partout le chardon tombe:
Son dard s'oppose mal à des aciers tranchants,
Et la nielle en tas couvre le bord des champs.

La sueur à grands flots des fronts en vain ruisselle,
Une chanson soutient la force qui chancelle.
Les bras ont plus d'ardeur que le soleil brûlant,
Et tous voudraient au jour donner un cours plus lent.
Lorsque le grand flambeau cache enfin sa lumiere,
Notre troupe en chantant regagne la chaumière,
Et, nourrissant l'espoir d'un rustique festin,
Sent la fève ou le lard qui l'attend sur l'étain.

Au repas succédaient de ferventes prières,
Et, tous alors cédant au besoin des paupières,
On allait sur la natte, en des flots de pavots,
Pour un prompt lendemain puiser des feux nouveaux.

Mais lorsque, s'emparant de la voûte azurée,
Le nébuleux décembre allongeait la soirée,
Un jeune enfant, docile aux soins de son aï*eul*,
De nos fastes sacrés prenait le saint rec*ueil*,
Mais non sans le baiser: sa main respectueuse
L'approchant des lueurs d'une mèche onctueuse,
Il lit, d'abord timide. et bientôt enhardi.
Autour de lui soudain un cercle est arrondi:
L'un debout, l'autre assis, tous, fervent auditoire,
En extase écoutaient la vénérable histoire.

Appliquant un cristal sur ses yeux obscurcis,
Et du jeune lecteur dirigeant les récits,
Le vieillard lui disait: « Lisez ces pages saintes;
Abel, le juste Abel, de son sang les a teintes.
Où peut d'un frère aller la jalouse fureur!
Pourquoi le meurtrier fut-il un laboureur?
Cette leçon pour vous est triste, mais utile.

« Après Abel viendra ce fils cher et docile,
Qui, cédant à la loi dont son père est pressé,
Monte sur le bûcher que lui-même a dressé;
Mais le ciel couronna, par un retour prospère,
L'égale obéissance et du fils et du père;
Dieu veut que sans réserve on se repose en lui:
Ces deux traits rempliront nos veilles d'aujourd'hui.
L'autre soir varira nos pieuses lectures,
Et demain de Joseph les saintes aventures,

Et son respect, si mal payé par Putiphar,
Feront bien à vos yeux oublier qu'il est tard ;
Surtout vous y verrez, instruits à l'indulgence,
Comme un frère offensé doit en tirer vengeance.»
La scène ainsi féconde en heureux changements
Variait les leçons et les amusements.
Les jours du saint repos, en ces pieuses veilles,
On avait pour tout soin d'occuper les oreilles.
Aux autres soirs, les mains, s'exerçant à leur tour,
Reprenaient à la nuit ces vols faits sur le jour.

Lorsque le docte enfant, fidèle à sa coutume,
Avait en le baisant fermé le saint volume,
Près d'un faisceau fatal souvent aux humbles toits,
On s'attroupe, et, brisant le chanvre entre leurs doigts,
Frère et sœur tous soudain font un concert rustique,
D'innocentes chansons, ou d'un pieux cantique.
Le vieillard, à voix basse, accompagnait leurs chants,
Son ame était ouverte à des plaisirs touchants;
Et s'il goûtait des voix la douceur réunie,
Des cœurs, bien mieux encore, il aimait l'harmonie.

Souvent de leurs accords interrompant le cours,
Ses enfants lui disaient: «Cher auteur de nos jours,
Sans doute, en l'étendant, Dieu sema votre vie
De bien des traits divers : contentez notre envie ;
Daignez les raconter; vos peines, vos malheurs,
Soufferts, hélas ! pour nous, doivent toucher nos cœurs.

«--Pourquoi de mes chagrins vous nourrir la mémoire ?
D'ailleurs ma vie est longue, et courte est mon histoire,
Répondait le vieillard; et quels traits curieux
Offrirait de mes ans le cours laborieux ?
Puissé-je m'être au moins rendu mes maux utiles !
Le travail n'était rien, si mes champs infertiles,
Si l'avide traitant, et mes durs créanciers,
N'avaient armé cent fois contre moi les huissiers;
Être isolé, j'aurais moins senti ma misère ;
Mais combien dans les maux c'en est un d'être père !

« Que l'art du laboureur est un art incertain !
Sa fortune dépend d'un soir ou d'un matin :

Il voit au gré des vents errer ses espérances.
Combien de fois, charmé de riches apparences,
Insolvable long-temps, aux mains des usuriers
Je comptais m'arracher par d'abondants greniers,
Lorsqu'un torrent, soudain tombé du haut des nues,
Couvrait de mes épis les rives inconnues;
Ou lorsqu'en un désastre aux champs non moins fatal,
Lançant du haut des airs ses noyaux de cristal,
La grêle ne faisait de ma moisson entière
Et du plus riche espoir qu'un amas de litière!
« Ces revers trop communs, métayers malheureux,
Qu'ils touchent peu souvent vos maîtres rigoureux!
« Un autre fléau vint nuire à mon labourage:
Soit que d'impurs marais le prochain voisinage
De mortelles vapeurs eût infecté les airs,
Ou bien que dans leur sein nos végétaux divers
Cachassent le poison, du venin redoutable
Mes bœufs tombaient frappés en entrant dans l'étable.
Ainsi, tout contre moi paraissant conjuré,
Je sentais défaillir mon cœur désespéré.
Que dis-je? toutefois, en ma douleur amère,
Dieu me gardait encor pour soutien votre mère;
Je courais dans son sein épandre mes soucis;
Nos pleurs en se mêlant se trouvaient adoucis:
Devait-elle, ô mon Dieu, si tôt m'être enlevée!
« Vous parlerai-je ici de la triste corvée?
Ah! respectons des rois les ordres souverains:
Les rois n'ont pas voulu mes plus cuisants chagrins;
Le fruit de la corvée, ils l'ignorent sans doute.
Ce travail meurtrier, que de bœufs il me coûte!
J'ai dû plus d'un dommage aux éléments fougueux,
Mais le voyer cruel m'a nui plus souvent qu'eux.
Que de rigueurs par lui jointes à l'injustice!
Le ciel vous réserva pour un temps plus propice:
La tendre humanité touche aujourd'hui les cœurs;
Elle amolit enfin jusqu'à ceux des piqueurs.
Mais, jadis exerçant leurs cruautés brutales,
S'ils ne m'avaient causé que des pertes fatales!

Ils ont plus fait : ma honte est due à leur fureur ;
Aurais-je des cachots, sans eux, connu l'horreur ?
Mais j'y fus de mes bœufs expier l'impuissance.
Ce coup frappa le sein où vous prîtes naissance ;
Doris se nourrissait dès long-temps de ses pleurs ;
Mon infamie, unie à nos autres malheurs,
Porta le dernier coup à son ame indignée ;
La mort qu'elle appela n'était pas éloignée :
Je vis l'instant fatal s'approcher à grands pas,
Et Doris un matin s'éteignit dans mes bras.

«Qui de vous ou de moi, dans ce désordre extrême,
Dut-on plaindre le plus ? on nous plaignit de même.
Vous sentîtes dès-lors vos rigoureux destins,
Vous redoubliez mes pleurs par vos cris enfantins.
Cher et triste fardeau ! votre nombre, votre âge,
Auraient dû m'accabler : Dieu soutint mon courage.
Que la religion est utile aux mortels !
Courant me prosterner au pied de nos autels,
Au ciel je confiai le soin de votre enfance,
Il ne m'a point trompé dans ma juste espérance.
Le sort fléchit pour moi son courroux inhumain.
Vous crûtes : au travail je formai votre main ;
J'en mis le goût dans vous. A mes leçons dociles,
Vous vîntes me prêter bientôt vos bras utiles ;
Moins à regret les miens se sentaient affaiblir :
Aidé par vous, je vis mes moissons refleurir ;
J'éloignai des huissiers les troupes importunes :
En un mot, j'oubliai mes longues infortunes ;
Et, par vous libre enfin de dettes et d'impôts,
Je me prépare en paix à mon dernier repos.»

C'était aussi les soirs que des hameaux rustiques
Le vieillard rappelait souvent les mœurs antiques :
«Quel luxe, disait-il, étonne ici mes yeux !
Avec la pauvreté l'orgueil croît en ces lieux.
Superbes villageois, à votre fierté vaine,
Pour remplacer l'étoupe, un lin suffit à peine.
Jadis sur nos destins réglant notre ornement,
Pauvres, nous n'avions pas un riche vêtement.

Un acier garnissait nos épaisses semelles ,
Et faisait sous nos pas jaillir les étincelles.
Nos tissus les plus fins de chanvre étaient ourdis ;
Nos cheveux sur nos fronts descendaient arrondis ;
Et, sans boucle et sans tresse, aux plus beaux jours de fête,
Un feutre long-temps neuf parait assez nos têtes.
Notre rusticité fait honte à nos neveux.
De nos jours, on étage, on plisse ses cheveux ;
Par le ciel destinée à de meilleurs usages,
Une poussière utile affadit les visages.
Comme de nos besoins la vanité se rit !
La farine vous poudre, et le son vous nourrit.
Affectant d'étaler une opulence fausse,
On voit briller l'argent sur le veau qui vous chausse ;
Il brille à vos poignets, il brille à vos genoux.
Ah ! des impôts accrus désormais plaignez-vous !
Ou plutôt accusez vos fiertés indiscrètes.
Vêtus comme le riche, on pense que vous l'êtes :
Et certes qui saura votre sort indigent,
Lorsqu'en effet sans pain vous êtes tout argent ?

« Plus fidèles jadis aux lois de la nature ,
Nous ne nous vêtions pas de notre nourriture.
De nos tissus grossiers tout art était banni ,
Mais notre pain souvent de lard était garni.
D'où naquit tant d'orgueil dans nos humbles bocages ?
Et quel changement même en nos nymphes volages !
Vous voyez leurs cheveux avec art retroussés ;
Les rubis sur leurs doigts sont dans l'or enchassés ;
Le père en ses atours ne connaît plus sa fille ,
Et sur des fronts hâlés le ruban partout brille.
O nymphes de ces lieux, pour vos simples appas ,
N'éclot-il pas assez d'ornements sous vos pas ?

« Vous, mes filles, gardez les mœurs de votre mère :
C'est non par des atours qu'elle avait su me plaire.
Nul ruban ne chargea son front enorgueilli :
Un bouquet l'ornait mieux quand je l'avais cueilli.
Fuyez une parure aux hameaux étrangère :
La toison des brebis convient à la bergère.»

C'étaient là du vieillard les dernières leçons.
Déjà sa voix rappelle en vain ses derniers sons.
La nature en Damon succombe au poids de l'âge;
De deux bras vainement sa marche se soulage;
Il sent fléchir sous lui ses genoux affaiblis;
Et bientôt, étendu sur son humble châlis,
Ne se déguisant point son atteinte mortelle,
Des ministres sacrés fait prévenir le zèle.

Un auguste appareil ranime sa ferveur;
Son sein est palpitant devant son Dieu sauveur;
Il s'émeut, il s'efforce, et tient encor dressées
Au ciel des mains déjà d'un froid mortel glacées.

Les larmes cependant coulent de tous les yeux:
Vingt cris mal étouffés troublent les rits pieux;
L'effort de la douleur rompt toutes les barrieres,
Et les sanglots confus sont mêlés aux prières.
Seul, morne et l'œil aride, accablé sous le poids,
L'aîné des fils restait sans larmes et sans voix.
Mais l'azyme céleste, et les onctions saintes,
Au mourant ont rendu ses facultés éteintes;
Et lui-même, étonné de ses nouveaux accents:
« Calmez, dit le vieillard, vos cris attendrissants.
Prêts à nous séparer, que la foi nous soutienne,
Et pleurez en chrétiens, si ma mort est chrétienne.
Pourquoi vivrais-je encore? inutile ici-bas,
Ma vieillesse est déjà l'image du trépas.
Mon long pélerinage enfin touche à son terme;
Sans appeler la mort, je l'attends d'un cœur ferme.
Je suis pécheur; mais Dieu, s'il juge, est père aussi,
Et je sais qu'aisément un pere est adouci;
Mais, quoiqu'il me fût doux d'exercer la clémence,
Mon amour fut borné, quand le sien est immense.
De nos toits indigents gardez les simples mœurs,
Aimez-vous, servez Dieu, servez vos rois: je meurs.»

Ainsi finit Damon. L'on ne put reconnaître
Ses enfants à leurs pleurs, et chacun parut l'être.
Tout le hameau suivit la pompe du cercueil,
Et *le Maire* en pleurant prit un coin du *linceul*.

ÉGLOGUE II. — CORYDON.

Corydon pour Daphné brûlait sans espérance.
Sous les hêtres ombreux, témoins de sa souffrance,
D'une voix assidue, aux monts retentissants,
Seul, il jetait sans art ces stériles accents :
« Ni mes pleurs, ni mes vers que pour toi je soupire,
Rien ne peut t'émouvoir : tu veux donc que j'expire !
Le troupeau haletant sous l'ombrage est couché ;
Le vert lézard s'endort, sous l'épine caché ;
Thestyle, préparant, soigneuse ménagère,
L'ail, et le serpolet à l'odeur bocagère,
Aux moissonneurs lassés broie un piquant repas :
Et, sous l'ardent midi, quand je poursuis tes pas,
L'importune cigale, attristant le bocage,
Accompagne ma voix de son rauque ramage.
Oh ! que n'aimé-je encor l'altière Amaryllis !
Elle est brune, et ton teint l'emporte sur les lis ;
Mais que cette blancheur ne te rende point vaine :
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.
Tu me hais, sans daigner t'informer qui je suis ;
Quels nombreux nourrissons mon bercail a produits ;
De quel lait abondant mes vases se remplissent !
Mille de mes agneaux en Sicile bondissent ;
L'hiver, l'été, le lait ruisselle sous ma main :
Je module les airs dont le pasteur thébain
Enchantait l'Aracynthe et ses gras pâturages.
Suis-je donc si difforme ? Hier sur ces rivages
J'ai contemplé mes traits dans les flots aplanis :
Si j'en crois ce miroir, je ne crains point Daphnis.

Oh! viens, viens dans mes champs porter l'humble houlette,
Frapper le cerf, de Pan imiter la musette.
Pan a soin des pasteurs ainsi que des troupeaux;
Il apprit à la cire à joindre les pipeaux.
De ces pipeaux légers ta lèvre fuit l'empreinte :
Pour en apprendre autant, que n'a point fait Amynte!
Ma flûte, aux sept tuyaux d'inégale hauteur,
Est pour toi : Damétas m'en fit le don flatteur.
En mourant, il me dit: « Deviens son second maître. »
Sous des rocs périlleux qui les avaient vus naître
J'ai trouvé deux chevreaux, d'ivoire marquetés :
Au sein de deux brebis ils croissent allaités...
Je te les réservais. Thestyle en est éprise ;
Thestyle les aura, si Daphné les méprise.
Vois les Nymphes t'offrir leurs corbeilles de lis ;
Pour toi, jeune beauté, vois la blanche Naïs
Enlacer un pavot, qui lève un front superbe,
La violette pâle et se cachant sous l'herbe ;
Le narcisse à l'œillet, charme de l'odorat,
Et le mol hyacinthe au souci délicat.
Je veux joindre aux coings d'or la châtaigne mûrie,
De mon Amaryllis autrefois si chérie.
Le même honneur attend la prune des jardins,
Et vous, myrtes, lauriers, l'un de l'autre voisins,
Qui mêlez les parfums que votre tige exhale !
Pâtre grossier! reviens de ton erreur fatale.
On rit de tes présents: garde, garde tes biens;
Les présents d'Iolas l'emportent sur les tiens.
Ah ! je livre la fleur au souffle de Borée,
Je livre au sanglier la fontaine sacrée.
Qui fuis-tu? Les dieux même ont habité les bois.
Que Pallas règne aux murs élevés par sa voix ;
Aux bois vécut Pàris : bois, soyez notre asyle.
Le lion suit le loup, le loup la chèvre agile ;
La chèvre va cherchant le cytise fleuri ;

Moi, Daphné : chacun cède à son goût favori.
  Les bœufs, le soc levé, ramènent la charrue,
Et l'ombre qui grandit des monts est accourue.
Hélas!... Et j'aime encor le bonheur qui me fuit.
  Corydon ! Corydon ! quelle erreur t'a séduit?
Le cep demi-taillé fatigue au loin tes treilles.
La main du vendangeur va manquer de corbeilles:
Tresse l'osier pliant cueilli pour en former.
Si Daphné te dédaigne, un autre peut t'aimer. »

NOTES.

Formosum pastor Corydon ardebat *Alexin*...

Corydon pour *Daphné* brûlait sans espérance.

On me pardonnera cette métamorphose, qui n'est qu'une restitution.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi.

Rien n'est plus naturel que ce mouvement de l'amour-propre blessé par l'amour. Ce trait peut avoir donné à Racine l'idée des vers qu'il met dans la bouche de Néron, au second acte de Britannicus, quoiqu'il y ait loin de Corydon au fils d'Agrippine: « la modeste Junie », dit ce dernier,

Fuit, et ne daigne pas seulement s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer.

. . . . . invidit stultus Amyntas.

Le changement des sexes m'a forcé de supprimer cette circonstance, comme celle de *delicias domini*, dans le second vers de l'églogue. Le moindre sacrifice coûte des regrets, lorsqu'on traduit un poète chez qui presque rien n'est inutile.

Heu! heu! quid volui misero mihi? floribus Austrum,
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.

Sorte de métaphore proverbiale que j'ai légèrement modifiée.

Sans pousser plus loin les observations de détail, je me bornerai à mettre sous les yeux des connaisseurs une églogue de Sarrasin sur un sujet qui a beaucoup de rapport avec celui-ci. Cette pièce, empreinte des couleurs antiques, et la meilleure sans contredit que Sarrasin ait composée, ne se trouve pas dans ses œuvres : elle est peu connue, même des gens de lettres. Je la rapporte, en supprimant ce qu'elle m'a paru contenir de trop défectueux.

MYRTIL, OU LE NAUTONNIER,

ÉGLOGUE.

Sortez du frais séjour de vos grottes humides,
Nymphes de l'Océan, divines Néréides!
Les vents sont apaisés, le ciel est azuré,
Et l'air serein, partout, rend le calme assuré.
Écoutez les discours que, sur ces bords sauvages,
Le nautonnier Myrtil, honneur de ces rivages,
De la jeune Orillis ardemment amoureux,
Fit aux rochers, moins sourds qu'il n'était malheureux.
« Des vagues et des vents si long-temps agitée,
Ma barque aborde enfin la terre souhaitée,
Terre à mes yeux si chère, et le riant séjour
Où demeure l'objet de mon funeste amour.
« Typhis, garde la nef, de crainte des orages!
Et, si la nuit humide assemble les nuages,
Jette l'ancre en la mer, ou, si les vents du Nord
Viennent troubler les flots, vogue tout près du bord;
Mais évite les bancs : ces côtes dangereuses
Aux plus vieux matelots sont souvent malheureuses.
« Orillis, qu'attends-tu? qui te peut retenir?
Pourquoi, sur ces rochers où l'on te vit venir

Seule, te dérobant à tes autres compagnes,
Regarder l'Océan et ses vastes campagnes,
Ne montres-tu de loin l'aise de mon retour
Par de longs cris mêlés de plaisir et d'amour?
Quel dieu t'a pu changer? quelle nouvelle flamme,
Absent et malheureux, m'a banni de ton ame?

. . . .

Hélas! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Orillis, et toi tu le méprises;
Seule d'un nautonnier tu dédaignes les vœux,
Cruelle, et ton orgueil se moque de mes feux.
« Mais ma condition n'est pas si ravalée:
Les dieux ont comme moi fendu l'onde salée,
Et les premiers héros conquirent la toison
Dans la nef que tu vois briller à l'horizon.

. . . .

O farouche Orillis, sois-moi plus favorable,
Et reçois les présents d'un amant misérable:
J'ai deux fruits indiens en vase façonnés,
Qu'un Arabe fameux m'a depuis peu donnés.

. . . .

Je te garde un oiseau qui, m'oyant tout le jour
Dire, *j'aime Orillis*, le redit à son tour.
J'ai refusé ces dons à la jeune Élimène
Fille du vieil Elpin, quoiqu'elle eût pris la peine,
Mêlant sa douce voix à ses brillants regards,
De m'en prier long-temps, par mes derniers hasards,
Par ceux que j'ai courus en l'un et l'autre monde,
Par Thétis, par Neptune et par les dieux de l'onde:
Et certes je devais contenter son désir,
Car son ame n'est pas insensible au plaisir.
« Mais toi, rien ne te touche, ô fille impitoyable!
Je veux, pour contenter la douleur qui m'accable,
Déchirer ce bouquet du Levant apporté,
Digne d'orner ta tête et d'être regretté.
En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse,
J'ai pillé, dans les bois de l'Arabie heureuse,
L'arbrisseau de la myrrhe et celui de l'encens;

Et, joignant aux lauriers les citrons jaunissants,
J'ai tissu de mes mains une verte corbeille,
Pleine de ces limons de grosseur nonpareille:
Hélas! tout ce travail fut pris trop vainement,
Puisque tu prises moins les soins de ton amant
Qu'un roc ne fait les flots, ou les flots les rivages,
Et qu'enfin mes présents te semblent des outrages.
Malheureux! à quoi bon gémir dans ces déserts?
Ma voix et mes soupirs se perdent dans les airs;
Orillis n'entend rien, et le jaloux Zéphyre
Emporte mes discours, comme il fait mon navire.

. . . .

« Que te sert, Orillis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts qui bordent cette plage?
Et, laissant écouler le printemps de mes jours,
Près de la vieille Ella de travailler toujours?
Que te sert tous les soirs de voir ta main lassée
Achever en tombant la tâche commencée?
Plutôt, si tu m'en crois, monte sur mon bateau,

. . . .

Viens voir des dieux marins le grand palais humide,
Fait de cristal flottant et de marbre liquide:
Là Thétis, en riant, caresse tout le jour
L'image du soleil, attendant son retour;
Et, quand la nuit paisible étend ses sombres voiles,
Sur les flots azurés brillent d'autres étoiles.
Ici Nature a mis ce miracle fameux,
Où la Lune conduit l'Océan écumeux;
Ici le vieux pilote, observant la boussole,
Voit l'aimant amoureux suivre toujours le pôle.
Pourquoi s'en étonner? chacun suit son plaisir;
Myrtil suit Orillis, son astre et son désir.
Ici les corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris par les pêcheurs pour des îles flottantes.
Le soufflant physitère y jette en l'air de l'eau:
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau;
Là le pompile adroit suit la barque, et se joue
Tantôt devers la poupe, et tantôt vers la proue;

Ici Vénus, d'Égypte en Cypre voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,
Semble, de mille Amours et de Grâces suivie,
Reprendre sur les flots une autre fois la vie.

. . . .

« Nos travaux sont légers sur les plaines humides,
Quand le dos de la mer ne montre point de rides,
Et que notre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mât abaissé:
Alors les avirons sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des ondes paresseuses... etc.»

. . . .

ÉGLOGUE III. — PALÉMON.

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON.

MÉNALQUE.

Quel est de ce troupeau le possesseur, Damète?
Mélibée?

DAMÈTE.

Égon seul l'a mis sous ma houlette.

MÉNALQUE.

Infortuné troupeau! lorsque de ma Néris
Ton maître mieux que moi croit vaincre lès mépris,
Deux fois dans la même heure un gardien infidèle
Dérobe au tendre agneau le lait de la mamelle.

DAMÈTE.

Traite avec plus d'égards des hommes tels que nous.
On sait... Te souvient-il de ces regards jaloux
Que te lançaient les boucs près d'un temple champêtre?
Les Nymphes en ont ri, trop faciles peut-être.

MÉNALQUE.

C'est moi qu'on vit aussi, d'une envieuse faux,
Sans doute, de Micon mutiler les rameaux?

DAMÈTE.

N'était-ce pas plutôt quand, sous les pins antiques,
Tu brisas de Daphnis l'arc et les traits rustiques?
Attristé de sa joie et jaloux de ses biens,
Le bonheur de ses jours eût abrégé les tiens.

MÉNALQUE.

Qu'osera donc le maître après un tel esclave?
Et ne t'ai-je pas vu, toi dont l'orgueil me brave,
De Damon, l'autre jour, ravir l'un des chevreaux,
Malgré les aboîments du gardien des troupeaux?
Quand je criai, « Prends soin du troupeau de ton maître,
« Tityre! » sous les joncs je te vis disparaître.

DAMÈTE.

Ce bien m'appartenait; j'avais vaincu Damon.
Que ne me payait-il le prix de ma chanson?
Mais non: sans l'acquitter, il confessait la dette.

MÉNALQUE.

Toi, chanter avec lui! Des pipeaux à Damète
Qui, dans nos carrefours, s'en allait autrefois
Promener les fredons de son aigre hautbois!

DAMÈTE.

Veux-tu que nos talents entrent en parallèle?
Combattons. Cette vache à la riche mamelle,
Donne deux fois son lait, malgré deux nourrissons:
Je te l'offre. Quel prix doit payer mes chansons?

MÉNALQUE.

Hélas! de mon troupeau je ne puis rien soustraire;
Une injuste marâtre, un inflexible père
Comptent deux fois le jour, l'un les tendres chevreaux,
Et l'autre les brebis et leurs jeunes agneaux.
Mais je suis possesseur de deux vases de hêtre:
Toi-même de leur prix tu conviendras peut-être,

L'illustre Alcymédon en grava le contour ;
La vigne, mollement égarée à l'entour,
Au lierre qui pâlit enlace un vert feuillage.
Dans ce cadre léger brille une double image ;
L'une offre aux yeux Conon : l'autre?... un sage vanté
Qui, mesurant le monde en son immensité,
Dit les jours qu'aux moissons la nature destine,
Et ceux où sur les champs le laboureur s'incline.
De mes lèvres jamais je ne les ai flétris.

DAMÈTE.

J'ai deux vases, rivaux de ceux que tu décris,
Tous deux d'Alcymédon : l'acanthe les embrasse ;
Orphée est au milieu ; les bois suivent sa trace.
De mes lèvres jamais je ne les ai flétris :
Mais près de la génisse ils auraient moins de prix.

MÉNALQUE.

Ne crois pas m'échapper par ce vain subterfuge ;
Je me soumets à tout : Palémon vient ; qu'il juge.
Je saurai réprimer tes défis insolents.

DAMÈTE.

Commence, je suis prêt : montre-nous tes talents.
Palémon, ce n'est point une cause légère.

PALÉMON.

Parlez. Nous reposons sur la molle fougère.
Tout sol devient fécond, tout bocage fleuri ;
La saison la plus belle à nos vœux a souri.
Damète va chanter ; que Ménalque poursuive :
A vos chants, tour à tour, la muse est attentive.

DAMÈTE.

« Honneur au roi des dieux ! il remplit l'univers,
Il féconde nos champs, il inspire mes vers.

MÉNALQUE.

Phébus m'aime, et pour lui j'ai paré mon enceinte
De l'arbre de Daphné, de la fleur d'Hyacinthe.

DAMÈTE.

Galatée, en riant, de loin me jette un fruit,
Et se laisse entrevoir alors qu'elle s'enfuit.

MÉNALQUE.

Mon Églé s'offre à moi, tendrement ingénue :
A mes chiens vigilants Délie est moins connue.

DAMÈTE.

Je médite un présent... car j'ai vu, ce matin,
Le nid de deux ramiers sur un ormeau voisin.

MÉNALQUE.

J'ai cueilli pour Églé ces dix pommes vermeilles ;
Et dix autres demain rempliront ses corbeilles.

DAMÈTE.

Qu'ils sont doux ses discours ! O vents officieux !
Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux.

MÉNALQUE.

Que me sert-il, Églé, de ne point te déplaire,
Si tu parcours sans moi la forêt solitaire ?

DAMÈTE.

A ma fête envoyez Phyllis aux doux attraits,
Et vous viendrez, Iole, aux banquets de Cérès.

MÉNALQUE.

Mon cœur est à Phyllis : j'en atteste les charmes
De ses adieux si longs, mêlés de tant de larmes.

DAMÈTE.

Le loup nuit au bercail ; l'aquilon aux jardins ;
A moi, d'Amaryllis les superbes dédains.

MÉNALQUE.

L'eau plaît aux champs ; l'arbuste à la chèvre légère ;
Le doux saule aux troupeaux : seule Églé sait me plaire.

DAMÈTE.

O Muses ! Pollion chérit mes airs touchants ;
Offrez une génisse à l'ami de mes chants.

MÉNALQUE.

Offrez-lui ce taureau qui, de sa tête altière,
Bat les airs, et du pied fait voler la poussière.

DAMÈTE.

Qui t'aime, ô Pollion ! doit vivre aimé du ciel :
Pour lui la ronce enfante et l'amome et le miel.

MÉNALQUE.

Ami de Bavius, crois Mévius habile,
Et transforme en coursier le renard indocile !

DAMÈTE.

Enfants, vous qui cueillez et la fraise et les fleurs,
Fuyez ! l'hydre est caché sous les gazons trompeurs.

MÉNALQUE.

Brebis, éloignez-vous de la rive infidèle :
Le bélier tremble encore, et sa toison ruisselle.

DAMÈTE.

O Tityre, du fleuve écartez les chevreaux ;
Au temps prescrit, j'irai les baigner dans les eaux.

MÉNALQUE.

Ramenez vos troupeaux de la plaine embrasée ;
Naguère nous pressions leur mamelle épuisée.

DAMÈTE.

Comme en ces prés féconds mon troupeau s'amaigrit !
Le troupeau meurt du mal dont le pasteur périt.

MÉNALQUE.

Mes agneaux de l'amour ignorent l'amertume ;
Je ne sais quel venin, cependant, les consume.

DAMÈTE.

Dis (et comme Apollon tu seras révéré)
En quel lieu dans trois pieds le ciel est resserré.

MÉNALQUE.

Dis-moi d'un nom royal quelle fleur se décore,
Damète, et je consens que ma Phyllis t'adore. »

PALÉMON.

Il serait entre vous mal aisé de juger :

Le prix est à tous deux, ainsi qu'à tout berger
Qui fait craindre d'amour les plaisirs et les peines.
Les prés sont rafraîchis ; refermez les fontaines.

NOTES.

Alternis dicetis: amant alterna Camœnæ.

Virgile revient souvent sur cette idée; il dit encore dans la septième églogue.

. . . . Alternos musæ meminisse volebant.

Mais ces chants *Amébées*, si agréables aux Muses, le sont beaucoup moins aux traducteurs en vers, condamnés à se mouvoir dans l'espace étroit du quatrain ou du distique. Comme le mérite des couplets alternatifs consiste surtout dans leur précision, je n'ai pas cru, pour les reproduire, devoir étendre l'original, aimant mieux sacrifier quelques traits qu'en ajouter d'autres au poète le plus parfait de l'antiquité. En traduction, il est dangereux de prêter aux riches.

Malo me Galatea petit, lasciva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Je regrette que le défaut d'espace m'ait forcé de supprimer la circonstance des saules, qui précise le tableau dont j'ai toutefois cherché à rendre l'intention et le mouvement.

Parta meæ Veneri sunt munera. . . .

Le nom de *ma Vénus*, donné par Damète à sa bergère, est une exagération si tendre, et si naturelle à l'amour, qu'elle ne m'a point paru de mauvais goût, même dans une langue aussi dédaigneuse que la nôtre.

O quoties, et quæ nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.

Ségrais a imité ces deux vers par les quatre suivants :

O les charmants discours, ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire, en la saison des roses!
Doux zéphyr, qui régniez alors en ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des dieux?

En la saison des roses est un trait charmant dans une imitation, autant qu'il eût été déplacé dans une traduction fidèle.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

Le premier de ces vers atteint d'un seul coup deux mauvais poètes, détracteurs du talent de Virgile, comme cela devait être ; le second est l'un de ces proverbes métaphoriques que j'ai déjà fait remarquer dans la seconde églogue. Celui-ci paraît signifier, *vouloir faire l'impossible.* J'en ai supprimé la seconde circonstance, et j'ai cherché à ennoblir la première.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.
—Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores.

Je donne ici le mot de ces deux énigmes à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas suffisamment exercés dans ce *genre de littérature*, dont nos modernes *Œdipes* ne soupçonnent pas l'antiquité.

Le sujet de la première est un *puits;* celui de la seconde est la fleur d'*Hyacinthe* sur laquelle les anciens croyaient voir l'initiale du nom de ce jeune prince.

ÉGLOGUE IV. — POLLION.

Flute sicilienne, élève un peu tes sons;
Tous n'aiment point l'arbuste et les humbles buissons:
Si nous chantons les bois, que les bois, faits pour plaire,
Soient dignes d'ombrager la toge consulaire.
Ces temps par la Sibylle autrefois révélés,
Ils sont venus ! déjà les siècles écoulés
Recommencent pour nous leur marche solennelle;
Déjà revient Astrée et Saturne avec elle;
Déjà descend des cieux tout un peuple nouveau.
Daigne, ô chaste Lucine, adopter ce berceau :
Par lui l'âge de fer cède aux beaux jours d'Astrée,
Et ton frère a repris sa couronne adorée.
Les grands mois, Pollion, sous votre consulat,
S'avancent, orgueilleux de leur nouvel éclat:
Des crimes du passé s'il reste quelque empreinte,
Le monde est, par vos soins, affranchi de sa crainte.
Plein de jours immortels, aux cieux, l'enfant sacré
Admire les héros dont il est admiré:
Il gouverne le monde apaisé par son père.
Enfant aux grands destins ! en offrande légère
Vois nos champs t'apporter la grappe au doux nectar,
La fève de Memphis, l'acanthe et le baccar;
La chèvre revenir, la mamelle arrondie;
Bondir près des lions la brebis enhardie;
Les fleurs à ton berceau d'elles-mêmes s'offrir;
L'herbe fallacieuse et le serpent mourir,
Et l'amome en tous lieux prodiguer sa richesse.
En attendant les jours où pourra ta jeunesse

Dans les faits paternels recueillir des leçons,
On verra, sans culture, ondoyer les moissons,
La pourpre du raisin pendre au buisson aride ;
Et du chêne noueux couler un miel limpide.
Des vieux forfaits pourtant les vestiges épars
Commanderont encor d'élever des remparts,
De déchirer le sol, de tenter Amphitrite.
Typhis renaît ; Colchos revoit sa noble élite :
Encor d'autres combats ; le grand Achille encor
Sous un autre Ilion poursuit un autre Hector.
Mais lorsque tes vertus s'affaibliront par l'âge,
Le pin navigateur n'ira plus, sur la plage,
Échanger les trésors de la terre et des eaux.
Tout climat produit tout. Bacchus brave la faux ;
Cérès, libre du soc, de ses bienfaits dispose ;
Le joug laborieux loin des bœufs se repose :
La laine n'apprend plus à feindre les couleurs ;
Mais, dans les prés féconds, errant parmi les fleurs,
Le noir bélier revêt la pourpre éblouissante,
Ou change sa toison en robe jaunissante ;
Et la vive écarlate habille les agneaux.
« Filez ces jours heureux, courez, légers fuseaux, »
Dit la Parque, du sort interprète fidèle.
Voici les temps. Revêts ta splendeur immortelle,
O du grand Jupiter noble postérité !
Sur son axe éternel vois le globe agité,
Vois des mers, vois des cieux la profondeur immense
Tressaillir à l'aspect du siècle qui commence.
Oh ! que s'il me restait des jours assez nombreux
Pour chanter dignement tant de faits généreux,
L'harmonieux Linus, le chantre du Rhodope,
L'un fils du dieu des vers, l'autre de Calliope,
Bien qu'illustres tous deux, tous deux d'un sang divin,
De surpasser mes chants se flatteraient en vain !
Pan même, en Arcadie, enviât-il ma gloire,

Pan même, en Arcadie, avoûrait ma victoire.
  Connais ta mère, enfant! et qu'un premier souris
De dix mois de douleurs lui paie enfin le prix:
Connais ta mère, enfant! digne, par ses caresses,
Et du banquet des dieux et du lit des déesses.

NOTES.

J.-B. Rousseau a imité en maître plusieurs passages de cette églogue vraiment lyrique, dans quelques strophes de sa belle ode sur la naissance du duc de Bretagne; elles sont si connues, qu'il est inutile de les rapporter.

. . . . et incipient magni procedere menses.

L'expression de *magni menses* étant consacrée chez les Romains, je l'ai traduite littéralement.

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis.

J'ai tâché de conserver l'heureux rapprochement de *videbit heroas* et de *videbitur illis*, en traduisant ainsi :

Plein de jours immortels, aux cieux l'enfant sacré
Admire les héros dont il est admiré.

Quæ tentare Thetim ratibus...

Quoique le mot *tenter* soit rarement pris dans le sens où l'est ici *tentare*, je n'ai pas craint de lui donner la même acception, appuyé non seulement sur l'exemple du latin, mais encore sur l'autorité de cette phrase française, *tenter les hasards.*

Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.

J'ai conservé la hardiesse de ce renversement, en l'adoucissant un peu.

Nec varios discet mentiri lana colores.

Boileau n'a osé faire passer ce vers dans notre langue qu'avec un excessif ménagement, lorsqu'il a dit avec tant d'élégance :

Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

En qualité de traducteur, j'ai dû être plus littéral :

La laine n'apprend plus à feindre les couleurs

rend le latin mot pour mot.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses :
Incipe, parve puer : cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

Connais ta mère, enfant ! et qu'un premier souris
De dix mois de douleur lui paie enfin le prix :
Connais ta mère, enfant ! digne par ses caresses
De la table des dieux et du lit des déesses.

La véritable signification de ce vers a été souvent débattue. Les uns ont attribué le sourire à la mère, les autres à l'enfant. Le dernier sens est moins littéral, mais plus délicat : je l'ai adopté en partie, et, pour le rendre moins détourné, j'ai fondu l'idée du premier vers dans celle du second.

Quant à la répétition d'*incipe, parve puer*, au troisième vers, elle m'a paru trop précieuse pour être sacrifiée.

J'espère qu'on ne me fera pas un reproche d'avoir particularisé la maxime générale qui termine la pièce, puisque la phrase, quoique renversée, produit le même sens.

ÉGLOGUE V. — DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Puisque nous nous trouvons au pied de ces ormeaux,
Ne pourrions-nous, Mopsus, toi presser les pipeaux,
Moi réciter des vers?

MOPSUS.

Tu l'emportes par l'âge,
C'est à moi d'obéir : choisis, ou cet ombrage
Qu'agite le zéphyr de son souffle inconstant,
Ou plutôt cette grotte où tu vois serpentant
Les rameaux peu nombreux d'une sauvage treille.

MÉNALQUE.

Amyntas, après toi, seul peut charmer l'oreille.

MOPSUS.

A l'en croire, il serait le rival de Phébus.

MÉNALQUE.

Commence, et de Phyllis dis les feux, cher Mopsus;
Dis Alcon ou Codrus, et ses guerres sanglantes :
Tityre prendra soin des chèvres pétulantes.

MOPSUS.

Je te dirai plutôt ces vers que, l'autre jour,
Je traçais sous un hêtre et chantais tour à tour :
Et que vienne Amyntas défier mon génie!

MÉNALQUE.

Comme cède le saule à l'olive jaunie,
Comme à l'olive en fleur cède le peuplier,
Amyntas devant toi devrait s'humilier.

MOPSUS.

C'est assez ! nous voici dans la grotte isolée.
« Des nymphes de nos bords la troupe désolée
Pleurait Daphnis. Ruisseaux, témoins de leurs douleurs !
Bois sacrés ! dites-nous comme une mère en pleurs,
Embrassant de son fils les déplorables restes,
Accusait et les dieux et les astres funestes.
Hélas ! aucun pasteur, en ce lugubre jour,
Ne conduisit ses bœufs aux sources d'alentour ;
Des troupeaux, ô Daphnis, la foule mugissante
Ne goûta ni les eaux ni l'herbe fleurissante.
Les monts, les bois ont dit que, déplorant ton sort,
Les lions africains gémirent de ta mort.
Daphnis soumit au char les tigres d'Arménie,
Des danses de Bacchus établit l'harmonie,
Et façonna le thyrse à ce dieu consacré.
L'ormeau s'enorgueillit de son pampre doré ;
Le pampre, du nectar de ses grappes superbes ;
Le troupeau, de ses bœufs ; la plaine, de ses gerbes.
De tes vertus ainsi tu parais ce séjour,
Infortuné Daphnis ! Depuis ton dernier jour,
Apollon et Palès quittèrent nos asiles.
Tout périt avec toi : dans nos sillons stériles,
Au lieu du pur froment, espoir de nos hameaux,
On vit régner l'ivraie et de vains chalumeaux.
La molle violette et le brillant narcisse
Tombe, et près du chardon la ronce se hérisse.
Versez des fleurs ! Guidez l'ombre sur le ruisseau,
Daphnis le veut ! Gravez aussi sur son tombeau :
JE SUIS DAPHNIS, CONNU DES BOIS ET DU CIEL MÊME ;
MON BERCAIL ÉTAIT BEAU, J'ÉTAIS PLUS BEAU MOI-MÊME.

MÉNALQUE.

Un frais sommeil à l'homme excédé de sa course,
Au pasteur altéré le doux bruit de la source,
A peine de ton chant égalent la douceur.

Du chantre de Sicile, ô digne successeur,
Je dirai ton Daphnis et ses destins funestes!
Je porterai Daphnis jusqu'aux voûtes célestes:
Daphnis m'aimait aussi.

MOPSUS.

Quels plus riches trésors
Pouvais-tu réserver pour payer mes accords?
A tes chants, comme aux miens, Daphnis devait prétendre:
Stimicon m'a vanté ceux que tu fais entendre.

MÉNALQUE.

« Daphnis, foulant l'Olympe, aux parvis inconnus,
Voit, sous ses pieds, dans l'air les astres soutenus.
Pan, Dryades, Sylvains, et vous, guérets propices,
D'un fortuné loisir vous goûtez les délices.
Autour des hauts bercails les loups ne rôdent plus,
Et le cerf vient bondir sur les rets détendus:
Daphnis aime la paix. De clameurs inconnues
Les monts joyeux, au loin, font retentir les nues.
L'arbuste et les rochers, en vers mélodieux,
Tout répète: « Daphnis, Daphnis est chez les dieux. »
Veille sur nous, Daphnis! vois, quatre autels s'allument:
Deux sont aux dieux du jour, pour toi les autres fument.
Deux urnes tous les ans, versant l'huile aux flots d'or,
A deux coupes de lait mêleront leur trésor.
L'hiver à nos foyers, l'été sur nos fougères,
Le Chio, jaillissant des profondes cratères,
Épandra son nectar au convive enchanté,
Et fera circuler Bacchus et la gaîté.
Tour à tour chanteront Damète et Mélibée;
Et le Faune envîra les bonds d'Alphésibée.
Dans nos vœux solennels aux nymphes des forêts,
Dans nos libations aux dieux de nos guérets,
Nous fêterons Daphnis: tant qu'aux roches profondes
Vivra le sanglier, le poisson dans les ondes;
Tant que la jeune abeille ira cherchant le thym,

La cigale aspirant les vapeurs du matin,
Nous redirons en chœur ta gloire et tes louanges :
Daphnis, comme Cérès et le dieu des vendanges,
Forcera nos tributs en exauçant nos vœux. »

MOPSUS.

De quels dons, ô pasteur ! payer tes chants heureux ?
Non, jamais du zéphyr le frémissant murmure,
Le flot qui mollement caresse la verdure,
Dans les vallons pierreux le fleuve bondissant,
N'ont porté dans mon cœur ce charme ravissant.

MÉNALQUE.

Accepte ce hautbois : il chanta la souffrance
Du triste Corydon, brûlant sans espérance ;
Il dit à Damétas : « A qui sont ces troupeaux ? »

MOPSUS.

L'airain, de ma houlette orne les nœuds égaux.
Antigène l'envie, il a de quoi me plaire :
N'importe ! de tes chants qu'elle soit le salaire.

NOTES.

Le *Daphnis* est une des plus touchantes élégies de l'antiquité. Comme les premières paroles de ce chant pastoral disposent l'ame aux impressions qu'elle va ressentir !

Exstinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant.

Quelle grâce triste et rêveuse dans l'harmonie du premier vers et dans la lenteur de ce spondée jeté au commencement du second avec le vague abandon de la douleur !

Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum montesque feri silvæque loquuntur.

Le prodige est double. Les monstres et les forêts ont raconté les gémissements des lions africains. J'ai conservé la même force dans ma traduction.

. . . . . Damnabis tu quoque votis.

Pour l'intelligence de ce passage, il faut se rappeler les usages religieux des anciens, chez qui les vœux devaient être accomplis dès lors qu'ils étaient exaucés; idée que j'ai voulu exprimer en traduisant ainsi :

Daphnis, comme Cérès et le dieu des vendanges,
Forcera nos tributs en exauçant nos vœux.

Cette apothéose de Daphnis, devenu tout à coup une divinité champêtre, m'a donné l'idée d'une autre fiction du même genre, qui a du moins le mérite de la brièveté. La voici :

LE DIEU DES CAMPAGNES.

Il est un dieu qui préside aux campagnes :
Dieu des coteaux, des bois et des vergers,
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
De ses bienfaits rapides messagers,
A son signal, des ministres légers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
Sur les destins du champêtre univers
Incessamment il tient les yeux ouverts.
Pour ses regards la nuit n'a plus de voiles.
A la lueur des tremblantes étoiles,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises bocagères
De balancer vos mobiles berceaux;
Il ne veut pas que l'enfant des hameaux
Vienne ravir les petits à leurs mères;
Il ne veut pas que de l'âpre Aquilon
Le char nocturne écrase les fougères,
Ni que le lis, parure du vallon,
Tombe foulé sous le pied des bergères.

ÉGLOGUE VI. — SILÈNE.

Ma muse, la première, au chalumeau docile,
Apprit à répéter les chansons de Sicile;
Elle n'a point rougi de vivre au sein des bois.
Alors que je chantais les combats et les rois,
Apollon vint et dit : « Le pâtre à sa houlette
Ne doit associer que la simple musette. »
Phébus veut, j'obéis. Assez d'autres mortels,
Varus, diront ta gloire et les combats cruels;
Plus humble, mon hautbois médite un air rustique.
Si l'on daigne sourire à mon chant bucolique,
Tout redira Varus, tout : le bois, le vallon;
Phébus chérit les vers décorés de ce nom.
  Poursuivez, doctes Sœurs. Dans la grotte prochaine,
Mnasylus et Chromis virent dormir Silène.
L'ivresse habituelle en ses veines coulait,
Et de la veille encor tout le vin les enflait.
Loin de son front, traînait sa couronne brisée,
Et de son lourd flacon l'anse pendait usée.
Craintifs, de sa guirlande ils l'enchaînent tous deux;
Car l'espoir de ses chants souvent trompa leurs vœux.
Églé survient, Églé, des Nymphes la plus belle;
Et le sang du mûrier, qui sous ses mains ruisselle,
Du buveur qu'elle éveille a coloré le front.
Mais Silène, riant de ce joyeux affront :
« Enfants, dit-il, brisez cette inutile entrave;
C'est assez qu'on ait vu Silène votre esclave.
Puisque vous l'exigez, vous entendrez mes airs,
Pasteurs; écoutez-moi : pour vous sont les concerts;

Pour elle... un autre don sera sa récompense. »
Il prélude, et l'on voit les Faunes en cadence
Des hôtes des forêts bondir environnés,
Et les chênes mouvoir leurs vieux fronts sillonnés.
Phébus plaît moins au Pinde ; Ismarus et Rhodope
Admirent moins les chants du fils de Calliope.
Il chantait ce grand vide où nageait l'univers,
Quand flottaient confondus les principes divers
De l'air, du feu liquide et de la mer profonde ;
Quel pouvoir arrondit l'orbe naissant du monde,
Forma tout par degrés, durcit le sol fangeux,
Et renferma les flots en leur lit orageux ;
De son premier soleil la nature étonnée,
L'air ouvrant à l'Hyade une route ordonnée,
Les bois levant leur tête, et quelques animaux
Errant de loin en loin sur les sommets nouveaux.
Il raconte Pyrrha, le doux siècle de Rhée,
Caucase, et le larcin de la flamme éthérée ;
Et cet Hylas qu'en vain sa flotte appelle, hélas !
Et ces bords répétant au loin : Hylas ! Hylas !
Sa voix plaint de Minos l'épouse sacrilége,
Éprise d'un taureau non moins blanc que la neige ;
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux !
Insensée ! où vas-tu ? Qui trouble ton repos ?
De Prétus autrefois les filles désolées
De faux mugissements remplissaient les vallées,
Craignaient le joug, cherchaient la corne sur leur front ;
Mais d'un bizarre hymen elles fuyaient l'affront.
Insensée ! où vas-tu ? Parcourir les montagnes ?
Arrête : ton amant paît l'herbe des campagnes.
L'albâtre de son cou dans les fleurs est caché ;
Sous l'yeuse au tronc noir il repose couché,
Ou suit les grands troupeaux vers l'étable écartée ;
« Fermez, fermez les bois, ô vierges du Dictée !
« Ah ! si je découvrais ses vestiges errants !

« Peut-être est-il séduit par les prés odorants ;
« Retournant sous son toit, la vache qui rumine
« L'a peut-être attiré dans les champs de Gortyne. »
Silène aussi chantait ce fruit dont les appas
De la jeune Atalante ont ralenti les pas.
Les sœurs de Phaéton, qu'il couvre de verdure,
Allongent dans les airs leur pâle chevelure.
Il dit comment la Muse, à la voix de Phébus,
Vers le double coteau guida notre Gallus,
Quand, du chantre inspiré saluant le génie,
Toute la cour du Dieu se leva réunie ;
Quand, le front ceint de fleurs et d'herbages amers,
Linus, pasteur divin, lui dit en doctes vers :
« Ces pipeaux (des Neuf Sœurs reçois ce doux partage)
Sont du vieillard d'Ascra l'immortel héritage ;
Sur ces mêmes pipeaux il chantait, et des monts
Les frênes descendaient dans le creux des vallons.
Rends Phébus orgueilleux des forêts de Grynée. »
O fille de Nisus ! il dit ta destinée,
Et cet autre Scylla dont les livides flancs
Grondent environnés de noirs monstres hurlants,
Fils des mers, chiens hideux, dont la gueule bruyante
D'Ulysse déchira la flotte tournoyante.
Il raconte Térée en vautour s'envolant ;
Les dons de Philomèle et son festin sanglant,
Et sa fuite aux déserts, et Térée, à toute heure,
Planant sur ce palais qui n'est plus sa demeure.
Tous ces chants qu'Eurotas entendit autrefois,
Et que transmit Phébus aux lauriers de ces bois,
Silène les répète ; et l'écho des vallées,
Fidèle, les renvoie aux plaines étoilées,
Jusqu'à l'heure où Vesper, malgré le ciel charmé,
Ordonne des brebis le compte accoutumé.

NOTES.

Fontenelle, qui avait pour la poésie pastorale tout l'esprit qu'il ne fallait pas, a traité cette sixième églogue un peu cavalièrement. Tout le discours de Silène lui semble *bizarre*. Que la philosophie du nourrisson de Bacchus, et sa mauvaise physique en excellents vers, aient fait sourire l'ingénieux auteur des *Mondes*, cela ce conçoit; mais qu'il ait cru ses bucoliques parisiennes supérieures à celles du poète romain, c'est ce qui peut paraître au moins aussi *bizarre* que le discours de Silène. Rendons cependant à Fontenelle la justice qu'il refuse de rendre à Virgile; et rappelons de lui une pièce charmante intitulée *Ismène*, pièce à laquelle on ne peut rien contester, si ce n'est le titre d'églogue.

Dans le très petit nombre de celles que nous possédons en notre langue, on en distingue une de l'abbé Mangenot, qu'il faudrait citer presque tout entière : elle a pour titre *le Rendez-vous*; le cadre en est heureux et bien rempli. L'*Iris* de madame Deshoulières offre aussi des détails agréables, tels que ceux-ci :

Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois;
Ici j'ai soupiré pour la première fois.
Mais, tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses :
Du désordre où j'étais loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant
Pour reprendre sa force un troupeau languissant;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire.
N'avait-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

Cette chute est délicieuse, et l'on trouverait dans toutes les pastorales de Fontenelle bien peu de vers d'une aussi douce simplicité.

. . . , ... Cynthius aurem
Vellit. . . .

Cette image, qui n'avait rien d'étrange pour les Latins, rappellerait un peu trop pour nous le voisinage que donnait Fontenelle au genre naïf, dont il s'est bien gardé d'approcher.

Il n'en est pas ainsi de la circonstance exprimée plus loin, lorsque la jeune Églé barbouille de mûres le front du vieux Silène, image naïve qui, selon Gresset, *ne présenterait en français qu'une idée basse et burlesque.* Gresset juge Virgile bien légèrement, et cela porte malheur.

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent...

Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux!

Gresset a traduit de la même manière; et la ressemblance était obligée : il est de ces vers qui sont, pour ainsi dire, nés traduits, et qu'il est presque impossible de rendre diversement.

Errabunda bovis vestigia...

Je n'ai pas craint de traduire littéralement cette expression d'une audace si pittoresque, et de dire : *les vestiges errants.* Si les hardiesses ont une excuse, c'est surtout dans la fidélité de la traduction.

ÉGLOGUE VII. — MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

Par hasard sous un pin Daphnis était assis.
Confondant leurs troupeaux, Corydon et Thyrsis
Laissaient bondir, Thyrsis les brebis rassemblées,
Et Corydon la chèvre aux mamelles gonflées.
Arcadiens tous deux, tous deux jeunes, leurs voix
S'élevaient tour à tour ou chantaient à la fois.
Tandis qu'au myrte vert j'épargnais la froidure,
Le bouc, roi des troupeaux, fuyait à l'aventure.
Je vois Daphnis ; Daphnis m'aperçoit : « O berger,
Ton bouc et tes chevreaux sont exempts de danger,
Me dit-il ; s'il se peut, viens t'asseoir sous l'ombrage.
La vache pour ces bords quitte le pâturage :
Là l'errant Mincio, dans les joncs égaré,
Coule, et l'essaim bruït sur le chêne sacré.
Ainsi parlait Daphnis. Que résoudre ? que faire ?
Pour renfermer l'agneau séparé de sa mère,
Près de moi je n'avais Alcippe, ni Phyllis.
Mais le combat est grand : Corydon et Thyrsis !
Leurs jeux sur mes travaux eurent la préférence.
A lutter tour à tour l'un et l'autre commence ;
Les chants alternatifs plaisent au double mont :
Ainsi, Corydon chante, et Thyrsis lui répond.

CORYDON.

« Nymphes de Libéthra ! mes plus chères délices !
De même qu'à Codrus daignez m'être propices.

Si je cède à son chant par Phébus inspiré,
Je suspendrai ma flûte à ce pin consacré.

THYRSIS.

Du lierre au jeune adepte, amis, offrez l'ombrage;
Que le cœur de Codrus en soit brisé de rage :
Ou, de l'éloge outré prévenant le danger,
Qu'un magique baccar me vienne protéger.

CORYDON.

Mycon d'un sanglier t'offre l'horrible hure,
Et d'un cerf aux longs jours la rameuse parure,
Diane ! par mes soins sur un pompeux autel
Debout, tu revivras en un marbre immortel.

THYRSIS.

Dieu des jardins, gardien de mon humble héritage !
Je ne t'offre par an qu'un modeste laitage;
Ton image chez moi n'est que de marbre encor;
Protége mes troupeaux, l'image sera d'or.

CORYDON.

Plus douce que le thym dont l'Hybla se couronne,
Plus blanche que le cygne, et le pampre d'automne,
Galatée ! au bercail les taureaux vont rentrer :
Si Corydon t'est cher, accours, viens l'inspirer.

THYRSIS.

Que je sois à tes yeux plus vil que les herbages
Dont la mer de Sardaigne infeste ses rivages,
Si ce jour pour Thyrsis n'a la longueur des ans !
Vers l'étable, ô mes bœufs ! tournez vos pas pesants.

CORYDON.

Ruisseaux doux au sommeil, lits de molle fougère,
Que voile cet arbuste à l'ombre encor légère !
Défendez mon troupeau des feux du Sirius :
L'été vient, et grossit les perles de Bacchus.

THYRSIS.

Là le foyer, ici la torche accoutumée,
Et la flamme assidue et la poutre enfumée,

Nous font braver autant l'hiver et ses rigueurs
Qu'un torrent son rivage, un loup l'œil des pasteurs.

CORYDON.

De ses dards épineux la châtaigne est armée ;
La terre de fruits mûrs est au loin parsemée ;
Tout rit ; mais qu'Alexis délaisse nos côteaux,
Dans leurs lits desséchés tariront les ruisseaux !

THYRSIS.

L'air brûle, l'herbe a soif ; tout meurt dans nos campagnes ;
Bacchus ravit le pampre aux arides montagnes.
Que revienne Phyllis, et tout va refleurir,
Et des cieux réjouis l'urne va se rouvrir.

CORYDON.

Des bois chers à Vénus le myrte est la parure ;
Apollon du laurier protège la verdure ;
Plus heureux coudrier ! Phyllis t'a préféré :
Sois vainqueur et du myrte et du laurier sacré.

THYRSIS.

Le frêne orne les bois, le sapin la colline ;
Le saule pâlissant sur les ondes s'incline.
Plus souvent, Lycidas, si tu viens dans nos bois,
Le chêne et le sapin fléchiront sous tes lois. »

MÉLIBÉE.

De leurs accents rivaux j'ai gardé la mémoire.
Thyrsis voulait en vain disputer la victoire :
Dès ce jour, du vainqueur on proclama le nom,
Et Corydon pour moi fut toujours Corydon.

NOTES.

Aut, si ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Une plante qui protégeait les poètes contre les dangers d'un

éloge outré! Les anciens possédaient là une recette bien utile. Il est fâcheux qu'elle n'ait point passé jusqu'à nous.

> Candidior cycnis, ederâ formosior albâ.

L'épithète *albâ* m'a engagé à traduire ainsi :

> Plus blanche que le cygne, et le pampre d'automne,

quoiqu'à vrai dire ces deux sortes de blancheur soient assez différentes.

> . . . . . jam venit æstas
> Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

Gemmæ et *turgent* sont, comme tous les détails de Virgile, d'une observation parfaite. Il était difficile de les conserver; je l'ai tenté, en disant :

> L'été vient, et grossit les perles de Bacchus.

ÉGLOGUE VIII.—DAMON ET ALPHÉSIBÉE.

Damon, Alphésibée, harmonieux rivaux !
Je vais à nos pasteurs dire vos chants nouveaux.
Le lynx, l'œil étonné, se plut à les entendre :
L'onde oublia son cours, le troupeau l'herbe tendre.
Damon, Alphésibée, harmonieux rivaux !
Illustre Pollion, qui, loin de ta patrie,
Franchis le haut Timave ou les flots d'Illyrie !

Ne viendra-t-il jamais l'heureux jour où ma voix
Osera proclamer tes belliqueux exploits,
Et dire à l'univers par quel pouvoir magique
Tes chants rendent Sophocle au cothurne tragique?
Par toi j'ai commencé, je finirai par toi.
Lis ces vers que ta bouche a réclamés de moi :
A tes lauriers vainqueurs joins le lierre timide.

La nuit quittait les cieux ; et la rosée humide
Venait pour les troupeaux amollir le gazon :
Penché sur sa houlette, ainsi chanta Damon :
« Étoile du matin, ramène la lumière,
Viens ! Nise indignement trahit sa foi première ;
Et moi dans la longueur et des nuits et des jours,
J'atteste en vain les dieux témoins de mes amours :
Ils me laissent mourir. O flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.

« Le Ménale du pâtre entend les airs plaintifs ;
Ses bois sont éloquents et ses pins attentifs.
Pan t'y fit soupirer, ô flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.

« Nise à Mopsus !... Amants, espérez tout du sort :
La cavale au griffon s'unira sans effort ;
Près du limier boira la biche sans défense.
Allume les flambeaux, fuis les jeux de l'enfance,
Mopsus, voici l'épouse ! Hesper est apparu ;
Des hauts sommets d'Œta pour toi seul accouru,
Il éclaire ta fête... O flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Ménale.

« Digne épouse en effet d'un aussi rare époux,
Nise ! Pour ton Mopsus tu nous méprises tous ;
Et mes sourcils épais et ma barbe touffue
Sont l'objet de ta haine et repoussent ta vue ;
Comme de mes pipeaux tu ris de mes tourments,
Et ne crois pas aux dieux qui vengent les amants.
Il en est toutefois !... O flûte pastorale !

Essaie à répéter les accent du Ménale.
« Un jour (de mes malheurs ce jour fut le premier)
Je te vis. Tu cueillais les doux fruits du pommier.
Ta mère t'escortait : moi, j'étais votre guide.
Douze ans formaient mon âge, et déjà moins timide
Aux plus jeunes rameaux je touchais de la main :
Je te vis, et la mort descendit dans mon sein.
Erreur fatale et chère ! O flûte pastorale !
Essaie à répéter les accents du Méuale.
« Je te connais, Amour ! monstre altéré de sang !
Garamante, Ismarus, t'ont vomi de leur flanc.
Barbare ! c'est par toi qu'une mère féroce
Aux entrailles d'un fils plonge un poignard atroce.
De ton crime, ou du sien quel est le plus hideux ?
Ah ! tous deux sans pitié, vous m'indignez tous deux.
O ma flûte ! redis les accents du Ménale.
« Qu'aux loups épouvantés la brebis soit fatale ;
Que le chêne durci porte le fruit doré ;
Du narcisse éclatant que l'aune soit paré ;
Que l'ambre parfumé découle du feuillage ;
Que le hibou du cygne égale le ramage ;
Et que Tityre enfin rivalise à la fois
Arion sur les flots, Orphée au sein des bois.
O ma flûte ! redis les accents du Ménale.
« Adieu, forêts ! Je fuis votre ombre pastorale.
O mer ! envahis tout. Je veux du haut des monts
Rouler de roc en roc dans les gouffres profonds.
Toi, prends pour dernier don mon ame qui s'exhale,
Ma flûte ! cesse enfin les accents du Ménale. »
Du rival de Damon, Muses, dites les vers :
Quelle voix peut suffire à tous les tons divers ?
« Couronne ces autels, puise l'eau des fontaines,
Cueille de l'encens mâle et de molles verveines.
Essayons sur l'ingrat ce filtre impérieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

« Circé ravit leur forme aux compagnons d'Ulysse :
J'arrache aux cieux Phébé , ma déité propice ;
Mon chant frappe de mort l'hydre pernicieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
« Trois fois ces trois bandeaux couronnent son image
Qu'à l'entour des autels traîne trois fois ma rage :
Toujours le nombre impair fut agréable aux dieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
« Qu'un nœud de trois couleurs par trois fois se resserre,
Amaryllis, et dis : « O Reine de Cythère !
Vois dans ces nœuds puissants l'emblème de tes nœuds. »
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
« Quand ce feu pétillant durcit la molle argile ,
La cire au même feu s'amollit, se distille.
Puisse ainsi mon amant, las de me voir souffrir,
S'endurcir pour une autre et pour moi s'attendrir !
Verse le pur froment. Que la flamme consume
Ce laurier, par tes mains revêtu de bitume !
Brûle dans ce laurier, Daphnis, brûle à mes yeux !
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
« Avide du taureau, la vache vagabonde
Qui parcourut la plaine et la forêt profonde,
Lasse de battre en vain tous les lieux d'alentour,
Tombe près du ruisseau, haletante d'amour;
Elle oublie et l'étable et la nuit avancée :
Que Daphnis, nourrissant cette ardeur insensée ,
M'implore, et que j'insulte à ses stériles vœux !
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
« Ces gages, qu'autrefois me laissa le parjure ,
Garde-les dans ton sein, terre ! je t'en conjure.
Ils me doivent Daphnis, ces gages précieux !
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.
« Ces herbes que le Pont nombreuses voit éclore ,
Méris me les donna : je les possède encore.
Il m'apprit à filtrer leur suc envenimé.

Lui-même, en loup hurlant par elles transformé,
Il courait se cacher aux forêts ténébreuses :
J'ai vu les morts sortir de leurs tombes poudreuses,
Et l'épi fugitif mùrir en d'autres lieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

« Jette aux flots cette cendre au-dessus de ta tête.
Philtres ! contre Daphnis en vain je vous apprête :
Daphnis brave mon art, Daphnis brave les dieux.
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux.

« La cendre, à l'enlever tandis que je diffère,
S'allume, et sur l'autel tremble en flamme légère.
Présage ! sois heureux. Mes destins sont dictés.
Hylax frappe le seuil d'aboîments répétés.
Amour ! perfide Amour ! croirai-je a tes mensonges ?
Le bonheur des amants n'est-il que dans leurs songes ?
Non, le crédule espoir n'abuse point mes yeux,
Voilà Daphnis ! cessez, charme mystérieux. »

NOTES.

Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,
Jam fragiles poteram a terrà contingere ramos.

Racan a rendu ces deux vers par deux vers délicieux :

Il n'avait que douze ans, et, de ses petits bras,
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en-bas.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !

Nous n'avons pas en français de tour qui réponde à la chaleur de celui-ci. *Ut vidi ! ut perii !* est expressif et passionné : *comme je le vis ! comme je péris !* serait ridicule.

Nunc scio quid sit Amor, etc.

J'ai fondu ce couplet avec le suivant, d'abord parce que les deux idées tiennent l'une à l'autre, et ensuite pour éviter la monotonie des refrains, déjà très multipliés.

. . . . . Crudelis tu quoque, mater!
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque, mater.

Ces petites combinaisons de mots roulant sur la même idée m'ont semblé sortir un peu de la manière de Virgile pour rentrer dans celle d'Ovide. Je me suis servi d'un tour moins recherché.

. . . . . Numero deus impare gaudet.
Toujours le nombre impair est agréable aux dieux.

Ces espèces de maximes doivent, ce me semble, être toujours détachées et conserver dans la version française la précision de l'original. C'est à quoi je me suis attaché.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.

Virgile, ici comme en beaucoup d'autres passages, franchit les idées intermédiaires. La traduction littérale de cette phrase très elliptique ne serait qu'une énigme. J'ai cherché à l'éclaircir en la développant; car il s'agit d'être entendu, et non de compter les mots: ce qui est obscur paraît toujours long.

On sait que la seconde partie de cette églogue est une imitation textuelle de la seconde Idylle de Théocrite, que Racine nommait l'une des plus belles pièces de l'antiquité.

ÉGLOGUE IX. — MÉRIS.

LYCIDAS, MÉRIS.

LYCIDAS.

Où se tournent tes pas, Méris? vers la cité?

MÉRIS.

J'ai vécu trop long-temps. Ah! qui l'eût redouté?
L'usurpateur a dit : « Tous vos champs tributaires
« Sont à moi seul ; fuyez, maîtres héréditaires. »
Et moi, triste, vaincu, (tant le sort peut changer!)
Je porte mes chevreaux aux mains de l'étranger :
Que ce don soit fatal!

LYCIDAS.

Des lieux où la colline
Sous le fertile soc plus mollement s'incline,
Jusqu'au vieux hêtre, au front brisé par les hivers,
Ménalque est maître encore, et le doit à ses vers.

MÉRIS.

Ainsi le racontait l'errante Renommée ;
Mais notre voix se perd dans le bruit d'une armée :
La colombe se tait devant l'aigle sacré.
Si le corbeau, des flancs du chêne révéré,
Ne nous eût défendu la guerre meurtrière,
Ménalque ni Méris ne verraient la lumière.

LYCIDAS.

Noirs forfaits! à quels bras étiez-vous réservés?
Quoi! nos consolateurs nous seraient enlevés!
Eh! qui donc eût chanté les Nymphes du bocage,
Semé des fleurs, couvert les fontaines d'ombrage,

Et répété ces vers qu'un jour je recueillis
Lorsque tu les portais à notre Amaryllis?
« Jusques à mon retour de la cité prochaine,
« Fais paître mes chevreaux au bord de la fontaine,
« O Tityre, et du bouc fuis le front courroucé. »

MÉRIS.

Je préfère cet air pour Varus commencé :
« Magnanime Varus ! ah ! si le sort pardonne
« A nos murs trop voisins de la triste Crémone,
« Les cygnes de Mantoue aux cieux t'élèveront. »

LYCIDAS.

Que tes essaims, Méris, des ifs craignent le front !
Qu'un lait pur de ta vache emplisse les mamelles !
J'eus moi-même un regard des doctes Immortelles.
Il me souvient encor du jour où nos pasteurs
Me proclamaient poète; éloges trop flatteurs !
A célébrer Varus, est-ce à moi de prétendre?
L'oie, aux cris importuns, de l'oiseau du Méandre
A-t-elle les accords doux et mélodieux?

MÉRIS.

Je cherche à retrouver quelques airs gracieux.
Écoute celui-ci : « Viens, belle Galatée !
« Quel charme te retient sous la mer agitée?
« Ici le doux printemps rougit; et de ses fleurs
« La terre aux bords des eaux prodigue les couleurs;
« Le pâle peuplier couvre les antres sombres,
« Et la vigne flexible entrelace ses ombres.
« Viens; laisse follement le flot battre ses bords. »

LYCIDAS.

Une nuit, tu chantais : ô les tendres accords !
Si j'oubliai les airs, je retins la mesure.

MÉRIS.

« Des astres, ô Daphnis, laisse la foule obscure.
« Astre du grand César, voilà que tu parais !
« Astre cher à Vénus, et propice aux guérets !

« Astre qui sur les monts vas colorant la treille !
« Enrichis les jardins de la poire vermeille,
« O Daphnis ! tes neveux jouiront de tes plants;
« Avec le temps tout s'use, et même les talents.
J'ai chanté plus d'un jour : cependant, avant l'âge
Ma voix s'éteint ; Méris, ô funeste présage !
S'est laissé prévenir par le regard des loups.
Par Ménalque chantés, ces airs seront plus doux.

LYCIDAS.

Ne me les ravis point. Vois, les ondes se taisent.
Pour toi des aquilons les murmures s'apaisent.
La moitié de la route a fui rapidement.
Déjà de Bianor je vois le monument :
Là, le pâtre en faisceaux assemble le feuillage ;
Là, pose tes chevreaux et chantons sous l'ombrage.
Nous les verrons trop tôt ces remparts odieux !
Si tu crains de la nuit les brouillards pluvieux,
Marchons, donne ce poids qui t'accable sans doute.
Méris, et nos chansons abrègeront la route.

MÉRIS.

Il est pour nous, ami, des soins plus rigoureux :
Attendons et Ménalque et des jours plus heureux.

NOTES.

Virgile, comme l'on sait, composa sa neuvième églogue de vers et de couplets qui n'avaient pu trouver place dans les huit premières, et qu'il a rattachés entre eux par des liens quelquefois un peu faibles. Cette pièce n'en contient pas moins des détails pleins de grâce et de fraîcheur.

Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

A ce vers, placé dans la bouche de Méris, Lycidas répond :

Heu ! cadit in quemquam tantum scelus ! heu ! tua nobis
Penè simul tecum solatia rapta, Menalca !
Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ ?

et il semble compter pour rien la mort dont Méris, son interlocuteur, dit avoir lui-même été menacé. Cela n'est guère obligeant; et j'ai cru à propos d'éviter cette légère inconvenance, défaut si peu habituel à Virgile. Lycidas, dans ma traduction, parle des deux bergers à la fois :

Quoi ! nos consolateurs nous seraient enlevés !
Qui sans vous eût chanté les Nymphes du bocage,
Versé des fleurs, couvert les fontaines d'ombrage ?

Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes.

Le souvenir de ce vers semble avoir inspiré celui-ci au bon La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Ceux qui viennent ensuite n'appartiennent qu'à son génie et à son cœur :

Eh quoi ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui,
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore.

Virgile n'a rien d'un caractère plus touchant, ni d'une plus ravissante naïveté.

. . . . Vox quoque Mœrim
Jam fugit ipsa : lupi Mœrim vidêre priores.

Être aperçu par un loup avant de l'avoir vu soi-même, était regardé chez les anciens comme un présage funeste à la voix des bergers; quelques-unes de ces croyances superstitieuses subsistent encore dans nos campagnes : il en est même de très favorables à la poésie.

ÉGLOGUE X. — GALLUS.

Viens, préside, Aréthuse, au dernier de mes chants.
Peu de vers pour Gallus, mais si doux, si touchants,
Que même Lycoris s'empresse de les lire !
Eh ! qui pour mon Gallus ne monterait sa lyre ?
Que, pour prix de tes soins, ton cristal toujours pur
Des flots siciliens perce le sombre azur,
Et que n'ose jamais l'épouse de Nérée
Mêler son amertume à ton onde sacrée !
Commençons, et tandis que des jeunes ormeaux
Nos chevreaux pétulants tondent les verts rameaux,
Chantons Gallus en proie à sa langueur secrète.
Rien n'est sourd à mes chants : la forêt les répète.
Nymphes des eaux ! quels bois vous dérobaient au jour,
Quand Gallus expirait d'un déplorable amour ?
Le Pinde et ses coteaux, l'Hypocrène et sa source,
N'avaient point cependant retenu votre course.
Les lauriers, la bruyère ont pleuré ses destins ;
Lycée, aux antres verts, et Ménale, aux longs pins,
Pleuraient Gallus couché sous la roche déserte :
Ses bêlantes brebis vont lamentant sa perte...
Ne les dédaigne pas, Gallus ; au bord des eaux
Le charmant Adonis a gardé les troupeaux.
Le pâtre vient ; des bœufs vient pesamment le guide ;
De la froide glandée encore tout humide,
Ménalque vient. Phébus vient lui-même : « Insensé !
Lycoris près d'un autre habite un camp glacé ! »
Secouant de grands lis et des fleurs bocagères,

Silvain parut, orné de guirlandes légères.
Pan à son tour, le teint d'hièble coloré :
« D'un éternel ennui seras-tu dévoré ?
Dit-il. Le traître Amour s'applaudit de tes peines.
L'herbe des prés a soif de l'onde des fontaines,
L'abeille de cytise, et l'Amour de nos pleurs.»
Triste, il répond : «Témoins de mes longues douleurs,
Dites-les à vos monts, pasteurs de l'Arcadie,
Pasteurs seuls renommés pour votre mélodie.
O ! si vos doux accords redisaient mon tourment,
Que Gallus au tombeau dormirait mollement !
Plût aux dieux que Gallus eût vos champs pour patrie !
Ou pâtre, ou vendangeur de la grappe mûrie,
J'eusse obtenu l'amour d'Amynte ou de Phyllis ;
L'une ou l'autre, n'importe ! Ah ! si l'éclat des lis
Refusa d'embellir le teint bruni d'Amynte,
Noire est la violette, et noire est l'hyacinthe.
Près de moi, sous le saule aux mourantes couleurs,
L'une eût chanté des airs, l'autre eût cueilli des fleurs.
Là sont des eaux, des prés ; là flotte un mol ombrage ;
Là nous eussions vieilli, consumés d'un même âge.
Mais loin de ton pays, sous les tentes de Mars,
Le fol amour t'entraîne à travers mille dards.
Des Alpes et du Rhin, il est donc vrai, cruelle,
Tu braves, et sans moi, la froidure éternelle !
Ah ! que puissent du moins t'épargner les frimas ;
Que les glaçons tranchants n'offensent point tes pas !
J'irai ; sur les pipeaux qu'entendit Syracuse,
J'oserai de Chalcis reproduire la muse :
Dans les antres des bois plongeant mes pas errants,
J'irai seul défier leurs hôtes dévorants.
Racontant mes amours, leurs écorces fidèles
Croîtront... O mes amours ! vous croîtrez avec elles.
Aux nymphes du Ménale osant m'associer,
J'atteindrai de mes traits l'horrible sanglier ;

De chiens hurlants, malgré ses glaces conjurées,
Je ceindrai Parthénie et ses forêts sacrées.
Mais déjà je parcours le bois retentissant :
Du Parthe sous ma main siffle l'arc menaçant ;
Il lance du Crétois la flèche inévitable.
Trompeurs soulagements ! l'Amour impitoyable
Daigne-t-il s'attendrir aux tourments des humains ?
Loin de moi, chants d'amour, Dryades et Silvains !
Forêts, disparaissez ! votre ombre m'importune :
Rien ne peut, je le sens, tromper mon infortune.
De l'Hèbre et du Strymon quand je boirais les eaux,
Quand aux champs libyens bondiraient mes troupeaux,
Sous l'orme desséché que Sirius dévore,
L'Amour, l'ardent Amour m'y poursuivrait encore.
L'Amour soumet le monde, et je cède à l'Amour.»
  Muses ! laissons dormir les échos d'alentour ;
C'est assez. Vous m'avez révélé vos merveilles,
Tandis que, sous l'ombrage, en légères corbeilles
Ma main arrondissait les joncs obéissants ;
Donnez près de Gallus du prix à mes accents,
Lui pour qui chaque jour croît mon amitié tendre,
Comme on voit au printemps l'ormeau croître et s'étendre.
  Mais l'ombre est comme aux fruits fatale aux chalumeaux ;
Du noir genévrier redoutons les rameaux ;
Rentrons. Vesper a lui : rassassiés d'herbage,
Allez, chevreaux, allez ; quittez le pâturage.

NOTE.

On sait par *cœur*, et dans toute l'acception du terme, cette délicieuse églogue de *Gallus*, ce chef-d'œuvre d'amoureuse mélancolie. Je n'y remarquerai rien, parce que tout y est remarquable. Jamais l'amitié ne répandit et ne fit répandre de plus douces larmes sur les blessures de l'Amour.

CHANTS DE L'ILIADE.

AVERTISSEMENT.

J'avais commencé plusieurs autres chants de l'Iliade; n'ayant pas eu le temps d'y revenir avec assez de soin, je n'ai conservé que les premier, troisième, quatorzième, vingt-deuxième et vingt-quatrième chants. Avant de les livrer au public, j'ai lu, avec une nouvelle attention, la traduction de M. de Rochefort : les excellents vers qu'elle contient laissent à regretter que tout l'ouvrage ne soit pas écrit d'une manière plus soutenue. Serait-il donc impossible d'intercaler dans une version nouvelle ce que l'ancienne a de remarquable ? Un pareil travail aurait, ce me semble, le double avantage d'abréger un peu la tâche démesurée du traducteur, et de garantir d'avance au public le mérite d'une partie de la traduction.

CHANT PREMIER.

O muse ! redis-moi la colère d'Achille,
Cette ardente colère en malheurs si fertile,
Qui plongea chez les morts tant de Grecs renommés,
Et livra leur dépouille aux vautours affamés;
(Tel fut de Jupiter l'arrêt irrévocable
Du jour que s'alluma cette haine implacable,
Et que s'ouvrit la lice aux débats odieux
D'Atride fils des rois, d'Achille fils des dieux.)
Quelle divinité leur souffla cette rage ?
Apollon. Tous les Grecs rachetèrent l'outrage
De son prêtre Chrysès par leur chef insulté :
D'un fléau destructeur le camp fut infecté;
Tout succombait. Chrysès, du dieu fils de Latone
Portant les saints bandeaux, le sceptre et la couronne,
Était venu, chargé d'une riche rançon,
Redemander sa fille au fier Agamemnon.
Il suppliait l'armée, et surtout les Atrides :
« Atrides généreux, et vous, Grecs intrépides,
Veuillent les Immortels, de l'Olympe habitants,
Vous livrer ces remparts, défendus si long-temps !
Puissiez-vous tous revoir votre douce patrie !
Mais rendez à mes vœux une fille chérie.
Grecs, ne dédaignez pas mes tributs opulents :
Les rameaux d'Apollon ceignent mes cheveux blancs ;
Révérez dans mes mains le sceptre respectable
Du dieu qui lance au loin le trait inévitable.»
Parmi les Grecs circule un bruit approbateur ;
Mais Atride : «Vieillard, dit-il avec hauteur,
Si dans le camp des Grecs je te retrouve encore,

Frémis : en vain d'un dieu le bandeau te décore.
Réservée à mon lit, ta fille me suivra,
Et, tournant le fuseau, dans Argos vieillira :
Telle est ma volonté. Toi, mortel téméraire,
Si tu chéris tes jours, fuis.» Le malheureux père,
Intimidé, s'éloigne à ces mots foudroyants.
Morne et silencieux, le long des flots bruyants,
Il marchait : «Dieu puissant de Délos et de Chryse !
Ne défendras-tu point ton prêtre qu'on méprise ?
Si j'ornai tes parvis de mes dons solennels,
Si du sang des taureaux j'inondai tes autels,
Saisis tes flèches d'or ! d'une main vengeresse,
Frappe, immole à mes pleurs le héros de la Grèce.»
  Suppliant, il parlait : Apollon l'entendit ;
Des sommets radieux Apollon descendit,
Formidable, et des Grecs méditant la ruine.
L'arc vengeur étincelle à l'épaule divine ;
Et du carquois flottant le bruit semble annoncer
L'invisible trépas qu'il s'apprête à lancer.
Le dieu, tel que la nuit, marche terrible et sombre ;
A l'écart des vaisseaux il s'arrête dans l'ombre ;
Et son arc immortel, qu'il courbe avec effort,
Chasse en sifflant le trait qui part avec la mort.
Il renverse d'abord sous ses flèches rapides
Les dogues vigilants, les coursiers intrépides ;
Les hommes à leur tour, durant neuf jours atteints,
Tombent ; et les bûchers ne se sont pas éteints.
  Mais, lorsqu'on vit briller la dixième journée,
Achille convoqua la foule consternée,
Et, debout au milieu de ce nombreux concours,
Inspiré par Junon, proféra ce discours :
«Atride, il n'est pour nous d'asile que la fuite ;
Heureux si de la mort nous trompons la poursuite !
Un invisible bras s'est déployé sur nous ;
Et la Peste et la Guerre ont réuni leurs coups.

Consultons cependant les sacrés aruspices ;
Écoutons ces mortels dont les regards propices
Des songes incertains percent l'obscurité :
(Les songes quelquefois peignent la vérité ;
Jupiter les envoie). Apprenons ce qu'ordonne
Le long courroux du fils de la blonde Latone.
Réclame-t-il des vœux, ou le sang des taureaux,
Ou l'agneau jeune encore, ou les tendres chevreaux?
De sa fureur divine implorons une trêve.»
Il dit, et se rassied. Soudain Calchas se lève ;
Augure révéré, fils du sage Thestor,
Il connaît ce qui fut, ce qui n'est pas encor ;
Le souffle d'Apollon qui réside en son ame
Guida la Grèce entière aux remparts de Pergame.
Il se recueille, et dit : « Je vais tout révéler ;
Mais toi, de qui la voix me presse de parler,
Noble Achille, avant tout, jure que ton courage
Écartera de moi la menace et l'outrage.
Il est un roi puissant que je crains d'offenser :
Et quand par son sujet un roi se sent blesser,
Plus de pardon ; sa haine avec le temps s'augmente ;
Dans son cœur ulcéré la vengeance fermente ;
Tôt ou tard elle éclate. Achille ! tu m'entends :
Veux-tu me protéger en tous lieux, en tous temps?
—Oui : j'en jure, ô Calchas, par le dieu qui t'inspire,
Tant qu'Achille est debout, tant qu'Achille respire,
Des guerriers que ce camp renferme dans son sein
Aucun, aucun sur toi ne portera la main ;
Je le répète encore, aucun d'entre eux... pas même
Agamemnon, si fier de la grandeur suprême.
—Le dieu ne venge point son temple négligé,
Mais il venge Chrysès par Atride outragé,
Dit alors sans pâlir l'irréprochable augure.
Apollon de son prêtre a ressenti l'injure ;
Il vous fait expier des refus inhumains,

Et ne doit détourner ses homicides mains
Qu'au jour où Chryséis, à la noire prunelle,
Reverra sans rançon la cité paternelle;
Tandis qu'un sacrifice, à Chryse transporté,
En pompe fumera sur l'autel irrité. »
Il dit; le roi des rois, le fils puissant d'Atrée
Se lève. Sa fureur, trop long-temps concentrée,
Éclate dans ses traits. Son œil roule hagard;
Et lançant sur Calchas un oblique regard :
« Prophète du malheur! de ta bouche fatale,
Depuis que je t'entends, rien d'heureux ne s'exhale;
Tu te plais dans l'horreur de tes prédictions.
J'abhorre tes discours comme tes actions :
Tu viens insolemment révéler à la Grèce
Que j'appelle d'un dieu la haine vengeresse!
Et pour quel grand forfait?... pour n'avoir point rendu
Un prix qui m'appartient, que j'obtins, qui m'est dû :
Chryséis!... J'aimais moins l'épouse jeune et pure
Dont ma main dénoua la pudique ceinture;
Et Clytemnestre à peine égalait Chryséis
Pour les arts de Minerve et les dons de Cypris.
Je veux bien cependant au salut de l'armée
Immoler la beauté dont mon ame est charmée;
Mais quand je cède un bien qui m'était réservé,
Du prix de mes travaux dois-je être seul privé?
Aux chefs, à leur justice Agamemnon se fie.
Grecs! vous voyez pour vous ce que je sacrifie! »
Achille lui répond : « O prince impérieux!
O de tous les mortels le plus ambitieux!
Que peut ton ame avide exiger davantage!
Faut-il nous assembler pour un nouveau partage?
Eh! laisse faire aux dieux: si bientôt leur bonté
Nous ouvre de Priam l'opulente cité,
Les Grecs, pour assouvir ton insigne avarice,
De sa triple valeur paîront ton sacrifice. »

Soudain Agamemnon : « Crois-tu me commander?
Espères-tu me vaincre ou me persuader,
Cœur superbe? Tu veux qu'Agamemnon tranquille
Se dépouille d'un droit dont jouirait Achille ?
Non ! Par un prix égal, que les Grecs généreux
Me consolent d'un prix que j'ai perdu pour eux;
Ou je cours enlever, sans que rien me retienne,
La captive d'Ajax, ou d'Ulysse, ou la tienne,
La tienne, fier Achille ! A de plus saints devoirs
Consacrons ces instants : qu'un navire aux flancs noirs
S'apprête à s'élancer sur la liquide plaine !
Que sa voile des vents sollicite l'haleine !
Choisissons des rameurs au bras souple et nerveux :
Auprès de Chryséis, que pour offrir nos vœux
Parte le sage Ulysse, ou le fils d'Oïlée,
Ou le roi de la Crète, ou toi, fils de Pélée,
Toi même !...» Achille alors le mesure des yeux :
« Homme arrogant et bas, monarque astucieux,
Cria-t-il en fureur ; qui des fils de la Grèce
De t'obéir encor peut montrer la faiblesse?
Certes, ce n'est plus moi. Quels sont mes ennemis?
Les Troyens? Envers moi quel crime ont-ils commis?
Vinrent-ils dérober, spoliateurs avides,
Mes bœufs laborieux, mes cavales rapides?
De mon riche pays les pas de leurs coursiers
Foulèrent-ils jamais les sillons nourriciers?
Non, sans doute. Entre nous des cimes effrayantes
S'élèvent ; entre nous roulent des mers bruyantes.
Pour qui me suis-je armé? Pour Ménélas et toi,
Toi, despote orgueilleux, chef ingrat et sans foi !
Aux Troyens, innocents du parjure d'Hélène,
J'ai fait porter le poids de ton injuste haine ;
Et de mes longs travaux, pour toi seul entrepris,
Tu médites déjà de m'arracher le prix,
Ce prix que m'accorda la race des Pélages !

Tu te plains ! Et dis-moi, toujours dans nos partages
Des dons les plus pompeux ne t'enrichit-on pas ?
Je soutiens presque seul tout le faix des combats ;
Et chacun de nous deux remporte sous sa tente,
Moi la plus humble part, toi la plus éclatante.
C'en est trop ! Je suis las de stériles travaux ;
Je pars, je rends aux mers mes agiles vaisseaux,
Et vais, loin de Pergame, aux remparts de Larisse
Du grand Agamemnon raconter la justice ;
Je pars, et nous verrons alors quels nouveaux biens
Il saura, sans Achille, enlever aux Troyens ! »
Alors le roi des rois : « Eh bien ! je te l'accorde.
Fuis, mortel affamé de haine et de discorde ;
Fuis, de tous mes guerriers ô le plus abhorré !
Fuis : il en est encor dont je suis honoré ;
Assez d'autres sans toi m'assurent la victoire,
Et le grand Jupiter prendra soin de ma gloire.
Ta force vient de lui : ne t'en prévaux donc pas.
Retourne, va régner sur tes faibles états,
Parmi tes Myrmidons ! Quitte-moi : peu m'importe !
Je me ris des éclats où ta fureur s'emporte.
Puisque Apollon le veut, je rendrai Chryséis :
Mais je cours de ce pas saisir ta Briséis :
Et t'apprendrai bientôt la distance du maître
Au sujet insolent qui l'ose méconnaître. »
Tout Achille a frémi. Renfermée un moment,
Sa colère en son cœur bouillonne sourdement,
Et son orgueil bravé s'indigne et se soulève.
Que fera-t il ? Tirant son homicide glaive,
Au sein d'Agamemnon plongera-t-il la mort ?
Ou se contiendra-t–il par un pénible effort ?
Tandis que, d'une main lente et préoccupée,
De la gaîne profonde il tire son épée,
La propice Minerve, à la voix de Junon,
Descend du vaste Olympe aux plaines d'Ilion,

Et debout près d'Achille, et pour lui seul présente,
Saisit de ses cheveux la tresse éblouissante.
Le héros étonné se retourne, et ses yeux
Ont reconnu les traits de la fille des dieux :
« Vierge au regard terrible, imposante immortelle,
Dit-il, auprès de moi quel intérêt t'appelle ?
Par cet Agamemnon tu me vois outragé :
Avant de me quitter tu me verras vengé. »
« Arrête, s'écria la déesse prudente ;
Réprime les transports de ta fureur ardente :
Telle est la volonté de l'auguste Junon ;
Junon protége Achille ainsi qu'Agamemnon.
Réponds par les discours, et non point par le glaive.
Un jour il te rendra la beauté qu'il t'enlève,
Ce roi de qui l'orgueil cherche à t'humilier :
Ce même Atride un jour viendra te supplier ;
Ses mains t'enrichiront d'une offrande pompeuse.
La parole des dieux ne fut jamais trompeuse :
Accepte ce garant.—Déesse, c'est assez :
Qui se soumet aux dieux voit ses vœux exaucés.
J'immole ma vengeance aux maîtres de la terre. »
Il a parlé : son bras, terrible dans la guerre,
Replonge au fourreau d'or le glaive furieux ;
Et Pallas va fouler l'Olympe radieux.
Mais il n'est point éteint le courroux d'Éacide !
Son insultante voix gourmande encore Atride :
« Mortel audacieux et timide à la fois !
Mortel ivre d'orgueil ! Parle, où sont tes exploits ?
Déployant tour à tour la valeur et l'adresse,
A quelques grands combats as-tu guidé la Grèce ?
Non. Dévorer son peuple et frustrer ses rivaux,
Voilà du roi des rois les glorieux travaux !
Vous qu'il ose opprimer, Grecs ! sans votre indolence,
Ce jour eût éclairé sa dernière insolence,
Mais j'en fais le serment formidable et sacré :

Je jure par ce sceptre à jamais révéré,
Qui, détaché du tronc frappé dans ses racines,
N'étendra plus son ombre au sommet des collines,
Je jure qu'il luira le jour, pour moi si doux,
Le jour où mon repos vous accablera tous.
Hector vous atteindra de ses terribles armes ;
Et toi, pour les venger tu n'auras que tes larmes :
Alors, seul au milieu des débris et des morts,
Et le cœur déchiré de stériles remords,
Tu te repentiras, au sein de ta détresse,
D'avoir osé braver le soutien de la Grèce. »

Il dit, jette à ses pieds son sceptre éblouissant,
Et s'assied. Devant lui, de rage frémissant,
Atride l'observait... Nestor entre eux s'avance.
Du vieillard de Pylos la facile éloquence
Surpasse la douceur d'un miel délicieux.
Deux générations ont passé sous ses yeux ;
La troisième s'élève, il y préside encore :
O dieux, s'écria-t-il, dieux que ma voix implore !
Aux enfants d'Hellénus quel deuil préparez-vous?
Quel triomphe pour Troie et quel affront pour nous !
Priam et tous les siens, tressaillant d'allégresse,
Certes vont s'applaudir des débats de la Grèce,
S'ils apprennent qu'ainsi sont divisés entre eux
Le plus puissant des Grecs et le plus valeureux.
Jeunes tous deux, tous deux cédez à mon grand âge.
Vous reçûtes du ciel la vaillance en partage ;
Mais j'ai vu des mortels plus courageux encor
Qui ne dédaignaient pas les conseils de Nestor.
Non, je ne verrai plus de ces chefs intrépides,
Polyphême, Dryas, Cénée aux pieds rapides,
Thésée et son ami, vainqueurs des sombres bords,
Qui vivants ont foulé le rivage des morts !
Sans rivaux sous les cieux, ces guerriers invincibles,
Terribles, terrassaient des ennemis terribles.

Loin des champs de Pélops entraîné sur leurs pas,
A leurs bras indomptés j'associai mon bras.
Nul homme d'aujourd'hui n'eût affronté leur lance ;
Chacun d'eux cependant m'écoutait en silence :
Imitez-les; comme eux fiez-vous à ma voix.
Atride, laisse-lui le prix de ses exploits ;
Et toi, bouillant Achille, abjure enfin ta haine ;
Épargne au roi des rois ta parole hautaine :
Ses droits sont grands ; jamais le monarque éternel
N'amassa tant d'honneurs sur le front d'un mortel.
Une divinité t'accorda la naissance ;
Tu possèdes la force, Atride la puissance.
Que ton courroux, Atride, expire le premier ;
Et moi-même je vais humblement supplier
Celui qui seul arrête, immobile barrière,
Du torrent des combats la rage meurtrière.»
  Atride alors : «Vieillard, je respecte ta voix ;
Mais cet Achille à tous prétend dicter des lois,
Veut dominer sur tous, de tous être l'arbitre.
Croit-il y parvenir ? De quel droit ? à quel titre ?
Pour l'avoir fait vaillant, à sa témérité
Les dieux auraient-ils donc permis l'impunité ?
  Achille, provoqué par le discours d'Atride :
«Je consens qu'on m'appelle homme faible et timide,
Si jusqu'à t'obéir je puis me dégrader.
Je t'interdis le droit de me rien commander,
Rien ! Que cette parole en ton cœur soit gravée !
Je ne dispute point Briséis enlevée ;
Je ne me vengerai ni de toi, ni des tiens ;
Mais essaie à ravir quelque autre de mes biens,
Et la Grèce verra punir ton insolence,
Et ton sang odieux coulera sur ma lance ! »
  Les fiers rivaux, cessant leurs arrogants discours,
Se lèvent, et des Grecs s'éloigne le concours.
Achille avec Patrocle a regagné sa tente,

Et ses profonds vaisseaux, à la poupe éclatante.
Atride aux vastes mers livre un navire ailé,
Choisit de vingt rameurs le bras souple et zélé,
Fait conduire au vaisseau l'hécatombe propice,
Et remet sa captive aux mains du sage Ulysse.
La proue en frémissant s'ouvre un sentier d'azur.
Atride ordonne aux Grecs, baignés d'un souffle impur,
De laver dans les flots leurs souillures honteuses,
Et d'offrir à Phébus des victimes nombreuses.
La chèvre bondissante et les puissants taureaux
De leur sang consacré teignent le bord des eaux.
Des chairs de la victime à demi consumée,
La vapeur monte aux cieux dans des flots de fumée.
L'armée à ces travaux se livre ; et cependant
Le roi des rois, fidèle à son courroux ardent,
Nourrit au fond de l'ame un espoir qui le flatte :
« Sage Talthybius, vigilant Eurybate,
Dit-il à ses hérauts ; vers le fils de Thétis
Courez, et de sa tente arrachez Briséis.
S'il ose résister à mon ordre suprême,
J'irai, le glaive en main, la lui ravir moi-même,
Afin de l'abreuver de regrets plus amers.»
Cet ordre tonne au loin ; et sur les bords des mers
Marchant avec lenteur, les fidèles ministres
A regret vont porter leurs messages sinistres.
Ils trouvèrent Achille assis près des vaisseaux.
Son œil à leur aspect s'enflamme ; et les hérauts,
De son courroux vengeur craignant la violence,
S'arrêtent, et debout gardent un long silence.
Achille a vu leur trouble et les a rassurés :
« Des hommes et des dieux interprètes sacrés,
Salut. Approchez-vous. Les dieux vous soient propices !
Des torts d'Agamemnon vous n'êtes point complices.
Vous venez enlever Briséis à mes feux :
Patrocle, amène-la ; qu'elle parte avec eux.

Mais j'atteste, ô hérauts, votre imposante égide,
Et la terre et les cieux et le parjure Atride,
Que mon bras désormais renonce à le venger.
Dans l'obscur avenir son œil ne peut plonger ;
Il ignore, insensé, quels coups le sort réserve
A ses Grecs que moi seul de la mort je préserve.»
  Ainsi parlait Achille. Attentif à ces mots,
Patrocle va chercher l'amante du héros,
La livre aux envoyés ; ils partent : la captive,
S'éloignant à regret, marchait lente et plaintive.
Achille, l'œil en pleurs, seul, assis à l'écart,
Sur le flot blanchissant fixe un morne regard ;
Et les bras étendus : » O vous, mère chérie !
De longs honneurs devaient remplir ma courte vie...
Où sont-ils? Jupiter promettrait-il en vain ?
D'Atride au loin puissant je subis le dédain ;
Briséis est ravie à mon ame ulcérée.»
Assise au fond des mers, auprès du vieux Nérée,
Thétis l'entend. Semblable à la vapeur des mers,
Elle monte vers lui du sein des flots amers,
Le flatte de la main : « O mon fils ! lui dit-elle,
Épanche tes ennuis dans l'ame maternelle.»
Achille soupirant : «Vous savez mes malheurs :
Faut-il rouvrir encor la source de mes pleurs ?
N'importe ! j'obéis. » Et, pâlissant de rage,
A sa mère attendrie il conte son outrage :
«Ma mère, je remets ma vengeance en vos mains ;
Montez aux cieux, priez le maître des humains.
Des droits vous sont acquis à sa reconnaissance :
Jadis vos soins heureux sauvèrent sa puissance.
(Vous me l'avez conté sous le toit paternel)
Quand, préparant des fers au monarque éternel,
Junon, Pallas, Neptune et la troupe sacrée
Conspiraient sa ruine : à vos cris Briarée,
Géant, fils de Neptune et plus puissant que lui,

Offrit à Jupiter ses cent bras pour appui;
Il consterna les dieux, et, fier de sa victoire,
Partagea de son maître et le trône et la gloire.
La paix rentra dès-lors au céleste séjour.....
Que Jupiter s'acquitte ! Attestez en ce jour
Cet important service absent de sa pensée,
Et sa main vengera ma valeur offensée.»
Thétis en gémissant répond: «Fils trop chéri!
Sous un astre fatal pourquoi t'ai-je nourri?
Que ne vis-tu tranquille et loin du bruit des armes!
Je ne verrais couler ni ton sang ni tes larmes.
Ta dernière heure est proche et t'appelle au cercueil:
Tu vivras peu de jours; jours tristes, jours de deuil!
Ta mère cependant, de la plaine azurée
Montant au sein neigeux du céleste empyrée,
Ira du dieu tonnant embrasser les genoux.
Retranche en tes vaisseaux ton tranquille courroux;
Des Grecs privés de toi que le crime s'expie!
Je sais que l'Océan, aux champs d'Éthiopie,
A convié son maître: hier, suivi des dieux,
Jupiter a quitté le séjour radieux;
Il reverra l'Olympe à la douzième aurore;
Alors, dans son palais que le bronze décore,
J'irai, les yeux en pleurs, l'invoquer pour mon fils.»
En achevant ces mots, l'immortelle Thétis
S'éloigne, et laisse Achille à sa vague furie.
Ulysse de Chrysès découvre la patrie,
Fait abaisser la voile, et, redoublant d'ardeur,
Les rameurs ont du port gagné la profondeur;
L'ancre a mordu la terre, et le robuste câble
Se tend en frémissant, alongé sur le sable.
Les Grecs touchent la rive, où leurs tributs épars
Du divin sagittaire appellent les regards,
Cependant que, du haut de la poupe rapide,
La jeune Chryséis descend belle et timide.

Ulysse, de sa main la guidant à l'autel,
Remet au vieux Chrysès ce dépôt solennel,
Et dit. « Agamemnon, roi des hommes, m'envoie
Pour te rendre, ô vieillard, l'espérance et la joie.
J'apporte une hécatombe, et cet auguste don
Puisse-t-il désarmer la fureur d'Apollon ! »
Il dit, et Chryséis est dans les bras d'un père.
L'hécatombe est rangée au pied du sanctuaire ;
Aux mains des assistants l'onde a coulé trois fois.
Les bras tendus au ciel, Chrysès à haute voix
Priait : « Dieu tout-puissant que dans Chryse on adore !
Ta bonté m'exauça ; qu'elle m'exauce encore !
Les Grecs, en ma faveur, tombèrent sous tes coups ;
Des Grecs, en ma faveur, détourne ton courroux. »
Ainsi priait Chrysès : Phébus lui fut propice.
Les fruits mystérieux, présents du sacrifice,
Lancés des mains du prêtre, à ses pieds ont roulé ;
Le sang noir des taureaux sous la hache a coulé ;
Et de leur cou nerveux tombe au loin détachée
Leur tête, dont la peau disparaît arrachée.
La croupe, par le fer divisée en deux parts,
Se revêt de lambeaux confusément épars,
Et sa graisse onctueuse est des chairs séparée.
Chrysès de la victime, avec soin préparée,
A la flamme limpide offrant le large dos,
Sur elle d'un vin pur fait écumer les flots.
De longs dards acérés la jeunesse est armée ;
Et quand sur les autels l'offrande est consumée,
Dévorant du taureau la poitrine et les flancs,
On fixe sa dépouille aux fers étincelants :
Les flammes à l'entour pétillent ; et l'on traîne
Les vastes ossements dispersés sur l'arène.
Mais bientôt du festin s'achèvent les apprêts ;
Bacchus mêle ses dons aux présents de Cérès :
Les plus jeunes des Grecs épanchent à la ronde

Un nectar qui frémit dans la coupe profonde;
Ils célèbrent Phébus dans leurs hymnes pieux,
Et Phébus apaisé sourit du haut des cieux.
Quand du pâle Hespérus luit l'étoile tranquille,
Tous près des noirs vaisseaux vont chercher un asile.
A peine de l'Aurore, au visage riant,
Les doigts de rose ouvraient les portes d'Orient,
Qu'Apollon charge Eurus d'emporter sur ses ailes
De la contagion les semences mortelles.
La voile se déploie, et le flot rougissant
Écume sous la proue, et roule en rugissant.
Le vaisseau léger fuit, et fend la plaine humide.
Au vaste camp des Grecs il arrive rapide;
Et le port, qui l'accueille en ses flancs sablonneux,
L'y retient enchaîné par d'inflexibles nœuds.
On se disperse au loin. Seul, de rage immobile,
A l'ombre des vaisseaux se confinait Achille.
Il refuse à la Grèce et sa voix et son bras;
Sa muette vengeance invoque les combats.
Mais la douzième aurore éclaire enfin la terre,
Et voit rentrer aux cieux le maître du tonnerre:
Thétis part; elle arrive au palais éclatant.
Le puissant Jupiter, dont l'œil au loin s'étend,
Méditait loin des dieux, l'ame préoccupée,
Seul sur le haut Olympe, à la cime escarpée.
La droite de Thétis touche au menton sacré;
Sa gauche ose presser le genou révéré:
« Roi des cieux, exaucez ma tremblante prière,
Honorez de mon fils la trop courte carrière,
Vengez-le; que des Grecs les Troyens soient vainqueurs,
Jusqu'au jour où les Grecs lui rendront ses honneurs!
D'un maître impérieux châtiez l'insolence. »
Elle dit; Jupiter reste dans le silence.
Thétis en pleurs s'attache aux genoux immortels:
« J'attends votre promesse ou vos refus cruels;

Vos refus... J'en ai fait le dur apprentissage :
Nulle n'obtint de vous moins de gloire en partage. »
Le roi des éléments répond : « Qu'exigez-vous ?
Faudra-t-il de Junon rallumer le courroux,
Et subir les éclats de sa plainte importune ?
« Jupiter des Troyens protége la fortune, »
Dira-t-elle. Évitez son regard inquiet.
Comptez sur moi : ce signe est un serment muet ;
Immuable, il proclame ou la paix ou la guerre,
Et n'abusa jamais ni les cieux, ni la terre. »
Ses cheveux odorants sur sa tête ont tremblé ;
Il fronce un noir sourcil... l'Olympe est ébranlé.
Thétis s'éloigne alors du dieu qui la protége,
Et Jupiter rejoint le céleste cortége.
Tous les dieux à la fois se lèvent devant lui.
Sur le seuil il s'arrête. En proie à son ennui,
Junon, qui de Thétis a découvert l'approche,
Gourmande Jupiter par cet amer reproche :
« O des dieux immortels le moins digne de foi !
Dis, quel nouveau complot tramais-tu loin de moi ?
Me fuir est ton bonheur : craignant de te commettre,
Jamais à tes conseils tu n'as daigné m'admettre. »
Des dieux et des mortels le monarque divin :
« Entrer dans mes conseils ! tu l'espères en vain.
De mes profonds secrets ne sois donc plus jalouse ;
Tout doit les ignorer, tout, jusqu'à mon épouse.
Ceux que peut confier le souverain des cieux,
Tu les sauras, Junon, même avant tous les dieux.
Les autres sont couverts d'une ombre impénétrable.
Que ton œil curieux, qui veille infatigable,
S'épargne le tourment d'épier tous mes pas :
Ce vain soin te fatigue et ne t'éclaire pas. »
Il se tait. La déesse, au regard taciturne,
Répond : « Que m'as-tu dit, sombre fils de Saturne ?
Sur tes nobles desseins je laisse un voile épais :

Du sort des nations tu décides en paix ;
Mais je cède en ce jour à ma terreur profonde.
Thétis, aux pieds blanchis par l'écume de l'onde,
Au lever de l'aurore embrassait tes genoux.
Sans doute, pour venger son Achille en courroux,
Ton bras au camp des Grecs va semer les ravages. »
Le dieu de qui la main rassemble les nuages :
« Dis-moi, que t'ont servi tous tes soupçons jaloux,
Qu'à détourner de toi le cœur de ton époux?
Mon vouloir m'appartient ; il est irrévocable.
Cède, ou crains ma fureur ! De mon bras implacable
Tout l'Olympe assemblé ne te sauverait pas. »
Il dit ; Junon tremblante a reculé trois pas.
Muette, elle s'assied ; et tous les dieux gémirent,
Et leurs cœurs consternés à ses maux compatirent.
Vulcain surtout, Vulcain, immortel artisan,
Se montre de Junon le zélé partisan :
« Malheur, dit-il, malheur à tous tant que nous sommes !
Si les dieux sont entre eux divisés pour les hommes,
La discorde viendra s'asseoir à nos festins ;
Nos destins dépendront des terrestres destins.
J'oserai conseiller à ma mère chérie
D'apaiser Jupiter, de peur que sa furie
Ne porte encor le trouble aux célestes états,
Car terrible est sa foudre et puissant est son bras.
Par des mots caressants conjurez donc sa haine,
Et la paix renaîtra dans l'éternel domaine. »
Il dit, hâte ses pas tardifs et chancelants,
Couronne de nectar la coupe aux larges flancs,
Et l'offrant à Junon : « Fléchissez, ô ma mère !
On sait du roi des dieux jusqu'où va la colère.
Quand du céleste seuil il m'eut précipité,
Je roulai tout un jour, dans l'espace emporté,
Et tombai dans Lemnos, où des mortels agrestes
De mes jours presque éteints recueillirent les restes. »

Sa mère, au bras de neige, accepte en souriant
Le savoureux nectar qu'il offre impatient.
Maladroit échanson, de la joyeuse troupe
Sa main lourde et sans grâce inonde aussi la coupe.
L'inextinguible rire éclate dans les cieux.
Jusqu'au déclin du jour, le doux banquet des dieux
Se prolonge; Apollon prend sa lyre chérie,
Et la voix des Neuf Sœurs à ses chants se marie.
Quand, regagnant des flots l'asile accoutumé,
L'astre du jour descend de son char enflammé,
Les dieux vont retrouver la couche industrieuse
Que créa de Vulcain la main laborieuse.
Cette couche, où réside un charme assoupissant,
Sous son divin fardeau s'affaisse en gémissant.
Non loin de son époux, Junon, l'ame oppressée,
Veille, et l'affront du jour absorbe sa pensée.

CHANT TROISIÈME.

Sous les lois de leurs chefs les deux camps sont rangés.
Les Troyens, frappant l'air de leurs cris prolongés,
S'avancent, tels qu'on voit dans la nue orageuse
Des oiseaux du Strymon la troupe voyageuse,
Quand, fuyant le retour des pluvieux hivers,
Ils gagnent à grand bruit le rivage des mers,
Ou que du haut des cieux leur formidable armée
Descend avec la mort sur le tremblant Pygmée.

Dévoués l'un à l'autre, aux dangers aguerris,
Les Grecs vont au combat, sans tumulte et sans cris.
Des brouillards, vers le soir, ainsi la masse épaisse

De la cime des monts avec lenteur s'abaisse;
Chère au brigand nocturne et fatale au berger,
L'œil y poursuit en vain la pierre au vol léger :
A l'œil plus indécis, dans le poudreux nuage,
L'armée aux vastes flancs dérobe son passage.
Les guerriers, l'un sur l'autre accourus furieux,
S'atteignaient, quand Pâris, fier et semblable aux dieux,
Se montre au premier rang des phalanges de Troie.
La peau d'un léopard sur son corps se déploie ;
Deux longs arcs recourbés s'agitent sur son dos ;
Sa main arrogamment brandit deux javelots :
Il ose, d'un grand cœur affectant l'énergie,
Défier tour à tour les héros de Phrygie.
Cependant Ménélas voit ce présomptueux
Hors des rangs s'avancer d'un pas majestueux...
Qu'un lion, au détour de la forêt profonde,
Affamé, trouve enfin la biche vagabonde,
Ou la chèvre sauvage, ou le cerf aux longs bois :
De la meute légère il brave les abois;
Triomphant, il rugit d'une sanglante joie,
Et d'avance de l'œil il dévore sa proie :
Tel Ménélas triomphe ; et ce prince outragé,
En regardant Pâris se croit déjà vengé.
De ses armes couvert, loin du char il s'élance ;
Mais Pâris, à l'aspect de la terrible lance,
Recule, et de Vénus ce tendre favori
Cherche aux rangs des Troyens un tutélaire abri.
Moins effrayé, pâlit, recule un jeune pâtre,
S'il voit que déroulant une écaille bleuâtre
Le dragon venimeux siffle et sort du buisson :
Par tout son corps circule un rapide frisson,
Et ses pieds chancelants lui refusent la fuite.
Faible Pâris ! témoin de ta lâche conduite,
Hector s'indigne ; Hector t'humilie en ces mots :
« Misérable, qui seul as causé tous nos maux,

Pourquoi n'es-tu pas mort dans le sein de ta mère,
Sans former les liens d'un hymen adultère !
Tu n'aurais pas du moins, perfide suborneur,
A l'Asie en spectacle offert ton déshonneur.
Certes, les Grecs, trompés par ta fière stature,
Doivent d'un rire amer te prodiguer l'injure :
Tu sembles un héros loin du champ des combats ;
Mais la force n'est rien où la valeur n'est pas.
Et c'est toi qui, parti de la rive Troyenne,
Profanant sans pudeur la poupe phrygienne,
Au gendre de Tyndare enlevais sur les eaux
La beauté qu'il obtint entre mille rivaux !
Fléau d'un père, espoir des peuples de la Grèce,
Pour nous sujet de honte, et pour eux d'allégresse,
N'osais-tu disputer au vaillant Ménélas
Celle qu'il reçut vierge aux bords de l'Eurotas?
Tu saurais envers qui tu fus traître et parjure.
Ton luth aux doux accords, ta molle chevelure,
Tes nobles traits, présents de la blonde Cypris,
Traîneraient dans la poudre, insultés et flétris.
Ah ! les Troyens, lançant la pierre meurtrière,
En un lourd vêtement de roche et de poussière
Auraient dû transformer ta robe aux plis flottants,
Supplice mérité, suspendu trop long-temps.
— Ton reproche est cruel, mais il est légitime,
Répond le beau Pâris. La valeur qui t'anime,
Ardente, infatigable, est comme cet acier
Qui, secondant l'effort du robuste ouvrier,
Creuse à grands coups le chêne étalé sur la dune,
Et fait mugir l'écho des chantiers de Neptune.
Mais pourquoi de Vénus dédaigner les présents?
N'offensons point les dieux pour nous trop complaisants :
Nul n'a droit de choisir parmi les dons célestes.
Toutefois, terminant nos querelles funestes,
Seul avec Ménélas j'oserai corps à corps

Combattre, et disputer Hélène et ses trésors.
Ordonne, ouvre un champ libre entre la double armée.
Chargé de biens sans nombre, en sa ville charmée
Le vainqueur conduira le prix de ses exploits,
Et de la douce paix refleuriront les lois.
Les Grecs et les Troyens, posant enfin les armes,
Pourront dans leur patrie oublier leurs alarmes :
Vous au sol phrygien, riche en jeunes beautés ;
Eux dans Argos, féconde en chevaux indomptés. »
Joyeux, mais des Troyens calmant la pétulance,
Hector par le milieu saisit sa vaste lance,
Sa lance est leur barrière. Enflammés de courroux,
Tous les Grecs, contre un seul dirigeant tous leurs coups,
Dardaient le javelot, lançaient le trait rapide.
« Arrêtez, leur cria la forte voix d'Atride ;
Hector veut nous parler, laissons parler Hector. »
Les guerriers, modérant leur belliqueux essor,
Se taisent, curieux de ce qu'ils vont apprendre.
Au milieu des deux camps rapprochés pour l'entendre,
Hector prend la parole, et dit : « Grecs et Troyens,
Dans les vœux de Pâris vous entendrez les miens.
Oui, c'est la voix d'Hector que Pâris a choisie
Pour détourner les maux qui pèsent sur l'Asie.
Seul avec Ménélas il ose corps à corps
Combattre, et disputer Hélène et ses trésors :
Il demande un champ libre entre la double armée.
Chargé de biens sans nombre, en sa ville charmée
Le vainqueur conduira le prix de ses exploits ;
Et de la douce paix refleuriront les lois. »
On se tait. Ménélas, ce vaillant fils d'Atrée,
Ainsi répond : « De deuil mon ame pénétrée
N'a point de tant de maux perdu le souvenir ;
Nous les avons causés, nous les devons finir.
Entre Pâris et moi que la Parque choisisse ;
Que l'un de nous triomphe et que l'autre périsse :

Le sort en est jeté. Vous tous, d'un pacte heureux
Serrez dès ce moment les pacifiques nœuds :
Qu'un agneau blanc sans tache et qu'une brebis noire,
A la terre, au soleil, offrande expiatoire,
Consacrent vos serments, tandis qu'armés du fer
Nous teindrons d'un sang pur l'autel de Jupiter.
Que Priam intervienne à l'auguste alliance.
Aux serments de ses fils j'ai peu de confiance :
Leur langage est trompeur; leur cœur insidieux
Violerait le nom du monarque des dieux.
La jeunesse en ses vœux est changeante et frivole :
Mais honneur au vieillard fidèle en sa parole,
Qui, témoin du passé, garant de l'avenir,
Sait rétablir la paix et la sait maintenir !
Formé sans ses conseils, nul traité n'est durable. »
Les Grecs ont applaudi par un bruit favorable.
Ils respirent la paix. De leur frein dégagés,
Les coursiers avec ordre en ligne sont rangés,
Et reposent près d'eux, resserrés dans l'espace
Entre le javelot, le casque et la cuirasse.
Durant ce temps Hector commande, et sans retard
Deux hérauts vont dans Troie avertir le vieillard ;
Ils doivent avec eux ramener la victime.
Le vieux Talthybius, que son zèle ranime,
Part à la voix d'Atride, et va sur les vaisseaux
Chercher le vin, la coupe et les jeunes agneaux.
L'âge n'a point rendu sa marche plus tardive,
Et d'un pas ferme et sûr il a gagné la rive.
Près de la blonde Hélène Iris alors descend,
Et prend de Laodice et les traits et l'accent.
Surprise, mais charmée, Hélène voit en elle
Des filles de Priam la fille la plus belle,
Et croit d'Hélicaon, de ce fils d'Anténor,
Reconnaître l'épouse à sa couronne d'or.
L'amante de Pâris, sur la toile d'albâtre,

Figurait les combats et leur affreux théâtre,
Le Phrygien si fier de son bouillant coursier,
L'Argien rayonnant sous son casque d'acier,
Les périlleux assauts et l'épaisse mêlée,
Et la fleur des guerriers à sa cause immolée.
Elle peint son ouvrage en traçant ces tableaux.
« Viens, dit la prompte Iris, voir deux peuples rivaux,
Embrasés si long-temps d'une ardeur sanguinaire,
Oublier la discorde et suspendre la guerre.
Les javelots oisifs en faisceaux sont dressés.
Ménélas et Pâris, l'un sur l'autre élancés,
Vont disputer un bien dont leur ame est jalouse,
Et le vainqueur en toi chérira son épouse. »
Ainsi parlait Iris. Le regret triste et doux
De son pays natal, de son premier époux,
Trouble Hélène, et revit au fond de sa mémoire.
Couverte d'un tissu plus blanc qu'un pur ivoire,
Les yeux baignés de pleurs, elle marche aux remparts,
Non pas seule ; Climène aux sévères regards,
Et sa captive Éthra, captives empressées,
Arrivent avec elle auprès des portes Scées.
Là, sur la tour, Priam, Thymète, Hycétaon,
Clyteus, Anténor, Lampus, Ucalégon,
Assis loin des combats qu'interdit la vieillesse,
Discouraient longuement, mais tous avec sagesse ;
Des cigales ainsi dans la hauteur des bois
Se prolonge la douce et monotone voix.
Alors qu'en sa beauté leur apparut Hélène,
L'œil attaché sur elle, et respirant à peine :
« Ne nous étonnons plus, murmuraient-ils tout bas,
De voir Grecs et Troyens livrer tant de combats
Sans se plaindre du sang qu'ils ont versé pour elle :
Et son port et ses traits sont ceux d'une immortelle.
Toutefois qu'elle parte, et puissent ses vaisseaux
Emporter avec eux notre deuil et nos maux ! »

Priam tout haut l'appelle : « A mes côtés prends place,
Ma fille ; de plus près reconnais dans l'espace
Tes parents, tes amis et ton premier époux.....
Je ne t'accuse pas. Les dieux seuls ont sur nous
Lancé du haut des cieux la guerre et ses ravages ;
Les dieux seuls ont guidé les Grecs vers nos rivages.
Mais dis, quel est ce chef dont l'imposant aspect
Semble aux Grecs assemblés commander le respect ?
D'autres de tout leur front le surpassent peut-être ;
Aucun n'a ce maintien et ce regard de maître.
J'ai cru voir un monarque. — En effet, il est roi.
Je ne puis sans rougir le nommer devant toi,
Vénérable vieillard que je crains et que j'aime.
J'ai vécu trop long-temps. Oh ! que mon jour suprême
N'a-t-il précédé l'heure où j'ai pour ton Pâris
Quitté ma fille unique et mes frères chéris !
Pardonne-moi mes pleurs, et si mon ame émue
D'Atride au loin puissant ne soutient point la vue.
Que mon sort est changé ! du grand Agamemnon
Je fus la sœur : hélas ! méritais-je ce nom ? »

Priam, les bras tendus vers le chef qu'il admire,
S'écrie : « Heureux Atride ! à tes vœux tout conspire.
Quel astre favorable éclaira ton berceau ?
Monarque a-t-il jamais joui d'un sort plus beau ?
La Grèce sous tes lois tout entière est rangée.
Jadis, il m'en souvient, quand de pampre chargée
La Phrygie à mes yeux offrit de toutes parts
Ses peuples exercés à diriger les chars,
Atrée et ses guerriers, Mygdon aux dieux semblable,
Formant près du Sangare un camp inviolable ;
Quand, fidèle allié, joignant mon bras au leur,
J'assaillis l'Amazone et sa mâle valeur,
Nos rangs étaient pressés, mais les rangs du Pélage
S'assemblent plus nombreux que les flots de la plage. »

Il dit. Bientôt Ulysse appelle son regard :

« Chère Hélène, reprend le curieux vieillard,
Ce chef qu'Agamemnon de son cimier domine,
Qui, plus nerveux, présente une large poitrine,
Quel est-il donc? Laissant cuirasse et bouclier,
Il traverse les rangs : tel on voit un bélier,
Dont la pourpre de Tyr doit colorer la laine,
Parcourir son troupeau réuni dans la plaine.
— C'est Ulysse, répond Hélène au sang divin.
Ithaque en ses rochers le confinait en vain :
Il parut aux conseils ; il parut, et la Grèce
Admira sa prudence et son utile adresse.
— Tu dis vrai, noble Hélène. (Ainsi parle Anténor.)
J'ai vu de près Ulysse, et me rappelle encor
Le jour où de nos murs il visita l'enceinte.
Ménélas le suivait. L'hospitalité sainte
Ouvrit en mon palais un asile à tous deux.
J'eus dans leurs entretiens le temps de juger d'eux.
L'un et l'autre (c'était pour ta cause fatale)
Signalaient tour à tour une prudence égale.
Quand près de Ménélas Ulysse s'avançait,
Ménélas en stature alors le surpassait ;
Assis tous deux, Ulysse obtenait l'avantage.
Parlaient-ils, ton époux, quoiqu'en un plus jeune âge,
Courait au but, rapide, énergique, précis,
Et ne s'égarait point dans les vagues récits.
Ulysse avec plus d'art, orateur plus habile,
L'œil baissé, s'appuyant sur son sceptre immobile,
Ressemblait au mortel de colère agité,
Ou frappé de démence et de stupidité :
Sa voix n'articulait que des accents timides ;
Mais bientôt ces accents s'échappaient plus rapides
Que la neige qui vole en des jours pluvieux.
Sans égal, il charmait et l'oreille et les yeux ;
Il semblait s'embellir de sa vive éloquence.
— Ma fille, nomme-moi le guerrier qui s'avance,

Dit Priam ; de ses pas j'admire la fierté.
— C'est le terrible Ajax, des Troyens redouté.
Tu vois Idoménée : à son départ de Crète,
Le toit de Ménélas fut souvent sa retraite.
Je ne puis te nommer tous ces Grecs belliqueux :
Mais d'où vient que mon œil ne voit point avec eux
Mes deux frères chéris, Pollux, lutteur agile,
Castor, qui des coursiers rend la fureur docile ?
Sont-ils aux murs de Sparte ? ou n'osent-ils s'armer
Par crainte de rougir en m'entendant nommer ? »
Elle ne savait pas qu'aux champs de Laconie
Le sol natal couvrait leur cendre réunie.
Cependant les hérauts, d'un pas précipité,
Portaient au camp troyen, à travers la cité,
Les agneaux et le vin, fruit joyeux de la terre.
Idéus s'est chargé de la lourde cratère,
De l'urne aux flancs vermeils, des vases éclatants :
« Fils de Laomédon, dit-il, viens, il est temps ;
Viens. Les chefs de l'armée avec impatience
T'attendent pour sceller les nœuds de l'alliance.
Les rivaux combattront ; et quand, aux yeux de tous,
Le fer aura d'Hélène enfin choisi l'époux,
Les Grecs et les Troyens, oubliant leurs alarmes,
De la paix renaissante iront goûter les charmes,
Nous au sol phrygien, riche en jeunes beautés,
Eux dans Argos, féconde en chevaux indomptés. »
Priam frémit d'effroi. Toutefois il ordonne,
Et son char à grand bruit près des parvis résonne.
Priam avec lenteur y monte, et de la main
Doucement aux coursiers il fait sentir le frein :
Anténor qu'il appelle à sa gauche a pris place ;
Et d'un rapide essor ils franchissent l'espace.
Au milieu des deux camps le char est arrivé.
A l'aspect des vieillards Atride s'est levé :
Ulysse est près de lui, debout, à son exemple,

Devant ces cheveux blancs qu'en silence il contemple,
Tandis que de la paix les gages consacrés
Sont pour le sacrifice en pompe préparés,
Tandis qu'aux mains des rois coule une onde limpide,
Et que des flots de vin trempent l'agneau timide.
A côté de l'épée au large et long fourreau,
Déjà le roi des rois prend le sacré couteau;
Il détache, et partage aux héros magnanimes
La toison qui revêt le front des deux victimes.
Vers l'Olympe élevant ses suppliantes mains:
« O Jupiter, dit-il, ô père des humains,
Dominateur d'Ida, puissant, auguste, immense!
Soleil, qui, depuis l'heure où ta course commence
Jusqu'à l'heure où ton char se plonge dans les mers,
Peux tout voir, tout entendre en ce vaste univers!
Fleuves, Terre sacrée! et vous, pâles déesses,
Du parjure, aux enfers terribles vengeresses!
Je vous prends à témoin du serment prononcé.
Si des coups de Pâris Ménélas est percé,
Qu'Hélène au beau Pâris désormais appartienne,
Et retournons en paix vers la rive argienne!
Mais si Pâris vaincu descend parmi les morts,
Qu'on rende à Ménélas Hélène et ses trésors;
Qu'un tribut légitime, imposé d'âge en âge,
Soit d'un affront vengé l'éternel témoignage!
Enfin s'il arrivait que Priam et ses fils
Voulussent s'affranchir de ce tribut promis,
Qu'ils tremblent! Dans leurs murs je porterai la flamme;
Et tant qu'un seul debout restera dans Pergame,
Je prétends y rester, dussent les noirs hivers
Fatiguer d'un long choc mes vaisseaux entr'ouverts.»
Il dit. L'agneau frappé, qui se débat encore,
Bêle, et meurt: un vin pur s'épanche de l'amphore.
Les mêmes vœux au ciel montent en même temps:
« Grand Jupiter, et vous de l'Olympe habitants,

De la terre et des cieux vous tous dieux et déesses!
Du premier d'entre nous parjure à ses promesses
Que le crâne brisé, dans le sang confondu,
Rejaillisse, pareil à ce vin répandu;
Qu'il voie en expirant sa race massacrée,
Et sa femme au vainqueur sous ses regards livrée!»
Ils disaient; Jupiter n'exauça point leurs vœux.
Priam alors: «Troyens, et vous, Grecs généreux,
Souffrez que d'Ilion je regagne l'enceinte.
Hélas! déjà mon cœur ne peut songer sans crainte
Que mon fils va combattre, et contre Ménélas!
De ce combat les dieux savent le sort... Hélas!
Je l'ignore, et frémis.» D'une eau fraîche arrosée,
Sur son char à ces mots l'offrande est déposée.
Le vieillard y remonte, Anténor avec lui,
Et loin du double camp le char rapide a fui.
La lance en main, Hector, secondé par Ulysse,
Détermine l'espace, et mesure la lice;
Par chacun d'eux les sorts, dans un casque jetés,
Sont au creux de l'airain prudemment agités.
Du premier dont le nom sort de l'urne guerrière
La lance obtient le droit de frapper la première.
Les deux camps invoquaient la justice des cieux;
Ils disaient: «Souverain des hommes et des dieux,
Livre aux enfers l'auteur d'une guerre exécrée,
Et que l'aimable paix suive la foi jurée.»
La main d'Hector au fond du casque au noir cimier
Se plonge, et de Pâris le nom sort le premier.
Saura-t-il profiter de cette chance heureuse?
Les guerriers sont assis sur la terre poudreuse,
Entre leur haute armure et leurs coursiers sans frein.
Pâris va se couvrir de ses armes d'airain:
Superbe, rayonnant d'espérance et d'audace,
De Lycaon son frère il revêt la cuirasse,
Et l'éclat d'un cothurne élégamment chaussé

Par une riche agrafe est encor rehaussé.
Il prend le bouclier large, pesant, sonore ;
Du casque aux crins flottants sa tête se décore ;
Un javelot solide et d'un poids mesuré
Arme son bras ; il marche, et d'un pas assuré
Entre avec Ménélas dans la lice nouvelle.
Dardant le trait aigu dont la pointe étincelle,
Au milieu des Troyens et des Grecs frémissants,
L'un l'autre se lançaient des regards menaçants.
Le premier, de Pâris le javelot rapide
Frappe sans le percer le bouclier d'Atride,
Et le fer se recourbe émoussé sur le fer.
Atride alors s'écrie : «Immortel Jupiter,
Guide mes coups !... Puissé-je à la race future
Montrer comme on punit l'hôte ingrat et parjure,
Offrir un grand exemple, et d'avance effrayer
Quiconque outragerait le seuil hospitalier ! »
  Il dit. Son javelot, fendant le court espace,
Atteint le bouclier, pénètre la cuirasse,
Et perce vers le flanc la tunique d'azur.
Tout près de succomber au coup terrible et sûr,
Pâris, en s'inclinant, fuit la Parque trompée.
Non moins prompt, Ménélas du tranchant de l'épée
Frappe, et croit entr'ouvrir le casque de Pâris :
Stérile espoir ! le fer siffle, et vole en débris.
La rage et la douleur troublent le cœur d'Atride :
« Roi des dieux, et des dieux pour moi le plus rigide,
Tu permets qu'il échappe à son destin fatal !
Mon glaive s'est rompu comme un frêle cristal,
Et le trait a glissé sans creuser de blessure.»
Il saisit à ces mots l'ondoyante parure
Dont flottait l'épaisseur au cimier du Troyen.
Pâris, le cou pressé par un étroit lien,
Vers les Grecs entraîné, touche à l'heure dernière.
Vénus le voit ; Vénus rompt la forte lanière :

Le casque reste vide, et dans l'air balancé,
Par Atride en fureur avec effort lancé,
Tombe parmi les Grecs, qui, relevant ce gage,
Disent : « L'époux d'Hélène a vengé son outrage. »
Non. Son outrage encor n'est vengé qu'à demi :
Il poursuit, il atteint son tremblant ennemi ;
Lorsque Vénus (les dieux protégent donc le crime !)
Une seconde fois lui ravit sa victime.
Pâris au lit d'hymen, sous un nuage épais,
Enivré de parfums, va reposer en paix.
  Au milieu d'une foule assemblée autour d'elle,
Hélène entend son nom ; c'est Vénus qui l'appelle.
Vénus a pris la voix, les traits, les pas pesants
D'une Troyenne au front sillonné par les ans,
Aux travaux de Minerve ouvrière savante,
Et d'Hélène dans Sparte attentive suivante :
«Pâris est de retour, lui dit-elle tout bas ;
Son front n'a point gardé l'empreinte des combats.
Il revient des périls comme on sort d'une fête. »
Hélène en l'écoutant à la suivre s'apprête ;
Mais dès qu'elle aperçoit, dans toute sa fraîcheur,
Le sein de la déesse, éclatant de blancheur,
Elle s'arrête : « Eh quoi ! dit-elle consternée,
Te verrai-je toujours à ma perte obstinée,
O Vénus ! En Phrygie, au bord méonien
Veux-tu, me réservant pour quelque autre lien,
A tes vils favoris prodiguer ma conquête ?
En quel moment ? Alors qu'au départ on s'apprête,
Et que, le cœur aigri d'un perfide abandon,
Ménélas me destine un retour sans pardon.
Fais plus : quitte les dieux ; de le servir jalouse,
Deviens de ton Pâris la captive ou l'épouse.
On ne me verra point renouveler mes nœuds,
Ni subir lâchement l'opprobre de ses feux :
Moins coupable dès lors, mes regards moins timides

Soutiendront le regard des Troyennes rigides.
—Ingrate, dit Vénus, tremble ! crains désormais
Que je ne te haïsse autant que je t'aimais ;
Crains qu'à ma voix la guerre encor ne se ranime,
Et ne choisisse en toi sa première victime ! »
D'épouvante glacée, Hélène sur ses pas
Sort, voilant son visage et soupirant tout bas.
Elle arrive, elle monte au solitaire asile,
Où Pàris l'attendait, et reposait tranquille.
Pour Hélène Vénus sous les pompeux lambris
Pose un siége non loin du siége de Pàris.
La fille de Léda tristement y prend place,
Et détournant les yeux : «Voilà donc ton audace !
Dit-elle : combattant aussi faible que vain,
Tu bravais Ménélas ! Ah pourquoi sous sa main
N'as-tu pas terminé ta vie et mon supplice !
Répare ton affront, fais-toi rouvrir la lice...
Mais non ; dérobe-toi dans cet obscur séjour
A la honte de fuir deux fois en un seul jour ! »
Pàris répond : «Faut-il qu'une épouse si chère
M'accable du reproche et de l'injure amère !
Ménélas m'a vaincu : Pallas guidait ses coups.
Il est aussi des dieux qui combattront pour nous ;
Je puis vaincre à mon tour. Mais, amante adorée,
Rends-moi ton cœur, rends-moi la tendresse jurée.
Jamais de tant d'amour je n'ai senti l'ardeur,
Pas même en ces instants où, sur sa rive en fleur,
Cranaé nous offrit les roses de son île,
Et pour nous de l'hymen fut le premier asile.»
Hélène s'attendrit : sur le couple amoureux
Vénus étend son voile, et Pàris est heureux.
Tel qu'un lion ardent à retrouver sa proie,
Ménélas au milieu des défenseurs de Troie
Cherche Pàris ; ses yeux ne l'ont pu rencontrer ;
Les Troyens cependant brûlent de le livrer,

Et leurs cœurs indignés, las des jours d'un perfide,
L'abhorrent à l'égal de la noire Euménide.
« Troyens, Dardaniens ! Mars, dit le roi des rois,
De Ménélas vainqueur couronne les exploits :
Restituez Hélène et son riche héritage !
Que le tribut promis, imposé d'âge en âge,
Éternise l'injure et la vengeance ! » Il dit ;
On l'approuve, et l'armée à sa voix applaudit.

CHANT QUATORZIÈME.

Occupé d'apaiser la soif qui le dévore,
Nestor entend des cris : «Fils du dieu d'Épidaure,
Dit-il à Machaon, quels sont ces cris nouveaux
Dont le bruit prolongé fait mugir nos vaisseaux ?
Demeure toutefois ; que la coupe rougie
Rende à ton corps poudreux son active énergie.
Laisse-moi vers la mer hâter mes pas pesants,
Cependant que pour toi l'herbe aux sucs bienfaisants
Parfumera le bain que dispose Hécamède. »
Avec le bouclier de son fils Thrasymède,
Qui de celui d'un père avait chargé sa main,
Prenant la forte lance à la pointe d'airain,
Il sort. Spectacle affreux ! le camp des Grecs en fuite,
Le Phrygien vainqueur, la muraille détruite !
Tel on voit l'Océan, sourdement agité,
Balancer de ses flots la noire immensité,
Jusqu'à l'heure où les vents, descendant de la nue,
Déterminent enfin la vague irrésolue ;
Tel balance Nestor. Prompt à les arrêter,

Au-devant des fuyards ira-t-il se jeter?
Se rendra-t-il plutôt près du puissant Atride?
Pour ce dernier parti le vieillard se décide.
Le sang coule, le fer est brisé par le fer;
Et cependant les rois, aimés de Jupiter,
Atride, Diomède, et le fils de Laërte,
Blessés, tournent leurs pas vers la rive déserte;
Car des flots blanchissants leurs vaisseaux retirés
D'un utile rempart reposaient entourés.
Les trois guerriers, tous trois s'appuyant sur la lance,
Ont abordé Nestor; et rompant le silence:
« Noble fils de Nélée, honneur de nos guerriers,
Pourquoi t'éloignes-tu des combats meurtriers?
Lui dit Atride. Hector ne veut revoir Pergame
Qu'au jour où nos vaisseaux, dévorés par la flamme,
Nous auront engloutis sous leurs débris fumants;
Il l'a juré. Grands dieux! s'il tenait ses serments!
—Hélas! répond Nestor, le roi des dieux lui-même
Ne pourrait nous sauver de ce péril extrême.
Ce mur qui défendait et nos vaisseaux et nous,
Les Troyens l'ont déjà renversé sous leurs coups.
La mêlée est horrible, et l'œil distingue à peine
Lequel des deux partis est maître de la plaine.
Ils confondent leurs cris jusqu'au ciel élancés.
Retenus par les coups dont vous êtes percés,
Bornez-vous aux conseils, et protégeons la Grèce,
Sinon par la valeur, du moins par la sagesse. »
Atride alors: « Vieillard, il n'en faut plus douter,
Jupiter prend plaisir à nous persécuter.
Il fut, il fut un temps où sa main favorable
Prêtait à nos efforts un appui secourable;
Ce temps heureux n'est plus. Le souverain des dieux
Nous défend de revoir le toit de nos aïeux;
Avec nos ennemis il fait cause commune,
Et prétend jusqu'aux cieux élever leur fortune.

Plus d'espoir. Échappons à des périls nouveaux ;
Rendons, sans plus tarder, nos navires aux flots :
Que l'ancre les enchaîne ; et de la nuit profonde
Quand l'ombre aura couvert le ciel, la terre, et l'onde,
Avant que le Troyen ne nous ferme les mers,
Fuyons : la fuite encore est préférable aux fers. »
Ulysse au roi des rois lance un regard farouche :
« Atride, quel langage est sorti de ta bouche !
Ah ! pourquoi Jupiter n'a-t-il point sous ta loi
Enchaîné des mortels timides comme toi,
Au lieu d'une jeunesse intrépide, aguerrie,
Qui, dès son premier âge aux fatigues nourrie,
Vieillira dans les camps, mourra le glaive en main !
Prétends-tu, d'Ilion nous fermant le chemin,
Ravir à notre espoir ces dépouilles vantées,
Que de si longs travaux ont d'avance achetées ?
Si tel est ton dessein, crains de le révéler,
De peur qu'un de nos Grecs, en t'écoutant parler,
N'outrage tout à coup d'une amère risée
Du puissant roi des rois la grandeur méprisée.
Quoi ! quand la guerre encor rugit de toute part,
Ordonner les apprêts d'un infame départ !
Veux-tu donc des Troyens achever la victoire ?
Veux-tu voir en ce jour tes Grecs, morts à la gloire,
Pensant à leur pays, l'œil tourné vers la mer,
De leurs tremblantes mains laisser tomber le fer ?
Roi des peuples ! veux-tu consommer notre perte ? »
Atride lui répond : « Noble fils de Laërte,
Ton reproche sévère a pénétré mon sein :
De contraindre les Grecs je n'ai point le dessein.
Qu'un autre, quels que soient et son rang et son âge ;
Parmi nous, s'il se peut, ouvre un avis plus sage ;
Sa présence à jamais sera chère à son roi. »
Diomède s'écrie : « Il est auprès de toi,
Atride ! ne vas point dédaigner ma jeunesse.

Eh quoi ! sans cheveux blancs n'est-il point de sagesse ?
Je partage avec vous l'honneur d'un nom brillant :
Des trois fils de Porthée il fut le plus vaillant
Ce fier Tydée, habile à manier la lance,
Et dont les champs d'Argos admiraient l'opulence.
Tydée était mon père, ô Grecs, et de son fils
Le nom promet peut-être un salutaire avis.
Si pour nous des combats la carrière est fermée,
Qu'au moins notre présence encourage l'armée.
Ne pouvant plus des Grecs partager les exploits,
Nous combattrons encor du geste et de la voix.
Suivez mes pas, venez, leur montrant nos blessures,
Exciter leur audace à venger nos injures ! »
On applaudit. Prenant le port d'un vieux soldat,
Neptune suit les chefs vers le lieu du combat,
Les aborde, et sa main touche la main d'Atride :
« Voici l'heure, dit-il, où le fier Éacide
De notre désespoir triomphe dans son cœur,
Et sourit à l'aspect du Phrygien vainqueur.
Oh ! comme il se complaît dans sa haine cruelle !
Que périsse sa haine, et lui-même avec elle !
Qu'un dieu l'accable ! et vous, Pélages, respirez :
Contre vous, tous les dieux ne sont point conjurés.
Il vient l'instant propice aux enfants de la Grèce,
Où les Troyens, punis d'une courte allégresse,
S'enfuiront, trop heureux d'échapper au trépas,
Dans le poudreux nuage élevé sous leurs pas. »
Il dit, et d'un grand cri fait retentir la plaine.
Dix mille combattants égaleraient à peine
Du souverain des mers la formidable voix.
Tous les Grecs ranimés tressaillent à la fois.
Mais, de son trône d'or, Junon voit avec joie
Son divin frère armé pour le malheur de Troie.
Cependant sur l'Ida découvrant Jupiter,
A son espoir succède un déplaisir amer.

Par quel art en effet tromper la vigilance
Du dieu qui tient en main l'éternelle balance?
La déesse en conçoit le rapide dessein.
Elle vole au réduit inventé par Vulcain :
Réduit mystérieux dont la porte fidèle
Sur ses gonds éclatants ne tourne que pour elle.
Là s'enferme Junon ; là sur son corps charmant
Elle épand tour à tour le nectar écumant,
Et d'une huile aux flots d'or la fraîcheur onctueuse :
De ce baume divin l'odeur voluptueuse,
Doucement exhalée aux parvis éternels,
Va d'un parfum d'amour enivrer les mortels.
De la reine des dieux la chevelure noire,
Que polit sous ses dents l'éblouissant ivoire,
En mobiles anneaux s'arrondit mollement.
La déesse déploie un pompeux vêtement,
Pour qui Minerve même, usant de longues veilles,
Épuisa de son art les plus riches merveilles :
Bientôt elle revêt cet éclatant trésor,
L'attache sur son sein par des agrafes d'or,
Et l'adroite ceinture élégamment dessine
La forme et les contours de sa taille divine.
Flottant à son oreille, un nouvel ornement
Darde les triples feux d'un triple diamant.
Étendu par ses mains, sur sa tête royale
Un voile magnifique avec orgueil s'étale;
Parure vierge encore, et qui par sa fraîcheur
Eût de l'aube naissante effacé la blancheur.
Ces apprêts achevés, la fille de Saturne
Ceint ses pieds délicats du superbe cothurne.

Radieuse, elle sort; et, loin de tous les dieux,
Elle adresse à Vénus ces mots insidieux :
« O Vénus ! fille aimable, à mon amour si chère !
Serviras-tu, dis-moi, les desseins de ta mère?
Ou plutôt tes projets en faveur des Troyens

Te conseilleront-ils de traverser les miens ?
— Du monarque des dieux compagne révérée,
Repartit la déesse à Paphos adorée,
Parle, quels sont tes vœux ? si le sort le permet,
Tes vœux seront remplis : Vénus te le promet.
— Eh bien ! reprend Junon d'une voix caressante,
Daigne me confier la ceinture puissante
Où repose enfermé ce charme impérieux
Qui range sous ta loi les hommes et les dieux.
Je vais, sur les confins de la terre habitée,
Visiter en ce jour la demeure agitée
De l'antique Océan, de l'auguste Téthys :
De leur sang révéré tous les dieux sont sortis.
Ils me prirent jadis sur le sein de ma mère.
Hélas ! ils sont en proie à la discorde amère :
Elle infecte leurs cœurs de son poison secret,
Et la couche d'hymen est pour eux sans attrait.
Oh ! si ma voix pouvait, pénétrant dans leurs ames,
Des premières amours y rallumer les flammes !
Combien ils chériraient mes bienfaits et mon nom !
— Tes vœux seront remplis, dit Vénus à Junon.
A te rien refuser pourrais-je me résoudre,
Toi qui dors dans les bras du maître de la foudre ! »
Elle détache alors le tissu merveilleux.
Là reposaient l'amour, les désirs, les aveux,
Les muets entretiens, les tendres badinages,
Les doux propos, écueils de la raison des sages.
« Prends, dit Vénus : ces plis recèlent enfermé
Tout ce qui fait qu'on aime et que l'on est aimé. »
Junon prend le tissu dont Vénus la décore,
Sourit ; et l'attachant, elle sourit encore.
Vénus rentre au palais du puissant Jupiter.
Junon, d'un léger vol, fend les champs de l'éther,
Traverse l'Émathie, et franchit de la Thrace
Les rochers hérissés d'une éternelle glace.

Son invisible char des hauts sommets d'Athos
S'abaisse sur les mers et descend à Lemnos.
Il s'arrête. Bientôt la fille de Saturne
Aborde de la mort le frère taciturne :
« O Sommeil, lui dit-elle en lui prenant la main,
Des mortels et des dieux antique souverain,
Si mon nom t'est sacré, prête-moi ta puissance,
Viens assurer tes droits à ma reconnaissance.
J'ai mes desseins : écoute. Alors que tu verras
Le roi des Immortels étendu dans mes bras,
Sur ses yeux vigilants verse un charme invincible.
Un trône radieux, d'un or incorruptible,
Orné d'un marche-pied par Vulcain façonné,
Tel est le noble prix que je t'ai destiné. »
Le dieu répond : « Déesse auguste et révérée,
Je puis fermer des dieux la paupière sacrée,
Endormir le courroux du vieux roi de la mer ;
Mais puis-je, sans son ordre, aborder Jupiter ?
As-tu donc oublié les éclats de sa rage,
Quand, d'Hercule avec toi méditant le naufrage,
J'osai, pour t'obéir, étendre mes pavots
Sur ces yeux qui veillaient aux destins du héros ?
Quelle fut au réveil sa fureur paternelle !
Si la Nuit, du Sommeil compagne solennelle,
Ne m'eût soudain caché dans son palais profond,
Il me précipitait dans les gouffres sans fond :
Mais la Nuit l'apaisa. Faut-il, pour te complaire,
Une seconde fois affronter sa colère ?
— Son courroux, dit Junon, fut cruel, j'en conviens ;
Mais il vengeait son fils et non pas les Troyens.
Au souverain du ciel qu'importent leurs disgrâces !
Viens, j'accorde à tes vœux la plus jeune des Grâces ;
L'aimable Pasithée embellira ton sort.
— Déesse, atteste donc le fleuve de la Mort ;
Atteste le Tartare et ses routes profondes.

Une main vers la terre, et l'autre vers les ondes,
Jure que Pasithée embellira mon sort. »
Junon prend à témoin le dieu dont elle sort,
Et le roi des Titans, divinité sévère,
Que la cour infernale en frémissant révère :
Alors le dieu la suit. Loin d'Imbre et de Lemnos,
D'un nuage voilés, ils volent vers Lectos,
S'approchent de la terre, et dans leur course agile
Font frémir des forêts le feuillage mobile.
Le Sommeil, se cachant aux yeux de Jupiter
Dans les rameaux d'un pin qui s'élance dans l'air
Et qui du haut Ida domine les campagnes,
Prend la forme et la voix d'un oiseau des montagnes :
Cymindis sur la terre, et Chalcis chez les dieux,
Est le nom qu'a reçu l'oiseau mélodieux.
Au sommet du Gargare apparaît la déesse.
Jupiter l'aperçoit. Une soudaine ivresse
De ses premiers transports lui rend toute l'ardeur ;
Tel qu'un jour où, brisant les nœuds de la pudeur,
Son indomptable amour, loin des yeux d'une mère,
Fit d'une sœur chérie une épouse plus chère.
« O Junon, quel dessein, dit le maître des dieux,
Sans coursiers et sans char, te conduit en ces lieux ? »
La déesse répond : « Je vais d'un vol rapide,
Aux bornes de la terre, en leur palais humide,
Visiter l'Océan et l'auguste Téthys,
Et rallumer leurs feux par le temps amortis.
Tout prêt à traverser les célestes campagnes,
Mon char léger m'attend au pied de ces montagnes.
Mais, soumise à ta loi, Junon sans tes avis
N'a point voulu quitter les éternels parvis.
— Remets à d'autres temps le soin de tes voyages,
Dit le dieu qui commande aux mobiles nuages.
Viens, Junon, te livrant à des loisirs plus doux,
Oublier l'univers dans les bras d'un époux.

Jamais, oh! non jamais, mortelle ni déesse
Au cœur de Jupiter ne versa tant d'ivresse :
Danaé, dont la tour me reçut en flots d'or ;
Ni la mère d'Alcide, aux plaines d'Agénor,
L'épouse d'Ixion, ni cette illustre amante
Dont le sein me donna Minos et Rhadamante ;
Europe, Calisto, Léda, ni Sémélé
Dont le fils réjouit le monde consolé ;
Ni la blonde Cérès, ni la fière Latone,
N'embrasèrent mes sens de ce feu qui m'étonne.
Pour toi-même, ô Junon ! pour tes nobles attraits
D'une si vive ardeur je ne brûlai jamais.
— Exigeant souverain, répliqua la déesse,
Tempère les effets de ta folle tendresse.
Veux-tu que sur l'Ida j'affronte tous les yeux ?
Veux-tu qu'un habitant du palais radieux,
Révélant nos amours, de la troupe sacrée
Excite à mes dépens la joie immodérée ?
En vain le haut Olympe attendrait mon retour.
Il est un sûr asile en ta céleste cour :
Aux yeux de Jupiter si Junon paraît belle,
Dans cet asile heureux viens reposer près d'elle. »
Alors l'époux divin : « Des mortels, ni des dieux
Ne crains, belle Junon, le regard curieux ;
La main de ton époux, prévenant tes alarmes,
Va d'un nuage d'or envelopper tes charmes,
Nuage protecteur des secrets de l'amour,
Impénétrable même à l'œil perçant du jour. »
Il dit, et de ses bras tendrement l'environne.
Pour eux de mille fleurs la terre se couronne ;
Pour eux le lit d'hymen éclate décoré
De l'humide lotos et du safran doré.
Du jeune et frais gazon qui tout à coup s'élève
Le duvet épaissi mollement les soulève,
Tandis que le nuage, éclatant d'un or pur,

Distille une rosée et de pourpre et d'azur.
C'est ainsi que le dieu, sur la couche fleurie,
Tenait entre ses bras une épouse chérie;
Et que ses yeux, chargés de langueur et d'amour,
Abandonnaient le soin du terrestre séjour.
Le Sommeil, déployant son aile ténébreuse,
Porte au maître des flots cette nouvelle heureuse :
« Jupiter, lui dit-il, cède aux lois du Sommeil;
Cours protéger tes Grecs, mais frémis du réveil. »
Le dieu, disant ces mots, s'envole, et sur la terre
Va verser aux humains son baume salutaire.
De Neptune averti l'ardeur redouble encor :
« Grecs, n'êtes-vous point las de fuir devant Hector ?
Voulez-vous qu'il obtienne un triomphe facile,
Et fonde son espoir sur le repos d'Achille ?
Consolez-vous d'Achille, en montrant qu'aujourd'hui
La Grèce peut s'armer et peut vaincre sans lui.
Que votre gloire ajoute au dépit qu'il éprouve ;
Que dans chacun de vous Ilion le retrouve !
Faibles, cédez aux forts les vastes boucliers,
Les pesants javelots, les énormes cimiers ;
Que d'un plus léger fer votre bras se munisse,
Marchons ; et devant nous que leur Hector pâlisse ! »
On obéit. Atride et les deux nobles rois
Vont excitant l'armée à de nouveaux exploits.
On les voit, oubliant leurs récentes blessures,
Former les bataillons, échanger les armures.
L'armée enfin s'ébranle ; étincelant d'airain,
Neptune la précède, un glaive dans la main,
Glaive énorme, terrible, et pareil à la foudre :
Nul homme à l'affronter n'oserait se résoudre.
Des Grecs et des Troyens encourageant l'essor,
D'une part est Neptune, et de l'autre est Hector.
On pousse de grands cris, et le combat s'engage.
Non, la mer en furie attaquant son rivage,

La foudre avec fracas brisant le front des bois,
L'Aquilon rugissant dans les vallons étroits,
L'incendie agitant ses ailes enflammées
N'ont rien de comparable au choc des deux armées.
Au sein d'Ajax Hector lance un trait acéré :
Le trait fidèle au loin ne s'est point égaré ;
Mais du bouclier d'or, de l'éclatante épée
Le double baudrier, dans sa course trompée
L'arrête : Hector frémit, et recule d'un pas.
Le fils de Télamon, d'un indomptable bras,
Saisit près des vaisseaux une roche effrayante,
Et lance sur Hector sa masse tournoyante.
Elle atteint du héros le large bouclier,
Et ses genoux sous lui sont contraints de plier ;
Il tombe. Tel on voit, sous la foudre divine,
Tomber un chêne altier, dont la vaste ruine
Infecte encor les airs d'un bitume brûlant.
Le pâle voyageur, de sa chute tremblant,
Admire, en le voyant renversé sur la terre,
La puissance du bras qui lance le tonnerre.
Tel est le grand Hector : sur la poudre étendu,
Par le bouclier seul son corps est défendu.
La lance de sa main s'échappe, et son armure
Dans sa chute a frémi d'un sourd et long murmure.
Les Grecs les plus vaillants, pour entraîner Hector,
Accouraient : vain espoir ! Sarpédon, Agenor,
Polydamas, Énée, à la foule guerrière
De leurs hauts boucliers opposent la barrière ;
Et d'autres, soulevant Hector entre leurs bras,
L'emportent vers son char loin des sanglants combats.
De longs gémissements sortent de sa poitrine.
Cependant ses coursiers, d'une race divine,
Du Xanthe aux bords sacrés touchent déjà les flots :
Ils se sont arrêtés. Les amis du héros
Le descendent du char, l'étendent sur la rive :

Leurs secourables mains l'arrosent d'une eau vive.
Hector ouvre les yeux, regarde sans rien voir,
Se relève à demi, vomissant un sang noir,
Retombe ; et la douleur, domptant son ame altière,
D'une nuit plus profonde a voilé sa paupière.
Sa fuite inspire aux Grecs une nouvelle ardeur :
Des bataillons serrés perçant la profondeur,
Un javelot en main, court le fils d'Oïlée.
Il atteint Satnius à travers la mêlée,
Le jeune Satnius, que la blonde Naïs
Au beau pasteur Énops avait donné pour fils.
Hélas ! les champs troyens verront ses funérailles :
Le fer impitoyable a percé ses entrailles.
Polydamas accourt. Ce fils de Panthéus
Frappe, et sur Prothénor a vengé Satnius.
Du javelot aigu son épaule est percée ;
Il fléchit, et sa main tient la terre pressée.
Polydamas triomphe, et crie à Prothénor :
« Ma lance n'a pas pris un inutile essor ;
Et ce sceptre nouveau que ma faveur te laisse
Pour descendre aux enfers soutiendra ta faiblesse.»
Les Grecs sont consternés de ce discours hautain.
Le fils de Télamon frémit, et de sa main
Le javelot vengeur soudain se précipite ;
Polydamas le voit, se détourne et l'évite ;
Mais, hélas ! Archiloque à sa place est percé.
C'était l'ordre des dieux. Il tombe renversé :
De son cou délicat la vertèbre est tranchée ;
Il va heurter le sol de sa tête penchée.
« En effet! crie Ajax, la race d'Anténor
Méritait d'expier le sang de Prothénor :
Polydamas lui-même, irréprochable augure,
Était à ce héros une offrande moins pure.»
L'ironique discours blesse Polydamas ;
Il rougit, et se tait. Cependant Acamas

Renverse Promachus, qui, debout près d'un frère,
Défendait sa dépouille et douloureuse et chère.
Il triomphe en ces mots : « Orgueilleux Argiens,
La mort vous frappe donc ainsi que les Troyens !
Elle n'épargne point votre race insolente !
Voyez ce Promachus dans la poudre sanglante :
Il défendait un frère à son amour ravi ;
Mais s'il ne l'a sauvé, du moins il l'a suivi.
Heureux, trois fois heureux qui, pour venger sa cendre,
Sur la terre après lui laisse un frère si tendre ! »
Pénélée, entendant ces mots injurieux,
Au-devant d'Acamas s'élance furieux ;
C'est en vain : Acamas à sa main forcenée
Se dérobe, et le coup terrasse Ilionée.
De l'opulent Phorbas fils unique et chéri,
Du messager des dieux il fut le favori :
Stérile honneur ! la lance aiguë et meurtrière,
Frappant son noir sourcil, pénètre sa paupière,
Arrache la prunelle à l'orbite creusé,
Et, sanglante, ressort de son crâne brisé.
Pénélée a saisi son épée éclatante :
Il détache du tronc la tête dégouttante
Que traversait encor le fer du javelot.
L'enlevant de la main comme un léger pavot,
Pénélée aux Troyens avec orgueil l'étale :
« Portez à ses parents la nouvelle fatale,
Dit-il ; et que leurs pleurs, inondant son cercueil,
Du vaillant Promachus vengent l'épouse en deuil,
Elle qui n'ira point, palpitante de joie,
Embrasser un époux à son retour de Troie ! »
Il dit ; le pâle effroi règne au front des Troyens :
Déjà de fuir la mort ils cherchent les moyens.
Muses, filles du ciel ! quelle main, la première,
Enleva du Troyen la dépouille guerrière,
Quand Neptune, embrassant la cause des vaincus,

Eut rendu leur courage aux fils d'Assaracus?
O sang de Télamon ! ta main seule était digne
D'aspirer la première à cet honneur insigne.
Tu foulas sous tes pieds l'intrépide Hyrtius ;
Antiloque après toi terrassa Mermérus.
Sous le jeune Teucer succomba Périphète ;
Au bras de Mérion Prothus dut sa défaite ;
Ménélas d'Hypénor perça le large flanc,
Et son ame en fureur s'enfuit avec son sang.
Dois-je, fils d'Oïlée, oublier ta vaillance ?
Le Troyen fugitif ne peut tromper ta lance.
Quel mortel mieux que toi sut jamais sous les cieux
Atteindre un ennemi fuyant devant les dieux ?

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

Tels que le daim léger qui devant le chasseur
Fuit la plaine, et des bois regagne l'épaisseur,
Les Troyens éperdus rentraient dans leurs murailles.
Essuyant sur leur front la poudre des batailles,
Ils respiraient, debout près du large foyer ;
Et les Grecs s'avançaient couverts du bouclier.
Hector, le seul Hector, aux portes de la ville,
Par le sort enchaîné, demeurait immobile.
« Achille ! dit le dieu dans Claros adoré,
Que te sert de poursuivre un ennemi sacré ?
Reconnais-moi. Tandis que ta vaine furie
Attaque follement une immortelle vie,
Tu laisses à tes coups échapper le Troyen :
Mortel, respecte un dieu sur qui tu ne peux rien. »

Achille lui répond en frémissant de rage :
« Dieu jaloux ! tu te plais à rompre mon courage,
Tu me fais de ma gloire un perfide larcin.
Oh ! de quels flots de sang as-tu privé ma main !
Sans ton lâche détour, des victimes sans nombre
Eussent de mon ami consolé la grande ombre.
Triomphe impunément ! Éacide outragé,
Si tu n'étais un dieu, serait déjà vengé. »
Il parle, et vers les murs vole d'un pied rapide :
Moins prompt est le coursier vainqueur aux jeux d'Élide.

Du sommet d'une tour, Priam vit le premier
Resplendir du héros le flamboyant cimier :
Tel, dans les nuits d'automne, apparaît à la terre
Du brûlant Orion le signe solitaire,
Apportant l'incendie et la mort aux humains.
Priam gémit : au ciel il élève ses mains ;
Sa voix appelle Hector ; mais Hector, intrépide,
Appuyé sur sa lance, attendait Éacide :
« Mon fils, criait Priam en lui tendant les bras,
Il vient avec la mort, il vient, ne l'attends pas.
Que n'est-il en horreur aux dieux comme à ton père ?
Son sang aurait déjà réjoui ma misère ;
Les chiens et les vautours, de ce sang assouvis,
Au fond de leurs cercueils apaiseraient mes fils.
Hélas ! je cherche en vain Lycaon, Polydore :
Je les rachèterai s'ils respirent encore ;
Car le père d'Hécube, en m'accordant sa main,
Lui prodigua jadis l'or et le riche airain ;
Mais, s'ils sont descendus dans la nuit éternelle,
Pour leur mère et pour moi quelle douleur nouvelle !
Vis pour nous consoler ; reviens, Hecter, reviens
Défendre les enfants, les femmes des Troyens ;
Dérobe au fier Achille une gloire dernière,
Et par pitié pour moi conserve la lumière !
Les dieux, les dieux cruels m'ont laissé ma raison :

J'ai vu périr mes fils en leur jeune saison:
Me faudra-t-il encor voir un vainqueur farouche
De mes filles en pleurs déshonorer la couche,
Voir nos temples détruits, nos palais embrasés,
Et les tendres enfants sur la pierre écrasés?
Moi-même, quelque jour traîné dans la poussière,
Je mourrai le dernier de ma famille entière;
D'un sang presque glacé je teindrai mes lambris;
Des dogues vigilants, de ma table nourris,
Mon corps sera la proie ; et, sans le reconnaître,
Ils se disputeront les débris de leur maître.
Gloire au jeune guerrier qui meurt dans les combats!
Une illustre blessure ennoblit son trépas;
Mais qu'une dent féroce outrage sur le sable
Les membres du vieillard, et son front vénérable,
Et cette barbe auguste, et ces longs cheveux blancs:
Ces maux de tous les maux sont les plus accablants. »
Il dit, et de ses mains frappe sa noble tête.
Mais Hector inflexible à combattre s'apprête.
Hécube, en gémissant de ce fatal dessein,
S'avance l'œil en pleurs ; et découvrant son sein:
« Hector ! épargne au moins ta mère et ta nourrice,
Dit-elle, et de mon sein que l'aspect t'attendrisse!
De ta plaintive enfance il apaisa les cris.
Du lait qu'il t'a donné pour lui payer le prix,
Veux-tu le déchirer, Hector? Ah ! crois ta mère,
Rentre en nos murs : armé de la flèche légère,
Combats ton ennemi du haut de nos remparts,
Et d'une lutte horrible évite les hasards?
Si tu meurs, que devient ton épouse adorée!
Ton père chargé d'ans et ta mère éplorée
N'orneront point ton lit de funèbres atours;
Tu n'auras pour cercueil que le sein des vautours. »
Rien ne peut du héros amollir le courage.
Tel un serpent, gonflé de poisons et de rage,

Rôde près de son antre, et, l'œil étincelant,
Lance un regard de mort au voyageur tremblant :
Tel frémissait Hector devant la porte Scée,
« Moi, rentrer dans nos murs ! dit-il en sa pensée ;
Les moins vaillants diraient : Oubliant sa valeur,
Hector de son pays a causé le malheur.
Je craindrais les mépris de nos Troyens sévères,
Et les mornes regards des veuves et des mères.
Mais... si je déposais au pied de ce rempart
Mon bouclier pesant, et mon casque, et mon dard ;
Si j'allais rendre aux Grecs cette Hélène fatale,
Et les biens apportés de sa terre natale ;
Si ma voix pacifique à leur inimitié
Des trésors d'Ilion promettait la moitié !...
Hector ! Hector ! rougis de ce penser timide.
Toi, plier les genoux, et devant Éacide !
Quand ton cœur jusque-là pourrait se dégrader,
Crois-tu qu'à ta prière il daignerait céder ?
Le cruel, t'immolant comme une femme en larmes,
Percerait à plaisir ta poitrine sans armes.
Nos discours ne sont pas le discours innocent
De la vierge timide et de l'adolescent,
Dans le creux du rocher, sous les rameaux du chêne.
Entre nous désormais toute parole est vaine ;
Il nous faut des combats : armons-nous donc du fer,
Et laissons le vainqueur au choix de Jupiter. »

Tandis qu'il parle, Achille à ses regards s'élance :
L'aigrette du cimier sur son front se balance ;
On eût dit le dieu Mars armé contre Ilion ;
Dans sa droite s'agite un pin du Pélion ;
De son bouclier d'or jaillit l'éclair rapide,
Semblable au dieu du jour quittant sa couche humide,
Ou pareil aux éclats de la foudre qui luit.
Hector troublé croit voir un dieu qui le poursuit :
Éperdu, le front pâle, il fuit devant Achille ;

Achille, aux pieds légers, le suit d'un pas agile.
Tel au sommet des monts l'épervier dévorant
Du timide ramier poursuit le vol errant.
Est-il prêt à saisir sa palpitante proie,
Terrible, il jette un cri de fureur et de joie,
Et l'espoir du carnage a doublé son essor :
Tel Achille enflammé court sur les pas d'Hector.
Ces nobles ennemis, autour des murs de Troie,
Se sont précipités dans la publique voie ;
Ils volent, et bientôt ils ont laissé loin d'eux
La colline ombragée, et les bords écumeux
Du Scamandre dont l'urne, en deux canaux versée,
Près d'une onde fumante épanche une eau glacée,
Où venait la Troyenne, en de plus heureux temps,
Plonger et replonger les voiles éclatants.
Vaillant est le guerrier qui le premier s'élance ;
Le second cependant le surpasse en vaillance :
Tels on voit des coursiers, à vaincre accoutumés,
Faisant jaillir l'éclair sous leurs pas enflammés,
Voler autour du but pour un noble salaire.
Mais le prix cette fois n'est point un don vulgaire,
Une esclave, une armure, un riche trépied d'or :
Le prix est tout le sang du généreux Hector.
L'Olympe est attentif à leur course rivale.
« Hector va succomber sous la lance fatale,
Dit Jupiter ; faut-il l'arracher au trépas?
—Roi des dieux, qu'as-tu dit? répond soudain Pallas.
Veux-tu, de ce mortel prolongeant les journées,
Anéantir pour lui l'arrêt des destinées? »
L'arbitre des humains répond : « Rassure-toi,
Ma fille ; cet arrêt sera sacré pour moi.
Jupiter à tes vœux se montrera facile :
Tu peux les accomplir. » Et cependant Achille
Poursuit Hector, semblable au limier vigilant
Qui des bois aux vallons suit le chevreuil tremblant,

Lui défend tout refuge, et, sans reprendre haleine,
Loin du taillis touffu, le lance dans la plaine.
Mais, comme dans l'erreur qu'un vain songe produit,
On croit saisir toujours l'ombre qui toujours fuit,
Achille presse Hector, qui s'échappe sans cesse :
Fils de Priam ! un dieu redoublait ta vitesse.
Celui de qui ta main tient l'immortel carquois
Te secourait, hélas ! pour la dernière fois.
A ses Thessaliens le divin Éacide
Fait un signe, et défend que leur flèche homicide
Lui ravisse l'honneur de renverser Hector.
Alors le roi des dieux prend ses balances d'or :
Dans leurs bassins égaux ses mains ont elles-mêmes
D'Éacide et d'Hector mis les destins suprêmes.
Il pèse ces destins. Vers l'Olympe éclatant,
Ceux du fils de Thétis s'élèvent à l'instant ;
Ceux d'Hector ont touché le fond du sombre empire :
Apollon l'abandonne, et Jupiter soupire.
Triomphante, Pallas du haut des cieux descend.
Prenant de Déiphobe et les traits et l'accent,
Elle approche d'Hector : «Mon frère, prends courage,
Je viens t'offrir mon bras pour venger ton outrage, »
Dit-elle. Hector répond : «Que je dois te chérir,
Toi qui, de tous les miens, seul, m'oses secourir !
Ta présence, crois-moi, ne sera point stérile.
Demeure à mes côtés ; je vais combattre Achille.»
A ces mots, il s'arrête : «Achille, je t'attends ;
Combattons. Je rougis d'avoir fui si long-temps.
Mais, avant de croiser nos glaives sanguinaires,
Rendons de nos traités les dieux dépositaires.
J'en jure devant eux : si par moi tu péris,
On ne me verra point outrager tes débris :
Hector, rendant aux Grecs tes déplorables restes,
Ne se réservera que tes armes célestes.
Que le même serment soit pour moi prononcé.»

Achille, lui lançant un regard courroucé :
« Des accords ! des accords entre Hector et Pélide !
Dis, entre le lion et le pâtre timide,
Entre l'agneau débile et le loup des forêts
As-tu vu des accords et des traités de paix ?
De l'inflexible Mars quand la lance acérée
De ton sang ou du mien sera désaltérée,
Fils de Priam ! alors, et seulement alors,
Il nous sera permis de former des accords.
Entre nous jusque-là guerre, guerre éternelle !
Appelle ta valeur, ton bras a besoin d'elle.
Pallas guide mes coups : ce fer va t'immoler
Et venger tout le sang que le tien fit couler. »
Hector, en se courbant, échappe au trait agile,
Que Pallas aussitôt rapporte aux mains d'Achille.
« Ton discours menaçant s'exhale en un vain bruit,
Crie Hector : de mon sort les dieux m'ont mal instruit.
Crois-tu m'intimider par ta fière insolence ?
Je te livre mon sein : jamais, jamais ta lance
D'un coup déshonorant ne pourra me frapper.
Toi-même au javelot hâte-toi d'échapper,
Ou plutôt, puisse-t-il, plongé dans tes entrailles,
Délivrer les Troyens d'Achille et des batailles ! »
Il dit, son javelot avec force est lancé ;
Mais le bouclier d'or le rejette émoussé.
Effrayé du pouvoir de l'armure divine,
Le magnanime Hector pâlit : son front s'incline.
Il cherche Déiphobe, et son fantôme a fui :
« Je suis trahi des dieux ; plus d'espoir, plus d'appui,
Dit-il ; je vois la mort, et je ne vois plus qu'elle.
Jupiter m'abandonne, et le tombeau m'appelle.
Mourons, mais noblement ; et qu'aux siècles lointains
Parvienne avec honneur le bruit de mes destins. »
Et tirant à ces mots son épée homicide,
Formidable, il s'élance et fond sur Éacide,

Comme sur l'agneau tendre ou le lièvre tremblant
Tout à coup fond un aigle au vol étincelant.
Achille entre en courroux. Son énorme poitrine
Rayonne sous l'acier d'une trempe divine,
Et le double sommet du casque flamboyant
Éclate couronné d'un panache ondoyant.
Tel, quand la sombre nuit a déployé ses voiles,
Hespérus, au front d'or, brille entre les étoiles;
Tel luit le javelot dont il retient l'essor,
Tandis que, méditant la ruine d'Hector,
Il parcourt du regard cette taille imposante,
Et cherche quel passage à son fer se présente.
Mais Hector est couvert de ces armes d'airain
Qu'à Patrocle expirant il ravit de sa main;
Et l'armure d'Achille, en ce moment suprême,
Sert à défendre Hector contre Achille lui-même.
Partout impénétrable au javelot cruel,
Elle lui livre encor cet espace mortel
Où du cou musculeux l'épaule est séparée.
Achille, d'une main de carnage altérée,
S'ouvre un chemin sanglant de l'une à l'autre part;
Il y plonge à plaisir et replonge son dard:
La blessure à la voix laisse encore un passage.
Achille insulte Hector étendu sur la plage:
« Depuis l'heure où Patrocle est tombé sous tes coups,
Te serais-tu flatté d'éviter mon courroux?
D'Achille, même absent, n'as-tu pas craint la lance?
Hector oubliait-il que l'ombre et le silence
Recélaient un vengeur armé pour le punir?
Tu réclames du sang, tu vas en obtenir,
Patrocle! ce tribut que tes mânes attendent,
Le voici! Toi, cruel, les vautours te demandent;
Meurs. » Le fils de Priam, levant des yeux éteints:
« Achille, prends pitié de mes tristes destins.
Par tes genoux sacrés et par ceux de ton père,

Ne me fais point subir cet arrêt sanguinaire.
De Priam et d'Hécube accepte les présents ;
Ne va point d'un refus affliger leurs vieux ans ;
Rends-leur un fils, Achille, et que du moins Pergame
De mon bûcher fatal puisse allumer la flamme.
—Malheureux ! crie Achille embrasé de courroux,
Ne crois pas m'attendrir en pressant mes genoux,
En attestant mon père et ma mère chérie :
Patrocle est mort, Patrocle !... Oh ! que dans ma furie
Ne puis-je me nourrir de ton corps palpitant !
Moi, je t'rracherais au destin qui t'attend !
Non. Quand Priam, vingt fois surpassant tes promesses,
Voudrait, pour ta rançon, s'épuiser de richesses ;
En tribut, à mes pieds, quand le poids de son or
Égalerait le poids du cadavre d'Hector,
Nul mortel ne verra ta déplorable mère
Arroser de ses pleurs ton urne funéraire ;
Et les oiseaux du ciel disperseront tes os. »
D'une voix faible, Hector laisse tomber ces mots :
« J'attendais ce refus d'un vainqueur insensible.
Le ciel forma ton cœur d'un airain inflexible.
Mais tremble ! il est des dieux : ils entendent mes cris.
Apollon guidera la flèche de Pâris.
Tu tomberas toi-même auprès des portes Scées. »
Ces paroles de mort à peine prononcées,
Son ame l'abandonne, et s'envole aux enfers,
En pleurant sa jeunesse, et plaignant ses revers.
« Meurs, dit Achille, meurs ! et que Jupiter même
De ma vie à son gré marque l'instant suprême ! »
De ses pieds furieux pressant le sein d'Hector,
Il arrache le trait qui de sang fume encor,
Le jette loin de lui dans la poussière impure,
Et ravit du héros l'étincelante armure.
Tous les Grecs, accourus à flots tumultueux,
Admirent tour à tour ce corps majestueux ;

Plusieurs perçaient de coups la dépouille insensible :
«Voilà donc, disaient-ils, cet Hector si terrible !
Qu'il est calme aujourd'hui celui qui sur les eaux,
Les flammes à la main, poursuivait nos vaisseaux ! »
Et son sang ruisselait sur leur lance rougie.
« Les dieux ont renversé l'appui de la Phrygie,
Dit Achille, debout au milieu des soldats ;
Voyons si les Troyens, dépouillés de son bras,
Oseront désormais nous fermer leurs murailles.
Mais il est d'autres soins. Privé de funérailles,
Le noble compagnon que nous avons perdu,
Patrocle au lit fatal est encore étendu.
Ah ! fût-il insensible à ce pieux hommage,
Jusqu'à mon dernier jour conservant son image,
De pleurs et de présents je voudrais l'honorer.
Pour sa pompe funèbre allons tout préparer,
Et répétons ce chant de triomphe et de joie :
« Il est tombé le dieu qu'on adorait dans Troie !»
Il dit. Les pieds d'Hector du glaive sont percés ;
D'une forte lanière il les a traversés :
Par un triple lien au char il les enchaîne,
Y monte ; et ses coursiers, que l'œil peut suivre à peine,
Font rouler sous leurs pas de poudreux tourbillons.
Ce front, si beau jadis, l'or de ces cheveux blonds
Sillonnent tout sanglants la terre maternelle.
Ainsi le permettait la puissance éternelle.
L'inconsolable Hécube, en ce lugubre instant,
Arrache ses cheveux et son voile éclatant,
Pousse des cris aigus ; et Priam auprès d'elle
Exhale en longs sanglots sa douleur paternelle.
On n'entend autour d'eux que des gémissements.
Du faîte de ses tours jusqu'en ses fondements,
On dirait qu'Ilion sous les flammes s'écroule.
Le vieillard veut partir ; dans la poudre il se roule :
«Laissez-moi, disait-il, amis, laissez-moi tous ;

J'irai seul du barbare embrasser les genoux.
Mes cheveux blancs peut-être adouciront sa rage :
Il a lui-même un père, un père de mon âge,
Qui se plaisait jadis à former sa valeur
Pour le malheur de Troie et mon propre malheur.
Oh ! combien de mes fils, par sa lance fatale,
Plongés avant le temps dans la nuit infernale !
Je les ai regrettés, je les regrette encor,
Mais tous ensemble, hélas ! moins que le seul Hector.
Ah ! que n'a-t-il péri dans les bras de son père !
Son père désolé, sa misérable mère
Possèderaient du moins ses restes précieux,
Et les pleurs à loisir couleraient de nos yeux. »
Il disait et pleurait. Au milieu des Troyennes,
Qui mêlaient leurs douleurs et leurs plaintes aux siennes,
Hécube s'écriait ; «Tu n'es plus, et je vis !
Cher Hector ! j'étais mère, et je n'ai plus de fils !
Vivant, tu fis ma gloire, et fus un dieu dans Troie :
Fatale erreur ! ce dieu... de la mort est la proie. »
A ces mots redoublaient ses soupirs et ses pleurs.
Mais l'épouse d'Hector ne sait pas ses malheurs :
Le croyant sans péril, elle est sans épouvante.
Au fond de son palais, sous l'aiguille savante,
De fleurs ses doigts légers sèment la pourpre et l'or
D'un précieux manteau réservé pour Hector.
Les captives près d'elle, en des urnes profondes,
Du bain réparateur ont fait tiédir les ondes....
On les prépare en vain pour Hector égorgé :
Dans l'éternelle nuit Achille l'a plongé.
Andromaque, aux clameurs qui troublent sa retraite,
Pâlit ; et de ses mains s'échappe la navette.
En ses membres tremblants court le froid de la mort :
« Troyennes, suivez-moi, je veux savoir mon sort.
Ce cœur, qui dans mon sein bat avec violence,
Comme pour m'échapper sur mes lèvres s'élance.

J'entends les cris d'Hécube et ses gémissements...
Hector... Dieux ! détournez ces noirs pressentiments.
Qui sait où l'a conduit son aveugle courage !
D'Éacide peut-être a-t-il bravé la rage. »
Et, comme une bacchante aux longs cheveux épars,
Elle court éperdue au plus haut des remparts.
Dieux ! Que voit-elle ? Hector traîné dans la poussière !
Une profonde nuit descend sur sa paupière ;
Elle tombe, et son ame est prête à s'exhaler.
Détachés de son front, loin d'elle on voit voler
Le brillant réseau d'or, l'élégant diadème,
Et le voile pompeux dont Vénus elle-même
Se plut à la parer, quand du toit paternel
Le héros phrygien la guida vers l'autel.
Ses sœurs, ses tristes sœurs, tremblantes pour sa vie,
Rappellent la lumière à ses regards ravie.
Ses yeux, long-temps fermés, se rouvrent, et ces mots
S'échappent avec peine à travers les sanglots :
« O malheureux époux ! ô femme infortunée !
Sous quel astre fatal avec toi suis-je née,
Hector ! toi dans ces murs, alors si différents !
Moi dans l'Hypoplacie, au toit de mes parents.
Pourquoi m'ont-ils donné le jour que je respire !
Cher époux, tu descends au ténébreux empire :
A la triste Andromaque il ne reste d'Hector
Que son Astyanax, enfant débile encor.
Tes doux soins ne pourront protéger sa jeunesse,
Ni les siens embellir ton heureuse vieillesse.
Quand il échapperait au fléau des combats,
Quelles douleurs sans nombre assiégeront ses pas !
Il gémira, banni du toit héréditaire.
Le jour où l'orphelin reste seul sur la terre,
Il voit fuir les amis qui l'auraient consolé.
Pâle, il baisse son front, de tristesse accablé ;
De ses pleurs son visage est tout humide encore.

Des amis paternels, que tremblant il implore,
Il sollicite en vain quelque soulagement;
En vain à leur tunique il s'attache humblement.
Si leur faible pitié daigne à sa lèvre aride
Présenter un instant la coupe presque vide,
Ce reste de breuvage à sa lèvre a touché,
Et n'a point rafraîchi son palais desséché :
Orgueil d'un père, amour d'une mère chérie,
Un enfant plus heureux le repousse et s'écrie :
Ton père ne vient plus s'asseoir à nos festins,
Va-t-en ; d'Astyanax tels seront les destins !
Pleurant, il rejoindra la veuve de son père;
Et ce fils adoré, qu'en un temps plus prospère
Hector, mon cher Hector berçait sur ses genoux,
Ce fils qu'il nourrissait de mets légers et doux,
Jusqu'à l'heure où les bras d'une mère charmée
Le posaient mollement sur la couche embaumée,
Ce fils, hélas! vivra d'amertume abreuvé,
Malgré le nom brillant qui lui fut réservé,
Nom que lui mérita la valeur paternelle,
Car tu fus d'Ilion le protecteur fidèle,
Hector !... et maintenant, couché près des vaisseaux,
Tu repais loin de nous les voraces oiseaux;
Et le reptile impur, d'un corps méconnaissable,
Ronge les débris nus et traînés sur le sable !
Hélas! mes yeux jamais ne te verront paré
Du riche vêtement que je t'ai préparé :
Il ne pourra voiler ta dépouille sanglante !
Qu'il disparaisse donc ; que la torche brûlante
Consume en ton honneur, aux regards des Troyens,
Tous ces vains ornements qui ne sont plus les tiens! »
Ainsi pleure Andromaque, et ses tristes captives
A ses gémissements mêlent leurs voix plaintives.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

Les combats ont cessé. Les chefs et les soldats
Ont du soir sous la tente achevé le repas.
Du paisible sommeil ils savourent les charmes ;
Tout dort. Achille seul veille encor dans les larmes ;
De Patrocle immolé l'image le poursuit ;
Il l'entend, il le voit, tant que dure la nuit ;
Tour à tour il repasse au fond de sa mémoire
De celui qui n'est plus la vaillance et la gloire,
Les maux, les maux chéris qu'ensemble ils ont soufferts,
Leurs travaux, leurs périls, dans les champs, sur les mers :
Alors de longs sanglots s'échappent de sa bouche ;
Il se roule, agité, sur sa pénible couche ;
Il se lève, s'assied ; lui-même se fuyant,
Il gagne à pas pressés le rivage bruyant,
Et l'aurore, éclairant et le rivage et l'onde,
Le retrouve absorbé dans sa douleur profonde.
Il revole à son char ; de nouveau l'attelant,
Il y suspend d'Hector le corps pâle et sanglant,
Et le traîne trois fois, dans sa haine cruelle,
Autour du monument de l'ami qu'il appelle.
Pleurant toujours Patrocle au tombeau descendu,
Il rentre, et laisse Hector sur la poudre étendu,
Les pieds gonflés des nœuds d'une triple courroie.
Apollon eut pitié du défenseur de Troie,
Couvrit le corps glacé de son bouclier d'or ;
Et la course du char n'offensa point Hector.
De cet affreux spectacle un moment consternée,

Des autres Immortels la troupe fortunée
D'enlever le héros a conçu le dessein.
Ils engageaient Mercure à ce pieux larcin :
Junon, Pallas, Neptune, à leurs vœux sont contraires;
Des déesses surtout les antiques colères
Se souviennent encor de ce funeste prix
Qu'à leur belle rivale a décerné Pâris.

Quand la douzième aurore eut éclairé la terre
Apollon reparut au séjour du tonnerre,
« Dieux injustes, dit-il, de ses dons solennels
Hector, durant sa vie, enrichit vos autels;
Mort, aux chiens dévorants le laissez-vous en proie?
Ses parents, son épouse, et la plaintive Troie,
Ne goûteront-ils point le douloureux bonheur
De rendre à leur Hector quelque funèbre honneur?
Dieux cruels! n'avez-vous des yeux que pour Pélide?
Lion sanglant, de meurtre et de carnage avide,
Barbare et furieux jusqu'en son amitié,
Il étouffe en son cœur le cri de la pitié.
Plus de pitié pour lui! Qu'à son tour il pâlisse :
Vengeons Hector, rendons supplice pour supplice;
Et qu'Achille expirant se ressouvienne alors
Qu'on outrage les dieux en outrageant les morts!
— En effet, dit Junon, si nous voulons t'en croire,
D'Achille ton Hector doit partager la gloire.
Du fils de la Troyenne et du sang de Thétis
On verra désormais les destins assortis.
As-tu donc oublié, dieu dont l'arc étincelle,
Qu'Achille ne sort point d'une race mortelle?
Aux noces de Pélée, assis à nos festins,
Toi-même de son fils célébras les destins. »

Le puissant Jupiter, dominateur suprême :
« Des deux héros, dit-il, le rang n'est point le même;
Apaise-toi, Junon. L'un est le fils des dieux,
Mais l'autre également était cher à mes yeux :

Chaque jour il m'offrait ses victimes nombreuses,
Et chargeait mes autels d'offrandes généreuses.
Ne le ravissons point à l'enfant de Thétis;
Mais que Thétis du moins aille fléchir son fils:
Volez, et dites-lui que Jupiter l'appelle. »
Il dit: la prompte Iris, messagère fidèle,
Côtoyant de Samos les rochers écartés,
Se plonge dans les flots, de sa chute agités,
Comme au sein de la mer tombe le plomb rapide
Qu'attache le pêcheur à l'hameçon perfide.
Iris gagne la grotte inaccessible au jour,
Où Thétis, au milieu des nymphes de sa cour,
Pleure Achille promis à la flèche mortelle:
« Mère du grand Achille, ô Thétis, lui dit-elle,
Le roi des dieux t'attend. » La déesse répond:
« Que me veut Jupiter? Par mon chagrin profond
Des banquets immortels dois-je altérer les charmes,
Et porter dans les cieux mes sanglots et mes larmes?
Toutefois j'obéis. » Et son front désolé
D'un crêpe ténébreux à l'instant s'est voilé.
Elle part; et, semblable au tourbillon rapide,
Iris légèrement vers l'Olympe la guide.
Les dieux ont accueilli la reine de la mer.
Pallas lui cède un trône auprès de Jupiter.
Consolant ses douleurs d'une voix complaisante,
Junon même, Junon de sa main lui présente
La coupe d'or où brille un nectar écumant.
A ses lèvres Thétis la porte tristement,
L'effleure, et la remet aux mains de la déesse.
A cette mère en pleurs le roi des dieux s'adresse:
« Depuis neuf jours, dit-il, déplorable Thétis,
Tous les dieux sont entre eux divisés pour ton fils.
On lui voulait ravir le fruit de sa victoire;
Moi-même en ta faveur j'ai pris soin de sa gloire.
Cours le fléchir; dis-lui qu'il offense les dieux,

Car l'homme inexorable est horrible à leurs yeux ;
Dis-lui qu'il rende Hector aux larmes de son père. »
  Il a parlé. Thétis, d'une course légère,
Franchit les cieux, descend au séjour du héros,
Tendrement le caresse, et lui parle en ces mots :
« O mon fils ! mon cher fils ! veux-tu dans la tristesse
User ce peu de jours que la Parque te laisse ?
Sans repos, sans sommeil, veux-tu fuir pour toujours
Les plaisirs, les festins, la douceur des amours,
Des amours, charme heureux des douleurs de la terre ?
Ta rage est en horreur au maître du tonnerre.
Si tu veux l'apaiser, il en est temps encor :
Rends au triste Priam la dépouille d'Hector.
— Puisqu'ainsi Jupiter l'a décidé lui-même,
Son désir, dit Achille, est un ordre suprême ;
J'obéirai. Priam peut paraître à mes yeux. »
  Cependant, à la voix du monarque des cieux,
Prompte comme les vents, la messagère ailée
Va visiter Priam en sa cour désolée ;
Elle y trouve les cris et les gémissements :
Immobiles, de pleurs baignant leurs vêtements,
Le reste de ses fils entoure sa misère ;
Assis au milieu d'eux, l'inconsolable père
Serre autour de son corps la tunique aux longs plis ;
Sa barbe et ses cheveux sont de poudre salis :
Se roulant sur la terre, il a chargé ses rides
De fange desséchée et de cendres arides.
Les veuves et les sœurs de ses fils massacrés
Se lamentaient, pleuraient ces héros adorés.
Mais Iris (car Priam est tremblant devant elle)
A tempéré l'éclat de sa voix immortelle,
Et dit : « Prends confiance, et fais trêve à tes pleurs,
Vieillard. Je ne viens point redoubler tes douleurs,
Je viens les consoler. Jupiter qui m'envoie,
Quoique assis dans les cieux, n'est point absent de Troie :

Jupiter te chérit ; tes dons peuvent encor
D'Achille trop vengé racheter ton Hector.
Pars : qu'un héraut fidèle, appesanti par l'âge,
Soit le seul compagnon de ton triste voyage !
Ferme, ferme ton ame aux terreurs du trépas :
Mercure doit lui-même accompagner tes pas ;
De la tente d'Achille il t'ouvrira l'entrée :
Achille épargnera ta vieillesse sacrée,
Car il n'est point impie, et son bras furieux
Dans l'homme suppliant respectera les dieux. »
A l'instant disparaît Iris aux pieds agiles.
« Attelez les coursiers et les mules agiles,
Dit le vieillard sévère à ses fils indolents ;
Et qu'au char soit lié le coffre aux larges flancs. »
Devant lui s'ouvre alors un réduit solitaire,
De trésors infinis riche dépositaire,
Dont le cèdre odorant a formé les lambris.
Là, pour lui confier le message d'Iris,
Priam fait appeler sa compagne fidèle.
Hécube à ce récit : « Où vas-tu ? lui dit-elle,
Quelle est ta folle audace, et qu'est-il devenu
Ce roi par sa prudence autrefois si connu ?
Du meurtrier d'Hector, du farouche Éacide,
Toi, Priam ! affronter le regard homicide !
Ah ! demeure, pleurons à l'ombre de nos tours
Ce fils qui dans mon sein fut promis aux vautours,
Ce fils qui, tout sanglant, traîné sous nos murailles...
Cruel, dont je voudrais déchirer les entrailles !
Hector devait-il être à ce point avili !
Hector qui devant toi n'avait jamais pâli !
— Cesse de m'arrêter, cesse, je t'en conjure :
N'imite point l'oiseau de lamentable augure,
Répond sans s'ébranler le courageux vieillard.
Si la bouche d'un homme ordonnait mon départ,
Je pourrais soupçonner d'odieux artifices ;

Mais l'avis est des dieux. Les dieux sont mes auspices :
Leur auguste parole est exempte d'erreur.
Au vaste camp des Grecs je marche sans terreur.
Que je rachète un fils, que du moins je le voie :
Vienne ensuite la mort ! je l'accepte avec joie ! »
Il dit, et, retirant des coffres embaumés
Douze voiles pompeux avec soin renfermés,
Choisit un nombre égal de tapis magnifiques,
De manteaux éclatants, de légères tuniques,
De longs tissus, gardés pour la couche d'Hector.
A ces superbes dons il joint dix talents d'or,
Que lui-même soumet à la balance austère ;
Deux urnes, deux trépieds ; et le riche cratère,
Présent que, décoré du nom d'ambassadeur,
Il reçut chez le Thrace, aux jours de sa splendeur.
Hélas ! pour obtenir le seul bien qu'il implore,
Donnant tout, il croirait trop peu donner encore.
Assailli de Troyens autour de lui pressés,
Contre eux Priam éclate en ces mots courroucés :
« Loin d'ici, malheureux ! allez, foule importune,
Pleurer dans vos maisons votre propre infortune ;
Songez à votre deuil, et laissez-moi le mien,
A moins que toutefois vous ne comptiez pour rien
Les immenses douleurs que Jupiter m'envoie.
Malheur à vous ! malheur à la superbe Troie !
Ses murs à mon Hector survivront peu de jours,
Et la flamme argienne embrasera ses tours :
Plus d'Ilion !... Pour moi, grâce aux dieux, mon vieil âge
De ces affreux destins m'épargnera l'image. »
Son sceptre alors les chasse, et les fait trembler tous.
Bientôt contre ses fils il tourne son courroux.
Aux reproches amers aucun ne se dérobe ;
Antiphon, Hélénus, Agathon, Déiphobe,
Pammon, Polite, Agave, Hippotoüs, Pâris,
Pâris surtout, d'un père excitent les mépris :

« Que tardez-vous, dit-il, vile et timide race ?
Ah ! que du grand Hector n'occupez-vous la place !
Suis-je assez malheureux ! des fils que j'ai comptés,
Les vaillants ont vécu, les lâches sont restés.
O de mes cheveux blancs espérance trompée !
Mars vous a renversés sous sa pesante épée,
Magnanimes héros, intrépide Mestor,
Troïle, instruit dans l'art cher au divin Castor,
Hector, rival des dieux !... et le sort ne me laisse
Que des cœurs dégradés, perdus dans la mollesse,
Que d'impurs ravisseurs dans la fraude nourris,
De leur lâche parure uniquement épris,
Chanteurs efféminés, guerriers sans énergie,
Dont l'oisive existence est une longue orgie.
Mon char ! que j'aille enfin retrouver, loin de vous,
Celui qui dans mon cœur, seul, vous balançait tous. »
Le front baissé, confus des reproches d'un père,
Ils vont choisir deux chars à la course légère,
Solides, éclatants, et naguère essayés,
Où les coffres profonds de leurs mains sont liés.
On détache les jougs des murailles prochaines,
Et le siége solide assujettit les rênes ;
La bossette étincelle, et les longs traits égaux
Du robuste timon vont joindre les anneaux.
Les richesses déjà brillent accumulées ;
Les mules, au pied sûr, s'avancent accouplées,
Honorable présent des riches Mysiens.
Bientôt à l'autre char de superbes liens
Unissent de Priam les cavales chéries,
Qui naguère ont quitté d'abondantes prairies.
Vers Priam cependant vient la mère d'Hector.
Elle est triste ; sa main tient une coupe d'or :
« Accepte, lui dit-elle, accepte ce breuvage ;
Et, puisqu'à mes conseils résiste ton courage,
Sur la terre, du moins, viens épancher le vin,

Et réclamer l'appui du monarque divin,
Qui, des sommets d'Ida, commandant à la nue,
Parfois sur Ilion daigne abaisser sa vue.
Qu'il t'accorde un présage, et que l'oiseau sacré
Confirme tes destins par un signe assuré.
Si, propice à tes vœux, son essor se déploie,
Pars; sinon, crois Hécube, et ne sors point de Troie.
— Sans doute, dit Priam, au maître des humains
Tout mortel malheureux doit élever ses mains.
Jupiter recevra ma prière fervente.»
Et, dans le vase offert par l'active suivante,
Purifiant ses mains, debout, et l'œil aux cieux,
Il épanche la coupe : « O toi, père des Dieux
Dont brille sur l'Ida le trône inaccessible !
Rends le fils de Pélée à mes larmes sensible;
Que ton aigle, élancé dans les champs de l'éther,
M'annonce la faveur du puissant Jupiter ! »
Telle était sa prière : elle ne fut point vaine;
L'oiseau du roi des dieux, au plumage d'ébène,
Chasseur infatigable, augure révéré,
S'élançant des hauteurs de l'empire azuré,
Ouvre avec majesté ses deux immenses ailes :
Tel un temple ouvrirait ses portes solennelles;
Il vole vers la droite, et sa prédiction
Rend un instant de joie aux enfants d'Ilion.
Priam, prenant congé de ses dieux domestiques[1],
Monte, et son char roulant ébranle les portiques.
Le fidèle Idéus, conducteur prévoyant,

(1) Dans une des séances publiques de l'Institut, un homme de goût, justement célèbre en plus d'une carrière, a prêté le charme de son débit à la traduction de ce même morceau par M. Cabanis, qui, trop tôt ravi aux sciences et aux lettres, avait entrepris une traduction complète de *l'Iliade*. Les fragments connus de l'ouvrage et le nom plus connu de l'auteur garantissaient le mérite de cette longue et laborieuse entreprise.

Tient les rênes ; tandis qu'armé du fouet pliant,
Au milieu des soupirs, des cris et de la plainte,
De sa triste cité Priam franchit l'enceinte.
Ses enfants et son peuple, environnant ses pas,
Pleuraient tous, et semblaient le conduire au trépas.
Il est sorti des murs, et la foule éplorée
Au sein de ses remparts à pas lents est rentrée.
  Le dieu dont veille au loin le suprême regard
Aux champs du Simoïs aperçut le vieillard ;
Son cœur en fut touché. « Pars, messager fidèle
Qu'attendrissent les pleurs de la race mortelle ;
Pars, dit-il, va guider le vieux père d'Hector ! »
Et Mercure, attachant ses talonnières d'or,
Qui, rivales des vents à la rapide haleine,
Le portent sur la terre et sur l'humide plaine,
Saisit le sceptre ailé qui vers les sombres bords
Conduit incessamment le vain peuple des morts.
Il prend d'un jeune roi le port et le visage,
Part, et de l'Hellespont touche bientôt la plage.
  Priam avait d'Ilus passé le monument ;
Au fleuve il abreuvait l'attelage écumant.
Déjà l'ombre naissante obscurcissait la route.
Idéus voit Mercure, et s'écrie : « Ah ! sans doute,
O Priam ! ce mortel est armé contre nous ;
Rassemble ta prudence, et détourne ses coups. »
  Les cheveux de Priam se dressent sur sa tête,
Et, glacé de terreur, immobile il s'arrête.
Mais le dieu le rassure, et lui prenant la main :
« Mon père, lui dit-il, quel périlleux chemin
Oses-tu suivre, à l'heure où tout dort sur la terre ?
Ne crains-tu point les Grecs ? ils respirent la guerre ;
Ils sont tes ennemis, ils jurent ton trépas ;
C'en est fait de tes jours s'ils découvrent tes pas.
Laisse-moi te guider, ô vieillard ! ton grand âge
D'un père chargé d'ans m'a retracé l'image. »

. . . .

Sur le char du vieillard le fils de Jupiter
S'élance, et dans sa main le fouet siffle, et fend l'air.
Le dieu souffle aux coursiers une ardeur inconnue ;
Déjà vers les fossés leur course est parvenue :
Là, du repas du soir se dresse l'appareil.
Sur tous les yeux Mercure épanche un prompt sommeil,
Lève les lourds barreaux de la porte docile,
Et guide le vieillard vers la tente d'Achille,
Tente vaste, élevée, ouvrage industrieux.
Des chefs thessaliens les bras laborieux,
Pour former son enceinte et ses nobles portiques,
Ont dépeuplé les bois de leurs sapins antiques,
Et, tranchant pour son toit les joncs et les roseaux,
Ont promené long-temps l'infatigable faux.
De pieux serrés, aigus, la cour est entourée ;
Une solive énorme en protége l'entrée.
A peine de trois Grecs la vigoureuse main
L'ébranle : au seul Achille elle obéit soudain.
Le dieu descend du char, et dit : « Je suis Mercure ;
Mais la faveur divine aime à rester obscure ;
Je te laisse : d'Achille embrasse les genoux ;
Fais parler à son cœur des noms sacrés et doux :
Leur pieux souvenir fléchira sa colère ;
Tu n'auras point en vain attesté son vieux père. »
En achevant ces mots, il échappe aux regards.
Priam laisse Idéus à la garde des chars ;
Il ose pénétrer l'inviolable asile
Où, tel qu'un dieu, veillait le formidable Achille.
Il le voit ; son œil fixe est baissé tristement.
Ses fiers Thessaliens sont dans l'éloignement ;
Debout à ses côtés, Automédon, Alcime,
Seuls, prévenaient les vœux du héros magnanime.
Son repas solitaire est à peine achevé,
Et l'appareil encor n'en est point enlevé :

Priam approche ; il tombe aux genoux d'Éacide ;
Il saisit cette main désastreuse , homicide ,
Encor teinte du sang de ses enfants nombreux ,
Et sa bouche y dépose un baiser douloureux.
Quand , loin de ses parents , de sa terre natale ,
L'assassin , que poursuit la sentence fatale ,
Exilé par son crime en un pays lointain ,
Cherche au palais du riche un refuge incertain ,
Les assistants entre eux s'observent en silence :
Tel Achille interdit et s'étonne et balance ;
Tels ses soldats , muets , s'interrogent des yeux.
Priam enfin , Priam , long-temps silencieux ,
Suppliant , en ces mots exhale sa misère :
« Achille , égal aux dieux , souviens-toi de ton père !
Ton père ainsi que moi touche à ses derniers jours.
En ce moment peut-être , isolé , sans secours ,
Par des voisins puissants opprimé dans Larisse ,
Vainement il appelle une main protectrice ;
Mais il te sait vivant ; son cœur de te revoir
De jour en jour, du moins, nourrit encor l'espoir.
Et moi, j'avais des fils !... Dans la superbe Troie
Leur nombre fit long-temps mon orgueil et ma joie :
L'impitoyable Mars les a tous immolés ;
Mes vieux ans par leurs soins ne sont pas consolés.
Un seul, hélas ! un seul, le plus cher à mon ame,
Soutenait les destins et les murs de Pergame :
Tu l'as tué, ce fils qui me restait encor,
Ce rempart des Troyens, ce héros, mon Hector !
C'est pour lui qu'à genoux t'implore ma misère.
Achille, égal aux dieux, souviens-toi de ton père ;
Prends pitié d'un vieillard, d'un roi jadis fameux :
Le fils des immortels doit pardonner comme eux.
En est-ce assez ? J'ai pu, de mes lèvres tremblantes,
Du meurtrier d'un fils presser les mains sanglantes ! »
Ainsi parle Priam ; et le héros, troublé,

Repousse doucement le vielllard accablé.
Tous deux versaient des pleurs : de leur perte cruelle
Tous deux se retraçaient l'image mutuelle :
Priam, son cher Hector dans la tombe endormi ;
Achille, son vieux père, et souvent son ami ;
Et leurs cris douloureux, et leurs sanglots funèbres
S'élevaient confondus, au milieu des ténèbres.
Achille cependant, de pleurs rassassié,
Laisse au fond de son cœur pénétrer la pitié :
Il se lève ; à ses pieds long-temps il considère
Le front, les cheveux blancs du misérable père ;
Et lui tendant la main : « O prince infortuné !
A combien de revers le sort t'a condamné !
Quoi ! seul parmi les Grecs, dans la nuit ténébreuse
Chercher le destructeur de ta race nombreuse !
Ah ! ton cœur est d'airain. Renfermons nos douleurs,
Vieillard! sachons souffrir: l'homme est né pour les pleurs !
Le destin des dieux seuls d'heureux jours se compose.
Il est, au pied du trône où Jupiter repose,
Deux urnes où ce dieu va puisant de ses mains
L'irrévocable sort qu'il réserve aux humains :
De nos biens passagers l'une est dépositaire,
L'autre enferme en son sein tous les maux de la terre ;
Lorsque de toutes deux les tributs sont égaux ,
La vie est l'assemblage et des biens et des maux.
Frémisse le mortel dont les jours de misère
Sont puisés sans mélange au fond de l'urne amère !
Proscrit, chargé de maux, d'opprobre environné,
Des hommes et des dieux il vit abandonné.
Eh ! qui fut plus heureux, plus puissant que Pélée !
De tous les dons du ciel sa vie était comblée :
D'une couche divine il mérita l'honneur...
Mais les dieux ont borné le cours de son bonheur ;
Mais il n'a vu jamais une race chérie ,
Sous les yeux paternels, dans son palais nourrie :

Misérable, il n'obtint pour fruit de ses amours
Qu'un fils à qui le ciel refusa de longs jours ;
Encore de ce fils, si cher à sa tendresse ,
La présence est ravie à sa triste vieillesse,
Et, tandis que mon père invoque mon appui ,
La chaîne du destin m'attache loin de lui ;
Un dieu fatal, causant mes douleurs et les tiennes ,
Me retient, pour ta perte, aux rives phrygiennes.
Tu fus heureux toi-même, ô Priam !... Autrefois
Tu voyais les deux mers obéir à tes lois ;
Tes fils brillaient en foule aux rives du Scamandre :
Ils sont morts ! ta cité n'est bientôt plus que cendre.
Supporte les revers : tout mortel sous les cieux
Doit payer ce tribut imposé par les dieux.
Sèche tes pleurs, vieillard : tes pleurs et ta prière
Ne rendront point ton fils à la douce lumière.
Crains plutôt l'avenir et ses adversités...
Lève-toi, cependant, et siège à mes côtés.
—Sans que j'obtienne un fils couché sans sépulture ,
Dois-je des suppliants quitter l'humble posture ?
Daigne de quelques jours prolonger mes vieux ans,
Noble Achille ! D'un père accepte les présents,
Et long-temps puisse encor ton ame consolée
En jouir dans Larisse auprès du vieux Pélée ! »
  Achille, lui lançant un terrible regard,
S'écrie : «Oses-tu bien, téméraire vieillard,
D'une importune voix réveiller ma colère,
Au sanglant souvenir de ma propre misère ?
Je te rendrai ton fils, je l'avais résolu :
Rien ne saurait changer ce qu'Achille a voulu.
Les dieux ont commandé, j'obéis : car sans doute
Un dieu seul de ce camp pouvait t'ouvrir la route.
Cesse ta plainte, ou crains qu'Achille, s'oubliant,
Malgré l'ordre des dieux, n'outrage un suppliant ! »
  Priam, tremblant, s'incline, et garde le silence.

Achille aux pieds légers comme un lion s'élance :
Alcime, Automédon, compagnons favoris,
Hélas! qu'après Patrocle il a le plus chéris,
Dételant à sa voix les coursiers et les mules,
Font asseoir Idéus sous les hauts vestibules ;
Ils enlèvent du char les dons de pourpre et d'or,
Les urnes, les trépieds, noble rançon d'Hector,
Et, pour envelopper sa dépouille mortelle,
Des tuniques sans nombre y laissent la plus belle.
Leur sage prévoyance ordonne qu'à l'écart
On parfume le corps, loin des yeux du vieillard,
De peur qu'à cet aspect sa douloureuse plainte
Ne vienne rallumer une fureur éteinte.
Quand ces soins sont rendus au corps pâle et glacé,
Au lit funèbre Hector par Achille est placé.
Achille alors: «Patrocle ! ombre plaintive et chère !
Pardonne si ma main rend Hector à son père.
Ces dons sont précieux: j'en retiens peu vers moi ;
Je partage le reste entre les dieux et toi.»
Il dit, et tout à coup rentre, d'un pas agile,
Dans la tente où Priam l'attendait immobile :
«Vieillard, dit-il, ton fils à tes vœux est rendu :
Sur l'un de tes deux chars par moi-même étendu,
Tu le verras demain quand naîtra la lumière.
Accepte, en attendant, la coupe hospitalière ;
Cesse de demeurer en ton deuil absorbé,
Prends un léger repas. Alors que Niobé,
Expiant les transports d'un orgueil téméraire,
Vit les traits de Diane et d'Apollon son frère
Lui ravir douze enfants moissonnés à la fois,
De ses pénibles jours elle soutint le poids.
Imite-la : tes pleurs au sein de tes murailles
Couleront à loisir durant les funérailles.»
Il dit : d'une brebis le sang a ruisselé ;
On l'apprête : son corps, par lambeaux étalé,

Déjà fume étendu sur les flammes actives ;
Et bientôt le banquet rassemble les convives.
Dans la riche corbeille Alcime offre le pain ;
Achille aux assistants présente de sa main
La fumante brebis par ses soins divisée.
Mais, lorsque par degrés la faim s'est apaisée,
Frappé d'étonnement, le père infortuné
Promène sur Achille un regard étonné.
Il admire, pensif, sa stature divine,
Et son front où rayonne une auguste origine.
Du vieux roi d'Ilion le vénérable aspect
Au héros à son tour imprime un saint respect ;
Et, dans le trouble égal dont leur ame est saisie,
D'un lugubre plaisir leur œil se rassasie.
Le vieillard dit enfin : « Achille, fils des dieux !
Le bienfaisant sommeil n'a point touché mes yeux
Depuis que mon Hector a perdu la lumière ;
Permets qu'en ces instants ma pesante paupière
Aille enfin sur la couche essayer le repos. »
Ainsi parle Priam. Éacide, à ces mots,
Donne l'ordre ; et soudain ses zélés domestiques
Dressent des lits moelleux sous les vastes portiques.
Leur diligente main étend de toute part
La dépouille du tigre ou du fier léopard,
Déroule les tapis aux brillantes teintures,
Et le soyeux duvet des molles couvertures.
« C'est trop peu, dit Achille ; et pour toi ma pitié,
Priam, ne sera point généreuse à moitié.
Pour rendre au grand Hector les honneurs qu'il ordonne,
Parle, combien de jours faut-il que je te donne ?
Je veux durant ce temps suspendre les combats.
—Achille ! un long trajet, tu ne l'ignores pas,
Sépare la cité des bois et des montagnes.
Nous pleurerons neuf jours auprès de nos compagnes ;
En l'honneur de mon fils, le dixième soleil

Doit du repas funèbre éclairer l'appareil;
Nos mains, le jour suivant, le rendront à la terre;
Ensuite (s'il le faut!) nous reprendrons la guerre.
—Vieillard, il sera fait selon ta volonté.
J'accorde à ta douleur le terme souhaité.
Tous ces jours, enchaînant les transports de l'armée,
Je veux que des combats la lice soit fermée. »
Appuyant ce discours d'un gage plus certain,
Dans la main de Priam Achille met sa main.
Priam va, triste encor, sur la couche étrangère
Attendre du sommeil la faveur passagère;
Achille goûte enfin les charmes du repos,
Et Briséis repose à côté du héros.
La nuit règne: les dieux, les guerriers, tout sommeille.
Seul le fils de Maïa prolonge encor sa veille.
Au retour de Priam il garde son appui:
« Tu dors, tu dors! dit-il en se penchant vers lui:
Quelle sécurité de tes esprits s'empare?
Et si du roi des rois la vigilance avare
Découvrait ta présence au sein de ses états!
Dix semblables rançons ne lui suffiraient pas. »
Ces mots ont du vieillard épouvanté l'oreille;
Il se lève: à sa voix Idéus se réveille.
Les deux chars préparés partent comme l'éclair;
Ils ont touché le Xanthe, enfant de Jupiter;
Et le dieu, que l'Olympe en ses parvis rappelle,
Prend son vol, aux clartés de l'aurore nouvelle.
Cassandre la première aperçut, d'une tour,
De Priam et d'Hector le funèbre retour.
A cet aspect, les cris que dans l'air elle envoie
Ont porté la terreur dans les quartiers de Troie:
« Troyennes et Troyens, qui vîntes si souvent
Recevoir votre Hector glorieux et vivant,
Dit-elle, accourez tous! Venez, foule empressée,
Accueillir, cette fois, sa dépouille glacée! »
A ces accents, guerriers, femmes, enfants, vieillards,

Remplissant de clameurs la ville et les remparts,
Se sont précipités vers le char lamentable.
A leur tête, d'Hector la mère respectable
Et son épouse en pleurs hâtent leurs pas tremblants,
S'attachent à grands cris sur les débris sanglants...
Il s'éteindrait ce jour qui ne vient que d'éclore,
Qu'aux portes de la ville on gémirait encore.
Mais Priam : « Sous ces murs laissez-moi pénétrer ;
Là, vous pourrez le voir et librement pleurer. »
A la voix du monarque on obéit sur l'heure,
Et Priam est rentré dans sa triste demeure.
Sur un lit, par le tour avec art façonné,
Hector est étendu, d'un chœur environné :
Chœur plaintif ! sur le luth sa main s'égare et tremble :
Il soupirait, chantait, et pleurait tout ensemble.
Près de là cependant les femmes gémissaient ;
Aux funèbres accords leurs sanglots s'unissaient.
D'Hector entre ses bras serrant la noble tête,
Son Andromaque ouvrait la douloureuse fête,
Et disait : «Tendre époux ! tu péris en ta fleur ;
Et moi, dans ton palais tout plein de mon malheur,
Inconsolable veuve, à mon cœur il ne reste
Qu'un fils, timide enfant, né dans un jour funeste !
Ce gage triste et doux de nos amours constants,
Je ne me flatte point de l'embrasser long-temps :
En son adolescence avant que je le voie,
Sans doute il périra sous les débris de Troie.
Son père de nos murs était le ferme appui,
Il est tombé ; nos murs tomberont avec lui.
Eh ! quel bras désormais prendra notre défense,
De nos fils au berceau protégera l'enfance ?
Avant peu nos vainqueurs, nous chargeant de liens,
Emmèneront au loin les veuves des Troyens.
Je serai de ce nombre, et toi, malgré ton âge,
Tu me suivras, mon fils, en un dur esclavage :
Ou qui sait si d'un Grec la main barbare, un jour,

Ne doit pas te lancer du sommet d'une tour,
En te demandant compte ou d'un fils ou d'un frère,
Égorgés au combat par ton terrible père !
Car ses coups t'ont laissé des ennemis nombreux !
Hector ! objet sacré de nos pleurs douloureux.
Oh ! dans quel désespoir tu plonges ta patrie,
Ton vénérable père, et ta mère chérie,
Et ton épouse, hélas ! plus malheureuse encor !
Je perds tout avec toi. Si du moins mon Hector
M'avait tendu la main sur les bords de sa couche ;
Si j'avais recueilli quelques mots de sa bouche ,
Ces mots, ces derniers mots, et les nuits et les jours,
Reviendraient de mes pleurs entretenir le cours[1]. »
Telles sont ses clameurs ; et ses femmes gémissent,
Et les plaintes d'Hécube à leur tour retentissent :
« Hector, ô mon Hector, de mes fils le plus cher !
Tu fus durant ta vie aimé de Jupiter ;
Jusqu'au sein de la mort sa faveur se déclare.
Mes autres fils, vendus par ton vainqueur avare,
Dans l'île de Vulcain, dans Imbre, ou dans Samos,
Se courbent sous un maître insensible à leurs maux :
Plus heureux, tu péris d'un trépas honorable.
En vain dans la poussière Achille inexorable
Te traîna demi-nu, pendant au char d'airain :
Ton corps est sans outrage et ton front est serein ;
Il semble qu'Apollon, d'une flèche invisible,
Ait fermé sans douleur ta paupière paisible.»
Elle dit, et sa plainte excite les sanglots.
Hélène lui succède en proférant ces mots :
« Des frères de Pâris toi qui seul fus mon frère !
Jamais depuis le jour de trouble et de misère,

(1) Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici quatre vers de M. de Rochefort, qui me paraissent dignes de Racine:

Je n'ai point recueilli sur ta bouche glacée
Quelque douce parole à moi seule adressée ,
Quelques mots consolants , dont j'aurais, nuit et jour,
Entretenu ma peine et flatté mon amour

Où mon nouvel époux me guida vers ces bords,
(Que n'ai-je avant ce jour vu l'empire des morts !)
Jamais, depuis vingt ans que je vis dans Pergame,
D'un seul mot dédaigneux as-tu blessé mon ame?
Quand tes frères, tes sœurs, ou ta mère, en courroux,
(Car Priam fut pour moi le père le plus doux)
Me prodiguaient le blâme ou l'injure hautaine,
Par des mots indulgents, qui tempérait leur haine?
Toi seul, Hector, toi seul. Ah! reçois tous mes pleurs.
Quel autre daignera consoler mes douleurs?
Dans Troie, où tu n'es plus, proscrite, abandonnée,
De la commune horreur je marche environnée. »

De plaintives clameurs répondent à sa voix.
Priam alors : « Portez la hache au sein des bois,
Peuple. Ne craignez rien de la troupe argienne;
Achille, dont la main s'est unie à la mienne,
Jusqu'au douzième jour suspendra les assauts :
Sa voix me l'a promis près de ses noirs vaisseaux.»

Le jour avait neuf fois écarté les ténèbres,
Qu'ils s'occupaient encor de ces apprêts funèbres.
Vers la dixième aurore, aux flammes du bûcher
Un vin religieux commence à s'épancher.
Les pleurs des assistants inondent leur visage.
Les frères, les amis, viennent, suivant l'usage,
Ramasser avec soin les os blanchis d'Hector,
Que leur pieuse main confie à l'urne d'or;
Et sous la pourpre, au sein de la terre creusée,
Du héros qui n'est plus la cendre est déposée.
Chargé de plus d'un roc, avec peine enlevé,
Son monument s'élève, à la hâte achevé;
Et, le pleurant toujours, les Troyens chez son père
Vont s'asseoir en silence au repas funéraire.
Au magnanime Hector, mortel semblable aux dieux,
De son pays en deuil tels furent les adieux.

DIALOGUES DE LUCIEN.

I.

DIOGÈNE, POLLUX.

DIOGÈNE.

Obtenant un congé pour retourner au monde,
Puisque tu dois demain du Styx repasser l'onde,
O Pollux, va trouver mon disciple chéri,
Ménippe le frondeur. Son séjour favori
Est sur le Cranion, à Corinthe, au lycée.
Il écoute en riant la dispute insensée
De ces grammairiens acharnés sur des mots,
De ces rhéteurs pédants, admirés par les sots.
« Ménippe, diras-tu, Diogène t'engage
A venir aux enfers rire encor davantage :
Viens ; tu verras les grands abaissés, méconnus,
Les satrapes traités comme des parvenus,
Les rois, qu'on ne distingue, en leur chute profonde,
Qu'aux regrets plus amers des vanités du monde :
Viens ; nous pourrons alors faire éclater au mieux
L'inextinguible rire usité chez les dieux. »
Tu voudras bien, Pollux, lui tenir ce langage.
Qu'il songe à se munir, pour le cours du voyage,
De pois chiches ; enfin, qu'il cherche son régal
Dans le souper d'Hécate ou dans un œuf lustral.

POLLUX.

Je n'y manquerai pas : mais d'abord, Diogène,
Retrace-moi ses traits, que je connais à peine.

DIOGÈNE.

Un vieillard au front chauve, au manteau délabré,

Qui, des couleurs d'Iris par lambeaux diapré,
Offre un échantillon de toutes les étoffes.
Il rit des charlatans, voire des philosophes.

POLLUX.

D'achever le portrait épargne-toi le soin.

DIOGÈNE.

Ces philosophes-là d'un conseil ont besoin:
Veux-tu le leur donner de ma part?

POLLUX.

C'est possible.

DIOGÈNE.

Dis-leur de tempérer leur humeur irascible,
Et qu'ils n'enseignent plus aux jeunes écrivains
Les fades quolibets, les syllogismes vains.
Trop long-temps on a vu leurs obscurs protocoles
D'un labeur puéril fatiguer nos écoles.

POLLUX.

De ma judiciaire ils penseront fort mal.

DIOGÈNE.

Eh! qu'ils s'en aillent donc au séjour infernal!

POLLUX.

Je leur rapporterai tes paroles expresses.

DIOGÈNE.

Quant aux riches, dis-leur: « Pour doubler vos richesses,
Usuriers sans pudeur, vous tourmentez votre or.
Que vous sert d'amasser un immense trésor?
Une obole suffit pour passer l'onde noire. »

POLLUX.

C'est assez; tu verras que j'ai bonne mémoire.

DIOGÈNE.

Tu diras à Mégille, à ce Corinthien,
Que ses beaux cheveux blonds seront comptés pour rien.
Répète également au nerveux Damoxène
Que, malgré sa fraîcheur, et ses grands yeux d'ébène,
Et son maintien d'athlète, et ses bras vigoureux,

La mort doit le changer en squelette poudreux.

POLLUX.

L'avis est dur.

DIOGÈNE.

Du moins tu peux à la misère
Annoncer de son sort le changement prospère :
Comme dans Sparte, ici tout partage est égal ;
Mais Sparte a bien déchu.

POLLUX.

Ne m'en dis point de mal :
Je défends ma patrie.

DIOGÈNE.

Elle a des lois fort sages.
Ne va pas toutefois oublier tes messages.

II.

CARON, MERCURE, MÉNIPPE, CHARMOLÉE, LAMPICHUS, DAMASIAS, CRATON, UN PHILOSOPHE, DIFFÉRENTS MORTS.

CARON.

Sachez donc quel péril mon refus vous évite :
Pour vous contenir tous ma barque est trop petite ;
Usée, elle fait eau presque de toutes parts.
Voulez-vous chavirer? courez-en les hasards ;
Mais, certes, tant de monde, avec ce lourd bagage,
Ne peut à l'autre bord arriver sans naufrage.
Se sauver en nageant sera l'unique espoir ;
Encore pour nager faudra-t-il le savoir !

LES MORTS.

Comment faire ?

CARON.

Écoutez : il faut sur ma nacelle

Monter nus. Toi, Mercure, au pied de cette échelle
Veille attentivement, examine-les bien,
Et que de leur bagage ils ne conservent rien.

MERCURE.

Mais quel est celui-ci qui montre tant d'audace ?

MÉNIPPE.

Ménippe. Tiens, voilà mon bâton, ma besace ;
C'est tout mon luxe : au monde aussi bien j'ai laissé
Mon cynique manteau, de mille trous percé.

MERCURE.

Monte, brave Ménippe, et te place à la poupe ;
Assis près du pilote, inspecte cette troupe ;
Maintiens-y l'ordre. Eh, mais ! quel est ce beau garçon ?

CHARMOLÉE.

Mégare est mon pays, Charmolée est mon nom.
On m'aimait, on vantait ma molle chevelure,
Le charme de mes yeux, l'éclat de ma figure.

MERCURE.

Laisse là tes cheveux, ta figure et tes yeux,
Et tes airs féminins... Fort bien, te voilà mieux.
Quel autre mort, vêtu de la pourpre suprême,
Cache son front altier sous l'or du diadème ?

LAMPICHUS.

C'est le roi des Gélons, c'est Lampichus.

MERCURE.

Allons,
Quitte cet appareil, monarque des Gélons.

LAMPICHUS.

Un roi ne va point nu, ce n'est pas la coutume.

MERCURE.

Un roi, non ; mais d'un mort c'est assez le costume.
Ote ces ornements.

LAMPICHUS.

Tu le veux, j'y souscris.

MERCURE.

C'est peu ; dépouille encor ton orgueil, tes mépris :

S'ils te suivaient, leur poids enfoncerait la barque.

LAMPICHUS.

Que je conserve au moins mon manteau de monarque,
Mon diadème...

MERCURE.

Non ; renonce à tout cela.

LAMPICHUS.

J'y consens. Est-ce tout ?

MERCURE.

Pas encor. Laisse là
Ton farouche délire et ta rage cruelle.

LAMPICHUS.

Pour le coup, je suis nu.

MERCURE.

Monte, Caron t'appelle.
Comment te nommes-tu, toi l'homme au corps épais ?

DAMASIAS.

Damasias, l'athlète.

MERCURE.

Oui, je te reconnais.

DAMASIAS.

Mercure, reçois-moi ; je suis nu.

MERCURE.

Tu plaisantes.
Défais-toi de ta graisse et de tes chairs pesantes,
Ou la barque est à fond. Crois-moi, dépose aussi
Tes couronnes d'athlète et ton diplôme.

DAMASIAS.

Ainsi,
Je ne pèse pas plus que le mort le plus mince.

MERCURE.

Monte. Toi, fier Craton, quitte tes airs de prince :
Laisse là tes trésors, le rang de tes aïeux,
Tes services payés de titres glorieux,
L'amour d'un peuple entier que ton trépas afflige,

Et ce vaste tombeau qu'à ta gloire on érige.
Tout cela pèse.

CRATON.

Hélas ! faut-il y renoncer !...
Consentons, puisque rien ne peut m'en dispenser.

MERCURE.

Quoi, guerrier ! tout couvert encor de ton armure,
Tu viens nous apporter un trophée !

LE GUERRIER.

Oui, Mercure.
J'obtins, victorieux, ce prix de mes hauts faits.

MERCURE.

Jette là ton trophée : ici règne la paix.
Mais quel est ce penseur à l'air grave et rigide ?
Dans ses sourcils froncés la vanité réside,
Et jusques à ses pieds sa robe va flottant.

MÉNIPPE.

Ah ! c'est un philosophe ainsi qu'il en est tant :
Disons mieux, c'est un fourbe; et tiens, pour preuve unique,
Sans plus tarder fais-lui dépouiller sa tunique.
Tu verras.

MERCURE.

Avant tout dépouille l'air pédant.
O Jupiter ! combien d'amour-propre impudent,
De faux goût, d'ignorance et de forfanterie !
De sots raisonnements quelle longue série !
Quel amour de dispute et d'altercations !
Quoi ! vous vous permettez aussi les passions,
Philosophe !... Je vois l'envie et la colère,
La luxure hypocrite et cherchant le mystère,
Et mille autres défauts que tu voudrais cacher,
Mais dont à l'heure même il faut te détacher,
Car pour tout l'attirail dont ton ame est si vaine
Un navire à trois ponts ne suffirait qu'à peine.

LE PHILOSOPHE.

J'obéirai.

MÉNIPPE.

Crois-moi, Mercure, exige aussi
Qu'on coupe cette barbe au poil roux et durci.
Sa profonde épaisseur la rend d'un poids énorme.

MERCURE.

C'est fort bien dit. Allons, il faut que l'on réforme
Cette barbe.

LE PHILOSOPHE.

Quel est le barbier des enfers?

MERCURE.

C'est... Ménippe, au besoin : il est des plus experts.
La hache de Caron...

MÉNIPPE.

Non, Mercure : une scie.

MERCURE.

La hache suffira.

MÉNIPPE, *après avoir coupé la barbe du philosophe.*

Ta mine est adoucie;
Mais un reste d'orgueil vient encor se nicher
Dans ces sourcils épais, que je vais arracher.

MERCURE.

Est-ce fait?... Maintenant entre dans la nacelle.
Mais quoi! ta lâcheté tout à coup se décèle :
Tu pleures, philosophe, à l'aspect du trépas!

MÉNIPPE.

Qu'est-ce qu'il tient encor sous le pli de son bras?

MERCURE.

Vois.

MÉNIPPE.

La flagornerie. Il en fit grand usage.

LE PHILOSOPHE.

Renonce aussi, Ménippe, à ton libre langage,
A ton esprit fantasque, à tes propos mordants;
Cynique, cesse enfin de nous montrer les dents.

MERCURE.

Non, Ménippe; ta verve à loisir exercée,

Saura nous réjouir pendant la traversée.
(*Un orateur se présente.*)
Orateur, abandonne et ces tours trop hardis,
Et cette période aux membres arrondis,
Et la similitude et la froide antithèse ;
Que ton style aux grands mots un peu moins se complaise ;
Parle pour qu'on t'entende, et d'un ton moins pompeux ;
Au barbarisme enfin renonce, si tu peux.

L'ORATEUR.

J'abjure tout cela.

MERCURE.

J'en ai bien de la joie.
Entre, et partons. Qu'aux vents la voile se déploie,
Levez l'ancre, et voguons vers le bord opposé.
Tout pleure ! toi, surtout, philosophe rasé !

LE PHILOSOPHE.

Oui, je pleure la mort de mon ame immortelle.

MÉNIPPE.

Son ame ne vaut pas que l'on s'occupe d'elle.
Il pleure les festins, et l'instant où, la nuit,
De l'impure débauche il gagnait le réduit.
Il n'ira plus aux sots vendre son ignorance ;
Il ne mentira plus avec pleine assurance :
C'est là son désespoir.

LE PHILOSOPHE.

Et toi, Ménippe, toi,
Jamais contre la mort n'as-tu murmuré ?

MÉNIPPE.

Moi,
Qui vins au-devant d'elle en joyeux volontaire !

MERCURE.

Mais quel bruit jusqu'à nous arrive de la terre ?
Pleure-t-on Lampichus ? Non pas ; on le maudit.
Sa ville dans la joie à sa mort applaudit,
Et sa veuve insultée a vu ses fils naguères

Lapidés par les fils dont il tua les pères.
De Craton cependant l'éloge prononcé,
Attendrit tout un peuple, à l'entendre empressé.
On couronne de fleurs sa mère triomphante ;
En foule on reconduit l'orateur Diophante.
Moins illustre, et pourtant chéri dans sa cité,
Damasias l'athlète est aussi regretté.
Cher Ménippe, et pour toi tout est muet !

MÉNIPPE.

Mercure,
Tu te trompes : attends que la nuit plus obscure
Ait de chiens dévorants entouré mes lambeaux ;
Attends que pour moi seul la troupe des corbeaux,
Arrivée en tumulte et des monts et des plaines,
Ouvre un vivant cercueil à mes dépouilles vaines.

MERCURE.

C'est parler comme il faut. Mais nous touchons les bords :
Je vous quitte. Je vais rassembler d'autres morts.
Au tribunal suprême il est temps de vous rendre.

MÉNIPPE.

Fort bien, Mercure, adieu. Minos doit nous attendre,
Allons, et qu'il nous juge !... Eh quoi ! vous balancez ?
De supplices cruels seriez-vous menacés ?
Là-dessus, par bonheur, je suis sans défiance,
Et mon Minos à moi n'est que ma conscience.

III.

TERPSION, PLUTON.

TERPSION.

A trente ans faut-il donc que je meure, tandis
Que Thucrite est vivant après quatre-vingt-dix ?

PLUTON.

Pourquoi pas? Il ne veut le trépas de personne :
Tu souhaitais le sien; même l'on te soupçonne...

TERPSION.

Ce vieux Thucrite, assis trop long-temps au banquet,
Devait laisser la place à quiconque en manquait.

PLUTON.

Ce sont là de tes lois, Terpsion! à t'entendre,
Tout mortel qui vieillit au lieu de rien prétendre,
Doit quitter la partie, et pour derniers adieux,
Laisser son héritage au plus insidieux.
La Parque inexorable autrement en ordonne.

TERPSION.

Sa méthode, après tout, ne me paraît pas bonne.
Je voudrais qu'on mourût dans l'ordre régulier,
Et qu'enfin le plus vieux fût atteint le premier.
Au jour qui luit pour nous quels nœuds encor retiennent
Ce sépulcre mouvant que quatre bras soutiennent,
Ce vieillard de qui l'œil ne voit plus son trésor,
Dont l'oreille est fermée au bruit même de l'or,
Et dont l'unique dent, qui se ronge ébranlée,
Répand l'infecte odeur, de sa bouche exhalée?
Mais voir avant le temps la jeunesse mourir,
C'est voir le cep en fleur sur l'ormeau se flétrir;
C'est d'un fleuve rapide, enchaîné dans sa course,
Voir les flots étonnés remonter vers leur source.
Encor si l'on pouvait prévoir ces contre-temps :
On saurait épargner de précieux instants;
Mais, comme dit fort bien le proverbe vulgaire,
Les chars traînent les bœufs, tout marche en sens contraire.

PLUTON.

Non : tout va bien. Pourquoi, spéculant sur la mort,
Enchaîné bassement au pied d'un coffre-fort,
De tout riche vieillard se créer légataire?
S'il advient que parfois le vieillard vous enterre.

On se moque de vous, on le venge ; et je vois
Le rire et les brocards escorter vos convois.
Mais j'oubliais, parmi vos inventions neuves,
Les hommages rendus aux vieux attraits des veuves,
Des veuves sans enfants ! Quant aux autres, salut.
Plus d'une, toutefois, fit tant qu'elle vous plut :
Ses enfants rebutés flattaient votre espérance
Du prix de tant d'amour et de persévérance !
Le testament se fait : que vous laisse-t-on ? Rien ;
La nature a ses droits, les enfants ont leur bien.

TERPSION.

Je me suis en cadeaux ruiné pour Thucrite.
Il faisait le mourant, et vivait, l'hypocrite !
Mais fallait-il laisser mes rivaux complaisants
Par l'éclat de leurs dons surpasser mes présents ?
Je ne me consolais qu'en songeant aux rentrées.
De mes possessions déjà bien assurées
Je disposais d'avance : à de nouveaux fermiers
J'accordais mon domaine, en doublant les loyers.
J'en perdis le repos. Le trouble, l'insomnie,
Ont sans doute avancé le terme de ma vie :
Je suis mort, et je sais, pour comble de tourment,
Que Thucrite riait à mon enterrement.

PLUTON.

Bien, Thucrite ! long-temps puisses-tu vivre encore
Pour conduire au tombeau ces flatteurs que j'abhorre !

TERPSION.

Quel bonheur si la mort commençait par choisir
Chariadès !

PLUTON.

Je puis t'en donner le plaisir :
Mélanthe doit le suivre et toute l'assemblée.

TERPSION.

Thucrite ! vis long-temps. Mon ame est consolée.

IV.

CARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CARON, *à Ménippe.*

Ne pense pas, coquin, me frustrer de mes droits.

MÉNIPPE.

Si je n'étais pas mort, il me tûrait, je crois.

CARON.

Paie.

MÉNIPPE.

Eh! mais, je n'ai rien!

CARON.

Quoi! pas même une obole?

MÉNIPPE.

Non, d'honneur; et je puis t'en donner ma parole.

CARON.

N'importe! tu paîras, ou tu diras pourquoi.
Par Pluton, tu paîras, ou je t'égorge.

MÉNIPPE.

Et moi,
Je fends par la moitié ton crâne sans cervelle.

CARON.

Passer *gratis!* parbleu! l'aventure est nouvelle.

MÉNIPPE.

Mercure est mon patron; il saura te payer.

MERCURE.

Je ferais à ce compte un excellent métier!
Conduire tous ces morts, et payer leur passage!

CARON.

Je ne te quitte pas.

MÉNIPPE.

C'est un parti fort sage.

Mets ta nacelle à bord et me garde à loisir,
Caron, je ne veux pas t'enlever ce plaisir.

CARON.

Tu savais que toute ombre apporte au noir empire
Son obole?

MÉNIPPE.

Cela t'est bien facile à dire:
Mais il fallait l'avoir. Doit-on par pauvreté
Obtenir les honneurs de l'immortalité?

CARON.

Quoi! tu serais le seul, parmi la race humaine,
Qui passerait pour rien!

MÉNIPPE.

N'ai-je pas pris la peine
De pomper, de ramer?

CARON.

Ramer, pomper est bon;
S'acquitter est meilleur. Paie.

MÉNIPPE.

Eh bien! vieux barbon,
Remets-moi sur la terre: aussi bien ta présence
Du ténébreux séjour me dégoûte d'avance.

CARON.

Si je m'en avisais, Minos ferait beau bruit.
(*Touchant la besace de Ménippe.*)
Qu'as-tu là?

MÉNIPPE.

Des lapins, un gâteau noir, mal cuit,
Reste d'un grand festin célébré pour Hécate.
Dans mes provisions si quelque mets te flatte,
Accepte.

CARON, *à Mercure.*

Sur quel bord as-tu pris ce fou-là?
Pendant tout le trajet, l'insolent persifla,
Nargua ses compagnons et rit de leurs alarmes,

Chantant à plein gosier quand tout versait des larmes.

MERCURE.

Tu ne sais pas, Caron, qui tu vois en ces lieux?
Le plus libre mortel qui vécut sous les cieux,
Ménippe, un philosophe.

CARON.

Il n'a pas fait fortune.
Qu'il vienne une autre fois!

MÉNIPPE.

Mon cher, c'est assez d'une.

V.

CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉMON.

« Le faon timide a pris le lion rugissant. »

DAMNIPPE.

Pourquoi ce vieux proverbe et cet air menaçant?

CNÉMON.

En cherchant à tromper, je suis trompé moi-même.
Je frustre de mes biens les héritiers que j'aime,
Et je les vois passer en des mains que je hais.

DAMNIPPE.

Poursuis.

CNÉMON.

D'Hermolaüs, au gré de mes souhaits,
Je voyais décliner la vieillesse avancée.
Un projet lumineux me vint à la pensée :
De tous mes biens par legs je l'investis un jour,
Afin de mériter un généreux retour.

DAMNIPPE.

Que fit-il?

CNÉMON.

Je ne sais ce qu'il aurait pu faire :
Mais je suis mort ; il vit, unique légataire.
Passant un certain soir sous un vieux toit brisé,
De son faîte croulant je péris écrasé.
Comme le loup des mers Hermolaüs dévore
L'appât et l'hameçon....

DAMNIPE.

Et le pêcheur encore.
Dans tes propres filets il t'a pris,

CNÉMON.

C'est le mot.
Je suis dupe ; et, ma foi, qui dit dupe dit sot.

VI.

MÉNIPPE, ÉAQUE, PYTHAGORE, SOCRATE, EMPÉDOCLE.

MÉNIPPE.

Je t'en conjure, au nom des sombres déités,
Fais-moi voir des enfers les curiosités,
Éaque !

ÉAQUE.

Il en est tant ! Voici d'abord Cerbère :
Tu le connais; il est tant soit peu ton confrère.
Voilà le vieux nocher qui t'a mis sur ces bords :
Déjà les flots brûlants du fleuve, effroi des morts,
Ont frappé tes regards.

MÉNIPPE.

Oui. J'ai vu le Monarque,
Et la triple Furie avec la triple Parque :
Mais je voudrais bien voir les héros d'autrefois.

ÉAQUE.

Rien n'est plus aisé. Tiens, voici le roi des rois,
Achille, Idoménée, Ulysse, Diomède,
Ajax, et ces guerriers que la Grèce possède,
Ou du moins possédait.

MÉNIPPE.

Toi qui, par tes accords,
En fis des immortels, tes immortels sont morts,
Grand Homère! Rouvrant tes paupières débiles,
Vois le *crâne amolli*[1] de ces corps immobiles,
Vil objet de risée... Éaque, et ces deux-ci?

ÉAQUE.

C'est Cyrus et Midas. Non loin tu vois aussi
Crésus, Sardanapale, et plus haut, vers la droite,
Ce Xerxès...

MÉNIPPE.

L'insensé! sa fraude maladroite
Aux flots de l'Hellespont voulait donner des fers,
Et voguer sous les monts ainsi que sur les mers.
Vois ce Sardanapale et ce Crésus! De grâce,
Souffre qu'un bon soufflet appliqué sur leur face...

ÉAQUE.

N'en fais rien. Tu mettrais leur vieux crâne en débris.

MÉNIPPE.

Eh bien! qu'un autre affront signale mon mépris.

ÉAQUE.

Suis-moi plutôt. Je dois te faire voir encore
Les philosophes. Tiens, j'aperçois Pythagore.

MÉNIPPE, *à Pythagore.*

Bonjour, Phébus, Euphorbe, ou tout autre...

PYTHAGORE.

Bonjour,
Ménippe.

1. Expression dont se sert Ulysse dans *l'Odyssée.*

MÉNIPPE.

Aurais-tu donc au terrestre séjour
Laissé ta cuisse d'or?

PYTHAGORE.

Oui... Dans cette besace
N'est-il rien à manger?

MÉNIPPE.

Rien qui te satisfasse:
Des fèves ; mais je sais que tu n'en manges pas.

PYTHAGORE.

J'ai changé de système, et j'apprends ici-bas
Que la fève, à nos corps tout-à-fait étrangère,
Ne nourrit point un fils de la tête d'un père.
Donne.

ÉAQUE.

Tout philosophe est gourmand. Mais voici
Les sept sages.

MÉNIPPE.

Eux seuls sont exempts de souci :
Leur visage serein témoigne une ame heureuse.
J'excepterai pourtant cette mine poudreuse,
Telle qu'un pain brûlé de la cendre sorti.

ÉAQUE.

De l'Etna dans l'enfer il tomba tout rôti :
C'est Empédocle.

MÉNIPPE.

Il fit une belle bravade,
Et bien digne en effet de son cerveau malade.
Ça, réponds, philosophe aux pantoufles d'airain !
Quel démon te poussait ? l'orgueil ?

EMPÉDOCLE.

Non ; le chagrin.

MÉNIPPE.

L'orgueil, te dis-je. A quoi t'a servi ton délire?
On rit de toi là-haut, et tu crois qu'on t'admire!

Éaque, je voudrais voir Socrate.

ÉAQUE.

A l'écart,
Ce chauve...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous.

ÉAQUE.

Eh bien, ce nez camard...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous aussi.

SOCRATE.

Ménippe, ou je me flatte,
Ou tu sembles chercher l'ombre du vieux Socrate.

MÉNIPPE.

Il est vrai.

SOCRATE.

Grand merci, Ménippe! Mais, dis-moi,
Que fait-on maintenant dans Athènes?

MÉNIPPE.

Ma foi,
On y fait des manteaux de certaines étoffes;
De ces manteaux ensuite on fait des philosophes.

SOCRATE.

Oui, j'en ai vu bon nombre.

MÉNIPPE.

Aristippe, Platon,
Sont ici descendus : les reconnaissait-on?
L'un était courtisan, et l'autre sybarite.

SOCRATE.

Et de moi que dit-on?

MÉNIPPE.

L'on vante ton mérite.
Tu parus tout savoir, quand tu ne savais rien.

SOCRATE.

Ils ne m'en croyaient pas; je le leur disais bien.

MÉNIPPE.

Qui vois-je autour de toi?

SOCRATE.

Mes fidèles adeptes,
Charmide, Alcibiade...

MÉNIPPE.

Avec eux, tes préceptes
Ne sont pas rigoureux.

SOCRATE.

Ils n'en sont que plus doux.
Mais prends place, Ménippe, et converse avec nous.

MÉNIPPE.

Il faut que je te quitte, et que je me régale
Des soupirs de Crésus et de Sardanapale.

ÉAQUE.

Je retourne à mon poste. Une autre fois...

MÉNIPPE.

Mon cher,
Comme toi maintenant je connais mon enfer.

VII.

DIOGÈNE, MAUSOLE.

DIOGÈNE.

Ça, dis-moi ; d'où te vient tant d'orgueil, je te prie,
Fantôme décharné qui fus roi de Carie ?
Veux-tu voir tous les morts prosternés devant toi ?

MAUSOLE.

Milet et l'Ionie ont fléchi sous ma loi.
Mes armes ont soumis l'insulaire sauvage,
Et porté la terreur au lydien rivage.
Monarque de Carie, heureux et redouté,
On vantait mon courage, et même ma beauté.
J'ai vécu ; mais du moins ma tombe sans pareille,

Aux murs d'Halicarnasse imposante merveille,
Dérobe ma dépouille à l'insecte rongeur;
Elle appelle de loin les yeux du voyageur :
Saisi d'étonnement, il approche, il admire
Ces coursiers animés, ce marbre qui respire,
Et consent avec peine à détacher ses yeux
De ce tombeau, rival des temples de nos dieux.
Tu conçois maintenant, mon très cher Diogène,
Qu'on ait un peu d'orgueil.

DIOGÈNE.

Ce n'est pas trop la peine :
Un vain sceptre, un visage autrefois assez beau,
Des marbres, l'un sur l'autre arrangés en tombeau,
Que trouves-tu donc là qu'un appareil frivole?

MAUSOLE.

N'est-ce rien? réponds-moi.

DIOGÈNE.

C'est moins que rien, Mausole.
Ta couronne est en poudre et ton sceptre en débris :
Et si de la beauté l'on adjugeait le prix,
J'y pourrais concourir sans te faire une injure :
Car enfin je suis chauve et toi sans chevelure :
Je suis sec, tu n'es pas trop chargé d'embonpoint;
Tes yeux te sont ravis; et moi, je n'y vois point;
Et notre nez hideux, prenant un centre énorme,
D'aquilin qu'il était en camard se transforme.
On n'aurait entre nous que l'embarras du choix.
Quant à ton monument, sans peine je conçois
Que sa noble structure et sa pompe et sa grâce
Soient devenus l'orgueil des murs d'Halicarnasse :
Mais à quoi t'ont servi ces marbres superflus,
Si ce n'est à broyer tes vieux os vermoulus?

MAUSOLE.

Cette magnificence à tes yeux paraît vaine!
Ainsi, l'on confondrait Mausole et Diogène!

DIOGÈNE.

On se méprendrait fort. Ombre pleine d'orgueil,
Tu pleures ton néant, et je ris de ton deuil.
L'édifice élevé par ta veuve Artémise
Te charme ; et je ne sais où ma dépouille est mise.
Peu m'importe ! je laisse un autre monument,
Qui, préférable au tien, doit durer constamment ;
Ma vertu. Désormais, bravant le cours des âges,
Je revivrai par elle au souvenir des sages.

VIII.

PLUTON, MÉNIPPE, CRÉSUS, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉSUS.

Pluton, chasse Ménippe, ou nous chasse d'ici.

PLUTON.

Quel mal vous peut-il faire ! Il est mort ; vous aussi.

CRÉSUS.

Quand je pleure parfois ma riche capitale ;
Quand Midas appauvri plaint sa perte fatale ;
Lorsque Sardanapale, en proie aux vains désirs,
Sur sa couche de fer appelle les plaisirs,
Ménippe chante alors, et son aigre ironie
Nargue notre chagrin, rit, et nous calomnie.

PLUTON.

Ménippe, on t'interpelle.

MÉNIPPE.

Eh ! grand dieu, je le sais !
Ils me haïssent presque autant que je les hais.
Entre nous désormais les chaînes sont rompues.
Je dévoue au mépris ces ames corrompues,

De là–haut, ici-bas, rêvant encor les biens,
Ce sont là leurs plaisirs : or, chacun a les siens ;
Moi, je fronde.

PLUTON.

Leur sort a besoin d'indulgence.
Ils ont beaucoup perdu.

MÉNIPPE.

Quoi ! d'une telle engeance
Pluton le protecteur ? lui, l'effroi des pervers !

PLUTON.

Je voudrais, s'il se peut, du repos aux enfers :
Car, entre eux lorsqu'il règne un peu plus d'harmonie,
Les morts sont quelquefois fort bonne compagnie.

MÉNIPPE.

Lydiens trépassés, et vous, morts Doriens !
Phrygiens indolents, pompeux Assyriens !
Pour vous plus de répit : il faut que ma satire
Impose à votre oreille un éternel martyre.

CRÉSUS.

Ah ! s'il n'insulte point, que fait–il ?

MÉNIPPE.

Insulter,
C'est prétendre aux honneurs où l'on ne peut monter ;
C'est, comme vous, braver dans un péril extrême
L'homme, la liberté, la mort, et le ciel même.

MIDAS.

Que d'or je possédais !

SARDANAPALE.

Que de plaisirs je perds !

MÉNIPPE.

Bien, fort bien ! répétez vos douloureux concerts.
« Toi-même connais-toi ; » c'est là tout l'art de vivre,
Et c'est de ce refrain que je veux vous poursuivre.

IX.

ZÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

ZÉNOPHANTE.

A mon instant fatal tu fus, je crois, présent,
Un jour, chez Dinias certain mets trop pesant
M'envoya sur ces bords : mais toi, Callidémide,
Qui termina tes jours?

CALLIDÉMIDE.

Une coupe perfide.
Tu connais Ptéodore ?

ZÉNOPHANTE.

Oui, ce riche barbon
Que tu chérissais tant... pour son or.

CALLIDÉMIDE.

Pourquoi non?
Sans enfants, il daigna par quelque préférence
Payer mes tendres soins, du moins en espérance.
Quand je vis cependant qu'il traînait en longueur,
Je pris, faut-il le dire? un parti de rigueur :
Dans sa coupe profonde incessamment tarie
L'échanson dut verser un poison d'Assyrie,
Excellent s'il en fut; je l'ai trop éprouvé.
A cet honnête emploi l'échanson réservé
Comptait sur ma parole ; en effet elle est sûre ,
Et je l'affranchissais après notre aventure.

ZÉNOPHANTE.

Eh bien ! le dénouement ?

CALLIDÉMIDE.

Nous revenions du bain ,
Quand l'esclave , tenant deux coupes à la main ,

L'une avec le poison et l'autre sans mélange,
Commit en les offrant une méprise étrange.
Ptéodore accepta, sans se douter de rien.
Je bus, et tombai mort; il but, et dîna bien.
Peut-être en ce moment, l'ame enfin rassurée,
Il savoure un vin frais dans sa coupe épurée,
Et rit à mes dépens... Quoi! tu ris à ton tour,
Zénophante!

ZÉNOPHANTE.

Pardon. O dieux! le plaisant tour!
De tout cela, dis-moi, que pensa Ptéodore?

CALLIDÉMIDE.

Je sais qu'après huit jours il frissonnait encore.
Du serviteur fidèle il distingua les soins;
Mais il le renvoya : l'on en renvoie à moins.

ZÉNOPHANTE.

Trop pressé, tu perds tout, ayant tout à prétendre.
Tout vient à point, dit-on, mais à qui sait attendre.

X.

ACHILLE, ANTILOQUE.

ANTILOQUE.

Je t'entendais hier discuter sur la mort;
C'était avec Ulysse : « Ah! disais-tu, quel sort
De régir ici-bas le peuple errant des ombres!
Plutôt que de régner sur ces demeures sombres,
J'aimerais mieux, je crois, au toit des laboureurs,
Manger un pain durci, payé de mes sueurs. »
Ces discours seraient bons dans la molle Phrygie :
Mais Achille, bouillant d'ardeur et d'énergie,
Achille, qu'on a vu, tranquille en ses états,
Échanger de longs jours contre un noble trépas,

Doit-il tenir ainsi des propos sans courage?
A Phénix, à Chiron, c'est faire trop d'outrage.

ACHILLE.

Combien je m'abusais, fils du sage Nestor!
La gloire me parut le plus riche trésor.
J'en suis désenchanté. J'ai vu sur cette rive
S'évanouir pour moi sa beauté fugitive.
On la prône là-haut; elle est belle en beaux vers;
Mais, hélas! ce n'est plus qu'un fantôme aux enfers.
Tous les rangs confondus en d'épaisses ténèbres,
Y sont égalisés sous les niveaux funèbres.
Les Grecs de temps en temps me manquent de respect;
Le tranquille Troyen ne craint plus mon aspect.
Beauté, force, valeur, ne sont plus que chimère;
Un mort n'est rien de plus que le mort son confrère:
C'est là tout mon chagrin.

ANTILOQUE.

Tel est le sort commun.
Tu vois d'ailleurs ici que nous sommes plus d'un.
Naguère Ulysse y vint par céleste entremise:
Nous l'aurons avant peu; j'en crois sa barbe grise.
Un malheur qu'on partage à souffrir est plus doux.
Vois Méléagre, Hercule: ils ne sont point jaloux
De revoir du soleil l'éclatante lumière,
Ni surtout de manger le pain de la chaumière.

ACHILLE.

Bien: mais les souvenirs de mes beaux jours passés
De mon esprit encor ne sont point effacés.
Tenez; chacun de vous me ressemble, je gage,
Et s'il le dissimule, il souffre davantage.

ANTILOQUE.

Point du tout. Sagement nous avons résolu
D'étouffer dans nos cœurs tout regret superflu;
Nous acceptons les maux que le sort nous impose.
On ne rit pas de nous; c'est toujours quelque chose.

XI.

MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉNIPPE.

Cerbère, cher parent (puisqu'ici l'on veut bien
A mon nom trop commun joindre celui de *chien*),
Apprends-moi, par le Styx ma bouche t'en conjure,
De Socrate arrivant quelle fut la figure.
Chien tout ensemble et dieu, tu dois non-seulement
Aboyer avec art, mais parler doctement.

CERBÈRE.

Socrate? Il fit d'abord fort bonne contenance,
Car on le regardait: son maintien, son aisance,
Tout annonçait un sage au-dessus de la mort.
Mais lorsque, s'approchant du lamentable bord,
Il sentit de brouillards sa vue appesantie,
Quand ma gueule hâta sa marche ralentie,
Et de son pied traînant ranima la langueur,
Dès lors plus de maintien, plus de mâle vigueur:
Il criait, il pleurait à nous déchirer l'ame:
Je crois même, je crois qu'il regrettait sa femme.

MÉNIPPE.

Ce n'était qu'un faux sage: il eut peur de mourir.

CERBÈRE.

Enfin, ne sachant plus à quels dieux recourir,
D'un courage d'emprunt il couvrit sa faiblesse
Et soutint de son mieux son renom de sagesse.
Oh! combien j'en ai vu, courageux dès l'abord,
N'arriver qu'en tremblant sur le lugubre bord!

MÉNIPPE.

Et moi, tremblais-je?

CERBÈRE.

Non, je dois le reconnaître,
Fier cynique ! On le voit, Diogène est ton maître.
Vous vîntes ici-bas, satisfaits du destin,
Comme deux voyageurs qu'on invite au festin.
Vrais sages, vous laissez la folie à la terre,
Les larmes à l'enfance et la crainte au vulgaire.

XII.

MERCURE, CARON.

MERCURE.

Depuis assez long-temps nos comptes sont remis :
Arrêtons-les, Caron. Bons comptes, bons amis.

CARON.

(*Mercure lui présente son mémoire.*)
Très volontiers. Dis-moi toi-même les articles :
J'ai tantôt dans ma barque oublié mes besicles.

MERCURE.

Cinq drachmes pour une ancre.

CARON.

Oh ! oh ! c'est un peu cher.

MERCURE.

Ne me marchande pas, vieux batelier d'enfer :
Elle me coûte autant, autant, sur ma parole.
Pour l'anneau de la rame ajoutons double obole.

CARON.

Passe.

MERCURE.

De cet acier, pour Minerve aiguisé,
Qui recrépit ta voile et ton cordage usé,
D'une aiguille en un mot, cinq oboles.

CARON.

Ensuite.

MERCURE.

Pour les torrents de poix dont ta barque est enduite,
Et pour le chanvre, en câble arrondi sous ta main,
Deux drachmes seulement.

CARON.

C'est un peu plus humain.

MERCURE.

Ma recette, dis-moi, sera-t-elle prochaine?

CARON.

Hélas! on meurt si peu que ce n'est pas la peine.
Tout allait bien; mais vois si mes revers sont grands!
On a pris en horreur ces pauvres conquérants.
Eux seuls m'enrichissaient: faut-il qu'on les honnisse,
Et n'est-il sous les cieux que moi qui les bénisse?
Ami, les temps sont durs: mais par quelque bon vent
Si quelque bonne peste arrivait du Levant,
Je pourrais bien, ainsi que chez l'humaine race,
Duper mon directeur, frauder le droit de passe.
Dès lors, remis en fonds par mon funèbre octroi,
Je ne tarderais pas d'être quitte envers toi.

MERCURE.

J'attendrai. Je ne puis, en bonne conscience,
Sur les malheurs du monde assurer ma créance.

CARON.

La paix vient: je n'ai pas obole à recueillir.
Vous verrez les humains s'amuser à vieillir!

MERCURE.

Ah! qu'ils ne perdent point cette heureuse habitude,
Dussé-je te donner un peu de latitude!
Caron, de ces bas-lieux receveur-général,
Pour me payer plus tard n'en paîra pas plus mal.
Te souvient-il d'un âge où les ombres nombreuses
Peuplaient avant le temps ces rives ténébreuses,

Et, l'obole à la main, surchargeaient ton bateau,
Lequel, malgré ma poix, par moment faisait eau?
Ces morts, remplis de jours, le front armé d'audace,
Tous portaient noblement leurs blessures en face.
Mortels! quelle fureur trouble votre raison!
On voit le fils au père apporter le poison,
L'épouse à son époux; la débauche livide,
Dont l'estomac usé trahit la bouche avide,
Et dont les pieds gonflés ne le soutiennent plus,
Méditer des banquets et des jeux dissolus.
Jugez par eux, jugez comme tout dégénère!
Il n'en serait pas un que reconnût son père.
Sais-tu qui les amène?

CARON.

Eh mais! l'argent.

MERCURE.

Fort bien.

CARON.

L'argent est bon.

MERCURE.

Aussi je compte sur le mien.

XIII.

CRATÈS, DIOGÈNE.

CRATÈS.

Tu connaissais Mérique? il était riche, heureux;
Il couvrait les deux mers de ses vaisseaux nombreux,
Sa fortune à Corinthe était partout citée:
Non moins riche que lui, son cousin Aristée
Disait avec Homère: « Ou je meurs ou tu meurs[1]. »

(1) Vers de l'*Iliade*.

(Le cousin Aristée avait lu ses auteurs.)
Frères, non de dangers, mais frères de fortune,
Tous les deux convoitaient leur richesse commune.

DIOGÈNE.

Eh bien?

CRATÈS.

De leur projet ils se parlaient souvent.
« Ou je meurs ou tu meurs : tout au dernier vivant.»
Développant ainsi la devise homérique,
Aristée assura le destin de Mérique ;
Mérique d'Aristée assura le destin.
Chacun d'eux consulta l'avenir incertain,
Quelque mauvais sorcier, soi-disant de Chaldée,
Quelque vieille Pythie à la face ridée.
L'un d'eux obtenait-il un succès éclatant,
L'autre, le jour d'après, en obtenait autant :
L'oracle interrogé leur annonçait sans cesse
Partage de bonheur, de gloire, de richesse.

DIOGÈNE.

Qu'advint-il ?

CRATÈS.

Deux parents possèdent leurs trésors ;
Mérique et compagnie en même temps sont morts.
Ils voguaient vers Cyrrha sur la mer agitée :
Le vent du Nord s'élève ; il emporte Aristée.
Mérique survivait : hélas ! le même vent
Noie avec son espoir notre dernier vivant.

DIOGÈNE.

C'est justice. Pour nous la chance est plus certaine.
M'a-t-on vu souhaiter le trépas d'Antisthène
Pour avoir après lui son bâton d'olivier ?
Et toi, Cratès, vins-tu jamais à m'envier
Mes haillons, mon tonneau, mes lupins, ma besace ?

CRATÈS.

Qui n'a besoin de rien de rien ne s'embarrasse.

Nous sommes tous les deux possesseurs des vrais biens ;
Tu les as d'Antisthène, et de toi je les tiens ;
Fortune inépuisable, et que j'estime encore
Plus que le riche empire où s'éveille l'aurore.

DIOGÈNE.

Et ces biens, quels sont-ils ?

CRATÈS.

Tu le sais mieux que moi.
Ce sont la liberté, l'honneur, la bonne foi,
La sagesse.

DIOGÈNE.

Fort bien. J'ai reçu d'Antisthène
Ce trésor que pour toi j'augmentai, non sans peine.

CRATÈS.

Nul avide héritier, jaloux d'un tel trésor,
Ne nous a courtisés : sagesse n'est pas or.

DIOGÈNE.

Elle est mille fois plus. Mais non : ces ames vides,
Pareilles au tonneau des pâles Danaïdes,
Ne peuvent retenir les semences du bien.
Pour l'or, c'est différent : elles le gardaient bien.

CRATÈS.

Nous seuls riches, parmi l'indigence commune,
Nous avons conservé notre intègre fortune ;
Et chacun de ces fous ici n'apportera
Rien qu'une obole ; encor Caron la retiendra.

XIV.

MÉNIPPE, MERCURE.

MÉNIPPE.

Mercure, eh bien ? mon œil cherche de tous côtés

Ces flots d'adolescents, ces essaims de beautés.
D'un nouveau débarqué dans l'infernale enceinte
Sois le patron.

MERCURE.

Narcisse est là près d'Hyacinthe,
Tous deux tristes encor, encor pâles tous deux.
Tu vois le doux Nirée, Achille, et, non loin d'eux,
La mère des gémeaux, et cette illustre Hélène,
Et ces autres beautés...

MÉNIPPE.

Ne te mets point en peine.
J'eus toujours peu de goût pour les dénombrements,
Surtout lorsqu'il s'agit de crânes, d'ossements;
De cendres qui jadis, de chaleur animées,
Aux plaines de Phrygie entraînaient des armées;
De squelettes rompus qui, charmant tous les yeux,
Enflammaient autrefois les mortels et les dieux.
Mercure, grand merci.

MERCURE.

Ces os, cette ruine,
Sont pourtant célébrés sur la lyre divine.

MÉNIPPE.

Revoyons cette Hélène. On n'y connaît plus rien.

MERCURE.

C'est tout ce qu'il en reste.

MÉNIPPE.

Eh quoi! se peut-il bien
Que de ce bel objet la tendre fantaisie
Ait embrasé Pergame et dépeuplé l'Asie?

MERCURE.

Elle vivait alors. D'un seul de ses regards,
Elle t'aurait soumis ainsi que les vieillards,
Quand les vieillards charmés répétaient: «Qu'elle est belle!
Ne nous étonnons plus que l'on s'arme pour elle[1].»

(1) *Iliade*, chant III.

La rose en vieillissant perd sa vive couleur,
Mais ce qui fut la rose est encore une fleur.

MÉNIPPE.

Faut-il pour une fleur mettre un empire en cendre?

MERCURE.

Tandis que je me livre au plaisir de t'entendre,
Le temps fuit. Il me reste à conduire ici-bas
Des morts fort bien portants qui ne m'attendaient pas,
Et qui, même à l'aspect du puissant caducée,
Laisseront sur la terre une arrière-pensée.

XV.

ALEXANDRE, ANNIBAL, SCIPION, MINOS.

ALEXANDRE.

Libyen, consens donc à me céder le pas!
Je te vaux, pour le moins.

ANNIBAL.

Je n'en conviendrai pas.

ALEXANDRE.

Que Minos à chacun assigne son partage.

MINOS.

Et qui donc êtes-vous?

ALEXANDRE.

Annibal de Carthage,
Et le fils de Philippe, Alexandre-le-Grand.

MINOS.

Ces deux noms sont fameux. Enfin quel différend...?

ALEXANDRE.

L'honneur du pas. Ce brave, avec sa foi punique,
N'ose-t-il pas se croire un général unique?
Du barbon Prusias le piteux commensal

Se flatte insolemment de marcher mon égal ;
Il se dit le héros de Carthage et de Rome.
L'univers cependant me cite pour grand homme ;
J'éclipse de mon nom ceux qui m'ont précédé,
Et je suis immortel, car je l'ai décidé.

MINOS.

Je t'en crois. Cependant, pour plus de garanties,
Procédons avec ordre, écoutons les parties.
Chacun aura son tour : commence, Libyen.

ANNIBAL.

Je veux plaider en grec, je le parle fort bien.
Vous riez ! Oui, sans doute, en grec, et j'y persiste.
J'ai fait ici mon cours, et suis bon helléniste :
Alexandre en ce point ne l'emportera pas.
Je vous déclare donc que je fais très-grand cas
De tout mortel obscur, qui, l'œuvre de lui-même,
De vertus en vertus s'élève au rang suprême,
Et, dans la guerre, obtient des titres glorieux,
Qu'il doit à son épée et non à ses aïeux.
Lieutenant de mon frère en ouvrant mes campagnes,
J'allai, pour mon début, attaquer les Espagnes.
J'avais peu de soldats, mais tous hommes de cœur ;
Et l'obscur lieutenant jura d'être vainqueur :
Il le fut. Je domptai l'âpre Celtibérie ;
Je soumis en passant les Gaulois d'Hespérie ;
Les sources d'Éridan m'ont vu de tous côtés
Fonder sur l'Italie, envahir ses cités ;
Tout à coup j'apparus devant sa capitale.
De là cette journée à Rome si fatale,
Où les boisseaux profonds, comblés à pleines mains,
Mesuraient les anneaux des chevaliers romains ;
Où leurs corps entassés, murant le lit du Tibre,
De l'un à l'autre bord ouvraient un chemin libre.
M'a-t-on vu pour cela, mauvais comédien,
Chercher un dieu pour père au désert libyen,

Et, de bâtard divin prenant le caractère,
Compromettre à plaisir la vertu de ma mère?
Entre mes ennemis je comptais des héros,
D'intrépides soldats, de savants généraux,
Et non, comme Alexandre, une foule engourdie
De lents Arméniens, d'habitants de Médie,
Lâches efféminés, sans force et sans vertus,
Qui ne méritent pas l'honneur d'être battus.
Pour Alexandre, au trône il arriva sans peine;
Un choc de la fortune étendit son domaine :
La tête lui tourna. Près d'Arbelle et d'Issus,
Dès qu'il eut subjugué le faible Darius,
Il fallut, à genoux, redoubler les hommages.
Le vainqueur aux vaincus emprunta leurs usages :
Bientôt il oublia les mœurs de son pays;
Bientôt tous les devoirs indignement trahis,
Le sang de l'amitié ruisselant à sa table,
Furent pour le grand homme un plaisir délectable.
Plus sage et plus heureux, sur mes Carthaginois
Je régnai sans couronne, et commandai sans lois.
D'égaux, non de sujets, traités avec prudence,
Ils ne tremblèrent pas pour leur indépendance.
Mon pays menacé réclama mes secours;
Je revins. A l'exil on condamna mes jours :
Sans plaintes, je partis pour un autre rivage.
Je n'étais cependant qu'un Libyen sauvage.
Des beaux-arts de la Grèce ignorant jusqu'au nom,
Moins docte que le fils de Jupiter-Ammon,
Je n'avais pas d'Homère expliqué chaque livre,
Ni du sage Aristote appris l'art de bien vivre.
La nature est mon maître, et je n'en vaux que mieux.
Alexandre croit-il en imposer aux yeux
Par ce hochet doré qu'on nomme diadème?
Aux Macédoniens cet attribut suprême,
Il est vrai, plaisait fort; mais ce n'est point assez

Pour croire que lui seul nous ait tous surpassés.
Je sens quel est mon prix : j'ai dû tout au courage,
Rien au sort ; vrai héros, je suis mon propre ouvrage.

MINOS.

C'est plaider à ravir. Je me tiens fort content.
Ma foi ! d'un Libyen je n'attendais pas tant.
Alexandre, réponds.

ALEXANDRE.

Il n'est pas nécessaire.
L'univers dès long-temps a jugé notre affaire ;
L'univers s'y connaît : il nous nomme tous deux,
Moi grand monarque, et toi brigand assez fameux.
Entre nous cependant mesure l'intervalle :
Quand je mis sur mon front la couronne royale,
Sous les vastes débris de l'état délabré,
Criait encor le sang d'un père massacré :
Ce sang fut apaisé par ma voix vengeresse ;
Et le malheur de Thèbe intimida la Grèce.
Gêné du cercle étroit dont je fus héritier,
Je voulus envahir le monde tout entier :
Je passai dans l'Asie, et ma valeur unique
Sut triompher du nombre aux rives du Granique.
J'enchaînai la Lydie ; et les Ioniens
Suivaient après mon char les tremblants Phrygiens.
J'allais donnant des fers à la terre alarmée,
Quand vint de Darius la formidable armée.
Il vous souvient, Minos, combien en un seul jour
Je surchargeai de morts votre antique séjour ;
Vous ne les comptiez plus ; Caron a dû vous dire
Que, sa barque bientôt ne pouvant plus suffire
Pour tant de passagers, sur les dormantes eaux
Il fallut établir de spacieux radeaux.
Le premier aux combats, j'enflammais les plus braves.
Vainqueur de Tyr, j'ai vu l'Inde et le Gange esclaves,
Leurs éléphants saisis, Porus en roi traité,

De là le Tanaïs, le Sarmate dompté...
Après tant de travaux, mémorables peut-être,
Je n'eus que l'Océan pour limite et pour maître.
Comme j'ai su punir, j'ai su récompenser.
Si l'on me crut un dieu, pourquoi s'en offenser?
Tant de faits merveilleux excitaient à le croire.
Le diadême au front, je suis mort dans ma gloire,
Et non dans un exil, courtisan assidu
D'un stupide vieillard à l'enfance rendu.
Annibal par surprise entra dans l'Ausonie;
Car toujours quelque ruse à sa force est unie,
Et, n'arrivant jamais sans d'obliques détours,
Il est Carthaginois, et le sera toujours.
Il parle de mollesse? Eh bien, oui, je l'avoue,
J'y cédai: mais lui-même oublîrait-il Capoue,
Lorsqu'aux bras des beautés endormi lâchement,
Il laissait du combat échapper le moment?
L'Occident ne m'offrait que des lauriers stériles:
L'Orient me promit des travaux moins faciles:
J'y courus. Sans périls certes je pouvais bien
Soumettre l'Italie et le bord libyen;
Mais à ce vain succès je mis peu d'importance.
J'ai dit. Tu peux, Minos, prononcer ta sentence.
Pour l'instant cette part de mes nombreux exploits
Suffit; nous parlerons du reste une autre fois.

SCIPION.

Ne juge point, Minos, avant que de m'entendre.

MINOS.

As-tu dans dans ce débat quelque chose à prétendre?
D'où viens-tu, mon ami? Que veux-tu? quel es-tu?

SCIPION.

Celui par qui jadis Annibal fut battu,
Le Romain Scipion qui subjugua Carthage,
Et qui des Africains fit à Rome un otage.

MINOS.

Tu conclus...

SCIPION.

Qu'Alexandre avant moi doit passer,
Mais non pas Annibal, que l'on m'a vu chasser
De cités en cités, de refuge en refuge.
Lui, valoir Alexandre ! Eh, grands dieux ! qu'il se juge.
Moi-même, moi vainqueur de ce fier Annibal,
D'Alexandre jamais me suis-je cru l'égal ?

MINOS.

Scipion a vraiment de la judiciaire.
Des places Alexandre obtiendra la première,
Scipion la seconde ; et, couronnant mon choix,
La troisième sera pour le Carthaginois.

XVI.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

Mercure, connais-tu ce vieillard décrépit,
Cet opulent Eucrate, assiégé sans répit
Des soins officieux de tout son voisinage ?

MERCURE.

Il a dans Sicyone un immense apanage ;
Et pour lui, sous ses yeux clignotants et charmés,
L'olive au loin mûrit sur les monts parfumés.

PLUTON.

Un siècle il a vécu ; qu'il vive un siècle encore !
Quant à ses vils flatteurs, Damon et Polydore,
Et d'autres aigrefins, courtisans du vieillard,
L'un après l'autre ici conduis-les sans retard.

MERCURE.

Cela sera plaisant...

PLUTON.

Bien moins que raisonnable.
De quel front osent-ils, par un vœu condamnable,
Aspirer son trépas, et sans aucun lien,
Sans aucun droit, se faire héritiers de son bien?
Encore s'ils étaient fripons avec franchise!
Mais leur cupidité finement se déguise:
Le vieillard est malade: « En hâte, au médecin
Courez, Damon! » Damon y court, non sans dessein;
Tandis que, l'œil au ciel, le rusé Polydore
Sacrifie un vieux coq en l'honneur d'Épidaure.
C'en est trop: je prétends faire Eucrate immortel,
Et livrer ses vautours au supplice éternel.

MERCURE.

Ce moyen de punir est piquant, je l'avoue.
Passablement déjà le bonhomme les joue.
Le soir vient; il s'endort: « C'est mon dernier sommeil, »
Leur dit-il. Le matin, il est frais et vermeil.
Mais ils vivent d'espoir: repus de leur chimère,
Ils parlent de galas en faisant maigre chère.

PLUTON.

Je veux voir en ce jour Eucrate rajeuni,
Et les rides s'enfuir de son front aplani.
Surtout amène-moi mes coureurs d'héritages.

MERCURE.

De tout mon cœur. Leur nombre est le nombre des sages:
Je te les promets tous.

PLUTON.

Cours, et, sans différer,
Qu'Eucrate ait le plaisir de les voir enterrer.

XVII.

DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOGÈNE.

Eh bien! te voilà mort, demi-dieu de la terre!

ALEXANDRE.

Du trépas comme toi j'étais le tributaire;
Comme toi j'étais homme.

DIOGÈNE.

Homme! en ce cas il faut
Qu'Ammon soit un menteur: c'est un vilain défaut.
Philippe est donc ton père?

ALEXANDRE.

Eh! mon cher Diogène,
Si j'étais fils d'un dieu, serais-je une ombre vaine?

DIOGÈNE.

Olympias...

ALEXANDRE.

Je sais tout aussi bien que toi
Qu'on a déraisonné sur ma mère et sur moi.

DIOGÈNE.

On te crut immortel à force de le dire.
Et quel fut l'héritier de ton immense empire?

ALEXANDRE.

Je n'en sais rien encor. Seulement Perdiccas
A reçu mon anneau dont il fait très-grand cas.
Qu'as-tu donc tant à rire, effronté Diogène?

DIOGÈNE.

C'est que je pense au jour où, sur le trône à peine,
Tu vis les Grecs t'offrir le nom de général,
Et des douze grands dieux te proclamer l'égal.

Les autels s'élevaient à côté de ton trône.
Mais qu'a-t-on fait de toi ?

ALEXANDRE.

Je suis dans Babylone :
L'orage m'y retient depuis trois jours entiers.
Toutefois Ptolémée, un de mes officiers,
Me promet qu'au beau temps, si le sort nous seconde,
Il me transportera dans l'Égypte féconde,
Où mon corps tour à tour détruit, recomposé,
Sous les traits d'un dragon sera divinisé.

DIOGÈNE.

Ainsi donc d'Anubis te voilà le confrère !
Mais abjure, de grâce, une folle chimère ;
Rhadamanthe et Minos ne sont pas indulgents,
Et Cerbère aime peu qu'on se moque des gens.
Sans doute le regret de ta haute fortune
Jusque dans les enfers t'afflige et t'importune.
Ces satrapes nombreux, ces gardes, cette cour,
Ces peuples à tes pieds prosternés chaque jour ;
Bactres à Babylone enviant ta présence ;
Les éléphants de l'Inde attestant ta vaillance ;
Et toi, sur un beau char, le visage riant,
Le front enveloppé des tissus d'Orient,
Revêtu de la pourpre... Eh quoi ! pauvre Alexandre,
Tu pleures ! Aristote aurait bien dû t'apprendre
Que sur les biens du monde il ne faut pas compter.

ALEXANDRE.

Aristote ! le traître eut l'art de me flatter ;
Il louait tout en moi, rang, fortune, figure :
Même je crois qu'un jour il vanta ma stature.
Il proclamait surtout mon penchant libéral ;
Sa cassette en effet ne s'en trouvait pas mal.
Hélas ! je n'ai gardé de sa philosophie
Que le regret amer des choses de la vie.

DIOGÈNE.

Je puis en peu de temps te guérir : le veux-tu ?

Le Léthé n'est pas loin ; tu connais sa vertu.
Bois à longs traits ses flots, à défaut d'ellébore ;
Vide une coupe, deux, trois, quatre, plus encore.
Aussi bien Callisthène et Clitus à l'écart
Jettent sur ta personne un sinistre regard.
Ils pourraient se venger, évite-les : va boire
Le mépris des grandeurs et l'oubli de la gloire.

XVIII.

MÉNIPPE, TANTALE.

MÉNIPPE.

Sur le bord de ces eaux qu'as-tu donc à pleurer,
Tantale ?

TANTALE.

Par la soif je me sens dévorer.

MÉNIPPE.

Baisse-toi ; que ta main en coupe s'arrondisse :
Tu boiras à loisir.

TANTALE.

Non ; tel est mon supplice
Que, malgré mes efforts répétés tous les jours,
L'eau fuit toujours ma main qui la puise toujours.

MÉNIPPE.

Pourquoi boire ? Ton corps eut ce besoin vulgaire ;
Mais tu n'es plus qu'une ame : une ame ne boit guère.

TANTALE.

L'enfer pour me punir a donc changé ses lois !

MÉNIPPE.

Après tout, que crains-tu ? L'on ne meurt pas deux fois.

TANTALE.

Ma soif est un tourment plus qu'un besoin encore.

MÉNIPPE.

Mieux te vaudrait, je crois, avaler l'ellébore.

TANTALE.

L'ellébore, n'importe. En as-tu ? le boit-on ?
Donne.

MÉNIPPE.

L'on ne boit plus au séjour de Pluton :
Pas une ombre n'obtint ce plaisir en partage.
Pluton sur toi nous laisse un unique avantage,
C'est d'avoir mieux appris sur ces arides bords
A laisser aux vivants ce qu'il refuse aux morts.

XIX.

ÉAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PARIS.

ÉAQUE.

Retiens, Protésilas, ce furieux transport ;
N'étrangle pas Hélène.

PROTÉSILAS.

Elle a causé ma mort.
Pour elle j'ai quitté mon paisible rivage ;
Par elle mon épouse est réduite au veuvage.

ÉAQUE.

Il faut de ton malheur accuser Ménélas.

PROTÉSILAS.

Je te crois. C'est sur lui...

MÉNÉLAS.

Vaillant Protésilas,
N'accuse que Pâris, ce ravisseur infame :
Sur lui seul doit tomber la rage qui t'enflamme ;
Lui seul de nos héros a causé le trépas.

PROTÉSILAS.

C'est bien dit. A mes coups tu n'échapperas pas,
Trop funeste Pâris !

PARIS.

Désarme ta colère ;

Daigne, Protésilas, me traiter en confrère.
Comme moi de l'Amour esclave obéissant,
Tu le connais, tu sais combien il est puissant.

PROTÉSILAS.

Il est vrai. Que ne puis-je au gré de ma vengeance
Tenir ici l'Amour!

ÉAQUE.

Je prendrai sa défense.
« Je suis, comme Pâris, innocent de ta mort,
Dirait-il : c'est toi seul qui, dans un beau transport,
Des vaisseaux, le premier, t'élançant avec joie,
Courus en fanfaron vers les remparts de Troie. »

PARIS.

Tu vois, je ne suis pas la cause de tes maux;
La Parque les filait sur ses cruels fuseaux :
Tout mortel est heureux ou malheureux par elle.

ÉAQUE.

Dès lors, Protésilas, va lui chercher querelle.

XX.

MÉNIPPE, TROPHONIUS, AMPHILOQUE,

PERSONNAGE MUET.

MÉNIPPE.

Fameux Trophonius, et toi, savant oracle,
Amphiloque! parlez : comment, par quel miracle
A vos ombres encor dresse-t-on des autels?
Serait-on assez fou pour vous croire immortels?

TROPHONIUS.

Nous ne répondons pas des erreurs du vulgaire :
Il veut nous adorer, et nous le laissons faire.
On ne peut pas aux gens dire : vous vous trompez.

MÉNIPPE.

Par politesse ainsi vous les avez dupés,
Je conçois : vous avez par un peu d'imposture
Assuré prudemment votre gloire future?

TROPHONIUS.

Amphiloque le sait : ce n'était pas en vain
Qu'on me jugeait sur terre un honnête devin,
Quand ma voix prophétique à la foule étonnée
Gratis, ou peu s'en faut, vendait la destinée.
De Lébadie un jour si tu touches les bords,
Interroge son peuple, écoute ses rapports :
Tu sauras qu'en dépit de ton ris sardonique
Je passe pour héros, comme toi pour cynique.

MÉNIPPE.

Faut-il donc, affublé d'un bizarre manteau,
A Lébadie exprès porter un dur gâteau,
Dans un antre en rampant se glisser? pour quoi faire?
Pour apprendre qu'un mort d'un vivant ne diffère
Qu'en mentant un peu plus! Mais, dis : qu'est-ce à tes yeux
Qu'un héros?

TROPHONIUS.

L'amalgame et de l'homme et des dieux.

MÉNIPPE.

Animal amphibie, à ce que j'imagine :
Où donc, Trophonius, est la moitié divine?

TROPHONIUS.

Elle est fort en crédit chez le Béotien :
Ses oracles sont sûrs.

MÉNIPPE.

Je ne t'entends pas bien ;
Mais je vois clairement que ton sort tient du nôtre :
Tu n'es qu'un pauvre mort, plus charlatan qu'un autre.

XXI.

ALEXANDRE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien, notre immortel ? maintenant, je l'espère,
Tu ne peux plus nier que je ne sois ton père ?
Le fils d'Ammon vivait, le mien est trépassé.

ALEXANDRE.

A maintenir ces bruits j'étais intéressé :
Tous ces oracles faux me remplissaient de joie.

PHILIPPE.

Tu ne rougissais pas de te livrer en proie
A de vils imposteurs ?...

ALEXANDRE.

Ils me servaient au mieux :
Les barbares tremblaient au nom du fils des dieux.
Pour de plus grands périls je gardais mon audace,
Et ma divinité combattait en ma place.

PHILIPPE.

Oui, mais quels ennemis ! des archers vagabonds,
Se cachant sous l'osier de leurs boucliers ronds.
Parle-moi de ces Grecs dignes des temps antiques,
Nés dans la Béotie ou sur les bords attiques.
L'Arcadien, couvert et de fer et d'acier ;
Le fier Thessalien, et son ardent coursier ;
L'Éléen, renommé par sa flèche rapide,
Et le Mantinéen au bouclier solide ;
L'Illyrien, le Thrace et les Péoniens :
Voilà des ennemis, et ce furent les miens.
Mais le Perse étalant son luxe ridicule,
Mais le Mède indolent, le Chaldéen crédule !
Cléarque, chef obscur de dix mille soldats,

Les vainquit avant toi, sans livrer de combats.

ALEXANDRE.

Vous conviendrez du moins que j'eus quelque mérite
A dompter l'Indien, à subjuguer le Scythe.
Trop noble pour user d'insidieux discours,
J'ai combattu sans fraude et vaincu sans détours.
La Grèce d'elle-même à mes lois s'est rangée ;
Thèbe, on te le dira, ne fut point ménagée.

PHILIPPE.

Je connais les exploits dont tu peux te vanter ;
Clytus a pris le soin de me les raconter,
Clytus qu'en un festin tu perças d'une lance.
C'était sa faute, aussi. Quoi ! pousser l'insolence
Jusques à préférer mes triomphes aux tiens !
Quittant le court manteau des Macédoniens,
Tu portas des Persans la robe efféminée,
Et la tiare d'or, à leur goût façonnée :
Je sais tout. Tu voulais, à titre de faux dieu,
Qu'en notre Macédoine on t'adorât un peu ;
Mais ton ambition ne fut pas satisfaite.
Dans son propre pays nul n'est dieu ni prophète :
Sais-tu ce qui surtout excite les clameurs ?
C'est d'avoir des vaincus pris lâchement les mœurs.
J'y joindrai tes fureurs au meurtre toujours prêtes :
Témoin, plusieurs savants que tu livras aux bêtes,
Pour Roxane ta longue et folle passion,
Et certain goût trop vif pour ton Éphestion.
Un seul trait, selon moi, fait honneur à ton ame :
De Darius vaincu tu respectas la femme,
Quoique belle ! et du prince accueillant près de toi
La mère et les enfants, tu fus vraiment un roi.

ALEXANDRE.

Tu ne consens donc pas à louer ma vaillance,
Lorsqu'au sein des cités faisant briller ma lance,
Seul, entré le premier sous leurs murs embrasés,

Je frayais des chemins de mon sang arrosés !

PHILIPPE.

J'approuve fort qu'un roi, quand il le faut, s'expose.
Pour toi, monarque et dieu, c'était tout autre chose ;
Tu conçois qu'un échec à ta divinité
Aurait bien compromis ton immortalité.
Un dieu, du médecin recevant l'ordonnance,
Eût fait sans contredit mauvaise contenance.
On persiffle là-haut ton cadavre divin ;
Ton faux titre n'était qu'un avantage vain ;
On ne s'étonnait plus de te voir invincible :
Pour les dieux, disait-on, il n'est rien d'impossible.

ALEXANDRE.

Entre Hercule et Bacchus on m'élève un autel :
Je les ai surpassés.

PHILIPPE.

Tu refais l'immortel.
Je t'y prends. Ah ! rougis de tes travers sans nombre :
L'orgueil est toujours sot, et surtout chez une ombre.

XXII.

DIOGÈNE, ANTISTHÈNES, CRATÈS, UN VIEILLARD.

DIOGÈNE.

Amis, puisque tous trois nous voici de loisir,
Ne pourrions-nous pas bien nous donner le plaisir
D'aller une heure ou deux, sur les bords du Cocyte,
Lorgner des arrivants la mine hétéroclite ?

ANTISTHÈNES.

Volontiers, Diogène. Il est divertissant
De les voir à l'envi pleurant et gémissant,

Les uns redemander la vie avec instance,
Les autres plus mutins, armés de résistance,
N'avancer qu'à pas lents sous les coups redoublés
Du sceptre qui conduit les mânes rassemblés.

CRATÈS.

Je vais vous raconter pour charmer le voyage
Ce dont je fus témoin le jour de mon passage.

DIOGÈNE.

Tu nous amuseras.

CRATÈS.

De compagnons nombreux
J'étais environné : l'on distinguait entre eux
Le noble Isménodore, honneur de notre ville ;
Arsace, franc guerrier et gouverneur habile ;
Et le riche Orœtès, paisible Arménien.
Au pied du Cythéron, notre concitoyen
Sous les coups des brigands était tombé sans vie,
Et de ce souvenir son ame poursuivie
Voyait luire toujours le fer de l'assassin.
Des soupirs douloureux s'échappaient de son sein :
Il appelait ses fils, et, touchant sa blessure,
S'accusait d'avoir pris une route peu sûre,
Escorté faiblement, sans armes, mais d'ailleurs
Muni de coupes d'or et des vins les meilleurs.
Arsace, ce vieux Mède à la fière stature,
Honteux d'aller à pied, demande une monture :
(Un Mède, comme on sait, doit mourir à cheval.)
Le sien avait péri dans un combat fatal,
Ainsi que lui percé du javelot d'un Thrace.
Voyant que loin des siens l'emportait son audace,
Le Thrace l'attendit, couvert du bouclier,
Et perça d'un seul coup cheval et cavalier.

ANTISTHÈNES.

Le coup me paraît fort.

CRATÈS.

Il est pourtant notoire,

Arsace me l'a dit, et nous pouvons l'en croire.
Pour Orœtès, ses pieds étaient si délicats,
Qu'on était obligé de soutenir ses pas.
Éternel cavalier, piéton par aventure,
Il n'aurait pu gagner la barque si Mercure
Ne l'eût complaisamment sur son dos transporté;
Ce qui, je m'en souviens, me mit fort en gaîté.

ANTISTHÈNES.

Pour moi, sans me mêler à la commune troupe,
Je courus tout d'abord m'installer à la poupe.
Les autres gémissaient : leur lamentation
Égayait dans son cours ma navigation.
Leurs airs piteux, surtout leurs fréquentes nausées
Semblaient comme à l'envi provoquer mes risées.

DIOGÈNE.

Moi, j'eus pour compagnons, l'Archanien Lampis,
L'usurier Blepsias, et l'opulent Damis.
Le premier s'est tué pour sa vile maîtresse;
Le second, cousu d'or, a péri de détresse;
Et le troisième enfin, avare renforcé,
Est mort par le poison que son fils a versé.
Quoique sachant au mieux toutes leurs aventures,
J'interrogeais... Damis aux mortelles tortures
Dévouait de son fils la noire iniquité.
« Si ton sort est cruel, tu l'as bien mérité,
Lui dis-je : sans mesure en tes dépenses folles,
Non sans peine, à ton fils tu donnais quatre oboles :
Le ciel t'en a puni... Toi, chef archanien,
Tes imprécations ne te servent de rien.
Ne te plains de l'amour ni de ta courtisane :
C'est toi-même, toi seul que la raison condamne.
Invincible, aux combats tu marchais sans effroi;
Et des pleurs mensongers ont triomphé de toi ! »
Blepsias de lui-même accusait sa démence.
  Mais nous voici rendus. Oh ! quelle foule immense !

Tout éclate en sanglots, en cris hors de saison;
Les enfants nouveau-nés ont seuls l'air de raison.
C'est toujours le plus vieux qui le plus se lamente :
Cet amour de la vie avec le temps s'augmente.
Un philtre impérieux les retient-il au jour?
Consultons ce vieillard. Parle-nous sans détour,
Ami : de ta douleur apprends-nous le mystère...
Quels regrets sont les tiens? étais-tu roi sur terre?

LE VIEILLARD.

Il s'en faut bien.

DIOGÈNE.

Satrape?

LE VIEILLARD.

Hélas! non.

DIOGÈNE.

Riche au moins?

LE VIEILLARD.

Point du tout. Je vécus assiégé de besoins.
Vieillard sans héritiers comme sans héritage,
Une ligne, un roseau, furent tout mon partage;
Et j'étais par surcroît bossu, borgne et boiteux.

DIOGÈNE.

Avec un pareil sort, tu n'es donc pas honteux
De regretter la vie?

LE VIEILLARD.

Il est si doux de vivre!

DIOGÈNE.

Tu fais l'enfant, bonhomme, et pour fou je te livre.
Eh quoi! presque aussi vieux que notre vieux nocher,
Tu ne peux de la terre encor te détacher?
Oue dira la jeunesse, en voyant cette rage
D'éviter le trépas, vrai bienfait à votre âge?
Mais partons : de vouloir quitter le sombre bord
On nous soupçonnerait, et l'on aurait grand tort.

XXIII.

NIRÉE, THERSITE, MÉNIPPE.

NIRÉE, *montrant Thersite..*
Le plus beau de nous deux? Ménippe, juge nous.

MÉNIPPE.
Avant de vous juger, qui d'abord êtes-vous ?

NIRÉE.
Et Thersite et Nirée.

MÉNIPPE.
Il faut que l'on me cite
Qui des deux est Nirée, et quel autre est Thersite :
Je pourrais m'y tromper.

THERSITE.
Vous me faites honneur.
(*à Nirée.*)
Tu le vois, ton Homère était un flagorneur :
Aveugle, il te jugeait d'une beauté divine ;
Mais nous sommes tous deux d'assez mauvaise mine.

NIRÉE.
Moi l'image d'Aglaure, et son fils adoré !
« Moi le plus beau guerrier que Troie ait admiré[1] ! »

MÉNIPPE.
Mais non pas le plus beau qu'en ces lieux on admire.
. . . .
Ne vous reprochez rien : vos squelettes tous deux
Sont également secs, également hideux.
Vos crânes sont pareils : celui-ci, plus fragile,
Est seulement pétri d'une plus molle argile ;
C'est le tien, doux Nirée.

1. Vers de l'*Iliade*.

NIRÉE.

Homère vous dira...

MÉNIPPE.

Comme il a fait toujours Homère mentira.
Je crois ce que je vois ; je vois ce que nous sommes ;
Et tu n'es pas ici parmi les anciens hommes.

NIRÉE.

Suis-je enfin le plus beau? Prononce, s'il te plaît.

MÉNIPPE.

Tous ici sont égaux. Chacun de vous est laid,
Et fort laid.

THERSITE.

De plaisir mon ame est enivrée.
Belles, ne fuyez plus : je ressemble à Nirée.

XXIV.

PLUTON, PROSERPINE, PROTÉSILAS.

PROTÉSILAS.

Jupiter d'ici-bas, divin roi que j'implore !
Et toi, reine d'enfer, que l'Enna pleure encore,
Des douleurs de Cérès objet aimable et doux !
Exaucez, par pitié, les vœux d'un tendre époux.

PLUTON.

Ton nom?

PROTÉSILAS.

Protésilas. Iphiclus fut mon père.
Roi dans la Thessalie, il goûte un sort prospère ;
Tandis que, regrettant mes amoureux liens,
Je suis mort le premier sous les remparts troyens.
Laissez-moi retourner un moment à la vie.

PLUTON.

Pour peu qu'à tous les morts il prît la même envie,
Ma cour serait déserte avant la fin du jour.

PROTÉSILAS.

La vie aurait pour moi peu de prix sans l'amour:
De la clarté des cieux mon ame est peu jalouse;
Je n'aime, je ne vois que ma charmante épouse.
Le lit d'hymen, témoin de précoces douleurs,
D'un adieu sans retour a vu couler les pleurs.
Au sortir des vaisseaux, Hector d'un coup funeste...
Mais que je la revoie, et j'oublîrai le reste.

PLUTON.

Du paisible Léthé n'as-tu pas bu les eaux?

PROTÉSILAS.

Oui; cependant mon cœur brûle de feux nouveaux.

PLUTON.

Eh bien, ta femme ici doit se rendre avec l'âge;
Elle t'épargnera la peine du voyage.

PROTÉSILAS.

Attendre! le pourrais-je? Ah! tu connus l'amour:
L'attente, tu le sais, compte un siècle en un jour.

PLUTON.

Revivre pour si peu!

PROTÉSILAS.

Vers la noire demeure
Sans doute elle voudra me suivre.

PLUTON.

A la bonne heure.
N'y compte pas pourtant.

PROTÉSILAS.

N'importe! accorde-moi
La faveur que jadis Orphée obtint de toi:
Tu réunis l'époux à l'épouse adorée.
On a vu par Hercule Alceste délivrée;
Tu sauras qu'elle était ma parente.

PLUTON.

En ce cas,
Je t'en fais compliment. Mais dis, ne veux-tu pas
Visiter ton épouse avec cette figure ?
Elle mourrait de peur.

PROSERPINE.

Eh bien! fais que Mercure
Lui rende, cher époux, sa beauté d'autrefois!

PLUTON.

O fille de Cérès! tes désirs sont mes lois.
Mercure, reconduis ce mort à la lumière.
Tu lui rendras sa forme et sa grâce première.
Ombre qui pour un jour vas redevenir corps,
Souviens-toi que demain tu rentres chez les morts.

CONCLUSION[1].

Or, qu'advint-il quand reparut sur terre
Le bel époux? Le grec n'en parle point.
Mais un savant m'a dit avec mystère
Que sa moitié s'en éperdit au point
Qu'elle en mourut. Les chroniques nouvelles,
De ce temps-là, racontent sans détour
Qu'un jeune amant, son hôte jusqu'au jour,
Était l'objet de ses craintes mortelles.
Mieux vaut penser pour la gloire des belles
Qu'elle mourut de surprise et d'amour.

1. Un traducteur a joint au précédent dialogue la note suivante, fondée sans doute sur quelque tradition : « Il n'en fallut pas davantage ; à la vue de Protésilas, son épouse mourut de frayeur. » J'en ai tiré cette conclusion, renfermée en un dizain épigrammatique.

XXV.

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE.

Est-il bien vrai, Chiron, qu'un beau jour, dégoûté
Des honneurs ennuyeux de la divinité,
Tu préféras la mort à l'immortelle vie?

CHIRON.

Je m'en suis, tu le vois, passé la fantaisie.

MÉNIPPE.

De la mort qui te plaît l'homme craint les rigueurs.

CHIRON.

Mais pour qui vit toujours la vie a des longueurs.

MÉNIPPE.

Je t'avoûrai, Chiron, que ce dégoût m'étonne.
Quoi! la douce lumière...

CHIRON.

Elle est trop monotone.
Le soleil assidu, qui vient à point nommé
Commencer et finir son tour accoutumé,
Dans un nombre de jours formés d'un nombre d'heures,
Suit les quatre saisons dans leurs quatre demeures;
Et l'uniforme année en ses retours constants
Chemine avec lenteur sur les traces du temps.
La variété seule est le charme du monde.

MÉNIPPE.

Quand ta divinité du Styx eut passé l'onde,
Comment se trouva-t-elle?

CHIRON.

Eh! mais, ni bien, ni mal.
Sous la loi populaire ici tout est égal;
C'est beaucoup : je le dis sans craindre l'apostrophe,

Car je fus, quoique dieu, quelque peu philosophe.
Ce monde vaut bien l'autre. Affranchi d'embarras,
L'on y boit rarement, et l'on n'y mange pas.
De renaissants besoins l'importune cohorte
Nous quitte enfin.

MÉNIPPE.

Prends garde à l'ardeur qui t'emporte,
Tu te contredirais.

CHIRON.

Comment?

MÉNIPPE.

Sous le soleil
Tu trouves chaque objet uniforme et pareil.
Tout se ressemble ici; jamais rien n'y diffère.
Il te faut donc chercher une troisième sphère :
Où la trouveras-tu?

CHIRON.

Le syllogisme est bon.
Mais que faire?

MÉNIPPE.

Invoquer ta divine raison,
Mettre à profit ta longue et sage expérience,
Supporter le présent, et prendre patience.

XXVI.

AGAMEMNON, AJAX.

AGAMEMNON.

Si j'ai vu contre nous ta fureur animée,
Si de toi par le fer tu privas mon armée,
Fier Ajax, aujourd'hui reviens à la raison;
La rancune ici bas n'est pas trop de saison.

Pourquoi jusqu'aux enfers bouder ce pauvre Ulysse ?
On dirait que pour toi sa vue est un supplice.
Abjure en ma faveur tes arrogants mépris.

AJAX.

Jamais : de mon courage il m'enleva le prix.

AGAMEMNON.

Avais-tu seul des droits à cette préférence ?

AJAX.

Seul ? non ; mais du succès j'avais quelque espérance.
Achille pour parent, Ulysse pour rival,
Mon triomphe était sûr. O changement fatal !
Vous qui valez cent fois ce fils du vieux Laerte,
Que cent fois mon courage a sauvé de sa perte,
Vous n'êtes point venu me disputer le prix.
Lui seul y prétendait ; je n'en suis pas surpris :
Il prouva sa valeur, lorsque, pour fuir la guerre,
Sa main d'un sel aride ensemença la terre.

AGAMEMNON.

N'accuse que Thétis : seule elle t'a privé
De ce noble héritage à ton sang réservé.

AJAX.

Je n'accuse qu'Ulysse.

AGAMEMNON.

Ulysse aimait la gloire.
Les Troyens vous jugeaient ; il leur doit sa victoire.

AJAX.

Je sais trop... Mais des dieux respectons le secret.
Quand des sacrés parvis Minerve descendrait,
En dépit des yeux bleus de la sage immortelle,
Je garderais ma haine, immortelle comme elle.

XXVII.

SIMYLE, POLYSTRATE.

SIMYLE.

Enfin la mort chez nous à cent ans te conduit !

POLYSTRATE.

Je n'en avais encor que quatre-vingt-dix-huit.

SIMYLE.

Dis-moi, depuis trente ans que j'ai quitté la terre,
Qu'y faisais-tu ? sans doute oublié, solitaire....

POLYSTRATE.

Point du tout. Je vivais heureux, chéri, fêté.

SIMYLE.

Tu railles?

POLYSTRATE.

Jouissant de toute autorité,
J'avais de beaux enfants et des femmes charmantes.
Mes parfums étaient doux ; les coupes écumantes
Arrosaient de nectar mes festins signalés,
Que même la Sicile eût à peine égalés.

SIMYLE.

Jadis je te connus fort ménager, je pense.

POLYSTRATE.

Il est vrai ; mais depuis, libéral sans dépense,
Des biens que j'acceptais je me suis fait honneur.
J'avais mes courtisans : leur suprême bonheur
Consistait à venir m'apporter à la ronde
Les plus riches présents des régions du monde.

SIMYLE.

A t'entendre parler, tu fus roi pour le moins.

POLYSTRATE.

Non, mais je fus aimé ; l'on me rendit des soins.

SIMYLE.

Podagre et décrépit, tu n'avais rien d'aimable.

POLYSTRATE.

Je ne sais toutefois quel charme inexprimable
Attirait près de moi nos plus beaux jeunes gens.
Pour moi remplis de zèle et d'égards obligeants,
Ils m'adoraient; leur ame était émerveillée
Quand parfois, soulevant ma paupière éraillée,
Je reposais sur eux un larmoyant regard.

SIMYLE.

Comme un autre Phaon, aurais-tu par hasard,
Batelier de Vénus, obtenu pour salaire
La beauté, la jeunesse et le talent de plaire?

POLYSTRATE.

J'étais ce que je suis, à la mort près.

SIMYLE.

Ma foi,
L'énigme est trop obscure, et j'y renonce.

POLYSTRATE.

Quoi!
Tu ne reconnais pas la tendresse ordinaire
Qu'inspire le vieillard riche et sans légataire?

SIMYLE.

J'entends; on encensait une idole aux pieds d'or.

POLYSTRATE.

De mes adorateurs je me moquais encor.
A l'un d'eux quelquefois faisant fermer ma porte,
Je ranimais l'ardeur de toute la cohorte.
C'était au plus prodigue, au plus officieux.

SIMYLE.

Ton bien, qu'en as-tu fait?

POLYSTRATE.

A mes ambitieux
Je donnais tour à tour de fausses assurances;
Mais un vrai testament déçut leurs espérances:
Ils pleurent; moi, je ris.

SIMYLE.

Ce bien, mieux possédé
Par tes parents...

POLYSTRATE.

Oh! non. Je m'en suis bien gardé.
Un jeune Phrygien a tout mon héritage.
Depuis peu mon esclave, il m'a charmé.

SIMYLE.

Son âge?

POLYSTRATE.

Vingt ans; du reste aimable, et beau comme Adonis.

SIMYLE.

Je conçois maintenant.

POLYSTRATE.

Mes flatteurs sont punis,
Et d'un jeune vaurien je fais un honnête homme;
Comme mon successeur, partout on le renomme;
C'est Cordus en noblesse et Nirée en beauté;
C'est Ulysse en prudence: enfin il est vanté,
Accueilli, convié chez les grands de la ville,
Quoiqu'il soit né barbare et dans un rang servile.

SIMYLE.

Je lui souhaite encor des titres plus flatteurs:
Un esclave vaut mieux que des adulateurs.

XXVIII.

MÉNIPPE, TIRÉSIAS.

MÉNIPPE.

Le jour, Tirésias, frappe-t-il ta paupière?
Est-il vrai que Junon t'ait ravi la lumière?
S'en assurer ici n'est pas des plus aisés:
On ne peut distinguer, parmi ces yeux creusés,

Lyncée à l'œil perçant, du myope Phinée.
Tu prédisais jadis l'obscure destinée ;
Tu vécus tour à tour homme et femme : entre nous,
Dis-moi de ces deux sorts lequel est le plus doux.

TIRÉSIAS.

La femme aurait le pas. Libre d'inquiétudes,
Elle nous a laissé les charges les plus rudes :
La guerre et ses hasards, Plutus et ses débats ;
Au forum, au conseil, vous ne la voyez pas.
En revanche elle sait, par sa subtile adresse,
Se rendre du logis souveraine maîtresse.

MÉNIPPE.

Des travaux de Lucine Euripide en beaux vers
Déplore les tourments : les aurais-tu soufferts?
Ou vivais-tu sans sexe, être nul et stérile ?

TIRÉSIAS.

Que t'importe ?

MÉNIPPE.

Réponds.

TIRÉSIAS.

Le sol le plus fertile
Ne produit pas toujours ; et ma fécondité
S'abstint des doux plaisirs de la maternité.

MÉNIPPE.

Ainsi tu pouvais donc...

TIRÉSIAS.

Sans doute.

MÉNIPPE.

Je suppose
Qu'il fut de longs degrés à ta métamorphose :
Il fallait à cette œuvre une transition.

TIRÉSIAS.

Je ne comprends pas bien où tend la question.
D'un sceptique railleur tu m'as fort la tournure.

MÉNIPPE.

Faut-il, les yeux fermés, tout croire à l'aventure ?

TIRÉSIAS.

Que tous mes compagnons les métamorphosés,
Par justice, du moins à leur tour soient glosés!
Tu m'en dois le plaisir : ces femmes devenues
Des arbres balançant leur tête dans les nues,
Philomèle, Daphné...

MÉNIPPE.

Le catalogue entier...
Mais un seul mot encor : dans ton divin métier,
Avais-tu conservé ta première origine?

TIRÉSIAS.

Tu ne sais pas encor mon histoire divine.
Un jour, entre Junon et son auguste époux
Naquit un différend sur un point assez doux.
Moi seul pouvais juger : Junon perdit sa cause.
J'en fus aveugle; au vif elle avait pris la chose.
Le dieu, content de moi, me plaignit, et j'obtins
Le droit de prononcer les arrêts des destins.

MÉNIPPE.

Tes rêves sont d'un fou. Plein de ton beau système,
Il ne te manque plus que d'y croire toi-même.

XXIX.

MINOS, SOSTRATE.

MINOS.

Que l'on plonge Sostrate en cette onde enflammée,
Qu'il repaisse vivant la Chimère affamée,
Et qu'auprès de Tityе on expose aux vautours
Son cœur rongé sans cesse et renaissant toujours.
Vous, mortels vertueux, que vos ombres chéries,
S'égarent à loisir en nos îles fleuries.

SOSTRATE.

Minos, écoute-moi.

MINOS.

Que je t'écoute encor,
Infâme scélérat, gorgé de sang et d'or!

SOSTRATE.

Il se peut. Est-ce à moi pourtant qu'il faut s'en prendre?

MINOS.

A qui donc?

SOSTRATE.

Un instant, Minos, daigne m'entendre.

MINOS.

Sois bref, je suis pressé.

SOSTRATE.

Ce que j'ai fait de mal,
La parque l'a filé sur son fuseau fatal.
Pouvais-je résister à sa loi souveraine?

MINOS.

Non, sans doute.

SOSTRATE.

Ainsi donc au sort qui nous entraîne
Tu vois qu'il faut céder, et qu'en vain combattu
L'homme ne peut choisir entre vice et vertu.

MINOS.

Du destin des mortels Clothon seule décide.

SOSTRATE.

Du juge, ou du bourreau, lequel est l'homicide?

MINOS.

Le juge: il est le bras; le fer est l'instrument.
Le bras seul a tout fait.

SOSTRATE.

Je poursuis l'argument.
L'esclave va porter les bienfaits de son maître:
Quel est le bienfaiteur? Dis. L'esclave peut-être?

MINOS.

Le maître seul.

SOSTRATE.

Tu vois que le maître fait tout.

MINOS, *à part.*

Il a, je crois, juré de me pousser à bout.
Sostrate, c'est assez; des effets et des causes
Ne t'embarrasse plus, et laisse aller les choses.
Sophiste! que du moins tes propos suborneurs
N'aillent pas de mes morts faire des raisonneurs;
De tes iniquités ne les rends pas complices:
Je veux bien à ce prix t'épargner les supplices.

XXX.

DIOGÈNE, HERCULE.

DIOGÈNE.

Par Hercule! c'est bien Hercule que je vois.
C'est sa peau de lion, son arc et son carquois,
Et sa lourde massue, et sa taille, et lui-même.
Fils du grand Jupiter! par un hasard extrême
Ne serais-tu qu'un mort? Je t'adorai pourtant
Comme un dieu.

HERCULE.

Tu fis bien. De l'Olympe habitant,
Le véritable Hercule épuise en paix la coupe
Qu'offre Hébé, sa compagne, à la divine troupe.
De cet Hercule-là je suis l'ombre.

DIOGÈNE.

D'accord.
L'ombre d'un dieu pourtant! cela me paraît fort.
Une moitié mortelle, une moitié céleste:
A la bonne heure.

HERCULE.

Eh quoi! tu ris? Je te proteste
Que je ne suis qu'une ombre et qu'Hercule est un dieu.

DIOGÈNE.

Je t'entends ; et tu tiens sa place en ce bas-lieu ?

HERCULE.

Précisément.

DIOGÈNE.

Éaque a pourtant l'œil sévère ;
Il n'aurait point admis une ombre mensongère.

HERCULE.

Oh ! c'est que je ressemble au héros trait pour trait.

DIOGÈNE.

Il est vrai : le plus fin tous deux vous confondrait.
Qui sait ? Peut-être es-tu le véritable Alcide,
Tandis que chez les dieux ton fantôme réside,
Et reçoit le nectar des mains de ton Hébé.

HERCULE.

Tu plaisantes, je crois ? Tu n'es pas bien tombé,
Impertinent bavard ! Cesse, ou ma main pesante
Te ferait voir bientôt quel dieu je représente.

DIOGÈNE.

Ombre, je ne crains pas une ombre comme moi.
Mais lorsque tu vivais, réponds de bonne foi,
Ne formais-tu qu'un tout de deux parts divisées ?
Les deux n'étaient-ils qu'un ?

HERCULE.

De tes sottes risées
Je devrais te punir en ne répondant rien.
Je veux bien cependant poursuivre l'entretien :
Du fils d'Amphitryon tu vois l'ombre légère ;
Le fils du roi des dieux est auprès de son père :
M'entends-tu maintenant ?

DIOGÈNE

Alcmène eut, c'est fort clair,
Deux jumeaux.

HERCULE.

Deux en un.

DIOGÈNE.

Cela m'aurait bien l'air
Du centaure formé de parts hétérogènes.

HERCULE.

Vous-mêmes qui parlez, créatures humaines,
N'êtes que l'assemblage et de l'ame et du corps.

DIOGÈNE.

Oui ; mais le corps périt, l'ame vient chez les morts;
L'Olympe n'attend rien. Pour toi, c'est autre chose :
Comme de trois moitiés ton être se compose,
Trois Hercules alors sont de nécessité.

HERCULE.

Comment?

DIOGÈNE.

Ton corps, ton ombre, et ta divinité,
Font bien trois : à ce corps qui n'est plus que poussière
Il faudra bien aussi que tu donnes un père.

HERCULE.

Je te tiens pour sophiste, ou pour grammairien.
Mais toi, le beau parleur, quel es-tu?

DIOGÈNE.

Presque rien,
Diogène, habitant de Sinope, et du reste
Mort tout entier, n'ayant en moi rien de céleste.
Les véritables dieux par moi sont révérés ;
Mais je ris du mensonge et des dieux enterrés.

SIMÈTHE,

OU

LE SACRIFICE MAGIQUE,

SECONDE IDYLLE DE THÉOCRITE.

Où sont-ils ces lauriers et ces poisons subtils?
Ces philtres dévorants, Thestilis, où sont-ils?
Apporte cette coupe, et que ta main trop lente
En couronne les bords d'une pourpre sanglante!
Je vais contre un perfide évoquer les enfers.
Douze fois le soleil s'est plongé dans les mers,
Depuis que sous les coups de sa main empressée
Il n'a fait retentir ma porte délaissée.
Daigne-t-il seulement s'informer de mon sort?
Il verrait d'un même œil et ma vie et ma mort.
Ah! sans doute, ô Vénus! ô déesse cruelle!
Ton fils l'entraîne aux pieds d'une amante nouvelle...
N'importe! dès demain, aux premiers feux du jour,
J'irai dans la palestre attendre son retour:
Je veux le voir, je veux confondre le parjure;
Je veux lui reprocher tous les maux que j'endure.
Mais la nuit règne encor: sous ses voiles discrets
D'un noir enchantement déployons les secrets;
Essayons mon pouvoir sur cette ame insensible.
Fais triompher le charme, ô déité paisible,
Qui, suivant lentement ton cours silencieux,
Veilles seule avec moi, quand tout dort sous les cieux.
Toi que des chiens hurlants les clameurs prophétiques
Annoncent à grand bruit sur les places publiques;
Toi qui, t'environnant de lugubres flambeaux,

Marches d'un pied nocturne au milieu des tombeaux,
Triple Hécate! descends dans mon ame obsédée;
Rassemble en moi Circé, Périmède et Médée.

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Regarde, Thestilis. Déjà l'orge sacrée
Expire en pétillant, par les feux dévorée.
Hâte-toi, hâte-toi d'en répandre à grands flots...
Mais, quoi! ta main languit dans un lâche repos!
Perfide! avec le traître es-tu d'intelligence?
Aurais-tu médité de trahir ma vengeance?
Verse, en disant ces mots: « Du plus faux des amants
Puissé-je ainsi brûler les derniers ossements! »
Delphis, l'ingrat Delphis brûle toute mon ame.
Comme de ce brasier la pétillante flamme
Consume ce rameau, que Delphis, à son tour,
Languissant, desséché, se consume d'amour!
Amollis cette cire en invoquant la foudre.
Puissé-je ainsi, cruel, voir ton cœur se dissoudre!
Qu'Amour de son flambeau vienne amollir ton sein.
Brûle de tous ses feux; et, comme sous ma main
Ce disque avec vitesse en tournoyant s'agite,
Que la main de Vénus vers moi te précipite!

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Achevons les apprêts de ce noir sacrifice;
Sous nos coups redoublés que l'airain retentisse!
Enchaîne aux bords du Styx, par tes ordres sacrés,
Les dieux du noir séjour contre moi conjurés,
O Diane!... — Elle vient: un bruit sombre et terrible
Atteste autour de nous sa présence invisible.

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le bruit meurt. Quel repos! la terre au loin sommeille;
Mais dans mon sein troublé l'amour gémit et veille.
On n'entend plus gronder l'aquilon sur les flots;
Seul, mon cœur orageux ignore le repos.
J'épanche par trois fois cette coupe écumante;
Par trois fois, s'échappant des lèvres d'une amante,
Ces mots vont retentir : « Objet de mon mépris,
Odieuse beauté dont Delphis est épris,
Qu'il t'oublie à son tour, comme autrefois Thésée
Oublia dans Naxos Ariane abusée! »

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le coursier frémissant bondit dans la campagne;
Il vole sur les pas de sa belle compagne,
A travers les vallons et les monts sourcilleux :
Puissé-je voir ainsi mon amant furieux,
De désirs éperdu, s'élancer du Gymnase,
Et venir m'embraser de l'ardeur qui l'embrase!

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Cette frange, ornement de sa robe flottante,
Livre-la, Thestilis, à la flamme éclatante.
Amour, qui sur mon cœur t'acharnes sans pitié,
N'es-tu pas de mes maux encor rassasié?
De ces lézards broyés formons un noir breuvage.
Va presser ces poisons, artisans de ma rage,
Sur le seuil dont mon cœur ne peut se détacher :
Seuil désert, que l'ingrat ne daigne plus toucher;
Et dis, en exprimant l'affreux suc de ces plantes :
« Puisse-t-il circuler dans ses veines brûlantes! »
Me voilà seule enfin!... ô déesse des nuits,
Remontons vers ce jour, source de mes ennuis.
On célébrait Diane : Anaxo, révérée,

S'avançait apportant la corbeille sacrée ;
Et dans leur simulacre on admirait les traits
De ces fiers animaux habitants des forêts.
D'une lionne alors l'image courroucée
Attirait les regards de la foule empressée.
Theucaris, dont le lait nourrit mes premiers ans,
Me conjura d'aider ses pas déjà pesants,
Et d'assister près d'elle à la cérémonie.
Hélas ! j'y consentis : les dieux m'en ont punie.

Astre des nuits ! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Déjà nous entendions les clameurs de la fête,
Et du toit de Lycus j'apercevais le faîte.
En ce fatal moment, suspendant leurs travaux,
Eudamippe et Delphis, compagnons et rivaux,
Sortaient de la palestre où se plaît leur courage.
Un duvet délicat ombrageait leur visage.
Je les vis... ou plutôt je ne vis que Delphis ;
Je le vis, et vers lui vola mon ame errante :
Je demeurai long-temps muette, délirante ;
Mes regards, sans rien voir, devant moi se fixaient,
Et sous mon corps tremblant mes genoux fléchissaient.
La fête tout à coup disparut à ma vue.
J'ignore à mon séjour quelle main m'a rendue :
Mais une fièvre ardente alluma tous mes sens ;
Dix fois la nuit obscure entendit mes accents,
Et dix fois de retour, l'astre qui nous éclaire
Me vit noyer de pleurs ma couche solitaire.

Astre des nuits ! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Sur mon front pâlissant la mort semblait présente ;
Ma tête avait perdu sa parure flottante.
Enfin, non sans rougir, je dis à Thestilis :

« Delphis est mon vainqueur ; amène-moi Delphis... »
Elle vole, revient, et Delphis la devance ;
Déjà d'un pied léger sur le seuil il s'élance.
Ils s'offrirent soudain à mes regards surpris.

Astre des nuits ! révèle au jour
Et mes transports et mon amour.

Je le vois !... tout mon corps transit, frissonne et brûle.
Une froide sueur dans mes membres circule.
Je veux parler, ma voix expire, et de mon sein
Avec peine s'échappe un murmure incertain.
Aussitôt qu'il me vit, avec un art perfide
Il baissa vers la terre un front pur et timide :
« Simèthe, me dit-il de l'accent le plus doux,
Vous prévenez Delphis en l'appelant vers vous.
Dès que l'ombre paisible eût obscurci la terre,
Oui, je serais venu, guidé par le mystère,
Implorant dans la nuit l'étoile de Vénus,
Suspendre à votre toit les doux fruits de Bacchus.
Mais si d'affreux verrous, repoussant ma prière,
Avaient à mes transports opposé leur barrière,
Contre le seuil jaloux, complice de mes maux,
L'Amour eût fait voler la hache et les flambeaux.
L'Amour ! ah ! le Lipare et son ardent bitume,
Que la main du Cyclope incessamment rallume,
N'égalent point les feux dont il dévore un cœur.
Il parle, tout fléchit ; il veut, il est vainqueur.
Contre ses traits puissants Minerve est sans égide ;
Il subjugue, enhardit une beauté timide,
Et, trompant des Argus les regards attentifs,
Loin du toit maternel guide ses pas furtifs :
Il arrache à l'époux son épouse inconstante,
Du baiser de l'hymen encore palpitante. »
Il dit ; et, dans le trouble où s'égarent mes sens,
Mon ame avec transport recueille ses accents.

Interdite, éperdue, et respirant à peine,
Sur mon sein amoureux doucement je l'entraîne ;
Et sur mon lit brûlant, l'un vers l'autre élancés,
Nous ne formons qu'un corps de nos corps enlacés.
A nos lèvres de feu nos ames suspendues
Dans les flots de plaisir expirent confondues...
O Phébé ! tu nous vis, en de si doux moments,
Enivrés à longs traits du nectar des amants.
  Depuis ce temps heureux, tous nos jours sans nuages
Par l'amour embellis, coulaient exempts d'orages.
Ce matin, quand l'Aurore, éveillant l'univers,
Sur son char éclatant remontait dans les airs,
Néris vient m'annoncer la plus cruelle injure :
Delphis, si je l'en crois, Delphis n'est qu'un parjure.
De ma rivale encor le nom m'est inconnu ;
Mais dans de nouveaux fers Delphis est retenu ;
Tout l'annonce : de fleurs sa tête est couronnée ;
De myrtes amoureux sa maison est ornée ;
Il boit dans les festins à l'objet de sa foi ;
C'en est fait, et Delphis n'existe plus pour moi !
Loin de mes bras il vole au plaisir qui l'appelle...
Mais je veux ramener ou punir l'infidèle.
Si son cœur plus long-temps s'obstine en ses forfaits,
O Parques ! recevez le serment que je fais :
Il ira m'outrager sur le sombre rivage ;
Les poisons sont tout prêts pour assouvir ma rage.
  Phébé ! poursuis ton cours : l'heure fuit ; il est temps
De plonger dans les flots tes coursiers haletants.
Si mon art impuissant trahit mon espérance,
Tu reviendras demain éclairer ma vengeance.

ODES D'ANACRÉON.

ODE XX. — LES VOEUX.

Niobé, par l'ordre des dieux,
Devint rocher : de Philomèle
La triste sœur fendit les cieux,
Changée en rapide hirondelle.
Amour le sait; j'aimerais mieux
Devenir le miroir fidèle
Qui souvent attire vos yeux,
L'heureux vêtement qui vous presse,
Le flot discret qui vous caresse,
Ou ce réseau de pourpre et d'or
Qui trahit le double trésor
De votre gorge enchanteresse.
Collier, je tiendrais embrassé
Les contours de ce cou d'albâtre;
Cothurne, je serais pressé
Du pied charmant que j'idolâtre.

ODE XLIII. — LA CIGALE.

On contestera sans doute à la cigale cette nature presque divine que l'antiquité se plaisait à lui attribuer; mais personne ne pourra contester à son panégyriste le charme qu'il a su répandre sur ces idées fabuleuses, charme toujours affaibli, même dans une traduction fidèle.

Quel heureux et brillant destin,

Cigale aimable, est ton partage !
Sous le dôme d'un vert feuillage,
Tu bois les parfums du matin,
Et ta voix charme le bocage.
Pour toi les trésors des saisons
A l'envi s'empressent d'éclore :
Le laboureur t'aime et t'honore,
Car tu respectes ses moissons.
Ton aspect réjouit la vue :
Il chasse les sombres autans;
La messagère du printemps
En tous lieux est la bienvenue.
Chère à Phébus, chère aux Neuf Sœurs,
De leur divine mélodie
Ils t'enseignèrent les douceurs.
Jamais la triste maladie,
Jamais la vieillesse engourdie
N'oseront approcher de toi ;
Prudente élève de Cybèle,
Dans une jeunesse immortelle
Des ans tu sais braver la loi.
Ton corps léger, noble cigale,
Semble n'appartenir qu'aux cieux :
Que s'en faut-il, fille des dieux,
Que des dieux tu ne sois l'égale ?

ODE XLV. — LES TRAITS DE L'AMOUR.

Cette ode et l'éloge de *la Rose* ne sont donnés que comme des imitations. J'ai traduit avec plus de fidélité celles qu'on a lues précédemment : *les Vœux* et *la Cigale*.

Requis par la troupe sacrée,
Aux antres de Lemnos, un jour

Le noir époux de Cythérée
Forgeait les flèches de l'Amour.

Vénus, tendre et compatissante,
Pour adoucir un peu leurs coups,
Les trempait de sa main charmante
Dans les flots du miel le plus doux.

Mais dans un perfide breuvage
Son fils les plongeait à son tour...
Hélas! causer trouble et dommage,
C'est le passe-temps de l'Amour.

Mars, des combats et des alarmes
Auprès de Vénus respirait.
Il raillait Amour sur ses armes
Que le Zéphyre emporterait..

« Ces traits-là valent mieux que d'autres,
Dit le fripon ; gageons ici
Qu'ils sont plus pesants que les vôtres ;
Tenez, jugez de celui-ci. »

Mars, en riant de son délire,
Reçoit la flèche de l'enfant :
Vénus sourit, le dieu soupire
Auprès de l'Amour triomphant.

« Reprends ta flèche meurtrière,
Amour, de grâce reprends-la...
— Non, dit l'Amour, elle est légère ?
Le Zéphyre l'emportera ! »

ODE LIII. — LA ROSE.

La rose, doux présent des cieux,
Semble sourire à la nature ;

De la terre aimable parure,
La rose est le souffle des dieux.

Vénus la reçoit ou la donne;
Les Muses en parent leurs fronts;
Et, l'entrelaçant en festons,
Les Grâces en font leur couronne.

Heureux celui qui la moissonne!
Fidèle image du plaisir,
Quoique l'épine l'environne,
On aime encore à la cueillir.

Charme de tout ce qui respire,
Vierges, elle orne votre sein;
Poète, elle ombrage ta lyre;
Buveur, elle embaume ton vin.

Partout la rose: elle colore
Des nymphes les bras demi nus;
La rose est aux doigts de l'Aurore,
La rose est au front de Vénus.

Quand elle a perdu sa jeunesse
Et son empire d'un matin,
Par son odorante vieillesse
Elle prolonge son destin.

On nous raconte que Cybèle,
Lorsque Vénus reçut le jour,
Embellit son nouveau séjour,
Et créa la rose pour elle.

Les dieux cultivent cette fleur;
De son nectar Bacchus l'arrose,
Et ce nectar donne à la rose
Et ses parfums et sa couleur.

IMITATIONS.

A DÉLIE.

IMITATION DE TIBULLE.

Puissé-je, soulevant ma paupière mourante,
Toucher encor ta main de ma main défaillante !
Je te verrai, Délie, en proie à tes douleurs,
Te pencher vers mon lit gémissante et plaintive ;
Et tes baisers mêlés de pleurs
Retiendront un moment mon ame fugitive.
L'innocente beauté, le cœur gros de soupirs,
Après avoir suivi ma pompe funéraire,
S'éloignera le soir pensive et solitaire ;
Et le jeune homme ardent suspendra ses plaisirs.
Mais toi, n'attriste pas ma cendre :
Épargne ces cheveux qui flottent sur ton sein ;
Hélas ! et sur ce front si tendre
Du désespoir n'imprime point la main.
Le front caché dans les ténèbres,
La mort vient ; les cyprès funèbres
Vont remplacer les roses du printemps.
Aimons, aimons, tandis qu'il en est temps !
Livrons-nous aux transports que le bel âge inspire :
On n'aime plus en cheveux blancs,
Ou, si l'on aime encore, on n'ose plus le dire.

LA RELIGIEUSE.

Colardeau, en reproduisant avec tant de charme la belle épître d'Héloïse à Abeilard, a cru devoir s'interdire quelques tableaux

admirables dans Pope, ceux, peut-être, où domine le plus la couleur du sujet. J'ai osé m'emparer de ce qu'il a négligé de recueillir.

Tout est calme... tout dort... et le repos me fuit!
La voix de ma douleur s'élève dans la nuit.
Hélas! durant le jour, l'austère pénitence
A ma bouche plaintive impose un long silence:
Seulement, aux accords de l'orgue gémissant,
Je mêle quelquefois un lamentable accent;
Mais ma prière est faible et n'est pas entendue.
Dans l'abîme du cloître à jamais descendue,
J'ai supplié le ciel d'abréger mes instants:
Vœux superflus! mon sort est de gémir long-temps.
  Toi, par qui j'ai juré l'entier oubli du monde,
Voile saint, qui, témoin de ma peine profonde,
Enveloppes mon front pâle et d'ennuis chargé,
En funèbre linceul quand seras-tu changé?
Heureuse mille fois celle dont la pensée
Au-delà de ces murs ne s'est point élancée!
Sa prière fervente arrive jusqu'aux cieux:
Son sein ne nourrit point ce feu séditieux
Dont l'invisible ardeur lentement me consume;
Et ses pleurs pénitents coulent sans amertume.
Des songes doux et purs enchantent son sommeil;
L'ange de la vertu sourit à son réveil...
Et moi, je gémis seule au milieu des ténèbres,
Et la triste insomnie, ou des songes funèbres,
M'assiégeant tour à tour, se disputent mes nuits.
Rêves consolateurs, qu'implorent mes ennuis,
Rendez-moi mon amant... Mais quel espoir m'égare?
Jusque dans ses faveurs le sommeil est barbare:
S'il touche un seul instant mes yeux appesantis,
Il me semble nous voir, pâles, anéantis,
Gravir péniblement de lugubres décombres
Où les mornes cyprès épaississent les ombres;

Dans la profonde nuit, silencieux, errer :
Traverser des forêts, des déserts... et pleurer.
Ton image poursuit mon ame épouvantée :
Au sommet d'une tour sauvage, inhabitée,
Dont le front sourcilleux commande aux vastes mers,
Tu m'apparais ; ta voix retentit dans les airs ;
J'écoute : l'éclair luit, le vent nocturne gronde,
Et la nue orageuse au loin s'étend sur l'onde.
Je frissonne, je veux m'élancer à tes cris
Vers la tour dont les flots heurtent les noirs débris :
Vains efforts ! un rempart entre nous deux s'élève...
Je m'éveille, et soudain s'évanouit mon rêve ;
Alors je me retrouve en un morne réduit,
Seule avec la douleur, le silence et la nuit.
O ! qui me les rendra ces jours si pleins de charmes,
Où mes jours innocents coulaient exempts d'alarmes !
Vertu céleste ! oubli des profanes désirs !
Espoir, fécond espoir, source des vrais plaisirs,
Espoir, par qui mon ame à ses liens ravie,
Presse les voluptés de l'éternelle vie !
Descendez dans mon cœur, hôtes sacrés et doux !
Sur un cercueil glacé, que pressent mes genoux,
Je vous attends. — Quel bruit perce la voûte obscure?
Est-ce le vent du soir qui sourdement murmure?
C'est la voix du tombeau. Voix terrible ! salut.
De ma reconnaissance accepte le tribut.
De quel gouffre de maux ton signal me délivre !
Voix terrible ! salut. Je suis prête à te suivre.
Habitants fortunés du céleste séjour !
Prenez vos harpes d'or, chantez l'hymne d'amour ;
Accourez tous, venez m'ombrager de vos ailes.
Balancez sur mon front vos palmes immortelles !
Et toi, toi que mon cœur n'a cessé d'adorer,
Que je te voie encore avant que d'expirer ;
Viens, par un long adieu, triste et dernier hommage,
De la vie au trépas m'adoucir le passage.

Touche ma faible main ; prends ce souffle... et reçois
Ma vie et mon amour exhalés à la fois.
O mort, puissante mort ! quelle est ton éloquence !
Quelles hautes leçons profère ton silence !
Homme, regarde ; un corps livide, inanimé,
Une cendre !... et voilà cet objet tant aimé !
O faiblesse ! ô néant des passions humaines !
Un jour tu me suivras aux ténébreux domaines ;
Puisse un même cercueil alors nous recevoir !
Peut-être deux amants, égarés quelque soir,
Aux douteuses clartés de l'astre solitaire,
S'arrêteront, saisis d'un trouble involontaire.
Penchés sur le tombeau, les bras entrelacés,
Ils liront nos revers sur la pierre tracés :
« Ils aimaient comme nous, diront-ils, et peut-être
« De la terre comme eux nous allons disparaître... »
Toi-même, saint ministre, à l'instant où tes main
Offrent le sacrifice au maître des humains,
Si l'un de tes regards tombe sur cette pierre,
Qui bientôt couvrira notre froide poussière,
Ton cœur sera du ciel un moment détourné,
Et ce trouble pieux te sera pardonné.
Ah ! si dans l'univers quelque enfant de la lyre
A connu de l'amour l'impérieux délire,
Si d'un chagrin profond son sein fut dévoré,
Si d'un objet chéri la mort l'a séparé,
Lui seul à nous chanter aura droit de prétendre :
Il saura, d'une voix mélancolique et tendre,
Consacrer nos malheurs par un long souvenir,
Et son vers douloureux vivra dans l'avenir.

LE TORRENT.

CHANT D'AMOUR IMITÉ DU PERSAN.

L'air s'est calmé : le bruyant aquilon

N'agite plus le palmier des campagnes,
Et le chasseur, habitant du vallon,
A regagné le sentier des montagnes.
Viens, ma Zaphné; sur ce rivage heureux
Le doux printemps retrouve son asile;
Viens, ma Zaphné, sous un ciel plus tranquille,
T'asseoir au bord du torrent écumeux.

Sans le donner promet-il le bonheur,
Ce long baiser dont le feu me dévore?
Le flot rapide entraîne cette fleur...
Fleur de beauté passe plus vite encore.
A couronner mes transports amoureux,
Tandis, Zaphné, que ta pudeur hésite,
L'heure s'enfuit, le temps se précipite
Comme les flots du torrent écumeux.

Ange d'amour, ange de volupté,
Pour ton amant ta présence chérie
Fait d'un désert un séjour enchanté;
Seul avec toi j'y passerais ma vie.
Fille charmante! objet de tous mes vœux!
Fais retentir ta voix flexible et tendre:
Qu'elle me plaît! oh! que j'aime à l'entendre
S'unir au bruit du torrent écumeux!

Mais tu souris! tu ne te défends plus!
Ta bouche s'offre au baiser qu'elle implore;
Dans un baiser meurt ton dernier refus...
O ma Zaphné! que peux-tu craindre encore?
Hors ces ramiers, comme nous amoureux,
Nous sommes seuls dans toute la nature;
De tes soupirs le faible et doux murmure
Se perd au bruit du torrent écumeux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.